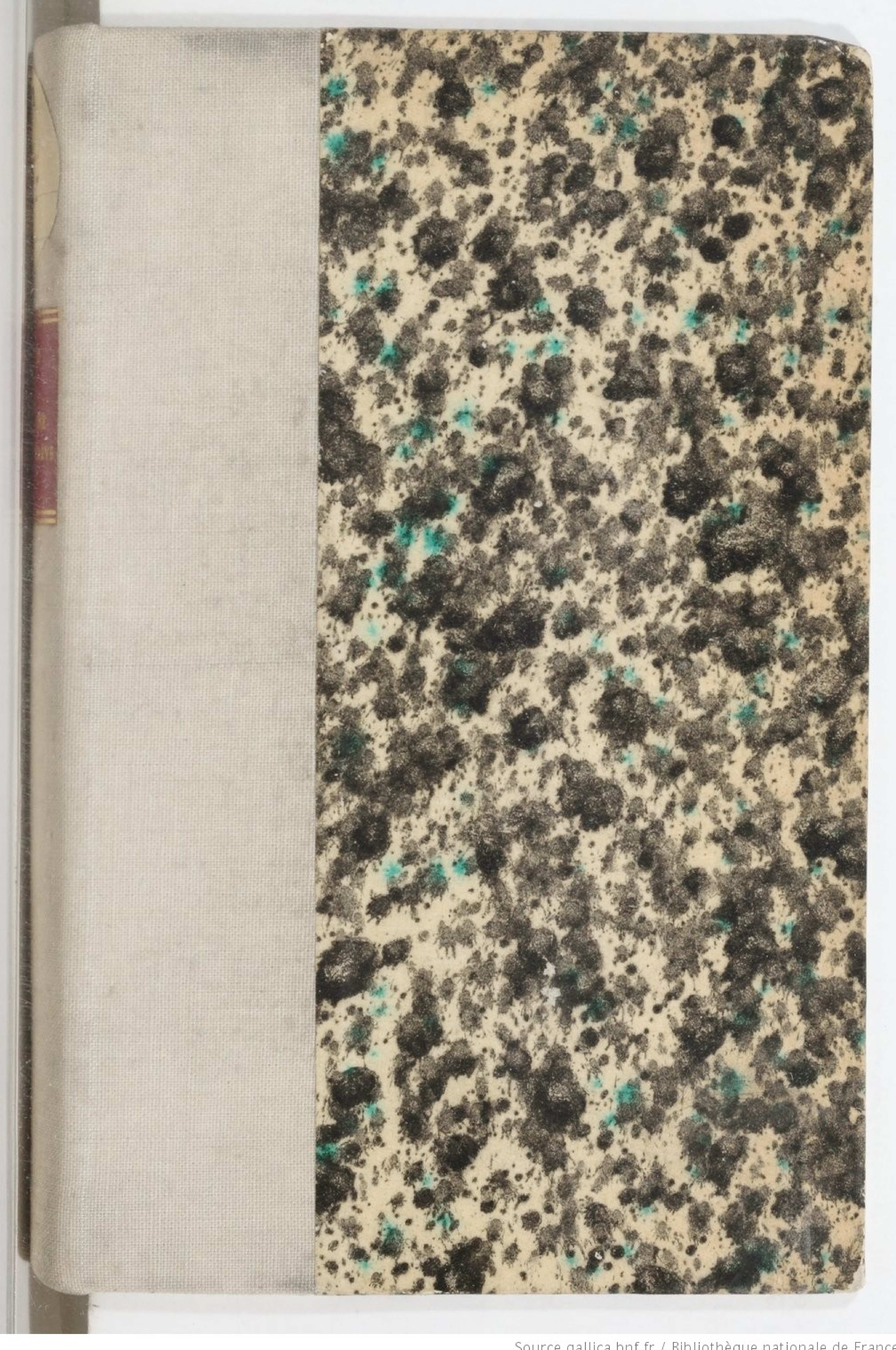
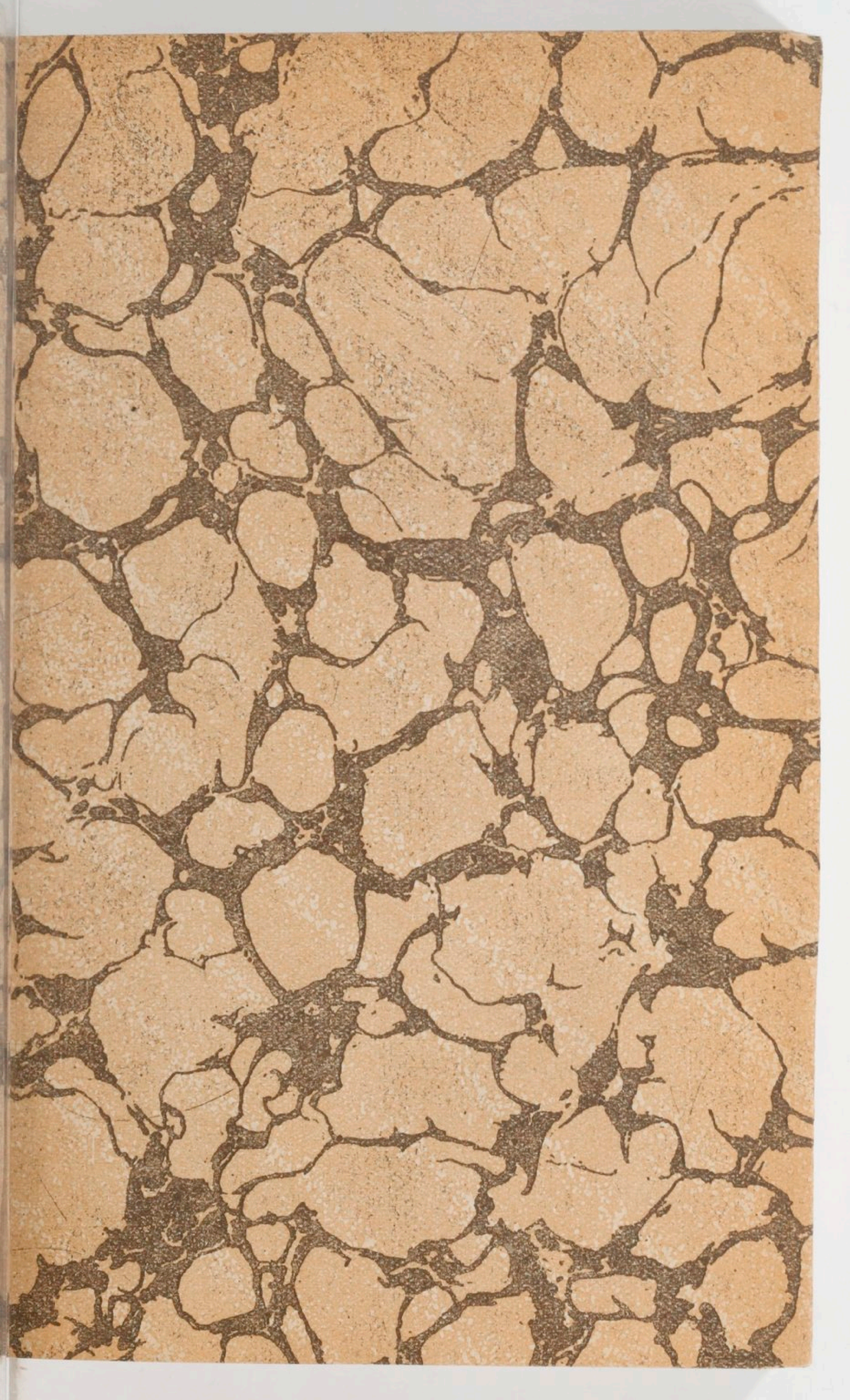


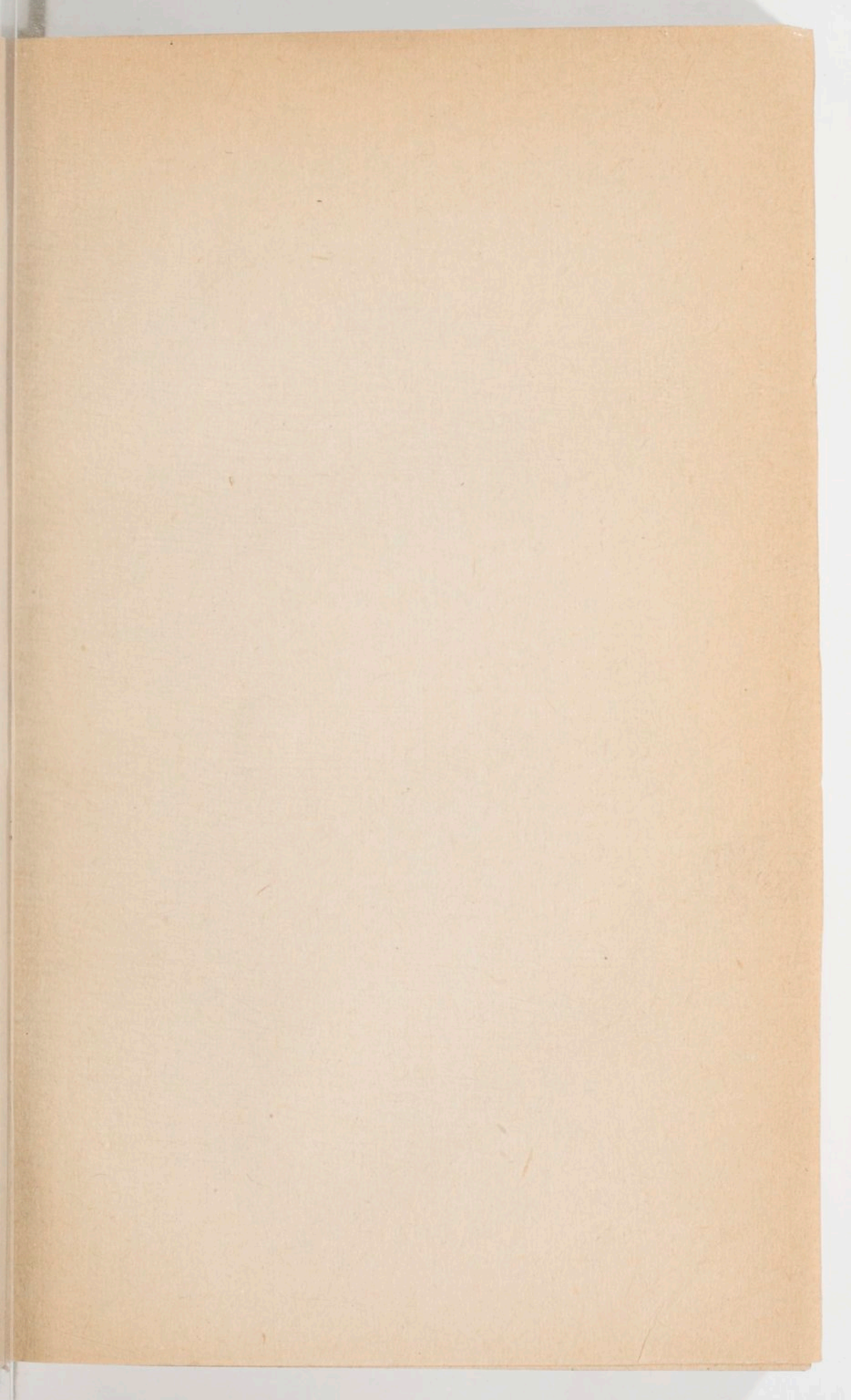
Le Capitaine Marche-ou-Crève, par Camille Debans

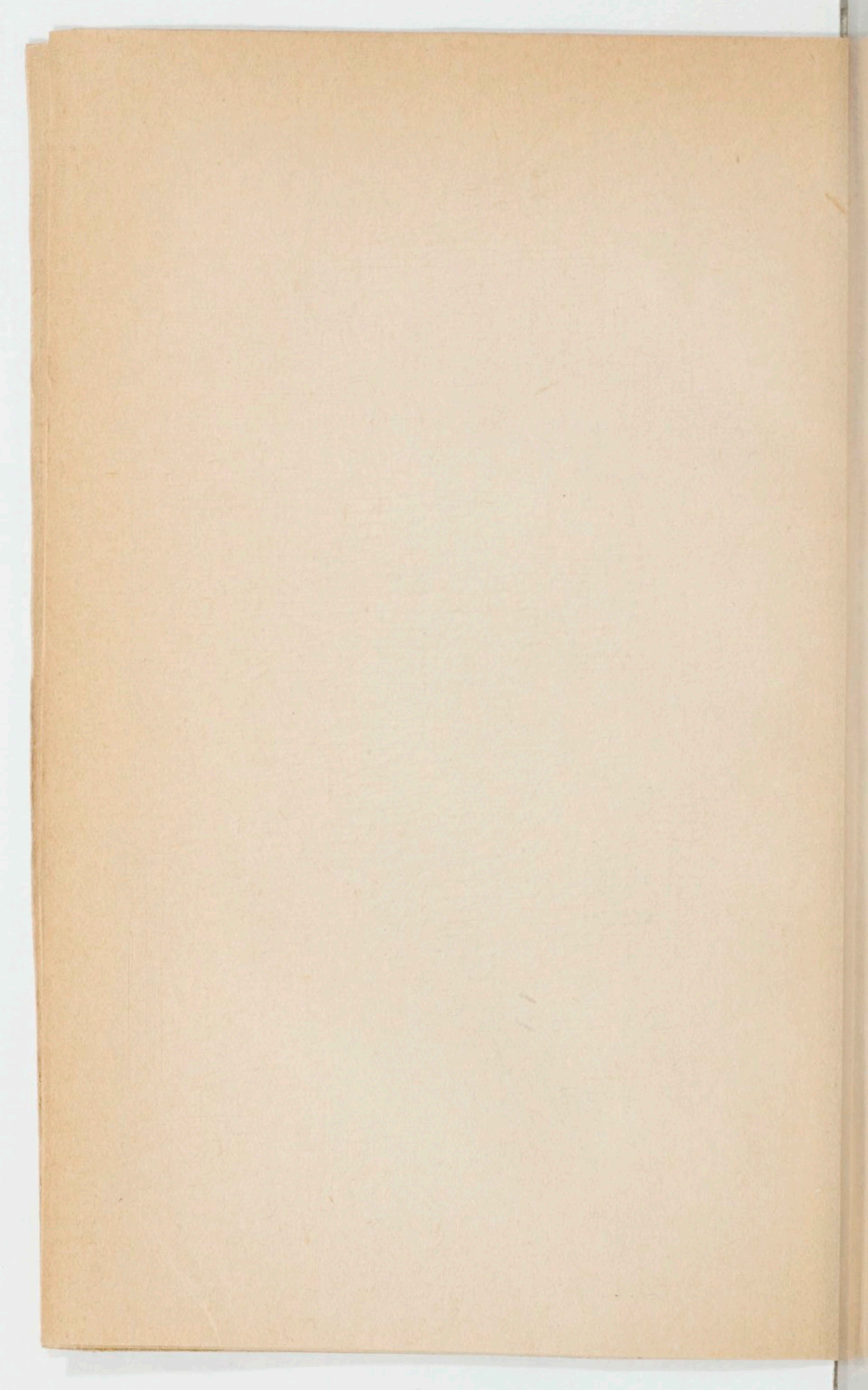


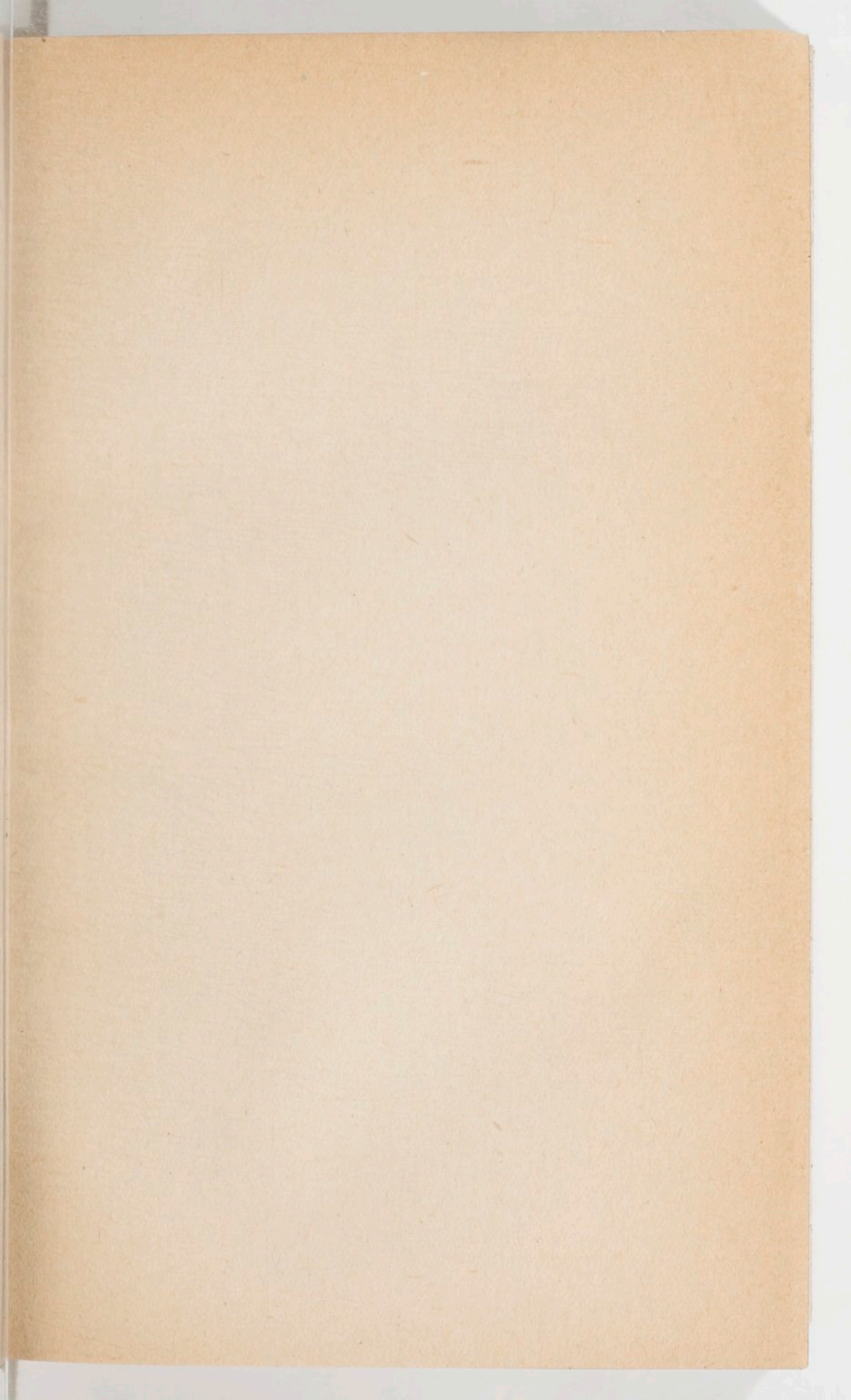


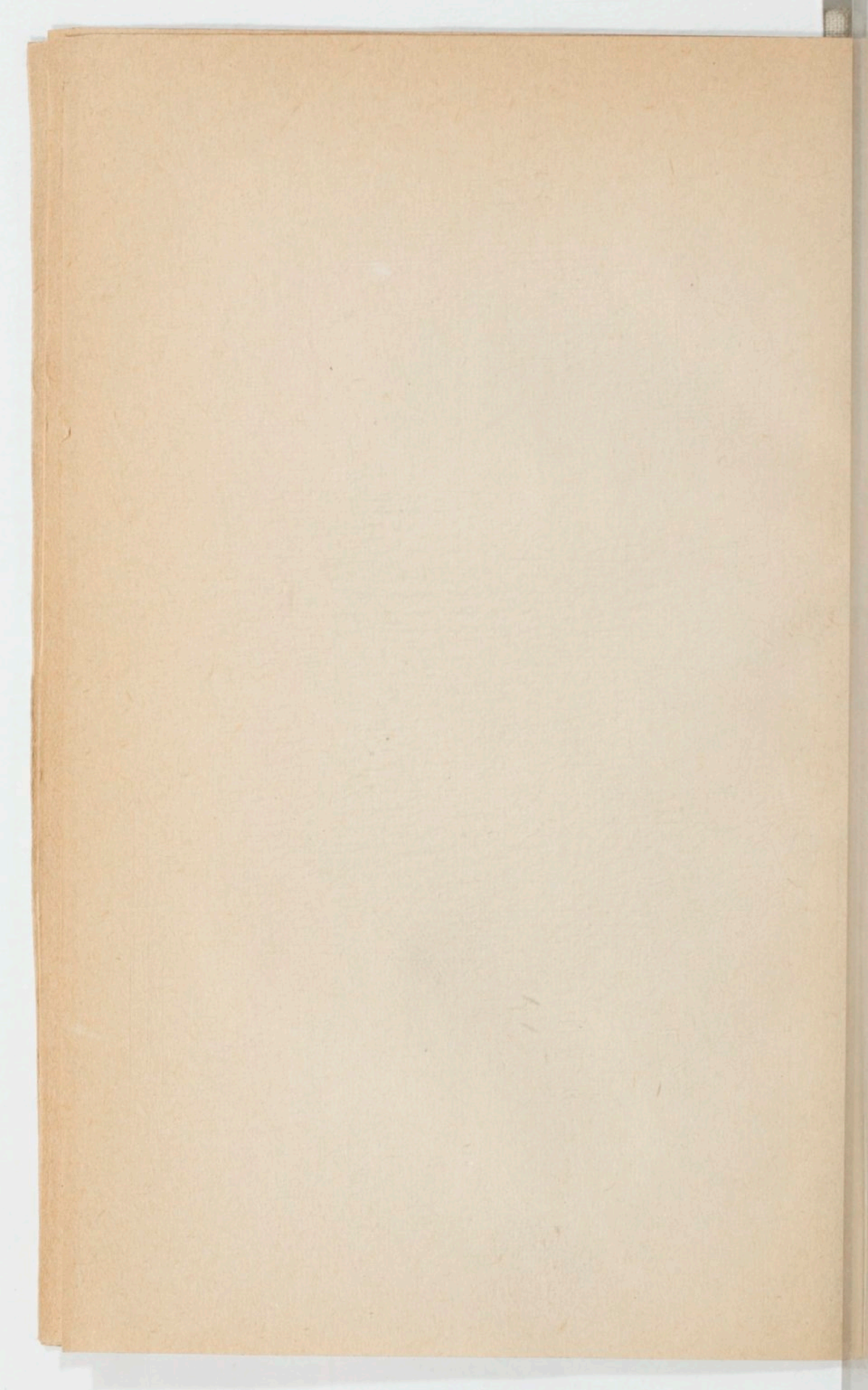












LE CAPITAINE

MARCHE-OU-CRÈVE

PAR

CAMILLE DEBANS

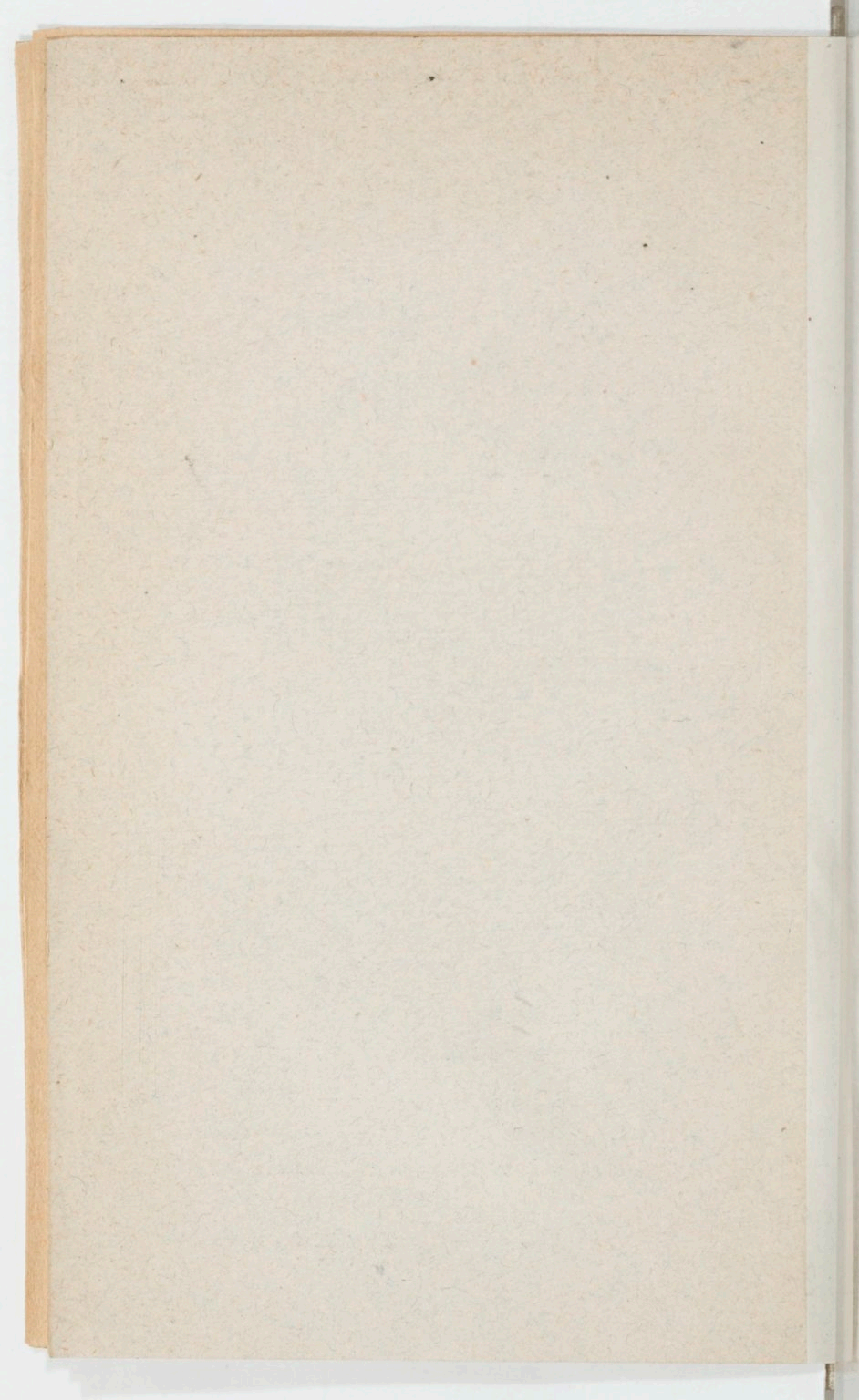


PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS



LE CAPITAINE

MARCHE-OU-CRÈVE

PARIS
IMPRIMERIE BALITOUT, QUESTROY ET C[e]
7 rue Baillif et rue de Valois, 18.

LE CAPITAINE

MARCHE-OU-CRÈVE

PAR

CAMILLE DEBANS



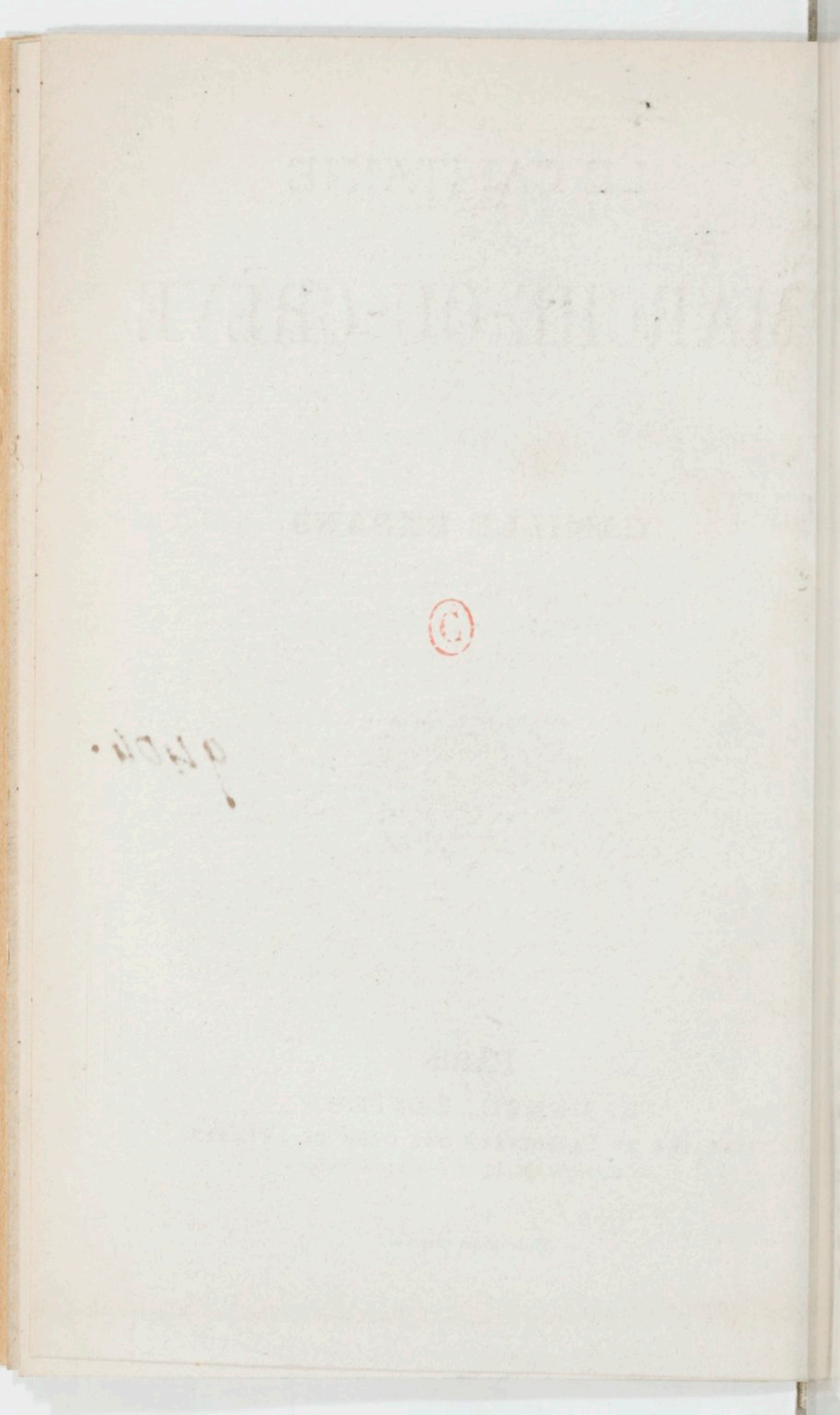
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1877



LE CAPITAINE

MARCHE-OU-CRÈVE

I

DÉVOUEMENT.

Paris est le paradis des badauds. Cela ne veut pas dire que les Parisiens soient plus enclins à se laisser piper qu'aucun autre peuple. Non. Mais la ville géante offrant à chaque pas un spectacle, un intérêt ou une amusette, il n'est pas étonnant que les milliers de gens inoccupés ou quelque peu disposés à la paresse qui y circulent en tous sens, forment des groupes de curieux partout où l'occasion fait mine de se présenter. On ne peut y siffler son chien ou battre sa femme sans qu'aussitôt des passants empressés s'installent aux premières places pour jouir de cette représentation imprévue, gratuite et par conséquent admirablement accueillie.

Mais où cette manifestation de la flânerie parisienne prend des proportions superlatives, c'est sur les ponts. L'enfant de Paris aime à regarder couler l'eau comme Panurge, et lorsqu'il traverse la Seine, le moindre prétexte suffit à l'arrêter. Un pêcheur qui jette son épervier,

un canotier passant dans sa périssoire, un bull-terrier qui nage, les petits bateaux et à plus forte raison les grands, un train de bois, n'importe quoi ou n'importe qui, passant sous un pont, tout est pour le Parisien une occasion de s'accouder sur les parapets et de contempler son petit fleuve avec une sorte de tendresse.

Ah! quand un vrai navire comme le *Paris-Port-de-Mer* vient mouiller au port Saint-Nicolas, c'est bien autre chose. Il en est qui restent là de longues heures à regarder le même mât et, qui sait? à rêver de pays lointains et de grandes aventures. Tout Français, même le moins lettré, est poëte et quelque peu songe-creux.

Ce soir-là, 24 décembre 1872, ce n'était pas un navire à réclames qui attirait l'attention des citadins traversant le pont des Saints-Pères.

Il faisait depuis la veille un froid très piquant. Mais ce refroidissement de la température avait été précédé de pluies extrêmement abondantes et la Seine était grosse. Elle roulait ses flots en rivière pressée qu'elle était. L'eau, qui reflétait de lourds nuages gris, était noirâtre et sinistre.

La violence du courant ayant fait rompre l'une des amarres d'un bateau de blanchisseuses, toutes les laveuses étaient sur la berge à regarder deux mariniers qui réparaient l'avarie. Sur le pont une foule compacte s'était arrêtée pour assister aussi à l'opération.

On n'a jamais scrupuleusement analysé les innombrables éléments dont se compose toute agglomération de curieux parisiens. C'est bien la plus étrange, la plus curieuse, la plus improbable salade de personnages disparates qu'on puisse inventer. Depuis le riche rentier qui descend de sa calèche pour se confondre dans la masse des badauds jusqu'au mendiant paralytique qu'on traîne

dans un embryon de voiture, toutes les classes de la société y sont représentées.

Mais ce qu'on est toujours sûr d'y rencontrer, ce sont un vieux capitaine en retraite, une demi-douzaine de pickpockets, un ou deux garçons de recette, quelques voyous en rupture d'atelier prenant possession du parapet comme de leur chose, trois clercs d'huissier, un ancien tambour-major de l'ancienne garde nationale, et enfin un petit marmiton ou mitron.

Ah! le marmiton! il semble qu'il soit indispensable à tout rassemblement. Je défie de trouver dans Paris une foule sans marmiton. S'il passe un régiment, on en voit qui suivent la musique à côté du sous-chef. Qu'un accident soit signalé, un mitron accourt; qu'une voiture verse, il y en a deux; qu'un incendie éclate, en voici une escouade. S'il y a une révolution, enfin, il sort des marmitons de toutes les barricades. Et l'on ne peut pourtant pas admettre que chacun des habitants des rues où l'on se bat ait justement commandé un vol-au-vent pour ce jour-là.

Ah! par exemple, ne leur demandez ni de relever les blessés, ni d'aider les cochers, ni de faire la chaîne, ce n'est pas leur affaire. Ils sont des dilettante et non des exécutants. C'est pour voir qu'ils sont accourus et pas pour autre chose. Leur corbeille d'osier sur la tête, ils examinent tout tranquillement, en vrais amateurs, et parfois daignent dire leur mot sur le cas qui les occupe.

Donc il y avait beaucoup de monde arrêté sur le pont des Saints-Pères. Chacun soufflait philosophiquement dans ses doigts et regardait travailler les mariniers.

Lorsque quatre heures sonnèrent, les deux hommes achevaient leur besogne. La nuit tombait sourdement et avec elle une brume mélancolique dont Paris allait s'en-

velopper — cette veille de Noël — comme d'un manteau couleur de muraille, pour cacher ses fredaines.

Les curieux ne bougeaient pas. Ils semblaient regretter que le spectacle fût si tôt fini. La plupart regardaient la Seine qui s'en allait rapide et égoïste. De tous les égoïsmes de la nature, je n'en sache pas de plus cruel que celui des rivières.

— Brrr! fit un ouvrier qui passait — sans s'arrêter, lui — les noyés auront froid cette nuit.

Cette réflexion lugubre fit tourner la tête à quelques personnes, qui ne purent s'empêcher de frémir à cette sombre idée. Mais presque au même instant, un cri perçant retentit sur le pont, et aux dernières lueurs du jour on vit quelque chose qui tombait brusquement dans le fleuve. Un bruit de clapotis monta jusqu'aux oreilles des assistants, et la vague se referma, indifférente, sur un être humain.

On se regarda. Quel terrible serrement de cœur on éprouve quand le hasard vous fait assister à pareil événement! Mais, à Paris, ce premier sentiment, qui d'ailleurs n'est pas le pire, ne dure pas. Sitôt la surprise passée, on s'empresse, on s'agite en tout sens. Cent personnes regrettent sincèrement de ne pas savoir nager; ceux qui sont experts en cet art se tâtent et se consultent.

Les plus déterminés ne perdirent pas de temps et s'élancèrent en toute hâte vers le quai. Quelques-uns se déshabillaient en courant, très décidés à se jeter à l'eau, car cette population de Paris renferme des milliers de héros modestes et inconnus toujours prêts au sacrifice, au dévouement.

Mais, sur le pont même, un homme qui venait d'arriver s'arrêta net, jeta sur le courant un regard rapide et murmura :

— Allons, bon ! ces choses-là n'arrivent jamais que quand je suis pressé.

On croyait à une mauvaise plaisanterie, et les Parisiens, qui ne jouent pas avec les idées d'humanité, allaient peut-être faire un mauvais parti à ce quidam, quand on le vit ôter lestement son paletot, son gilet, son chapeau et ses chaussures.

— Tiens-moi ça, Baraque, dit-il à un grand nègre qui l'accompagnait.

Puis, sans attendre de réponse, il enjamba le parapet et piqua une tête savante.

Cela s'était fait si vite que le nègre n'eut pas le temps de protester, et son maître était déjà au fond de la Seine quand il s'écrie :

— Captaine ! captaine ! mais ça qu'est folie. Fait trop froid, captaine, pour sauter comme ça dans vilaine rivière de France.

Le *captaine* était déjà loin et n'avait garde d'entendre. Il nageait vigoureusement du côté où il pensait que le noyé avait été entraîné, et de temps à autre on le voyait plonger pour fouiller le fleuve. Puis il reparaissait seul, toujours seul. Le nègre ramassa philosophiquement les vêtements que le nageur avait abandonnés sur le trottoir et suivit la foule, qui continuait à se précipiter vers le bas quai.

Mais voilà que de la berge un autre personnage se jette à l'eau, dans l'intention sans doute de porter également aide et assistance au premier sauveteur. Le courant, nous l'avons dit, était des plus violents, il fallait être un nageur expérimenté pour se hasarder ainsi. A peine l'imprudent, qui d'ailleurs n'était pas jeune, eut-il gagné le large, qu'il ne se sentit plus assez fort pour lutter contre le terrible élément.

— Cet homme va se noyer, dit un des spectateurs.

— Il sait à peine nager.

— Si on ne lui porte secours, il est infailliblement perdu.

— Une barque! une barque! criait-on de tous côtés.

— Au secours! cria le nageur.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines: l'homme venait de disparaître. Au lieu d'une, c'étaient maintenant deux victimes qu'il fallait arracher à la mort.

Le nègre jeta avec colère les vêtements du *captaine* sur le sol et, prenant à deux mains sa noire chevelure crépue :

— Vieille bête! s'écria-t-il. Ça si facile, rester tranquille.

— Qu'a donc le moricaud? disait-on autour de lui.

— Ça qu'a pas bon sens, se noyer par temps comme ça, reprenait-il d'une voix désespérée. Eau froide comme glace.

Et tout en parlant ainsi il s'était déshabillé et mis tout nu, lui, par respect pour ses vêtements; puis, sans regarder, il se jeta à corps perdu dans la rivière en disant :

— Ça qu'est froid tout de même!

En trois brassées, il eut atteint l'endroit où le présomptueux sauveteur avait disparu. Il nageait comme un caïman, ce diable de noir. De la berge on l'entendait claquer des dents, mais il allait toujours.

Cependant quelques becs de gaz s'allumant un à un se reflétaient déjà dans le sombre miroir des eaux; la nuit était venue. Le verglas tombait dru. Ce quai grouillant de personnages tristement impressionnés, ce fleuve grossi, coulant bruyamment sous le ciel encombré de lourdes nuées, tout contribuait à donner à cette scène une lugubre physionomie.

Arrivé au milieu de la rivière où il répétait encore :

— Ça qu'est froid! ça qu'est froid! — le nègre se dressa hors de l'eau presque jusqu'à mi-corps et regarda autour de lui.

— Il cherche, disait-on dans la foule.

— Quel regard ! l'on voit briller d'ici ses grands yeux de démon.

— Ah ! il plonge.

— Il a raison, ça doit être joliment froid, murmurait en frissonnant une jeune fille.

— L'avez-vous vu piquer sa tête comme un brochet?

— Brave nègre, va !

— Le revoilà, le revoilà; il tient le noyé. Eh bien, ça n'a pas été long.

— Par ici! par ici! lui criait-on, voilà l'escalier.

Le bon nègre avait mis l'homme sur son dos, et revenait vivement en laissant voir ses dents blanches qui s'entre-choquaient toujours de froid.

— Voilà vieille bête française, dit-il; lui pas mort, lui bien portant. Baraque bien froid.

On s'empara du malheureux qui avait failli être victime de son dévouement. On lui fit d'abord rendre un peu d'eau, puis on l'amena au poste de police de la rue de Beaune, où de nouveaux soins lui furent prodigués. Mais le gros de la foule entourait le nègre et lui faisait une ovation.

— Bravo ! bravo, le moricaud ! cria un loustic.

— Moricaud bon pour sauver blanchicaud tout de même, répondit-il.

La foule se mit à rire. On le trouvait beau, on le trouvait spirituel. A Paris, il suffit d'être bon et courageux pour que le public vous attribue toutes les qualités.

— Et le captaine ! s'écria tout à coup le pauvre noir. Pas encore trouvé noyé?

Cette question, qui s'adressait à un gardien de la paix,

rappela tout le monde au sentiment de la situation. L'attention de la foule, distraite par un incident dramatique, avait bifurqué un instant, mais Baraque venait de la remettre dans la voie, et l'on planta là le bon nègre pour aller suivre les péripéties du sauvetage principal qui s'accomplissait de l'autre côté du Pont-Royal.

— Temps qu'est pas chaud tout de même, reprit le nègre en s'adressant au gardien de la paix.

— Mais habillez-vous donc, sacrebleu!

— Moi attendre que corps à moi soit sec pour pas mouiller chemise ni pantalon.

— Eh bien, vous avez le temps d'attendre, dit le gardien de la paix. Tiens, une idée! Ne bougez pas.

Et le brave gardien s'élança vers la rue de Beaune, d'où il revint quelques minutes après avec une chaude et blanche couverture de laine dont il enveloppa le nègre. Celui-ci, semblable à un spectre, suivit le sergent de ville, non sans causer une grande terreur aux femmes et aux enfants qui rencontraient cette face noire sous ce blanc manteau.

Quand Baraque entra dans le poste, le vieillard qui lui devait la vie vint précipitamment à sa rencontre et lui demanda :

— A-t-on sauvé la personne qui s'est jetée du pont des Saints-Pères?...

Comme le nègre tardait à répondre, la plus cruelle anxiété se peignit sur le visage du pauvre homme. On devinait que s'il s'était jeté à l'eau sans calculer, c'est que celui au secours de qui il avait voulu se porter devait lui être cher à plus d'un titre. Baraque comprit vaguement cela.

— Noyé, ami, bon ami à vous? dit-il.

— Oui, répondit le vieillard.

— Si noyé pouvoir être sauvé, reprit le nègre, pas besoin d'autre que captaine. Captaine nager encore mieux que Baraque.

C'était vrai. Le *captaine* évoluait dans cette eau glacée depuis tantôt un quart d'heure et on le voyait fendre le courant avec une facilité incroyable. Il plongeait, reparaissait, replongeait encore, et fouillait tous les fonds de la Seine sans se lasser.

Ce ne fut pourtant, qu'au bout de vingt minutes d'efforts qu'il parvint à trouver le malheureux au salut duquel il s'était dévoué. Il le déposa inerte dans un des bateaux qui s'étaient à la fin portés à son aide. Quand il eut touché terre, l'habile et hardi nageur fut aussitôt entouré par la foule qui voulait le féliciter. Mais lui, prenant la parole, demanda d'un ton dégagé et d'une voix étonnamment calme, après le prodigieux tour de force qu'il venait d'accomplir :

— Est-ce que parmi les personnes qui m'entourent ne se trouve pas un joli nègre très frileux nommé Baraque ?

On répondit à cette question en lui apprenant ce qui s'était passé.

— Veuillez vous rendre avec nous au poste, monsieur, lui dit un brigadier des gardiens de la paix ; vous y rencontrerez le nègre que vous cherchez, et vous y trouverez en même temps des soins qui vous sont nécessaires et que nous serons heureux de vous offrir.

— Merci, monsieur, répondit le *captaine*. J'accepte et je vous suis.

Quatre hommes vigoureux prirent le noyé sur leurs épaules et le lugubre cortége eut bientôt rejoint le poste où Baraque, laissant voir ses trente-deux dents en un large rire, était déjà devenu l'ami des agents de la police parisienne.

Quand on déposa le corps du suicidé sur le lit de camp où l'on allait lui donner des soins, le vieillard sauvé par Baraque s'approcha vivement.

— C'est bien lui! murmura-t-il. Puis élevant la voix: Il n'est pas mort, messieurs, n'est-ce pas? il n'est pas mort et on pourra facilement le ranimer?

— Hum! fit le brigadier, vingt minutes dans l'eau, c'est bien long.

Malgré cette réflexion, les gardiens de la paix essayèrent par tous les moyens en usage de rappeler le malheureux à la vie. Mais ce fut en vain.

Quand il apprit qu'il n'y avait plus aucun espoir, l'ami du noyé se laissa aller au plus profond découragement.

— C'est moi, disait-il, c'est moi qui suis cause de sa mort.

— Calmez-vous, calmez-vous, monsieur, répétait doucement le brigadier.

— Dieu! que je suis malheureux, reprenait le vieillard, qui se jetait à corps perdu sur le corps inanimé du suicidé.

On fut obligé de l'arracher à ce spectacle et de le garder à vue pendant qu'on faisait les constatations légales du suicide. Toutes les poches des vêtements que portait le mort étaient absolument vides, sauf une, dans laquelle on trouva un billet encore très lisible, malgré l'eau dont il était imbibé. Voici ce qu'il contenait :

« Si quelque courageux citoyen entreprend de me sau-
» ver lorsque je me serai jeté dans la Seine, je le remercie
» d'avance de cet acte de dévouement, mais je fais des
» vœux pour qu'il ne réussisse pas à m'empêcher de mou-
» rir. Seulement s'il retire de l'eau mon corps inanimé je

» le supplie, après s'être exposé pour moi, de se rendre
» (c'est le dernier service que j'aurai demandé à un
» homme), de se rendre rue Le Peletier, 61, chez une
» Mme Céleste Montgaillard, qui n'a même pas eu la pu-
» deur de changer son nom, et d'annoncer à cette mal-
» heureuse la déplorable fin de son père.

» L. MONTGAILLARD »

Dans les dernières lignes de cette lettre, il était facile de deviner une partie du drame au dénoûment duquel on venait d'assister.

— Monsieur, dit le brigadier en s'adressant au capitaine, acceptez-vous la mission que vous confie ce mort?

— Sapristi! c'est que je suis un homme bien pressé.

— Si cela vous dérange, nous nous chargerons d'envoyer avertir cette dame.

— Non. Les dernières volontés d'un mourant sont sacrées. J'irai. Baraque, mon garçon, est-ce que tu n'es pas encore sec?

Le nègre, qui semblait jouir d'une ineffable béatitude, était encore enveloppé de sa couverture et s'appuyait au tuyau brûlant du poêle.

— Si, captaine, répondit-il. Sec, bien sec et bien chaud.

— Eh bien, habille-toi et va m'acheter un pantalon, une chemise, une cravate et des chaussettes, surtout ne flâne pas en route.

— Vous, prendre couverture, captaine, et tourner dos au poêle. Très bonne chaleur de police.

Quand Baraque fut parti, le brigadier des gardiens de la paix demanda au hardi sauveteur :

— Voulez-vous être assez bon pour me dire votre nom, monsieur?

— Ma foi, sergent, je regrette de ne pouvoir vous satisfaire, mais je n'ai pas envie de me voir imprimé tout vif dans les journaux...

— Et vous refusez de me le dire?

— Je refuse catégoriquement.

— Cependant si je vous promettais que votre nom ne serait connu que des personnes qui sont ici?

— Je ne vous le dirais pas davantage.

— J'en suis bien fâché, monsieur, répondit simplement le brigadier, car c'est un nom que j'aurais retenu.

— Et à moi, monsieur, dit en s'approchant le vieillard qui venait de s'arracher à la douloureuse contemplation de son ami mort, à moi qui étais l'ami intime de celui pour lequel vous vous êtes exposé, ne me le direz-vous pas?

Le capitaine fit un geste d'impatience. Au même moment, Baraque revenait avec des vêtements neufs.

— Vous y tenez donc beaucoup? demanda le capitaine.

— Beaucoup, en effet.

— Eh bien! je m'appelle Jacques de Cramoizan, capitaine au long cours.

— Et votre domestique?

— Ce n'est pas mon domestique, c'est mon maître d'équipage et mon ami; il se nomme Baraque.

— Baraque, vraiment?

— Moi désolé, ajouta le nègre, d'avoir pas nom plus flambant à offrir.

— C'est celui d'un brave, dit le brigadier, et cela suffit.

Baraque laissa échapper un gros rire plein de satisfaction.

Le vieillard, à son tour, déclina son nom. Il s'appelait Randal.

— Quelle est la cause du suicide de votre ami? demanda le capitaine.

— Ah! ceci est une histoire horrible et lamentable. C'était la nature la meilleure, la plus loyale, la plus honnête. Je suis accablé par mon désespoir. Croyez bien que, sans cela, monsieur de Cramoizan, je vous aurais dit toute la reconnaissance que m'inspire votre dévouement.

— Je n'ai, par malheur, pas été assez heureux pour le retirer vivant.

— Eh! c'est là qu'est le mal. Mais la mort du pauvre homme n'amoindrit pas votre acte de courage.

— Ce que j'ai fait, monsieur, répondit le capitaine, ne vaut pas tout le bien que vous en dites. Je n'estime mon action que parce que vous avez voulu aussi l'accomplir, et si vos forces ont trahi votre bonne volonté, vous n'en avez pas moins de mérite, car vous avez plus généreusement exposé votre vie.

— Vous me rappelez, monsieur, que je dois mon salut à ce brave garçon et que je ne lui ai pas encore témoigné ma gratitude.

Baraque avait l'air de ne pas entendre. M. Randal voulut lui glisser dans la main quelques pièces d'or. Le nègre secoua la tête avec un sourire et retira sa main.

— Ça qu'est pas des choses pour récompenser Baraque, dit-il.

— Comment?

— Gardez ça dans poche, monsié, gardez ça.

— Voulez-vous, alors, me demander quelque chose?

— Oui, oui, donnez-moi grosse poignée de main, moi plus content qu'avec pièce vingt francs.

— Une poignée de main, répéta le vieillard; mieux que cela, mon ami.

Et il pressa dans ses bras Baraque rayonnant. Le capitaine de Cramoizan achevait de s'habiller.

— Vous me pardonnerez de vous quitter, dit-il en s'adressant à M. Randal; mais...

— Ne voulez-vous pas que je vous raconte les événements qui ont amené la catastrophe dans laquelle nous venons de jouer un rôle tous les trois?

— C'est que...

— Monsieur le *captaine*, reprit avec bonhomie le vieillard, je vais vous faire une proposition. Quelque pressé que vous soyez, vous n'en devez pas moins avoir l'habitude de dîner chaque jour?

— Aussi régulièrement que possible, monsieur.

— Eh bien, acceptez mon invitation et entrez avec moi au café d'Orsay. Vous mangerez en m'écoutant. Moi, je n'ai pas grand'faim, j'aurai le loisir de vous conter l'horrible histoire de mon ami Montgaillard.

— Que deviendra Baraque pendant ce temps?

— Je pense que M. Baraque me fera l'honneur de dîner avec vous.

Si Baraque n'avait pas été totalement noir, on l'eût vu rougir de plaisir. Mais cela ne l'empêcha pas de répondre modestement :

— Ça pas possible, pas possible; matelot pas dîner table captaine.

— Après m'avoir sauvé la vie, dit Randal, vous refusez de m'être agréable!

— Pas possible, répéta le nègre.

— Tu te trompes, Baraque, lui dit Cramoizan, c'est possible.

— Moi, pas accepter.

— Ah! je te l'ordonne, sacré entêté!

— Pour lors, captaine, dit Baraque tout joyeux, pauvre nègre bien content et bien fier.

Toutes ces politesses avaient été échangées devant la

porte du poste de police. Randal et ses invités se dirigèrent donc vers le quai. Cinq minutes après ils étaient attablés dans le café d'Orsay; un appétissant dîner leur était servi et, pendant que le nègre engloutissait la plus étonnante quantité de nourriture, pendant que le capitaine lui-même, que ses plongeons dans la Seine avaient creusé, vidait consciencieusement son assiette, Randal prenait la parole :

— Louis Montgaillard, dit-il, fut mon ami d'enfance. Il s'était marié à trente-six ans avec une adorable femme qu'il eut le malheur de perdre quelque temps après la naissance d'une petite fille.

— Tiens-toi donc tranquille, Baraque, dit le capitaine. Qu'as-tu donc?

— Rien, mon captaine, répondit le nègre, la bouche pleine.

Malgré ses dénégations, Baraque avait quelque chose. Il ne pouvait s'habituer à être traité respectueusement par des domestiques si bien frisés, et toutes les fois qu'un garçon le servait, il s'agitait sur sa chaise en prenant un air confus. D'autre part, il était tout à fait ébloui par les innombrables lumières reflétées dans des vingtaines de glaces, et, tout en faisant vigoureusement travailler sa mâchoire, il écarquillait ses yeux devant tant de splendeurs.

— Continuez, monsieur, dit le capitaine; et toi, si tu ne peux écouter, ne bouge pas au moins.

— Oui, captaine.

— Un malheur n'arrive jamais seul. Quelque temps après la mort de sa femme, Montgaillard fut ruiné. Une de ces catastrophes contre lesquelles la prudence humaine n'a pas d'armes lui enleva presque toute sa fortune. Il lui restait une vingtaine de mille francs auxquels il ne voulut pas toucher. Il les réservait pour faire l'éducation

de sa fille. Puis il envisagea résolûment sa situation et prit un emploi.

— Mais il eût bien mieux valu qu'il essayât quelque honorable commerce avec les fonds qui lui restaient, ce me semble.

— En effet. Je lui offris même de l'associer pour une part dans mes affaires. Il refusa.

« — Cet argent est sacré, dit-il, c'est l'héritage maternel de ma fille. Je n'ai pas le droit d'y toucher. »

Il y a environ dix-huit mois, un personnage, avec lequel Montgaillard s'était trouvé jadis en relation d'affaires et d'amitié, monta par actions une grande opération industrielle. Pouyastruc — c'est le nom de ce personnage — offrit à mon ami une position convenable dans sa maison, et celui-ci, qui n'avait encore pu arriver aux gros émoluments, accepta sans hésiter. Ce fut sa perte.

L'affaire de Pouyastruc fut lancée. Des affiches omnicolores, qui ne promettaient que du beurre et pas de pain, furent apposées dans Paris avec une profusion qui touchait à la prodigalité.

— Comment s'appelait cette société?

— Le *Crédit immobilier*. Montgaillard en fut le caissier. L'affaire, je vous assure, était fort bien présentée. Peut-être même fût-elle devenue excellente, si les souscripteurs avaient été plus nombreux.

— Enfin, elle ne réussit pas? demanda le capitaine.

— La souscription tomba à plat. Néanmoins, Pouyastruc fit bonne contenance. Les actions du *Crédit immobilier* furent cotées à la Bourse, et l'on put croire que tout était pour le mieux dans la meilleure des sociétés possibles. Malheureusement cela ne pouvait pas durer. Les frais occasionnés par le lancement de l'affaire ayant absorbé

presque intégralement les sommes versées, il fallut en arriver aux expédients.

Montgaillard était un si loyal garçon, que Pouyastruc n'eut qu'une seule préoccupation : le tromper sur sa véritable situation comme il trompait le public. Mais, parmi les moyens qu'employait le directeur du *Crédit immobilier* pour se soutenir, il en était un qui déjà n'était plus acceptable. Il vendait en Bourse, à vil prix, les actions qu'on n'avait pas pu placer.

— C'était ingénieux, mais bien malpropre.

— En effet, seulement pour gagner le plus de temps possible, il ne craignit pas de compromettre son caissier, et afin de ne pas éveiller l'attention, il vendit un certain nombre de titres au nom de Montgaillard, qui ne se doutait de rien.

— Le malheureux!

— La catastrophe ne se fit pas attendre. Une descente de justice eut lieu dans les bureaux de la société. Pouyastruc avait prévu cet accident et s'était mis à l'abri. Ce fut Montgaillard qui reçut les agents de l'autorité judiciaire et qui, au comble de l'étonnement, donna tous les renseignements qu'on voulut lui demander. Ses livres furent saisis et emportés. Trois jours après, le malheureux Montgaillard était arrêté, transféré à Mazas et mis au secret. Il y a de cela neuf mois.

— Il est resté en prison tout ce temps? demanda le capitaine.

— Oui, monsieur, en prison préventive et toujours au secret. Il laissait chez lui sa vieille mère, sa fille Céleste âgée de vingt et un ans et une domestique.

— A-t-il été condamné?

— Non, monsieur, il y a eu en sa faveur une ordonnance de non-lieu.

— Ah ! et c'est donc seulement pour avoir été soupçonné, accusé, qu'il a mis à exécution le funeste projet que...

— Non, certes. Montgaillard n'était pas homme à se laisser abattre, même par une erreur de justice. Eût-il été condamné, il me le disait hier, il n'eût pas désespéré pour cela.

— Que s'était-il donc passé?

— Hier matin seulement le secret était levé pour lui, et, dans la soirée du même jour, il recouvrait sa liberté. A peine dehors, il saute dans une voiture et se fait porter chez lui. C'est ici que l'horrible commence. Sans parler au concierge, qui le voit passer, mais qui n'ose pas l'arrêter, Montgaillard monte chez lui et sonne. Une servante vient ouvrir.

« — Que désire monsieur? » demande-t-elle.

Il croit que sa fille a changé de domestique et veut l'écarter pour passer. Mais celle-ci, voyant un homme à la barbe inculte, aux yeux un peu hagards, qui cherche à pénétrer de force chez ses maîtres, se met à crier au voleur! On accourt et l'on s'explique. Le logement a été loué à d'autres personnes. Mme et Mlle Montgaillard ne sont plus là. Où les trouver alors? Le malheureux interroge le portier. Celui-ci n'ose pas répondre. Enfin, pressé de questions, il finit par dire que Mme Montgaillard, la mère, est morte de désespoir.

« — Et ma fille ? » demanda le pauvre homme avec angoisse.

Le concierge baissa tête.

« — Elle est morte aussi!

» — Pis que çela, monsieur.

» — Quoi donc alors?

» — Elle est partie avec un monsieur...

» — Séduite! » s'écria le pauvre père effaré.

— C'est horrible, interrompit Cramoizan.

— Ce n'est pas tout, capitaine. Il est des gens qui semblent voués à toutes les douleurs, à toutes les hontes, aux souffrances les plus cruelles. Après avoir laissé échapper un cri de désespoir, il se redressa ; il lui vint à l'esprit que tout n'était peut-être pas perdu et que sa fille, en le revoyant, reviendrait auprès de lui pour consoler sa vieillesse.

« — Cette enfant a succombé à la misère, se dit-il. Ma Céleste a eu faim. Hélas ! quel est l'homme qui pourrait dire à quelle terrible extrémité le pousserait la faim ? Mais elle est bonne. Son âme est honnête. J'irai la voir ; je la ramènerai. »

Puis, s'adressant au concierge d'une voix tremblante :

« — Et, savez-vous où elle demeure ?

» — Oui, monsieur. Rue Le Peletier, 61.

» — Merci, mon ami. »

Chancelant, la tête à moitié perdue, le pauvre père descendit l'escalier et remonta tristement en voiture, après avoir donné au cocher l'adresse de sa fille.

Céleste habitait, au premier étage, un appartement très richement meublé. On introduisit Montgaillard dans un petit salon, où il attendit environ trois quarts d'heure. Enfin, Céleste parut. En retrouvant son père, qui avait vieilli de vingt ans depuis le jour où elle l'avait vu pour la dernière fois ; à l'aspect de cet homme, jeune encore, et qui était devenu un vieillard, cette misérable enfant ne laissa paraître ni un frémissement, ni un mouvement de joie.

« — Tiens ! dit-elle, c'est toi, papa ! Je suis bien contente de te voir. Ils ont donc fini par te lâcher ? »

Dans sa voix, pas l'ombre d'une commisération. Elle disait cela l'œil sec, d'une voix brève, comme elle aurait

dit la chose la plus indifférente. Montgaillard, qui s'était levé pour tendre les bras à sa fille, resta cloué au parquet. La voix lui manqua. Il regarda d'un œil hébété cette drôlesse richement vêtue qui l'accueillait sans émotion, et sentit que tout ce qu'il y avait d'espoir en lui s'écroulait en cet instant pour jamais.

« — Ainsi, dit-il enfin, vous faites un épouvantable métier?

» — Ah! papa, dit Céleste, pas de sermon et pas de reproches. J'en ai eu assez de mourir de faim et d'être toujours habillée à l'avant-dernière mode de l'année précédente.

» — Misérable enfant!

» — Toute femme qui a reçu une éducation semblable à la mienne, et qui voit chaque jour ses amies de couvent dans la soie ou le velours des équipages, ne peut pas rester à repriser des bas. J'ai aujourd'hui une existence fort heureuse. Si tu veux vivre avec moi, je t'arrangerai une ou deux pièces... »

Elle avait dit tout cela avec une sorte de naïveté.

« — Moi!!! moi!!! s'écria Montgaillard ahuri.

» — Ah! ma foi, papa, reprit Céleste, fais comme tu voudras, mais tu ne m'empêcheras pas de remarquer que ça ne t'a guère réussi, la vertu et l'honnêteté.

» — Malédiction sur toi! » répondit le déplorable père.

Et sans savoir par où il passait, il s'enfuit de cette maison et se retrouva sur le trottoir, seul au monde.

Il était onze heures du soir. Il entra dans un hôtel et demanda à coucher. Le reste, vous le savez. Le lendemain il vint me voir et me raconta cette cruelle histoire; puis il sortit de chez moi comme un fou. Je devinai, mais trop tard, sa fatale résolution; je courus après lui et j'ar-

rivai juste pour le voir disparaître dans cette eau sombre et glacée d'où vous l'avez retiré.

M. Randal s'arrêta.

— Je suis épouvanté, dit lentement le capitaine. Je ne croyais pas qu'il pût exister de semblables créatures.

En ce moment, les deux interlocuteurs furent distraits par des éclats de rire étouffés. C'étaient les garçons qui semblaient pris de convulsions. Cette joie, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, irrita le capitaine, qui se tourna pour voir quelle en était la cause.

La cause n'était autre que Baraque. Le dîner étant fini, les garçons avaient, suivant l'usage, apporté à chaque convive un bol rempli de cette eau de menthe qui sert à se rincer la bouche et les doigts. Ils en mirent un devant le nègre comme devant Randal, comme devant le capitaine. Cela sentait bon, et Baraque, qui s'était bourré de tant d'excellentes choses, ne put s'empêcher de renifler gaiement cette odeur qu'exhale la menthe. Seulement, la forme des bols et leur couleur bleue l'inquiétaient. Il soupçonnait bien vaguement que ce n'était pas fait pour être bu. Cependant, comme après tout il ne croyait pas devoir garder cela éternellement devant lui, il finit par se décider et par avaler bravement l'eau chaude en faisant une grimace qui réjouit les garçons. Le capitaine vit de quoi il s'agissait, et ne put réprimer, lui-même, un sourire, mais il revint bientôt à la conversation.

— Me permettez-vous de vous adresser une question? dit-il à Randal.

— Volontiers.

— Est-elle jolie, cette Céleste?

— Très jolie.

— Est-elle capable de me recevoir d'une façon désagréable ? demanda le capitaine.

— Vous pouvez en juger par ce qu'elle a dit à son père. Pour mon compte, je ne voudrais pas me charger de la mission que vous avez acceptée.

— Je ne suis pas fâché, moi, au contraire, de voir le monstre en face, dit Cramoizan.

— Je dois vous dire aussi que c'est une charmeuse. Ne craignez-vous pas d'être ensorcelé?

— Non, répondit le capitaine; j'ai pour me défendre une cuirasse qui résiste à bien des philtres : le mépris.

— Je vous souhaite donc de revenir sain et sauf de cette expédition, qui ne laisse pas d'être dangereuse.

— Merci ; mais vous pouvez vous rassurer. Il est neuf heures et demie ; le capitaine Cramoizan verra Mme Céleste Montgaillard ce soir même, et je vous assure que si l'un malmène l'autre, ce ne sera pas elle qui aura la dernière.

On se leva. M. Randal dit un dernier adieu à ses nouveaux amis et serra encore la loyale main de Baraque, puis on se sépara.

— J'ai besoin de marcher, dit le capitaine.

— Moi aussi, murmura Baraque.

— Nous irons à pied rue Le Peletier.

Baraque, très bavard d'ordinaire, n'ajouta pas un mot ; mais il poussa deux ou trois gros soupirs successifs.

— Ah ça ! qu'as-tu donc ? demanda Cramoizan ; je ne t'ai jamais entendu soupirer ainsi.

— Moi, pas bien, captaine, répondit le pauvre nègre ; estomac pas solide, cœur barbouillé. Oh ! oh ! oh !

— Est-ce que tu vas t'aviser d'être malade pour la première fois de ta vie ?

— Oui, captaine, oui, malade.

— Que diable peut-il avoir ? se dit le capitaine en réfléchissant. Ah ! j'y suis.

Et Cramoizan ne put s'empêcher de rire.

— C'est l'eau chaude ! tu sais, l'eau qui sentait bon et que tu as bue. Elle fait son effet. Tu vas rendre ton dîner.

A cette perspective, Baraque donna les signes du plus violent désespoir. Avoir fait pour la première et peut-être la dernière fois un dîner semblable et ne pas en profiter, c'était cruel.

— Aussi, pourquoi es-tu si gourmand ? dit le capitaine. Ecoute-moi. Tu vas monter dans une voiture et te faire porter à l'hôtel. Là, tu demanderas du thé, tu en boiras, tu te coucheras et tu dormiras.

— Oui, captaine.

— De cette façon, tu ne seras pas malade.

Baraque, sur ce beau discours, fut emballé dans un fiacre et expédié à l'hôtel. Cramoizan, de son côté, se dirigea vers la rue Le Peletier, où il arriva vers onze heures.

— Mme Céleste Montgaillard ? demanda-t-il au concierge.

— Elle n'y est pas, monsieur, répondit l'honorable fonctionnaire.

— Pouvez-vous me dire où je la rencontrerai ce soir ?

— Non, monsieur. Mme Montgaillard ne me confie pas ses affaires.

— C'est bien, interrompit Cramoizan. Y a-t-il quelqu'un chez elle ?

— Oui, monsieur.

En quatre bonds le capitaine fut au premier et sonna. Une soubrette au nez audacieux vint ouvrir la porte.

— Mme Montgaillard ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Cramoizan eut une inspiration.

— Je suis chargé de lui annoncer un héritage, et comme je pars demain matin...

— Oh! si c'est pour ça, je peux parler. Madame soupe ce soir au Cercle des Topinambours.

— Et ce Cercle des Topinambours est situé?

— Pas bien loin, rue Auber.

II

UN CLUB PARISIEN.

Le Cercle des Topinambours était de fondation récente. Parmi ceux qui avaient participé à sa création, on remarquait deux ou trois banquiers assez connus, une cinquantaine de gens d'affaires bruyants et mal élevés, puis la queue obligée de ce monde-là : jeunes gens sans profession, artistes sans commandes, photographes incompris, philosophes persécutés, et hommes politiques de l'avenir, toutes gens que l'on est sûr de trouver partout où il y a une dame de pique à courtiser, en tout lieu où le métier de pique-assiette est toléré.

Comme on le voit, ce n'était pas la fine fleur de Paris qui hantait les salons fort luxueux, d'ailleurs, de ce cercle au nom bizarre. Un tel vocable, hâtons-nous de l'ajouter, n'était qu'un sobriquet. Officiellement, le Cercle des Topinambours s'appelait le Cercle de l'Opéra. Mais les membres de cet élégant tripot s'étaient ingéniés, dès le lendemain de sa fondation, à lui appliquer une désignation plus familière, qui lui fît un certain renom dans les sociétés douteuses.

Les cercles les plus honorables ayant été rebaptisés,

le Cercle Agricole en Cercle des Pommes de terre, l'Union Artistique en Club des Mirlitons, tel autre en Cercle des Ganaches, celui-ci en Moutard's club, etc., etc., on donna au Cercle de l'Opéra le nom de Cercle des Topinambours, qui ne tarda pas à devenir populaire.

Ce soir-là, 24 décembre, les salons du Club étaient fort animés. Une partie monstre était commencée depuis le milieu de la journée, et se continuait avec des intermittences si singulières que, quoique les enjeux fussent énormes, aucun des joueurs n'avait encore encaissé une somme vraiment sérieuse. Tel qui gagnait pendant une heure perdait pendant les soixante minutes suivantes. Et comme il avait été convenu que personne ne quitterait le Cercle avant l'heure du réveillon de Noël, qui devait avoir lieu ce soir-là selon l'usage; comme d'autre part on s'était interdit de changer de côté, les joueurs, après dix heures de combat, en étaient à peu près au même point que lorsqu'ils avaient joué la première partie.

Un jeune homme qui donnait des cartes retourna le roi.

— J'ai gagné, dit-il.

Son adversaire se leva et fit place à un autre joueur.

— Voyons, mon cher Tourseulles, dit celui-ci en décachetant un jeu de cartes, si vous allez passer cette fois.

— Je n'y compte pas.

— Nous aurons donc joué pendant si longtemps pour ne rien gagner ni les uns ni les autres, car il est bien convenu que la partie que nous commençons est la dernière.

— Absolument.

— Et que, celle-là finie, nous ne faisons pas languir davantage ces dames.

— C'est dit, c'est juré, mon cher Peyretorte.

— Savez-vous bien, dit un des parieurs, que nous venons de passer une journée tout à fait stupide, avec notre jeu ?

— Oh ! même sans votre jeu, allez, Verduran.

— Deux à trois, dit le joueur qu'on avait appelé Peyretorte.

— Ah çà, messieurs, commença un grand gaillard très brun, sur le ton d'un homme qui va faire un discours, ne trouvez-vous pas que nous sommes ternes, et que le Cercle des Topinambours, fondé depuis six mois, n'a encore rien fait qui soit digne d'être noté par la chronique parisienne ?

— Est-ce qu'il est indispensable que le Cercle de l'Opéra fasse parler de lui comme un maquignon ou une cocotte ? demanda un petit homme maigre et sérieux.

— Mais je ne verrais aucun inconvénient à ce que l'un de nous inventât...

— Pas la poudre, il viendrait trop tard.

— Hum ! hum ! le mot a besoin de faire fortune, car il est terriblement pauvre, dit Verduran.

— En tous cas, il ne vous demande pas l'aumône.

— Je disais, reprit l'obstiné jeune homme brun, que si l'un de vous avait une idée un peu... extraordinaire, s'il trouvait quelque chose d'imprévu, de tout à fait nouveau, cela poserait le Cercle des Topinambours, attirerait sur lui l'attention du *high life*, et nous amènerait peut-être des recrues appartenant au meilleur monde.

— Nous sommes quatre à quatre, dit Peyretorte, et c'est à moi la donne.

—Voyons, messieurs, afin d'être agréables à Blanchard, si nous imaginions quelque chose de tout à fait surprenant pour rendre célèbre et ce réveillon qui va commencer et le Cercle des Topinambours ?

— Vous avez perdu, dit Peyretorte en abattant ses cartes, et nous sommes aussi avancés que ce matin en commençant le jeu. Pas un de nous n'a pu passer deux fois.

— Faisons-nous encore une partie? demanda un enragé parieur.

— Non! non! non! cria-t-on de tous côtés.

— Plus qu'une seule, pour qu'il y ait au moins un gagnant.

— Jamais! On a décidé qu'on ne jouerait plus; laissons là les cartes. Il est convenu qu'on doit souper; soupons.

— Je fais une proposition! dit un coulissier qui avait réalisé récemment de très beaux bénéfices à la Bourse.

— Est-elle originale? demanda-t-on de toutes parts.

— Très originale, et je la dédie à Blanchard.

— Parlez! parlez! parlez!

— Que le garçon m'apporte un siége.

Un domestique satisfit à ce vœu, et le coulissier étant monté sur ledit siége, reprit la parole :

— Nous sommes ici, dit-il, une quarantaine. Je propose de faire encore une partie d'écarté en cinq points secs. Peyretorte et Verduran tiendront les cartes; on ne pourra parier moins de dix mille francs. Voici mon enjeu, ajouta l'orateur en jetant sur la table une liasse de billets de banque.

— Voici le mien, dit Peyretorte.

— Et le mien, continua Verduran.

— Attendez, messieurs, que j'aie fini de vous exposer mon idée. Vous conviendrez que jouer dix mille francs contre dix mille francs n'est pas un acte ruisselant d'originalité.

— C'est vrai.

— Mais, avant de tout vous dire, je voudrais savoir combien il y a de personnes ici disposées à faire cette partie.

On se compta.

— Nous sommes vingt et un, dit Verduran.

— C'est trop, ou pas assez.

— Voici Pagan qui se décide, nous sommes vingt-deux.

— Très bien. Cela fera une petite somme de cent dix mille francs de chaque côté du tapis, dit le coulissier.

— Ce n'est pas en cela non plus que doit consister l'originalité, je pense, remarqua à son tour Peyretorte.

— Non. Mais voici ce que je propose : ceux qui ne gagneront pas la partie perdront leurs dix mille francs, comme de juste ; mais ceux qui la gagneront ne toucheront pas un sou de l'argent de leurs adversaires.

— Ah ! ça, c'est original, en effet; mais que fera-t-on de cet argent ?

— Il y aura, reprit le coulissier, cent dix mille francs qui n'appartiendront plus aux perdants, et qui ne seront pas davantage acquis aux gagnants.

— Mais encore une fois...

— Attendez ! Blanchard a demandé quelque chose d'imprévu, de neuf, d'abracadabrant, et qui pose à jamais le cercle des Topinambours. Eh bien, écoutez : Ces cent dix mille francs seront offerts par notre président et en notre nom à la première personne, homme ou femme, qui se présentera ce soir au cercle, à partir de minuit.

— Fameux !

— Que cette personne soit millionnaire ou misérable, qu'elle soit dans la peau d'un banquier, d'un bohème, d'un chiffonnier ou d'une servante, peu importe, elle emportera le magot. Nous organisons, en ce moment, une loterie au bénéfice d'un individu qui n'a pas pris de

billet et qui ne s'en doute pas. Est-ce original, oui ou non ?

— C'est original, cria-t-on de toutes parts ; nous sommes forcés d'en convenir et Blanchard est content.

— Tant mieux... Mais acceptez-vous ?

— Nous acceptons.

— Personne ne se dédit ?

— Personne !

— Verduran, Peyretorte, commencez, messieurs... Voyons, à qui la main ? C'est à Peyretorte.

Et cette singulière partie s'engagea au milieu du silence général.

Du premier coup, Verduran fit trois points. Il y eut un frémissement dans le camp de Peyretorte. La plupart de ceux qui avaient exposé ainsi cette somme de dix mille francs ne l'avaient fait que par fanfaronnade et sous l'impulsion de quelques verres de champagne absorbés avant le souper. Mais, en réfléchissant et à mesure que la partie avançait, ils se disaient qu'enrichir un monsieur ou une dame inconnus, et cela sous prétexte de faire une excellente plaisanterie, c'était, au fond, une idée qui ne méritait pas l'enthousiasme avec lequel on l'avait accueillie. Bref, tous les parieurs étaient anxieux et suivaient les péripéties du jeu avec inquiétude.

— Où en sommes-nous ? demanda celui qu'on avait appelé Tourseulles et qui peut-être plus que tout autre regrettait de s'être engagé dans cette affaire.

— Peyretorte vient de faire deux points. C'est à lui de donner. Les chances sont égales.

— Atout, dit Verduran en abattant la dame.

— J'ai le roi, dit Peyretorte, qui marqua un point de plus.

— Cela donne trois de chaque côté. Si Peyretorte fait

le point, il aura gagné, car Verduran a joué d'autorité.

— J'ai encore trois atouts, dit Verduran.

— Mazette !!

Verduran donna les cartes, et comme pour continuer cette incroyable série d'intermittences, ce fut lui qui gagna.

— Je suis ensorcelé ! murmura Tourseulles, qui avait parié du côté de Peyretorte.

Le coulissier, promoteur de cette équipée, s'avança en souriant vers la table de jeu, quoiqu'il perdît aussi.

— Messieurs, dit-il, faisons bien les choses. Baptiste, apportez-moi un ruban de couleur tendre.

— Mais, monsieur, nous n'en avons pas, et toutes les boutiques sont fermées.

— C'est désolant. Nous ne pouvons cependant pas offrir cet argent à notre créancier — car il existe au monde un être vivant qui est déjà notre créancier sans le savoir, — nous ne pouvons lui offrir cette somme en la lui mettant dans la main comme un pourboire.

— C'est vrai.

— Il nous faudrait un coffret de bois précieux ou quelque curiosité remontant aux premiers âges du monde.

— En fait de coffrets, nous n'avons ici que de vieilles boîtes de cigares.

— Ce n'est pas possible ; cherchez bien, Baptiste, et si vous ne trouvez rien, nous prendrons un homme plus adroit que vous pour gérer le Cercle des Topinambours.

Baptiste, qui tenait à sa place, s'élança dans l'escalier. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il revenait porteur d'une espèce de boîte à gants, qui ne brillait point par une distinction suprême, mais qui affectait des allures assez riches.

— Et maintenant, dit le coulissier d'une voix éclatante, qu'on laisse entrer nos convives !

La porte s'ouvrit à deux battants ; des flots de soie, de dentelles et de poudre de riz s'élancèrent dans la salle. A la gloire des membres du club des Topinambours, presque toutes ces femmes étaient jeunes, quelques-unes étaient jolies. Mais une surtout était fort belle.

— Bonjour, Coquelicot, lui dit Peyretorte d'un ton protecteur.

— Bonjour, mon cher. Gagnez-vous ?

— Non, personne ne gagne.

— Eh ! voici la petite Clara. On la disait déportée.

— Où donc ?

— Ah ça ! que faites vous là, Legrand ? — c'était le nom du coulissier — demanda une grande femme maigre.

— Approchez, mesdames, et venez contempler ceci. C'est pour vous offrir ce spectacle que l'on vous a ouvert pour la première et la dernière fois les salons de jeu.

— C'est un paquet, dit celle qu'on avait appelée Coquelicot.

— Oui, Coquelicot, oui, un paquet, mais un paquet d'une composition rare. Savez-vous ce qu'il contient ?

— Vous me faites une question stupide, mon cher Legrand, dit la jeune femme d'une voix sèche et cassante.

— C'est vrai, répondit Legrand, j'ai fait une bête de question. Coquelicot est pleine de bon sens. Je ne vous demanderai donc pas si vous savez ce qu'il y a là. Je vous le dirai tout de suite. Ce petit paquet contient tout simplement une somme de cent dix mille francs en beaux billets de banque.

— Oh ! faites voir ça, Legrand, s'écria spontanément Clara.

— Oui ! oui ! oui ! glapirent ensemble toutes les autres femmes.

Et en un instant il fut entouré, bourré, choyé, câliné, embrassé.

— Cent dix mille francs ! cent dix mille francs ! entendait-on de tous côtés ; ce n'est pas possible.

— Un moment, un moment, mesdames. Ces cent dix mille francs ne sont point à moi, et vous placez là vos amabilités à fonds perdus.

— Alors à qui sont-ils ?

— Nous n'en savons rien.

— Si vous voulez vous moquer de nous, Legrand...

— Je ne me moque de personne, répondit le coulissier, qui, en quelques mots, mit les invitées du cercle au courant de ce qui s'était passé et de ce qu'on avait résolu.

— Ainsi, dit Coquelicot, vous avez été assez idiots pour imaginer de donner cette somme énorme au premier crétin venu ou à la première dinde qui se présentera après minuit !

— Oui, mon enfant, nous avons été assez idiots pour cela. Vous auriez trouvé plus intelligent que nous vous l'offrissions.

— Mais, naturellement.

— Dites donc, Legrand !

— Quoi donc ?

— Vous devriez nous faire voir ça, cent dix mille francs, dit Clara en se rapprochant.

— Oui, appuya Olympe. Jamais nous n'avons contemplé pareille somme en une fois, Allons, Legrand, défaites votre paquet.

— Je veux bien. Mais à une condition : c'est que vous vous tiendrez toutes à distance respectueuse de la table.

— O sainte confiance ! s'écria Coquelicot en levant les bras au ciel.

La pendule sonna minuit.

— Allons, mesdames, allons, messieurs, à table, dit Peyretorte. Nous n'avons pas le droit d'attendre plus longtemps. Legrand, enfermez vos billets de banque dans votre coffret et faites placer le tout à la place d'honneur.

— Baptiste ! cria Legrand.

— Que désire monsieur ?

— Un plat d'argent.

— Voici, monsieur.

— C'est parfait. Portez maintenant cela et avec tout le respect possible sur la table, et au milieu.

On s'attabla. Les femmes, nous devons en convenir, ne mangeaient que du bout des lèvres. Elles semblaient réserver leurs dents pour croquer le joli magot qu'elles avaient sous les yeux. Leurs regards étaient invinciblement attirés par ce coffret magique, et de temps à autre on entendait un soupir s'échapper d'une poitrine oppressée.

— Allons ! allons ! mesdames, revenez à la gaieté, dit Verduran. Il y a lieu de parier que la première personne qui entrera au cercle sera un homme. Et je suppose qu'il aura la galanterie de partager entre vous cette aubaine inattendue.

— Ceci n'est qu'une supposition, insinua Clara.

— Evidemment.

— Nous voudrions une certitude.

— Clara, tu es sublime. A ta santé, dit Tourseulles, qui positivement cherchait à s'étourdir.

— D'un moment à l'autre, messieurs, l'heureux gagnant du gros lot que voilà, dit le coulissier, va paraître

devant vous. Ne serait-il pas convenable que notre créancier ne sût jamais à qui il devra sa petite fortune? Je propose donc que chacun de nous, même les dames, ait un loup de velours pour se masquer au moment où il paraîtra.

— Ah! ce n'est plus de jeu, alors, réclama Olympe.

— Et pourquoi donc?

— Parce que s'il ne faut même pas faire impression sur le créancier...

— Oh! ceci ne nous regarde pas. Baptiste, envoyez chercher des masques de soie ou de velours pour tout le monde.

Il y avait bal masqué ce soir-là; les loups furent vite trouvés.

— Et maintenant, Baptiste, écoutez-moi bien, dit Peyretorte, qui occupait la place d'honneur et qui, d'ailleurs, était le président du club des Topinambours; la première personne qui se présentera à la porte du cercle, soit pour demander l'un de nous, soit pour toute autre cause, devra être reçue cette nuit avec des égards tout particuliers.

— Comment monsieur l'entend-il?

— Aussitôt que cette personne sera signalée, vous descendrez vous mettre à sa disposition.

— Bien, monsieur.

— Vous prendrez en main un flambeau à trois branches et, vous inclinant devant elle comme le directeur de l'Opéra devant le chef de l'Etat, les jours de représentation de gala, vous la conduirez ici. Ah! tous les domestiques du cercle qui ne seraient pas retenus par leur service escorteront la personne à laquelle vous ferez ainsi honneur.

— Est-ce tout?

— Non. Au moment où elle entrera ici, Mathurin, que voilà, lui présentera un hanap ; avez-vous un hanap?

— Oui, monsieur, en verre de Bohême.

— Je l'eusse préféré en or massif et enrichi de pierreries. Mais ce sera pour une autre fois. Mathurin, donc, lui présentera un hanap, et Victor lui versera une rasade de Château-Yquem. Après quoi je prendrai la parole. Vous pouvez vous retirer.

Baptiste, malgré le flegme que lui imposaient ses fonctions, ne put maîtriser un étonnement, d'ailleurs bien légitime. Il descendit donc donner des ordres à la porte. Au moment où il y arrivait, le capitaine Jacques de Cramoizan se présentait et demandait à parler à Mme Céleste Montgaillard.

— Que monsieur veuille bien attendre une minute, dit Baptiste en introduisant le capitaine dans un petit salon.

En un tour de langue, le majordome eut donné ses ordres et, le flambeau à trois branches à la main, il revint à Cramoizan :

— Si monsieur veut me suivre, lui dit-il.

Le capitaine fut un peu étonné de cette singulière manière d'introduire, mais, il pensa que c'était l'usage, et, du reste, il avait bien d'autres préoccupations. Six domestiques en grande livrée le suivaient sur deux rangs, avec un sérieux imperturbable et dans le plus profond silence. Au moment où le cortége commença à monter le grand escalier un timbre placé dans le vestibule retentit trois fois et annonça l'arrivée du « créancier. » Tout cet appareil, le bruit des voix des soupeurs qui venait déjà jusqu'à lui, inspirèrent cependant quelque défiance au capitaine.

— Je vous ai demandé à être mis en présence de Mme Montgaillard, dit-il.

— Oui, monsieur, répondit Baptiste.

— Je trouve qu'on fait beaucoup de cérémonies pour me conduire auprès d'une femme qui aurait bien pu descendre me parler dans le petit salon.

— Monsieur me pardonnera, répondit Baptiste, mais j'exécute les ordres que j'ai reçus.

Toutes les pièces s'ouvraient devant le capitaine comme dans un château enchanté. On traversa deux grands salons, puis un petit fumoir, une dernière porte à deux battants s'ouvrit brusquement, et le capitaine se trouva en face des soupeurs.

Tout le monde s'était levé pour recevoir Cramoizan, qui fronçait le sourcil en voyant ces visages masqués.

— Allons-nous jouer la comédie ? grommela-t-il.

Mais on ne lui laissa pas le temps de faire de nombreuses réflexions. Sur un signe de la personne qui occupait le milieu de la table, tous les convives battirent aux champs sur leurs verres et sur leurs assiettes, puis d'une seule voix crièrent :

— Vive le créancier !

Le capitaine crut que c'était là la fin d'une scène commencée avant son arrivée, et fit deux pas en avant.

— Voilà un homme vraiment beau ! s'écria involontairement une des femmes, celle qu'on appelait Coquelicot.

Un éclat de rire général accompagna ce cri du cœur. Deux domestiques s'approchèrent alors de Cramoizan ; l'un lui offrit un hanap en verre de Bohême, et l'autre s'avança pour le remplir de Château-Yquem enfermé dans une amphore.

— Merci, dit le capitaine, je ne bois pas.

— Quoi donc, monsieur, demanda un des hommes masqués, qu'à la voix on pouvait reconnaître pour Peyretorte, vous refuseriez de vider la coupe de l'hospitalité ?

— Est-ce donc un usage ? demanda le marin.

— Oui, monsieur.

— Alors je vais m'y conformer. Il prit le hanap et, quoiqu'il contînt une bouteille entière de vin blanc, il le vida d'un trait.

— Bravo ! cria-t-on de tous côtés.

— Et maintenant, messieurs, dit Cramoizan d'une voix calme, veuillez m'écouter ; car je pense qu'il va m'être permis de vous dire pourquoi je suis venu ici.

— Coquelicot a raison, dit Olympe à son voisin ; c'est un homme admirable.

Olympe disait vrai. Cramoizan était ordinairement fort beau, et ce soir-là, dans ce milieu, la figure éclairée par des flots de lumière, il était superbe. Il avait vingt-huit ou trente ans au plus. De très haute taille, il dépassait de presque toute la tête les hommes présents. Ses grands yeux noirs, qu'il promenait tranquilles sur l'assemblée, donnaient le frisson aux femmes quand ils s'arrêtaient sur elles. Le hâle des mers n'avait pas eu de prise sur son teint pâle. Sa bouche était vigoureuse et charnue, son nez droit et ferme, son front vaste et sans une ride. Enfin, il avait le menton légèrement en avant, indice d'une force de volonté indomptable. Mais ce qui contribuait à rendre sa beauté tout à fait originale, car il n'est pas d'autre mot pour rendre l'impression qu'on ressentait à sa vue, c'était une large barbe d'or taillée en éventail et qui semblait entourer sa figure de rayons.

Enveloppé d'un manteau qu'il avait rejeté en arrière,

il s'était posé avec une grâce mâle en faisant ressortir une poitrine puissante, et il ressemblait vraiment à un demi-dieu. Quand on l'eut examiné et admiré à loisir, on consentit à lui répondre.

— Avant de nous dire pourquoi vous êtes ici, monsieur, lui dit Peyretorte, vous voudrez bien me permettre de vous adresser quelques paroles.

— Pardon, monsieur, répliqua le capitaine avec impatience ; je ne suis point habitué aux façons avec lesquelles vous me recevez. J'ajoute que je ne suis pas homme à supporter de mauvaises plaisanteries.

— Nous n'en doutons pas, monsieur, dit tranquillement le président du club des Topinambours, qui depuis quelques instants, sous son masque, regardait Cramoizan avec une attention toute particulière ; aussi ne plaisantons-nous pas.

— Je vous écoute donc, mais je ne vous écoute que pendant cinq minutes.

— Elles me suffiront, dit d'une voix si étrange Peyretorte que tout le monde se retourna vers lui, et l'on s'aperçut que, sous son loup, ses yeux brillaient d'un éclat métallique.

— Monsieur, reprit le président, voici un coffret. Il contient cent dix mille francs, comme vous pourrez vous en assurer tout à l'heure, et je suis chargé par les personnes qui m'entourent de vous les offrir en légitime propriété.

A ces paroles, Cramoizan fit un pas en avant. Son visage prit une expression de dédain tout à fait superbe. Il toisa d'un regard hautain l'assemblée entière.

— Je ne savais pas, messieurs, qu'à Paris on eût l'habitude de se réunir pour mystifier les gens ; mais...

— Ce n'est pas une mystification, monsieur. Il y a là

cent dix mille francs qui sont à vous, qui ne peuvent être donnés à un autre, par suite de conventions que nous pouvons vous faire connaître. Cent dix mille francs enfin dont vous ferez l'usage que vous voudrez.

— Surtout, messieurs, reprit Cramoizan d'une voix pénétrante, ce qui me surprend, c'est que vous ayez jugé à propos de vous masquer pour vous moquer de moi. Mais vous allez ôter vos masques, n'est-pas ? ajouta-t-il en retirant lentement ses gants.

— Monsieur, dit Peyretorte, vous avez vraiment mauvais caractère. On vous donne cent dix mille francs, et vous vous fâchez !

— Et de quel droit m'offrez-vous cette somme, sans me connaître ?

— C'est là ce que nous avons cru trouver de piquant : Offrir à un étranger, à un inconnu. Le hasard vous a envoyé. Prenez-vous-en au hasard. Mais cette somme est à vous, et vous la garderez, que diable ! Si vous voulez savoir aussi pourquoi nous nous sommes masqués, c'est afin que la personne à qui les cent dix mille francs allaient être donnés par la Providence elle-même, ne vît pas nos visages et fût complétement dégagée de toute reconnaissance. Elle saura, à la vérité, que cela lui vient du Cercle de l'Opéra, dit Cercle des Topinambours, mais sur les deux cents membres qui en font partie, vingt-deux seulement ont participé à la partie qui nous a permis de nous livrer à cette singularité.

Cramoizan allait reprendre la parole. Peyretorte ne lui en laissa pas le temps.

— Quant à nous souffleter sur nos masques ou sur nos visages, dit-il en faisant allusion au mouvement du capitaine, cela vous sera facile demain, monsieur, où dix d'entre nous se tiendront à votre disposition ; mais

cela ne vous empêchera pas de prendre les cent dix mille francs et de les emporter, car ils sont à vous.

— Eh bien! alors, dis donc Phœbus, dit une voix de femme, donne-les moi.

Le capitaine répondit par un regard de mépris, puis, faisant encore un pas en avant, il ouvrit le coffret, prit une poignée de billets de banque, les examina attentivement, et, promenant son regard autour de lui, il les approcha de la bougie.

— Ah! non, pas de bêtise, cria Olympe.

— Faut-il que cet être-là soit borné, dit Clara, chez laquelle se déclaraient les symptômes d'une douleur aussi sincère que peu désintéressée.

— Sapristi! c'est un homme, murmurait Coquelicot, et s'il les brûle, je suis capable de l'adorer.

Il les brûla en effet. Mais, aux regards que lui jetèrent les femmes et certains hommes, il comprit qu'il s'était trompé.

— Décidément, dit-il, ce n'était pas une mystification, ce sont réellement des billets de banque. Vous êtes des fous, messieurs, et vos folies coûtent cher. Je prends tout de même cet argent. Il vous servira plus tard, lorsque vous serez dégrisés. Y a-t-il un banquier parmi vous?

— Oui, dit Peyretorte.

— Quel est-il?

— Moi, monsieur.

— Eh bien, je dépose ce qui reste des cent dix mille francs dans votre maison. Donnez-moi un reçu.

— Je ne puis accepter, monsieur, car vous sauriez ainsi le nom d'au moins un de ceux à qui vous devez cette somme.

— Soit! Alors, je les emporterai tout à l'heure. Et, à

présent, veuillez me répondre : Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est celle de ces dames qui se nomme Céleste Montgaillard.

A ce nom, Coquelicot tressaillit.

— Il est inutile que vous me répondiez, dit Cramoizan, je sais ce que je voulais savoir. Céleste Montgaillard, c'est madame.

— Que lui voulez-vous? demanda un jeune homme qui n'était autre que Tourseulles.

— Je veux l'inviter à me suivre. J'ai à communiquer à madame des nouvelles de la plus haute importance. J'ai besoin d'elle pendant une heure.

— Comme cela, tout bonnement, pendant une heure ! répéta Legrand.

— J'en suis fâché, monsieur, dit Tourseulles, mais Mme Montgaillard se trouve bien avec nous et ne sortira pas ce soir du Cercle des Topinambours.

— Elle en sortira, monsieur, je vous en réponds, de gré ou de force.

— Oh ! oh !

Céleste regardait Cramoizan avec des yeux brillants de passion.

— Voyons, madame, voulez-vous me suivre, oui ou non?

— Ah ça, mais ce monsieur est vraiment incroyable, s'écria Verduran. Quoi donc? Nous vous offrons une fortune ; vous nous insultez en échange, et devant quarante hommes bien constitués vous annoncez que vous enlèverez Coquelicot à leur nez et à la barbe de son amant, de gré ou de force. Mais, monsieur, ces choses-là ne se font pas.

— Vous voyez bien que si, dit froidement le capitaine.

— Ah! prenez garde, dit Tourseulles, la patience va nous échapper ; vous devenez trop insolent.

— Vous mettez bien du temps à vous en apercevoir, messieurs, répondit le capitaine en déchirant ses gants en vingt morceaux. Mais je suis responsable de mes insolences, moi, car je marche à visage découvert, et vous vous cachez, vous. Voulez-vous bien vous démasquer, à la fin?

Et, ce disant, il lança des débris de gants à la face des soupeurs les plus rapprochés de lui. Ceux-ci se levèrent brusquement.

— Il y a des morceaux pour vous tous, messieurs. Voici ma carte, ajouta-t-il en jetant son adresse dans une soucoupe.

— Ne touchez pas à vos masques, reprit Peyretorte.

— Et vous, madame, reprit Cramoizan, voulez-vous venir, à la fin?

— Sacrebleu! voilà un homme entêté.

— Non, monsieur, non, lui répondit Tourseulles, Mme Montgaillard n'ira pas où vous voulez la conduire.

— Vous croyez, mon petit monsieur! Mais, j'y pense, c'est donc vous qui avez des droits...

Coquelicot ou plutôt Céleste Montgaillard se leva.

— Des droits! s'écria-t-elle. Je ne sais si je rêve. Voilà dix minutes que l'on se dispute pour savoir si je suivrai monsieur ou non. Ah ça, et ne pourrait-on aussi me consulter? ne suis-je pas libre? M. Tourseulles m'a-t-il achetée au marché?

Il y eut comme un murmure.

— Allons, silence. Monsieur, continua-t-elle en s'adressant à Cramoizan, vous voulez m'entretenir de choses graves pendant une heure. Si vous me dites quel est le but de cette conversation, je suis à vos ordres.

Le capitaine se souvint de ce qu'il avait conté à la sou-

brette de la rue Le Peletier et n'hésita pas à se servir du même prétexte.

— Rien n'est plus facile, madame. Je suis chargé de remettre en vos mains un héritage.

— Un héritage ! murmura-t-on à la ronde.

— Mais alors, c'est un notaire, cria Legrand en poussant un immense éclat de rire.

— Antinoüs est un officier ministériel.

— C'est trop drôle. Vive Phœbus-tabellion !!

— Monsieur, dit Céleste qui s'était enveloppée à la hâte d'une mante fourrée, je suis à votre disposition. Je me fie à vous.

Et d'un geste qui ne manquait pas de noblesse, elle ôta son masque de velours. Le capitaine recula ébloui.

— La merveilleuse créature ! murmura-t-il à son tour.

Céleste Montgaillard n'avait pas une figure régulière. A Athènes, sa beauté eût été peu prisée. Mais, à Paris, c'était différent. Appelez cela comme vous voudrez : montant, minois chiffonné, beauté du diable, chic, elle avait cette qualité rare de charmer, et mieux, d'éblouir tous ceux qui la voyaient. Sa physionomie, très mobile, était rehaussée par des yeux d'un bleu sombre, qui disaient à eux seuls mille choses séduisantes. Les ailes quelque peu retrousées de son nez tout à fait parisien semblaient douées d'une mobilité extraordinaire, et l'on devinait qu'à la façon des fauves elle sentait sa proie dans le vent. Enfin, elle avait une infirmité singulière : à la moindre contrariété, au plus petit compliment, à toute occasion en un mot, elle rougissait jusqu'aux oreilles. Sa figure, ordinairement pâle, s'empourprait tout à coup avec ou sans prétexte. Une forêt de cheveux blonds dorés encadraient admirablement son visage, et l'on pensait alors malgré

soi aux coquelicots dans les blés mûrs. C'est de là qu'était venu son sobriquet.

Debout, à côté de Cramoizan, et n'y faisant point mauvaise figure, car elle était grande aussi, elle semblait née pour être la compagne de cet homme. A eux deux ils faisaient un superbe couple.

— Venez donc, madame, dit le capitaine.

— Nous nous reverrons, lui crièrent plusieurs voix.

Cramoizan se retourna :

— Est-ce que vous en avez douté, messieurs? Nous nous reverrons cette nuit même. Dans une heure, je reviendrai pour savoir s'il y a quelqu'un sous le velours de vos loups.

— Où allons-nous, monsieur? demanda Céleste Montgaillard.

— Laissez-moi me prévaloir d'une de vos paroles. Vous vous fiez à moi, avez-vous dit tout à l'heure. Je vous serais reconnaissant de continuer à m'accorder cette confiance.

— Soit, monsieur, quoique tout cela devienne bien mystérieux.

Jacques de Cramoizan n'offrit point son bras à Céleste, qui en éprouva un véritable désapointement. Il se contenta de lui céder le pas en se disant :

— Le monstre, après tout, est toujours une femme.

Devant la porte du cercle, deux voitures attendaient. L'une d'elles était celle que le valet de pied était allé quérir pour le capitaine et sa compagne ; dans l'autre était une jeune femme belle, mais fort pâle et un peu maigre. Quand celle-ci aperçut Cramoizan, elle sembla prendre une résolution désespérée et ouvrit la portière de son fiacre. Mais, lorsqu'elle le vit accompagné de Céleste, elle hésita. Cependant, elle devait être poussée par

un sentiment bien puissant, car, au moment où Coquelicot venait de monter en voiture, la jeune personne, s'étant approchée de Jacques, lui frôla le bras et lui dit d'une voix douce comme la plus suave des musiques :

— Pourriez-vous me dire, monsieur, — la pauvrette en parlant tremblait comme les feuilles, — pourriez-vous me dire si M. Léon Tourseulles est au Cercle de l'Opéra en ce moment ?

— Vous vous adressez fort mal, madame, répondit assez brutalement le capitaine, qui se méprenait sur les intentions de la jeune femme ; je n'en sais rien!

— Oh ! monsieur, dit avec un accent de reproche la pauvre enfant dont la voix trembla davantage.

Cramoizan regarda la jeune fille, dont les yeux se baissèrent sous son regard, et il eut regret de sa vivacité.

— Pardonnez-moi, mademoiselle ou madame, dit-il, et surtout n'ayez pas peur ainsi ; mais je ne puis vous répondre, ne faisant pas partie du Cercle et n'y connaissant personne.

— J'en suis vraiment bien désolée, monsieur. Ne pourriez-vous demander pour moi ce renseignement à quelque domestique ? Je n'ose pas.

— Mais...

— Je vois, monsieur, que ma démarche et mes prières vous étonnent. Je vais faire cesser votre surprise. Je suis sa sœur, et je viens le chercher au nom de ma mère.

Cramoizan se découvrit.

— Je vais vous renseigner à l'instant même, mademoiselle.

Et il rentra dans le cercle, où il apprit qu'en effet M. Tourseulles était un des convives du fameux réveillon.

— Oui, mademoiselle, dit-il en revenant, M. Tour-

seulles est au cercle. Puis-je encore vous être utile en quoi que ce soit ?

La jeune femme hésita, puis enfin :

— Non, monsieur, je vous remercie, dit-elle ; et lentement elle se dirigea vers sa voiture, avec l'attitude d'une personne qui ne sait à quoi se résoudre.

Cramoizan revint vers Céleste.

— Je vous demande pardon, madame, lui dit-il, de vous avoir fait attendre. Cocher, rue de Beaune, n° 9, et bon train !

— Savez-vous bien, mon superbe et ténébreux cavalier, dit Céleste aussitôt qu'il furent en route, savez-vous bien que, si j'étais coquette, je trouverais déjà de quoi vous bouder catégoriquement ?

— Et pourquoi donc, madame ?

— Mais parce que, répondit la jeune femme.

— Parce que, est peut-être une raison pour une femme, dit Jacques, qui n'était pas disposé à marivauder ; mais vous me ferez bien la faveur d'être un peu plus explicite, et d'ajouter à votre *parce que* quelques mots d'explication, sans lesquels je me refuse à comprendre.

— Ah ça ! est-ce que vous allez être violent avec moi, dit Coquelicot, comme vous l'avez été avec ces imbéciles ?

— Je ne suis pas violent, que je sache, madame, pour le moment.

— Pour le moment! mais cela ressemble fort à une menace, ou je ne m'y connais pas.

Le capitaine ne répondit pas. On approchait du poste de police où gisait le corps inanimé de Montgaillard, et Cramoizan devenait plus réservé de minute en minute. Céleste, qui s'était un instant abandonnée à ses réflexions, essaya de renouer la conversation, mais ce fut en vain.

Jacques, très ému, ne lui répondait que par monosyllabes. Prêt à toucher le but, il se demandait si ce qu'il allait faire là n'était pas trop cruel. La rayonnante beauté de Céleste lui apparaissait telle qu'il l'avait contemplée quelques minutes auparavant, et il se troublait à la pensée d'accomplir le rôle de justicier qu'il s'était imposé. Mais il se souvint tout à coup de ce que lui avait dit Randal.

— Bah! murmura-t-il, marche ou crève, c'est le devoir.

— Voyons, monsieur, nous voilà sur le pont Royal, dit Céleste, pouvez-vous me dire ce que vous exigez de moi, car je ne crois pas le moins du monde à votre histoire de succession?

— Vous allez savoir, madame, pourquoi je vous ai arrachée quelques instants à une fête aussi bruyante que brillante, car nous sommes arrivés et vous verrez qu'il s'agit réellement d'un héritage.

— Ah!

— Seulement il y a héritage et héritage, ajouta Cramoizan d'une voix sombre.

La voiture s'était arrêtée.

III

L'HÉRITAGE.

Céleste, appuyée sur le bras de Cramoizan, descendit légèrement, sans se préoccuper de la maison devant laquelle son cavalier l'avait conduite. Avec cette insouciance si fréquente chez les femmes de cette con-

dition, elle allait sans espérance, sans souci comme sans crainte, n'ayant suivi Cramoizan que parce qu'il était beau.

— Dites donc, monsieur, lui dit-elle cependant, savez-vous que c'est un vilain endroit pour se dire : je t'aime, que votre rue de Beaune?

Et elle laissa entendre un éclat de rire.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de vous le dire, répondit le capitaine sur un ton glacé. Veuillez entrer, madame.

— Quel original! mon Dieu, s'écria Céleste qui riait toujours très haut.

Cramoizan avait ouvert la porte du poste de police. Une pâle lumière éclairait mal la vaste pièce qui sert de corps de garde. Sur un lit de camp, deux gardiens de la paix qui sommeillaient furent éveillés par les derniers éclats de rire de la drôlesse. Ils se levèrent étonnés en voyant entrer tant de soie et de fourrures. A côté d'un poêle chauffé à blanc qui avait rempli le poste d'une chaleur épaisse, lourde, suffocante, était assis le brigadier, qui se leva également. Les murs semblaient froids, malgré les efforts du poêle, et tout le poste, à cette heure nocturne, avait un aspect gluant et sinistre.

Céleste resta sur le seuil de la porte, stupéfaite et craintive. Sa gaieté s'était figée instantanément.

— Ah ça, monsieur, dit-elle en se retournant vers le capitaine, où m'avez-vous menée?

— Vous le voyez, madame?

— Ceci doit être un poste de police. Je ne le reconnais pas, n'en ayant jamais vu, mais je m'en doute. Suis-je donc menacée d'arrestation?

— Non, madame.

— Alors veuillez m'expliquer.

— Ecoutez-moi, articula lentement le capitaine. C'est le hasard seul qui a mis aujourd'hui... votre père et moi en présence. M. Montgaillard m'a chargé d'une mission cruelle, mais que j'ai promis de remplir...

— Etait-il absolument nécessaire de me conduire dans un endroit semblable pour accomplir cette mission dont vous parlez?

— Oui, madame.

— Pourquoi?

Sans répondre, Jacques de Cramoizan prit Céleste Montgaillard par la main, et cela avec une grâce et une politesse accomplies, puis il interrogea de l'œil le brigadier.

— Ici, murmura l'agent.

Et il précéda le couple. Céleste suivait son cavalier plus étonnée qu'émue. Un des sergents de ville venait derrière portant une lampe à pétrole qu'il venait d'allumer et qui éclairait vigoureusement. Ce cortége s'approcha d'un matelas, sur lequel on devinait une forme humaine dissimulée par une lourde couverture.

— Mais, s'écria Céleste d'une voix altérée et en cessant d'avancer, mais il y a là un cadavre!

— Oui, madame, répondit Cramoizan qui se baissa et découvrit le visage déjà un peu verdâtre du mort, oui, madame, le cadavre de votre père.

Comme la jeune femme chancelait, le brigadier des gardiens de la paix s'approcha d'elle pour la soutenir. Elle le repoussa. Cramoizan s'attendait à quelque explosion. Il avait espéré que la vue de ce vieillard, étendu mort sous ses yeux, ramènerait le repentir dans le cœur de la pécheresse; mais il avait aussi prévu le cas où, poussant jusqu'au bout son rôle de fille dénaturée, elle lui reprocherait simplement de l'avoir arrachée à une partie de plaisir pour la conduire à un pareil spectacle.

Il n'y eut chez Céleste ni explosion de douleur ni accès de colère contre Cramoizan.

— Mon père s'est noyé? demanda-t-elle d'une voix calme.

— Ne le voyez-vous pas? Oui, votre père s'est noyé à l'heure même où vous vous disposiez à passer une nuit de plaisir et de débauche.

Céleste regardait froidement son interlocuteur.

— Et savez-vous pourquoi il s'est noyé? reprit celui-ci. Parce que sa fille, la veille, lui avait cyniquement offert de vivre de son déshonneur.

— C'est monsieur qui, par ce froid, dit le brigadier, s'est jeté à l'eau pour...

— Qu'importe à madame? interrompit Cramoizan avec violence.

La jeune femme avait rougi, mais n'avait pas bronché.

— Approchez-vous donc, madame, reprit Cramoizan en la prenant par le bras et en l'attirant vers le cadavre, et regardez bien si c'est votre père, car ce qu'on veut de vous, c'est votre déclaration.

Céleste ne cherchait pas à se soustraire aux brutalités de Jacques. Elle subissait machinalement son influence et restait plongée dans je ne sais quelles insondables réflexions.

— Est-ce votre père? répondez, reprit le marin.

— C'est mon père, murmura-t-elle simplement et sans aucune émotion apparente.

— Alors, madame, à genoux, dit Cramoizan d'une voix sifflante, à genoux, devant celui que vous avez tué.

Et dans sa main de fer il serrait le bras de la jeune femme qui ne sourcilla pas et ne poussa pas un gémissement. A sa place et sous l'étreinte du capitaine, un

homme aurait crié. Céleste ne laissa pas même paraître une contraction sur son beau visage.

— La justice humaine n'a pas de loi contre le crime que vous avez commis, mais la société a des moyens de vengeance qui retomberont sur votre tête flétrie et méprisée.

A ces mots, Céleste releva sur Jacques ses grands yeux sombres au fond desquels semblait s'allumer une flamme mystérieuse.

— Pour moi, je veux vous infliger le seul supplice auquel il soit en mon pouvoir de vous condamner.

Et, attirant encore la jeune femme vers le grabat où gisait le corps humide et glacé de son père, il s'écria :

— Vous allez embrasser ce mort une dernière fois.

Céleste, à cette injonction, fit deux pas en arrière, et, dans ses traits, se peignit une terreur évidente.

— Non, dit-elle,

— Vous l'embrasserez, vous dis-je, ou je vous le ferai embrasser, je vous l'assure.

— Employez donc la force, monsieur, répondit simplement la fille du suicidé, car j'ai résolu de ne pas le faire sur vos injonctions.

Emporté par sa colère, Cramoizan prit la jeune femme par les bras et voulut la pousser vers le cadavre.

— Monsieur, lui dit le brigadier, je suis forcé d'intervenir. Quel que soit le crime de madame, ce n'est ni à vous ni à moi à la juger, et vous vous laissez aller à un emportement que sans doute vous regretteriez dans quelques heures. Le capitaine se mordit les lèvres.

— Vous avez raison, monsieur, dit-il. Je suis allé trop loin et ma mission est terminée.

Il lâcha Céleste. Mais à peine celle-ci fut-elle libre de ses mouvements qu'elle marcha droit au cadavre de son

père et que, s'agenouillant, elle déposa lentement deux baisers sur ses yeux. Puis elle appuya son front sur les lèvres humides du trépassé, comme s'il eût pu lui donner un dernier baiser, et se releva.

— Elle n'a pas voulu m'obéir, se dit Cramoizan.

Pendant qu'il faisait cette réflexion, Céleste l'enveloppait d'un regard indéfinissable.

— Vous n'avez plus rien à faire ici, madame. Vous pouvez vous retirer, dit Cramoizan.

— Je comptais, monsieur, répondit-elle, que vous seriez assez aimable pour me reconduire.

Ce fut du son de voix le plus indifférent qu'elle prononça ces paroles.

— Soit, madame.

On quitta le poste de police pour remonter en voiture.

— Où dois-je vous mener? demanda le capitaine.

— Mais au Cercle de l'Opéra, monsieur.

Cette réponse jeta Cramoizan dans la plus effroyable stupeur sous laquelle un homme ait jamais été accablé.

— Au Cercle de l'Opéra ! répéta-t-il atterré.

— Oui, monsieur. N'est-ce pas cela qui est convenu entre nous? Ne m'avez-vous pas demandé une heure pour me mettre en possession d'un héritage ?

— En effet, madame.

— Cet héritage, vous me l'avez remis, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous n'avez plus besoin de moi. Je ne vous connais pas, même de nom, et vous ne me verrez probablement plus.

— C'est vrai.

— Eh bien, donc! ne vous étonnez pas tant et reconduisez-moi au cercle, puisque vous vous y êtes engagé.

— Cocher, rue Auber, au Cercle de l'Opéra! cria le capitaine à l'automédon, qui ne se fit pas prier.

Cependant, au Cercle des Topinambours, on commençait à trouver un peu longue l'absence de celui qu'on appelait le notaire et de celle qu'il avait emmenée.

— Eh! eh! disait d'un voix railleuse Peyretorte, n'est-il donc venu à la pensée d'aucun de vous que nous ayons habilement été débarrassés de nos cent dix mille francs par deux malins ?

— Que voulez-vous dire ?

— Est-il absolument impossible, reprit Peyretorte, que par un moyen d'elle seule connu, Coquelicot ait fait prévenir ce monsieur, qui est venu, tout farci de grands airs, palper parfaitement la somme, nous jouer une scène de drame, et se moquer de nous plus parfaitement encore?

— Si je croyais cela! dit Tourseulles d'un air sombre.

— Eh! que pourrais-tu faire? lui demanda Verduran. Tu es un être singulier, tu aimes les filles de la même façon que nous aimons les honnêtes femmes. Tu as tort, mon cher. Il faut accepter ces femmes-là telles qu'elles sont ou les fuir comme la peste.

— Tu m'ennuies.

— Parbleu! je le sais bien. Mais je parierais cent louis que Coquelicot n'aurait jamais suivi ce grand escogriffe s'il n'avait pas pris les cent dix mille francs.

Tourseulles, furieux, allait répondre, lorsqu'on annonça le retour de Céleste et du capitaine.

— Jugements téméraires, messieurs, dit Legrand à haute voix.

IV

PREMIER DUEL.

Le souper finissait, les rangs des convives, au lieu de s'éclaircir, s'étaient épaissis.

— Tiens, revoilà le notaire! dit Verduran.

— Oui, messieurs, me voilà, répondit le capitaine, qui ne put s'empêcher de sourire à cette idée de passer pour un notaire, ne m'attendiez-vous pas?

— Lui et Coquelicot, ajouta Peyretorte.

— Eh bien, Tourseulles, reprit Verduran, es-tu satisfait? Voilà la brebis de retour au bercail.

— Messieurs, dit le capitaine, je vois avec plaisir que vous vous êtes démasqués. Dieu merci! il y a ici quelques hommes jeunes, et j'en suis charmé. Tout à l'heure, je vous ai tous insultés. Me voici à votre disposition. Quel est celui de vous qui désire se battre le premier?

— Mais, monsieur, dit Peyretorte, ces choses-là se règlent autrement.

— Pardon, moi, je les règle ainsi pour une foule de raisons que...

— Désolé de vous interrompre, reprit Peyretorte d'un ton un peu raide, mais je vous répète que, dans le cas qui nous occupe, nous n'avons plus qu'à vous envoyer nos témoins et vous qu'à les attendre.

— Messieurs, insista Cramoizan, si quelqu'un m'avait jeté son gant à la face, j'accepterais de lui le combat séance tenante et n'importe où; mais, dans la société où

vous vivez, on a sur l'honneur de singulières idées, à ce que je vois.

— Ah ça, monsieur!

— Certes, j'ai bien le droit de parler ainsi ; sans cela, vous n'hésiteriez pas à terminer cette affaire cette nuit ; à l'instant même.

— Comment! cette nuit! Et où donc?

— Mais ici, répondit Cramoizan.

— Ici? Cet homme est fou.

— Voyons, messieurs, qu'est-ce qui constitue le duel? est-ce de se battre en plein air? Non, vraiment. Il n'y a pas de loi d'honneur qui m'oblige à aller grelotter dans les bois de Ville-d'Avray ou de Meudon à sept ou huit heures du matin. Ici nous serons chaudement; nous jouirons de tous nos avantages. Le plus frileux ne sera pas à la merci de l'autre, et, puisque le duel est défendu partout, nous ne sommes pas plus coupables ici qu'ailleurs, et nous avons, dans vos salons, des chances sérieuses de ne pas être dérangés par les gendarmes, si vous ne les envoyez pas chercher.

— Oh! c'est trop fort!

— Enfin, je me battrai sous les yeux de vous tous, qui serez là pour attester la loyauté de la rencontre.

— Au fait, dit Verduran, pourquoi pas? Ce notaire est farci de bonnes idées.

— Allons! allons! c'est beaucoup trop discuter, messieurs, dit Tourseulles. M. Cramoizan...

— Jacques de Cramoizan... appuya le capitaine.

— M. Jacques de Cramoizan, reprit Tourseulles, nous fait l'honneur de nous chercher querelle et désire vider cette affaire séance tenante. Soit. Je serai l'adversaire qu'il cherche et le champion du cercle, car je suppose que monsieur n'exigera pas que tous les Topinambours s'alignent avec lui.

— Monsieur, je suis seul juge de ce que je devrai faire après notre rencontre.

— Ce que tu devras faire, je le sais, murmura Peyretorte qui avait la plus grande confiance dans l'expérience et l'habileté de Tourseulles, tu devras te faire panser si tu n'es pas mort.

Ces mots, dits à voix contenue, parvinrent à demi effacés aux oreilles du capitaine, qui se tourna vers le banquier et le toisa de haut en bas. Leurs regards se croisèrent comme deux éclairs, et il y eut entre eux à ce moment comme un pacte de haine. Chez Cramoizan c'était instinctif, chez Peyretorte c'était raisonné, et ce dernier savait bien pourquoi déjà il détestait cet homme qui, deux heures auparavant, n'existait pas pour lui.

— Eh bien, messieurs, reprit Tourseulles, il ne nous reste plus qu'à choisir la pièce dans laquelle nous pourrons entamer cette partie.

— Baptiste, demanda Peyretorte, faites enlever de la bibliothèque tous les meubles et tous les siéges qui s'y trouvent, je ne crois pas qu'on puisse être quelque part mieux que là pour s'administrer un gentil coup d'épée.

— En effet, ce sera très commode, dit Tourseulles.

— Monsieur de Cramoizan?

— Monsieur?

— Mais nous ne voyons pas vos témoins, dit Peyretorte.

— Je comptais que quelques-uns de ces messieurs voudraient bien m'en servir. Je ne connais à Paris que deux personnes à qui je puisse demander un semblable service : un amiral qu'à aucun prix je ne consentirais à faire lever à cette heure-ci, et un brave négociant qui doit dormir aussi à poings fermés.

— Nous sommes aux regrets, monsieur, mais il est im-

possible à aucun de nous de vous servir de témoin. Dans notre situation il serait fort délicat...

— Soit, monsieur, je vais envoyer chercher quelqu'un.

Une demi-heure après, Baraque complètement remis de son indisposition, grâce à une prodigieuse quantité de thé et à quatre heures d'un sommeil profond, arrivait au Cercle des Topinambours, escorté d'un sous-officier de cavalerie un peu ébriaque, qu'il avait cueilli dans un café du boulevard. Cette exhibition de témoins assez extraordinaires provoqua un murmure d'étonnement qui s'apaisa sous le regard hautain de Cramoizan. On se rendit dans la bibliothèque.

Ici se produisit un incident inattendu. Parmi les personnes qui se trouvèrent dans la pièce où allait avoir lieu le combat, on ne fut pas peu surpris de voir Céleste Montgaillard.

— Madame, lui dit alors un des témoins de Tourseulles, quoique ce duel sorte un peu par sa forme des usages reçus, nous ne pouvons permettre que vous y assistiez.

— Et la raison de cette décision ? demanda Coquelicot.

— C'est, ma chère, qu'un combat qui peut être mortel pour l'un ou pour l'autre de ces messieurs n'est pas un spectacle auquel puisse assister une femme.

— Si c'est pour ma sensibilité que vous avez des inquiétudes, répondit la jeune femme, vos craintes sont chimériques, car M. de Cramoizan peut vous dire que je suis forte devant la mort.

— Quoi! madame! vous allez... commença le capitaine.

— Dire ici quel singulier héritage vous m'avez remis, oui, monsieur. D'ailleurs, ne faut-il pas enfin que M. Tourseulles sache pourquoi vous êtes venu me chercher cette

nuit? M. Tourseulles m'aime et il me soupçonne peut-être.

— Parlez, Coquelicot, dit Verduran.

— M. de Gramoizan est venu me prendre pour me conduire auprès du cadavre de mon père, qui s'est noyé de désespoir, aujourd'hui, en apprenant ma conduite.

— Ce n'est pas vrai cela, n'est-ce pas, Céleste? demanda Tourseulles.

— C'est très vrai, au contraire, répondit-elle; demandez à monsieur.

Tout le monde se tourna vers le capitaine, qui dit simplement :

— C'est vrai.

— Malheureuse! s'écria Tourseulles.

Un frémissement parcourut cette foule de débauchés, et tout à coup un grand vide se fit autour de cette femme qui annonçait de si terribles choses avec un calme aussi épouvantable. Il y eut comme un murmure de dégoût qui emplit la salle de la bibliothèque.

— Eh bien! quoi donc, messieurs? reprit alors l'impudente femme, je vous fais horreur! Vous êtes bien délicats en ce moment. Mais je n'aurais qu'à regarder autour de moi et parmi vous pour trouver des exemples d'insensibilité plus grande encore que la mienne.

— Taisez-vous, madame.

— Au moins, moi, je ne savais pas que mon père courût un danger mortel, car je l'eusse sauvé, sans doute, à tout prix.

— Sans doute est féroce, dit Legrand.

— Tandis que voici M. Tourseulles, l'homme qui me fait l'honneur d'être jaloux de moi et de m'appeler malheureuse...

— Eh bien? dit celui-ci d'une voix irritée.

— M. Tourseulles qui a joué ce soir et perdu dix mille francs le plus galamment du monde...

— Ensuite?

— M. Tourseulles qui a soupé gaiement, qui prétendait être mon seigneur souverain et absolu; M. Tourseulles, enfin, qui va se battre en duel dans cinq minutes, en ma présence, avec M. de Cramoizan...

— Aurez-vous bientôt fini? demanda l'adversaire du capitaine.

— M. Tourseulles sait que sa mère est sans pain, M. Tourseulles n'ignore pas que Mlle Aline, sa sœur, est dans un fiacre à la porte de ce cercle depuis trois mortelles heures, l'attendant en désespérée, car elle l'a fait demander, et il a refusé de descendre. Elle est là, pâle, les yeux caves et brillant d'une ardeur maladive, car elle mourra de la poitrine si son frère ne la laisse pas périr de faim.

— Assez! assez! cria Léon Tourseulles. Tout cela est faux, tout cela est mensonge.

— Léon, reprit Céleste impitoyable, ta mère succombe à la misère, pendant que tu perds des sommes, que tu bois des vins de prix et que tu te bats en duel. Est-ce que tu crois que tu vaux mieux que moi?

Elle se tut. Un silence glacial régna aussitôt autour d'elle. On sentait bien qu'elle disait la vérité. Seulement, on se demandait pourquoi elle l'avait dite?

— Et vous vous battez avec ce cadet-là? dit le sous-officier amené par Baraque.

— Il n'a rien fait à ma connaissance contre ce qu'on appelle les lois de l'honneur, et je n'ai pas le droit de lui refuser satisfaction, répondit Cramoizan.

— Li gredin, mais pas déshonoré, remarqua Baraque en laissant voir ses dents blanches en un éclat de rire.

— Tiens! voilà le docteur, dit tout à coup Verduran.

— Ah! par ma foi, il arrive à merveille.

— Comment êtes-vous si tard dehors, docteur? lui demanda Peyretorte. Ce n'est guère dans vos habitudes.

— J'ai été appelé subitement auprès d'un de mes clients, qui vient d'être frappé d'une attaque de paralysie et qui est mort dans mes bras.

— On meurt donc la nuit de Noël? ne put s'empêcher de demander l'un des plus jeunes membres du cercle.

— Cela vous étonne, mon ami. Il semble impossible, en effet, aux cœurs généreux que l'on meure quand tout le monde rit, s'amuse et fait des folies. Mais la nature immuable continue son œuvre et, comme si elle n'était pas assez cruelle, l'homme ne manque jamais de l'aider dans sa tâche. Mais pourquoi trouvez-vous que j'arrive à propos?

— C'est que le cercle va être le théâtre d'un combat singulier.

Et sans plus tarder on mit le docteur Malbec—il s'appelait Malbec—au courant de ce qui s'était passé dans la soirée, et on le pria d'assister comme praticien au combat qui allait avoir lieu.

— Quand je vous disais, s'écria-t-il, que l'homme ne cessait d'aider la nature dans son œuvre de destruction!

— Ce n'est pas le moment de faire du sentiment, docteur.

— Vous avez raison. Je suis à vos ordres. Serait-il indiscret de ma part de demander le nom des combattants?

— Il n'y a pas là d'indiscrétion, au contraire. C'est votre droit strict, monsieur, répondit Cramoizan. Voici M. Tourseulles, qui va me faire l'honneur de croiser le fer avec moi. Je m'appelle Jacques de Cramoizan.

— Ah! dit le médecin. N'êtes-vous pas marin?

— Si, monsieur, capitaine au long cours. Vous me connaissez?

— Je connais tout le monde, répliqua le docteur avec un sourire.

Les deux adversaires avaient ôté leurs vêtements. Peyretorte, qui était parmi les seconds de Léon, prit les épées, les mit pointe à pointe et dit en reculant de quatre pas :

— Allez, messieurs, et faites votre devoir.

Cramoizan ne bougea pas. Il paraissait changé en statue. Tourseulles essaya quelques attaques, qui furent parées sans qu'on vît remuer le poignet du capitaine.

— Peste ! peste! murmura Peyretorte à l'oreille du docteur.

— Oui, Tourseulles a mal placé ses insolences, dit à voix basse le médecin.

— Voyez donc Coquelicot, docteur.

— Oui, quel singulier regard elle attache sur le marin ; est-ce que par hasard?...

— Oh ! je ne pense pas.

— C'est que ce Cramoizan est bien assez beau pour inspirer un de ces amours...

— Oui, mais il est venu ce soir la chercher ici pour la conduire devant le cadavre de son père, qui s'est noyé dans la journée à cause d'elle, et ce sont là de ces petits services qu'on n'oublie plus.

— Alors c'est d'un regard de haine qu'elle l'enveloppe !

— Plus probablement.

— Ah ! voici M. de Cramoizan qui va attaquer son adversaire, dit le docteur. Vous allez voir cela ; s'il ne tue pas Tourseulles, c'est qu'il ne le voudra pas.

Malbec n'avait pas fini de parler que Léon reçut à l'épaule droite un bon coup d'épée, sous lequel il chancela.

Malbec s'approcha du blessé, qui souffrait beaucoup, examina la plaie et regarda le capitaine, qui avait abaissé son épée et qui attendait le résultat de cet examen.

— Mon cher Tourseulles, dit-il enfin, l'homme qui vient de vous donner ce coup d'épée vous veut beaucoup de bien, ou je me trompe fort. Vous allez endurer pendant un mois de véritables tourments, mais votre vie ne court aucun danger. C'est un repos forcé de quelques semaines que vous inflige votre adversaire.

— Eh bien! Coquelicot, Léon est blessé; vous ne venez pas aider le docteur à le penser?

Céleste jeta un regard sur Gramoizan qui affectait de ne pas la voir, et elle s'avança vers le jeune blessé.

— M. Tourseulles, dit le capitaine, n'a pas besoin des soins de madame. Le premier devoir de ses amis est de le transporter chez sa mère, où il trouvera une tendresse et des secours qu'aucune femme ne peut lui donner aussi dévoués.

Coquelicot s'était arrêtée attentive aux paroles du marin.

— Ce capitaine, puisque capitaine il y a, est vraiment unique, dit Verduran. Voilà maintenant qu'il dicte une conduite à son adversaire?

— Je ne dicte rien, monsieur, je conseille.

— Et votre conseil est bon, capitaine, lui cria le docteur.

Malbec opéra le pansement de Tourseulles avec une grande dextérité. Léon souffrait, mais il n'était pas hors d'état de marcher.

— Et maintenant rentrons sagement chez Mme Tourseulles, et surtout ne remuez pas ce bras de quinze jours. Au reste, j'irai vous voir, ajouta le médecin.

— Merci, docteur, dit le blessé.

Léon, soutenu par ses amis, descendit l'escalier du cercle. Quand ils arrivèrent sur le trottoir, la voiture de Mlle Tourseulles n'y était plus. La pauvre enfant avait perdu patience. Cramoizan n'avait pas déposé son épée. Il regardait Peyretorte d'une certaine manière peu rassurante. Celui-ci faisait bonne contenance, mais ne semblait pas absolument tranquille.

— Oh! ne craignez rien, lui dit le capitaine railleur, ne craignez rien, vous êtes d'un âge où l'on ne se bat plus.

— Monsieur, répliqua le banquier, vous n'avez pas le droit de le prendre sur ce ton avec des gens qui seront demain vos adversaires.

— Demain?

— Oui, demain. Il en est parmi nous qui ne renoncent pas à l'espoir de vous faire payer vos paroles, mais ceux-là estiment qu'ils ont le choix des armes et qu'un duel au pistolet ne peut avoir lieu dans une bibliothèque.

— Ah!

— Cela vous surprend, monsieur, mais c'est ainsi. M. Tourseulles a même eu tort, à mon avis, de vous demander satisfaction dans le cercle même. Ceux qui auront l'honneur de se rencontrer successivement avec vous, et je suis de ceux-là, veulent profiter strictement de tous leurs avantages. Nous avons votre carte, cela suffit. C'est notre dernier mot. Baptiste, reconduisez monsieur et ses amis.

Cramoizan, à ces mots du banquier, fut sur le point de lui sauter aux oreilles. Mais il sut se contenir et il se disposait à se retirer, lorsque Coquelicot, sortant d'une embrasure de fenêtre, où elle se tenait depuis quelques instants, s'avança vers le capitaine.

— Et quand vous vous serez battu avec ces messieurs, Jacques de Cramoizan, ce se a à nous deux.

— Fanfaronne, répondit Jacques en souriant.

Puis, faisant passer ses témoins devant lui, le marin sortit, en jetant au banquier un ironique au revoir !

— Oui, oui, au revoir, murmura Peyretorte, au revoir, car je crois que tu ne quitteras pas Paris de sitôt, mon beau capitaine, si jamais tu le quittes.

Ces paroles dites, le président des Topinambours resta un instant plongé dans ses réflexions. Appuyé au chambranle d'une porte, il regardait, sans voir, devant lui.

— Eh ! mon cher Crésus, lui dit le docteur Malbec qui revenait d'accompagner Tourseulles, vous avez l'air tout rêveur. Méditeriez-vous sur les paroles de Solon ?

— Qu'entendez-vous par-là ? quel Solon ?

— Ah ! pardon, vous ne pouvez pas comprendre.

— Vous avez trop d'esprit.

— Voulez-vous en échanger contre des écus ?

— Peut-être.

— Que me dites-vous là ?

— C'est aujourd'hui Noël, docteur, nous nous lèverons tard, faites-moi l'honneur de dîner avec moi ?

— Ce soir ? Oui. Serons-nous seuls ?

— Non. Nous aurons avec nous une ou deux impures, cela vous effraye-t-il ?

— Pas le moins du monde. A demain.

Le docteur prit son chapeau et sortit.

Peyretorte, alors, se dirigea vers Coquelicot qui, les lèvres serrées et les yeux ardents, ressemblait à la statue de la Haine.

— Céleste, lui dit-il, vous voulez vous venger ?

— Parbleu !

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Comment l'entendez-vous ?

— De ma bourse et de ma personne.

— J'accepte.

— Venez donc dîner chez moi, demain, avec Olympe, si elle veut. Il y aura le docteur, pas d'autre homme. On se mettra à table vers sept heures. Venez à six. J'ai à vous parler avant que Malbec ne soit là.

V

COMPLOT.

Peyretorte était un cynique. Ses vices et ses défauts, il les étalait au grand jour, estimant que le monde ne valait pas la peine qu'on se gênât pour lui. Il appartenait socialement au monde interlope et ne prenait pas la peine de s'en cacher. Au point de vue des affaires, en revanche, il jouissait d'une excellente réputation, et son crédit était considérable. On allait jusqu'à affirmer qu'il était d'une probité scrupuleuse. Au demeurant, excellent compagnon, gai convive et viveur comme pas un, quoique déjà il eût dépassé la soixantaine.

Au physique, c'était un très beau vieillard de taille au-dessus de la moyenne. Mince, élégant, toujours irréprochablement mis, il eût été extrêmement sympathique sans son regard qui avait quelque chose de faux et d'aigu en même temps. Son teint pâle lui seyait à merveille, et sa figure un peu longue était admirablement accompagnée par une belle chevelure très drue et par une paire de magnifiques favoris d'une blancheur éclatante. Sous son nez droit et bien fait s'ouvrait, entre deux lèvres un peu minces, une bouche à laquelle ne manquait pas une dent.

Quand il s'éveilla le jour de Noël, onze heures venaient de sonner. Il se fit apporter du thé et des tartines par une grande personne sombre, maigre et silencieuse qui semblait remplir chez lui les fonctions de femme de charge.

— Clémence, lui dit-il, après avoir vidé une première tasse de thé, j'ai deux ou trois personnes à dîner ce soir.

Clémence ne répondit pas.

— Le docteur Malbec et deux femmes.

— Deux femmes! répéta la servante.

— Oui. Pas de réflexion, n'est-ce pas? Je vois au ton que vous venez de prendre que vous souçonnez mes deux invitées de ne pas être des duchesses. Vous ne vous trompez pas. Ce sont des filles.

La vieille femme ébaucha un geste d'indifférence.

— Faites un bon dîner, le docteur Malbec est aussi gourmand que mauvaise langue, et j'ai besoin qu'il parle aujourd'hui.

— Est-ce tout?

— Vous vous arrangerez de façon à ce que les domestiques ne séjournent pas dans la salle à manger pendant te repas.

Clémence ne répondit pas. Elle enleva le plateau qui portait le thé et sortit lente et lugubre. Cette femme semblait traîner après elle quelque funèbre mystère.

Il était six heures juste lorsque Coquelicot se présenta seule chez Peyretorte.

— Et Olympe? lui demanda-t-il.

— Vous haïssez M. de Cramoizan, moi aussi, répondit Céleste. Vous voulez vous venger de lui et vous me réservez un rôle dans cette tragédie, — car ce sera une tragédie, n'est-ce pas?

Peyretorte fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien, j'ai pensé que la présence d'Olympe n'était

pas nécessaire. En pareil cas, il faut mettre le moins de femmes possible dans la confidence.

— Vous avez peut-être raison.

— Et maintenez parlez.

— L'insolente attitude de ce marin m'a rempli de colère. En ma qualité de président du cercle, j'ai été plus offensé que personne par ses provocations. Je me réserve de lui envoyer des témoins à mon tour, mais je veux aussi le punir autrement et, comme vous l'avez deviné, j'ai compté sur vous pour cela.

— Peyretorte, vous ne me dites pas tout. Et mon instinct m'assure que votre haine, —car c'est de la haine qui brille dans vos yeux comme dans les miens, — votre haine a des motifs plus sérieux.

— Vous vous trompez, ma chère.

— Je ne me trompe pas, et vous ne seriez pas l'homme intelligent qu'on connaît, si vous espériez me faire prendre le change. Vous haïssez Cramoizan. Pourquoi ? Vous ne voulez pas me le dire. Peu importe.

— Ah !

— Je n'ai pas besoin de connaître votre secret pour m'associer à vos vengeances.

— Très bien.

—Au reste, je suis convaincue que vous serez quelque jour forcé de le révéler, ce secret ; car Cramoizan se défendra, vous pouvez en être assuré.

— Cela dépend de quelle façon.

—Il se défendra brutalement, naïvement, simplement ; mais vos ruses et votre finesse resteront parfois à court devant sa force et sa loyauté. Moi, j'ai fait entrer en ligne de compte, dans cette bataille qui commence, toutes les qualités de notre adversaire, et c'est, je crois, agir avec prudence.

— Oh! oh! Céleste. Mais vous êtes beaucoup plus forte que je ne croyais.

— Le docteur, reprit Coquelicot, ne sera pas, je pense, mis au courant de nos projets.

— Non. J'ai invité Malbec parce qu'il peut nous être utile sans s'en douter. Il est bavard, il est mauvaise langue, il connaît ce Cramoizan. Nous saurons donc ce soir qui est ce capitaine et d'où il vient.

— Mais le docteur voudra-t-il parler? Quel intérêt peut-il avoir à cela?

— Ma chère Céleste, le docteur Malbec veut toujours parler. Malbec — le bien nommé — est un petit homme maigre qui a fait deux ou trois fois le tour du monde et qui a connu tout l'univers. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une aptitude spéciale à reconnaître les physionomies... cet homme bilieux sait toutes les histoires scandaleuses des deux mondes.

— C'est un personnage utile.

— Indispensable. Comme il est jaloux, envieux et pauvre, il n'éprouve pas de plus grand plaisir que de dire du mal de son prochain. Il suffit donc de le mettre sur la voie pour qu'il se lance à corps perdu dans les révélations.

— Excepté, cependant, pour les cas où il aurait un intérêt puissant à se taire, interrompit Céleste.

— Ces cas-là sont très rares. Mais vous avez raison, il faut les prévoir.

— Et il y a un moyen?

— Un moyen sûr. C'est un excellent repas. Le docteur a tous les vices et tous les défauts. Il est haineux, méchant, cruel, égoïste. Ne croyant à rien, aimant le mal pour le mal, il n'a qu'un dieu qu'il place au-dessus de tout.

— Et ce dieu?

— C'est son estomac. Offrez un excellent potage au docteur, il dit pis que pendre de l'univers. Aux truffes, il calomnierait sa mère, et quand il a bu une fiole de château-Laffite, il n'a plus de secret pour son amphitryon.

— Voilà un joli portrait.

— Joli, non; ressemblant, oui. Donc, le docteur nous dira tout. Seulement, nous le ferons parler pour nous jusqu'au rôti... Après, s'il s'échauffe, il pourrait broder une histoire qui ne serait qu'à moitié vraie.

— Et quand nous saurons ce qu'est Cramoizan, que ferons-nous? demanda Céleste.

— Ceci, ma chère, sera l'objet d'un entretien ultérieur. Nous ne devons pas juger à la légère et nous nous inspirerons du récit du docteur et des circonstances.

— Très bien. Maintenant, reprit Coquelicot, il faut traiter une question délicate.

— Laquelle?

— Pour combattre Cramoizan et pour jouer le rôle qui me sera attribué à moi ou à un instrument que nous choisirons...

— Oui, j'avais pensé à Olympe.

— Nous verrons ça, reprit la courtisane. Pour jouer ce rôle, il faudra des fonds.

— Très juste.

— Or, si je suis riche de haine, je suis fort pauvre d'argent, car j'ai eu à me louer très modérément des procédés de M. Tourseulles.

— Cela ne doit pas nous arrêter. Combien pensez-vous qu'il soit nécessaire de dépenser comme entrée en campagne? dit le banquier.

— Cinq mille francs.

— Bien.

— Et autant tous les mois jusqu'à parfaite réussite.

— C'est convenu, dit Peyretorte qui prit dans sa poche un élégant portefeuille et en tira cinq billets de mille francs. Voici la somme que vous venez de fixer. Je vous laisse le soin de l'employer.

— Merci de cette confiance, répondit Céleste en prenant l'argent.

Coquelicot avait à peine prononcé ces paroles, que la porte du salon s'ouvrit et que la vieille femme que nous avons entrevue annonça le docteur Malbec. Celui-ci entra presque gravement, comme il convient à la Faculté, et après avoir salué Céleste, vint s'asseoir à côté de Peyretorte.

— Savez-vous, mon cher ami, dit-il, qu'il faut être presque courageux pour venir dîner chez vous.

— Et pourquoi donc, mon Dieu ? demanda Peyretorte en riant.

— C'est que vous avez à votre service une femme qui a vraiment une figure sinistre.

— Ma femme de charge, répondit Peyretorte. En effet, singulière personne.

— Elle a fait sur moi une très vive impression, reprit Malbec.

— Sur vous, docteur, allons donc !

— Oui, mais cela tient à un bien étrange épisode de mon séjour à Bahia.

— A Bahia ? répéta le banquier dont l'œil prit une expression particulière.

— Oui, au Brésil. J'y ai vu dans des circonstances terribles une femme qui ressemblait tout à fait à celle-là et à qui il arriva une horrible aventure.

— Ce bon docteur ! dit Peyretorte en riant mal et en frappant familièrement sur le genou de Malbec.

En ce moment un domestique en livrée prononça la formule sacramentelle :

— Monsieur est servi.

On se mit à table, et pendant quelques minutes on n'entendit que le joyeux cliquetis des cuillères dans la vaisselle, preuve évidente qu'on trouvait le potage sérieux.

— Qui a confectionné ce consommé merveilleux ? demanda Malbec.

— C'est ma cuisinière, docteur.

— Appeler une femme d'un talent pareil, l'appeler modestement une cuisinière! s'écria le médecin avec componction, n'est-ce pas dérisoire? Je voudrais, moi, que, pour la désigner à la reconnaissance des estomacs, on lui trouvât, non pas un nom, mais un titre indiquant qu'elle est en même temps une artiste et une bienfaitrice.

— Tudieu ! quelle éloquence, en voulez-vous encore ?

— Parbleu ! répliqua Malbec en tendant son assiette. Ce potage est un poëme, et encore, je flatte les poëmes.

La figure de ce gourmet s'était illuminée. Ses yeux rayonnaient. Sur ses lèvres, un sourire de sensualité se dessinait, et tout dans son attitude décelait la plus incurable gourmandise. On servit un superbe poisson.

— Docteur, dit Peyretorte, vous avez prononcé hier au cercle quelques paroles....

— Quelles paroles, mon excellent ami?

— N'avez-vous pas dit à M. de Cramoizan que vous le connaissiez ?

— Pardon, j'ai dit que je savais qui il est, mais je ne le connais pas.

— Est-ce que vous ne pourriez pas nous apprendre aussi ce qu'est ce monsieur?

— Volontiers, mais auriez-vous résolu de laisser refroidir la truite que voilà, jusqu'au moment où je vous aurais donné des détails sur l'état civil de ce marin? Ce serait, je n'hésite pas à le dire, une véritable faute.

— Non, nous ne la laisserons pas refroidir. Seulement aussitôt que vous serez servi, vous commencerez l'histoire du capitaine de Cramoizan.

— Je vous le promets, se hâta de répondre Malbec.

Peyretorte entama la truite, en offrit à Céleste, puis à Malbec et se servit enfin en disant :

— Allez, docteur, nous vous écoutons.

Mais le médecin n'avait plus qu'un sens : le goût, et il eut l'air de n'avoir pas entendu, car il resta silencieux, mangeant avec componction et béatitude.

— Eh bien ! docteur, fit Coquelicot.

La jeune femme ne fut pas plus heureuse que Peyretorte. Malbec resta muet et continua à absorber. Il fallut bien attendre que le goinfre eût fini son poisson.

— Vous mériteriez, docteur, de ne pas goûter à ce La Tour Blanche 1865 pour vous être ainsi moqué de nous.

— Je ne me moque de personne, mon ami, mais vraiment ce serait un crime que de ne pas savourer comme il convient cette prodigieuse cuisine.

— Je vous savais bavard, pourtant.

— Hélas ! c'est une réputation qu'on m'a faite.

— Et je ne croyais pas que votre gourmandise fût plus forte que votre médisance. Mais puisque c'est par là qu'il faut vous prendre, je n'hésite pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Savez-vous ce qu'il y a là dedans ? demanda Peyretorte en désignant avec son couteau un plat couvert qu'on venait d'apporter et de placer sur un réchaud.

— Non, parbleu ! je ne le sais pas, mais je grille de l'apprendre.

— Je vais vous le dire : on a pris de grosses truffes, au milieu desquelles on a pratiqué une excavation, et dans

cette excavation on a introduit la chair d'une caille désossée...

Malbec était devenu presque beau. Il eût pu poser pour la statue de l'Admiration.

— Du génie! du génie! c'est du génie! s'écria-t-il. Je devine le reste : on a fermé avec une petite truffe l'orifice du trou par où est entrée la chair de la caille, et l'on a fait cuire à petit feu, puis servi chaud. Peyretorte, il n'y a pas au monde un banquier plus beau que vous. Mais, par exemple, c'est ça qu'il ne faut pas laisser refroidir.

— Ne vous inquiétez pas. Cela ne refroidira point, j'ai pris mes précautions. Mais je dois vous prévenir que vous ne verrez le profil d'une de ces truffes dans votre assiette que lorsque vous aurez raconté à Mme Céleste Montgaillard et à moi ce que vous savez du capitaine Cramoizan.

Le docteur, à cette déclaration, fit une si singulière figure que Coquelicot ne put s'empêcher de lui rire au nez de tout son cœur.

— Ecoutez, supplia alors Malbec, écoutez, ô le plus cruel des banquiers, je vous propose un pacte.

— Voyons le pacte.

— Je vous raconterai la moitié de l'histoire de Cramoizan et vous me donnerez une truffe. Puis, comme je suis sûr que j'éprouverai le besoin d'en manger une seconde, je finirai l'odyssée de mon héros pour la gagner. Est-ce dit?

— C'est dit! Qu'est-ce que Cramoizan?

— Cramoizan est un petit village du Midi.

— Malbec, ne plaisantez pas. Je vous demande ce que c'est que le capitaine Cramoizan?

— C'est un paladin. Mais ma première réponse vous aurait conduit par un chemin beaucoup moins détourné à ce que vous voulez savoir.

A la fin de juillet 1846, un bonhomme d'armateur de

Bordeaux revenait en touriste des eaux des Pyrénées, lorsqu'il passa vers la pointe du jour par un petit village qui s'appelait Cramoizan. En arrivant devant la halle au é dudit village, il entendit quelque chose qui ressemait singulièrement aux vagissements d'un nouveau-né.

— Ah! ah! dit Peyretorte, qui jeta sur Céleste Montillard un coup d'œil inquiet. Continuez.

— Cet armateur s'appelait Jacques Salvetat. Il descent de sa voiture, s'introduisit sous la halle, et y trouva n gros garçon abandonné qui criait déjà comme un veugle, dans le but évident d'obtenir à téter. C'était là un rvice que ne pouvait personnellement lui rendre M. Salvetat. Aussi frappa-t-il à toutes les portes du village, résentant son poupon et réclamant le maire et une ourrice. La nourrice se présenta plus tôt que le magisrat municipal, et le petit délaissé cessa enfin de s'épounonner pour faire le plus copieux des repas.

— Cet enfant, c'était Cramoizan ?

— Attendez, Peyretorte. Vous êtes plus pressé que je e suis gourmand, répliqua Malbec, chez qui les aptitues du narrateur venaient de se réveiller. Le maire, pour être fait attendre, n'en arriva pas moins à la fin, et le bonheur voulut que ce fût en même temps le médecin du village. Il examina l'enfant et reconnut qu'il était âgé de huit jours au moins. Il avait dû être abandonné pendant la nuit, une nuit très chaude, du reste. Le poupon n'avait pas souffert.

« — Monsieur, dit l'armateur, je me charge de ce petit malheureux. Seulement, il faut lui faire, séance tenante, un état civil. Je vous prie donc de vouloir bien inscrire cet enfant sur les registres de votre commune.

» — Soit, dit le représentant de l'autorité. Sous quels noms ?

» — D'abord, je lui donne le mien, répondit M. Salvetat. Je m'appelle Jacques.

» — Très bien.

» — Mais cela ne peut suffire, reprit le négociant. Il faut qu'il en ait un autre, pour ne pas se trouver en butte aux vexations qu'on n'épargne pas assez aux enfants trouvés.

» — Je ne m'y oppose pas. Mais c'est encore à vous de me déclarer quel autre nom vous lui voulez donner.

» — C'est que vraiment je ne sais trop. Pourtant j'ai, je crois, une idée. Si nous l'appelions Cramoizan, du nom de votre village?

» — J'avoue que le nom est ronflant et pourra lui faire honneur, répondit le maire.

» — Je préfèrerais qu'il fît plus tard honneur à son nom. Mettons donc Jacques de Cramoizan, ajouta Salvetat.

» — Pourquoi *de* Cramoizan? demanda le docteur-maire.

» — Parce qu'il est réellement de Cramoizan.

» — Cependant c'est un titre que nous lui donnons là?

» — Je n'en disconviens pas. Mais veuillez vous rappeler que, sous l'ancienne monarchie, tous les bâtards et enfants trouvés étaient censés nobles, par le seul fait qu'ils pouvaient être rejetons de gentilshommes. C'est bien un enfant trouvé que je vous présente là. C'est peut-être même un bâtard. Faites comme les anciens rois de France, faites-en un noble.

» — Je voudrais, mais...

» — Mais vous refusez de saisir cette occasion unique qui se présente à vous de faire un gentilhomme, monsieur le maire, s'écria l'armateur. Vous n'êtes guère intelligent, pour un roturier. »

Cette dernière saillie décida le magistrat municipal, qui inscrivit l'enfant trouvé sous le nom de Jacques de Cramoizan, à la grande joie de M. Salvetat. La nourrice qui avait donné le sein au petit affamé, consentit à le garder, moyennant une rétribution convenue. L'armateur paya six mois d'avance et reprit le cours de ses voyages.

Fin de la première partie.

Et maintenant, Peyretorte, donnez-moi une truffe aux cailles, ou une caille en truffes, comme vous voudrez, je l'ai bien gagnée.

— Mais ce que vous nous racontez là, docteur, ne nous apprend rien, dit Céleste.

— Comment ?

— Non. Que savons-nous ? que M. de Cramoizan est un enfant trouvé, un enfant naturel, que sais-je ? Nous ne sommes plus au temps où c'était une tache.

— Je n'ai pas mieux à vous offrir.

— Mais la suite de son histoire?... demanda Coquelicot.

— Oh ! la suite est fort intéressante, dit Malbec ; mais vous ne la saurez que lorsque j'aurai mangé une truffe. Allons, mon amphitryon, allons, ne me faites pas languir.

— Vous mériteriez... lui dit Peyretorte en le menaçant du doigt ; mais je suis plein d'indulgence, et je vais satisfaire vos gloutonnes passions. Voici une truffe.

— Merci.

La première truffe avalée, et ce ne fut pas bien long. Malbec posa son couteau à côté de son assiette et reprit son récit :

— Le petit Jacques resta trois ans en nourrice. Au bout de ce temps, M. Salvetat vint le chercher pour l'emmener à Bordeaux.

L'honorable armateur, qui n'avait jamais eu d'enfants,

et qui d'ailleurs ne se connaissait que des parents éloignés, installa le moutard dans sa maison, où, grâce aux chatteries de Mme Salvetat et de ses servantes, il ne tarda pas à être gâté comme un fils de prince souverain. Mais cela ne comblait pas les visées du père adoptif, qui s'était dit : J'en ferai un homme!

Quand il eut sept ans, M. Salvetat le campa au lycée. Jacques était très vigoureux et très grand pour son âge. Il ne tarda pas à se rendre célèbre par les torgnioles qu'il distribuait à ses petits camarades et par l'inflexible volonté qu'il déployait dans ses rapports, soit avec les élèves, soit avec les maîtres.

— Enfin, interrompit Céleste, on devinait déjà chez lui le joli petit caractère dont il nous a donné hier tant de gracieux témoignages.

— Hier, je n'étais pas là, je ne puis répondre. A douze ans, Jacques était vigoureux comme un petit homme et c'était le meilleur élève de sa classe.

— Un fort en thème, dit Peyretorte.

— Oui, mais un fort en thème qui était également un fort en giffles, en coups de poing, en tous les jeux ; qu protégeait les faibles et rossait les méchants. Ce fut à ce moment qu'il arriva un fait à la suite duquel Jacques de Cramoizan quitta le lycée. Un jour, à la récréation du goûter, une demi-douzaine de gamins s'étaient réunis dans un coin pour s'essayer dans un exercice d'adresse qu'ils avaient, pour la plupart, vu faire à des Chinois de passage à Bordeaux. Cet exercice consiste à planter des couteaux dans une planche autour de la tête d'un courageux patient.

Jacques n'était pas avec eux.

A défaut de planche, ils exécutaient, ces fous, leur expérience contre une porte. Un petit enfant pâle et sou-

riant de onze à douze ans aussi, s'était appuyé contre cette porte et l'un de ses camarades lançait sans trop de maladresse des couteaux très longs et très pointus autour de lui.

« — Mieux que le Chinois, » disait à chaque coup celui qui s'exposait plein de confiance à quelque horrible accident. »

Il venait de prononcer ces paroles quand on entendit un grand cri. Jacques, qui jouait à deux pas, s'élança de ce côté et resta pétrifié. Le pauvre enfant pâle était toujours debout contre la porte, la figure contractée, la bouche crispée, et il avait un couteau planté dans l'œil jusqu'à la moitié de sa lame.

— Comment ce diable de docteur peut-il connaître par le menu tous ces détails-là ?

— Oh ! j'en sais bien d'autres, répliqua Malbec en regardant Peyretorte entre les deux yeux.

Le banquier n'osa pas soutenir ce regard et dit :

— Continuez, mon ami.

— Le jeune Cramoizan était déjà plein de décision. Il n'hésita pas. S'élançant vers son jeune camarade, il lui prit la tête à deux mains et arracha le couteau avec ses dents, non sans prendre une infinité de précautions. Il ne se doutait pas, le malheureux, qu'il pouvait tuer net son petit ami. Mais voici qu'un maître d'études, qui passait par là, vit la fin de cette scène et s'approcha vivement.

« — Que faisiez-vous là, monsieur de Cramoizan ? » demanda-t-il.

Personne ne répondit. Le petit blessé avait couvert son œil avec la main.

« — C'est vous, reprit le maître avec colère, c'est vous qui aviez enfoncé ce couteau dans l'œil de M. Leroy.

» — Moi ! s'écria Cramoizan ; et il haussa les épaules.

» — C'est vous ! vous dis-je, et vous allez vous rendre aux arrêts en attendant que j'aie avisé M. le proviseur. Quant à vous, messieurs, menez M. Leroy à l'infirmerie. Aux arrêts, monsieur de Cramoizan. »

Jacques prit un air farouche.

« — Non, dit-il, je refuse. Votre punition est injuste, je ne la subirai pas.

» — Vous la ferez ! dit le maître en s'avançant.

» — Je vous jure bien que non, répondit l'enfant en scandant chaque mot et en jetant au surveillant un regard menaçant.

» — Allons, mauvais élève indiscipliné ! » dit le maître d'études en voulant prendre Jacques par le bras.

Cramoizan se sentant saisi au-dessous du coude, fit exécuter à son bras un mouvement de rotation qui força le maître à le lâcher. Puis, au moment où celui-ci tentait de revenir à la charge, il reçut sur le nez, en pleine figure, le coup de poing le plus solidement appliqué qu'on puisse imaginer. Le pion — donnons-lui ce nom familier pour une fois — fut tellement étourdi par cette attaque imprévue, qu'il ne put même pas noter les noms des élèves qui crièrent bravo de toutes leurs forces. Mais il se rendit à l'autre bout de la cour et appela. Deux domestiques se présentèrent, et il leur donna l'ordre de conduire Cramoizan à cette prison, qu'on appelait le séquestre.

Il fallait s'emparer de Jacques, et ce fut long. Car il essouffla les deux limiers lancés à sa poursuite, en leur faisant décrire dans la cour mille arabesques. Enfin, cependant, il fut pris et littéralement emporté au séquestre. Pendant ce temps, on avait envoyé quérir le médecin du lycée, qui frémit en voyant la plaie du jeune Leroy. Cependant l'enfant n'en mourut pas. Bien plus, il ne fut

pas défiguré. On avait aussi appris que Jacques avait rendu un signalé service à son camarade et que ce n'était pas à lui qu'il fallait attribuer la blessure. Le maître d'études fut donc vertement tancé pour n'avoir pas fait une petite enquête avant de sévir. Mais, comme Cramoizan avait frappé violemment le surveillant, et jusqu'à le faire saigner du nez, à la grande joie des autres élèves, il fut condamné à rester au séquestre jusqu'à nouvel ordre.

« — C'est injuste, dit-il au proviseur, lorsque celui-ci lui annonça cette décision.

» — Qu'osez-vous dire ?

» — Je dis que M. Rattier m'a brusquement saisi par le bras, et que je ne l'eusse pas touché s'il n'avait pas le premier porté la main sur moi. La loi défend aux maîtres de frapper les élèves.

» — Allez au séquestre, raisonneur. »

Jacques fut reconduit au séquestre. Mais là, il refusa de manger et entreprit de se laisser mourir de faim. Idée d'enfant, allez-vous dire, et qui a passé par la tête de nous tous à cet âge, un jour de grand désespoir. Non, résolution inébranlable et qu'il mit à exécution sans faiblir une minute. Trois jours après, Jacques de Cramoizan, hâve et amaigri, n'avait pas encore consenti à boire une goutte d'eau ni à manger un morceau de pain. Tous les élèves savaient cela, et on ne pouvait tarder à s'en préoccuper en ville. Il fallut prendre des mesures. On fit prévenir M. Salvetat.

— Quelle volonté ! quel courage ! dit Coquelicot à voix basse, ne pouvant refuser ce témoignage d'admiration à celui qui était devenu son ennemi mortel.

— Peyretorte, reprit tout à coup le docteur avec un sourire qui laissait voir des dents usées par le travail ter-

rible auquel on les avait obligées, Peyretorte, il me vient une idée.

— Parlez.

— Je crois que je mangerai trois truffes. Servez-moi donc la seconde, et consentez à quelques minutes d'entr'acte. Du reste, ce que je réclame n'est que juste. Voilà bientôt vingt minutes que je parle sans boire ni manger, sans boire surtout.

— C'est votre faute, docteur; vos deux verres sont pleins, et pleins d'excellentes choses. Approchez votre assiette. Voilà votre deuxième truffe. Mangez-la sans vous hâter.

— Ne craignez rien.

— Et surtout n'oubliez pas de boire.

Céleste, qui ne se mêlait que fort peu à la conversation, observait attentivement ses deux partners. Entre autres choses, elle avait remarqué que Malbec n'était pas tout à fait si mauvaise langue que voulait le dire Peyretorte.

Elle s'était aperçue aussi que le banquier était fort préoccupé de faire boire le médecin, avec l'intention probable de le plonger dans une ivresse abominable.

— Vous devinez ce qu'il arriva de notre jeune collégien, reprit bientôt le disciple d'Esculape. M. Salvetat, qui le connaissait bien, comprit qu'il ne céderait pas et annonça au proviseur qu'il le reprenait.

« — Mais c'est un de nos meilleurs élèves, disait le proviseur.

» — Il ne fallait pas le laisser punir injustement par un imbécile, » répondit l'armateur.

Et il emmena Jacques, qui lui voua à cette occasion la plus sincère, la plus profonde reconnaissance.

« — Monsieur, lui disait-il en sortant du lycée, avec cette voix singulièrement mâle qu'il avait déjà, vous ve-

nez d'acquérir des droits à disposer de ma vie selon votre bon plaisir.

» — Tout cela est très bien, Jacques, mais comment finiras-tu ton éducation et que vas-tu faire?

» — Je sais comment il faut apprendre; c'est beaucoup. Monsieur Salvetat, reprit l'enfant d'une voix qui tremblait un peu, voulez-vous m'accorder ce que je désire le plus?

» — Parle.

» — Embarquez-moi comme pilotin à bord d'un de vos navires. Je vous promets que je ferai un excellent sujet. J'achèverai mes études en mer pendant les calmes, et un jour je pourrai commander un de vos navires.

» — Au fait, dit Salvetat, c'est peut-être une excellente idée que tu as là, mon garçon. Nous en reparlerons demain en déjeunant, parce que, pour ce soir, dans l'état où t'a mis ton jeûne volontaire, il faut te mettre au lit et boire du bouillon toute la nuit. »

Un mois après, Jacques mettait en mer à bord de la *Mariquitta*, un beau navire, au capitaine duquel M. Salvetat avait spécialement recommandé son fils d'adoption.

A mesure que la narration avançait, Peyretorte emplissait continuellement le verre du docteur, et celui-ci, tout en parlant, sirotait sans cesse aussi le château-laffite ou le clos-vougeot.

— Que vous dirai-je maintenant? reprit-il. A dix-sept ans, Jacques était tout à fait un homme. A vingt, il avait satisfait au service de l'Etat, et à vingt-quatre ans juste il était reçu capitaine au long cours avec les compliments de tous les examinateurs. Ce fut alors qu'on put se rendre compte des éminentes qualités de Cramoizan. En maintes circonstances, il avait accompli des actes de dévouement et des traits d'audace incroyable.

Un jour, sur la côte du Brésil, il a sauvé à la nage qua-

torze personnes qui se trouvaient sur un navire en perdition. Je crois que le nègre qui l'accompagne lui dut la vie dans cette circonstance. Une autre fois, sur la côte d'Afrique, les fièvres paludéennes lui ayant tué tout son monde sauf un mousse et un maître d'équipage, il leur persuada qu'ils étaient bien assez nombreux pour faire la manœuvre. Il se mit à la barre. Baraque était prêt à couper les écoutes des voiles, en cas de tempête subite, et, à eux trois, ils ramenèrent à Bordeaux, depuis les côtes du Sénégal, un grand trois-mâts qui portait le nom de *Malabar*. Ce fut en arrivant de ce périlleux voyage qu'il éprouva une des plus grandes douleurs de sa vie : M. Salvetat n'était plus. L'armateur avait succombé à une maladie de langueur. La mort de sa femme, enlevée à son amour un an auparavant, l'avait très vivement affecté. Ce fut là le germe du mal qui le conduisit au tombeau.

— Coquin d'armateur, ricana Peyretorte d'un air méchant, il avait décidément l'âme très sensible.

— C'est là un inconvénient qui, si j'en crois votre physionomie, ne sera jamais la cause de votre mort, dit Coquelicot sur un ton moitié railleur, moitié sanglant.

— Continuez, docteur.

— Jacques avait vingt-cinq ans juste, lorsque mourut M. Salvetat, qui le fit son légataire universel. Or, l'armateur laissait une fortune de trois millions environ.

— Trois millions! s'écria Peyretorte, trois millions. Ce capitaine a cent cinquante mille francs de rente! Vous aviez raison, c'est très intéressant ce que vous nous apprenez là.

Coquelicot ne perdait pas de vue le banquier, dont la figure s'était animée et qui, à son insu, jetait autour de lui des regards pleins de convoitise.

— Cramoizan, reprit le docteur, a plus de cent cinquante mille livres de rente, pour cette raison qu'il a fait fructifier encore l'avoir du père Salvetat et que toute cette fortune est dans le commerce. Mais ne m'interrompez pas à chaque instant, car, à ce compte, je n'en finirai jamais, et la caille se refroidira.

— Ne craignez rien.

— Et puis, mon cher Crésus, ne vous laissez pas enflammer ainsi par les chiffres.

— Je ne comprends pas.

— Tant mieux.

Il y eut un silence. Puis Malbec reprit :

— Aussitôt que Cramoizan fut en possession de sa nouvelle fortune, il voulut en user à sa fantaisie. Bien souvent déjà il avait réfléchi à sa situation sociale et, dans ces moments-là, il se demandait avec effroi ce qu'il serait devenu si M. Salvetat ne s'était pas trouvé à Cramoizan le jour où l'on avait abandonné. Il se sentait alors pénétré de reconnaissance pour son bienfaiteur; mais cela ne l'empêchait pas de penser qu'il y avait dans le monde une quantité de malheureux dont des parents infortunés ou cruels s'étaient séparés pour toujours. Parmi eux pouvaient se trouver de braves garçons, doués des instincts les plus généreux et qui, faute d'un soutien, étaient peut-être sur la pente du mal ou sur le grand chemin de la misère.

— C'est un sentimental, ce garçon-là, dit le banquier.

Coquelicot se taisait, mais elle écoutait avidement.

« — N'est-il pas de mon devoir, se dit-il un jour, de donner à ceux qui sont mes frères d'infortune la part de bien-être à laquelle ils ont droit sur cette terre, et de consacrer les biens considérables que m'a laissés mon

ıonnête homme de père adoptif à adoucir le sort des ›nfants trouvés que le ciel enverra sur mon chemin ? »

— C'est tout au moins une idée généreuse, dit Coquelicot.

— Vous pensez ? dit Peyretorte. Moi j'appelle ça une dée d'imbécile. Est-ce que vous vous chargeriez de ıourrir et même de secourir tous les bâtards de la erre ?

— Je ne sais, reprit le docteur, si son intention était l'aller jusque-là, mais il est certain qu'à partir de ce moment, la meilleure recommandation pour être admis à bord de ses navires ou dans ses bureaux, fut de n'avoir jamais connu ses parents ou d'être le fils de quelque pauvre femme trompée et abandonnée.

— C'est très drôle. Ce farceur-là est à coup sûr un original, dit Peyretorte, et il finira par m'intéresser.

— Il n'est pas un capitaine de ses navires, reprit le docteur, pas un second, pas un lieutenant, et, à part de très rares exceptions, pas un matelot qui ne soient dans les conditions de son programme.

— Tous bâtards ! c'est admirable !

— Vous avez dit le mot, Peyretorte, c'est admirable ; car, comme vous le pensiez tout à l'heure, il n'a pu accueillir tous les déshérités du globe ; mais il a choisi parmi eux les meilleurs sujets, qui non-seulement touchent chez lui des salaires assez forts pour pouvoir en économiser une partie, mais encore qui tous, sans exception, participent aux bénéfices de sa maison.

— Oh ! oh ! Cramoizan est décidément la perle des philanthropes. C'est un socialiste.

— Aussi tous ses marins se feraient-ils casser la tête sans hésiter pour lui éviter un ennui. Il en est parmi eux à qui Cramoizan a personnellement sauvé la vie, et je n'ai pas besoin d'ajouter que ceux-là sont des séides.

Leur dévouement, le fanatisme qu'ils ont conçu pour lui a grandi de tout le respect mêlé d'admiration que des hommes habitués aux dangers les plus extraordinaires professent pour l'étonnante bravoure dont il a donné des preuves en maintes circonstances. Rien n'a jamais pu faire reculer Jacques de Cramoizan, et surtout, quand il s'expose sous les yeux de ses matelots, il pousse la témérité jusqu'à la folie. Aussi lui ont-ils donné un surnom qui dit bien ce qu'ils en pensent.

— Et comment l'appellent-ils ?

— Le capitaine Marche-ou-Crève. Lorsque devant eux on raconte un fait impossible, pas un qui ne dise : Si le capitaine Marche-ou-Crève se mettait dans la tête de faire cela, il faudrait bien qu'il le fît. Vous ne les étonneriez pas en leur annonçant qu'il a décroché une constellation ou qu'il est revenu sain et sauf d'un voyage dans la lune.

Peyretorte ne raillait plus.

— S'il prenait fantaisie à quelqu'un d'entamer une lutte contre Cramoizan, ajouta lentement le docteur, je ne lui conseillerais pas de le faire ouvertement, car il se mettrait sur les bras une mauvaise affaire avec trois cents gaillards sur le corps desquels il faudrait passer pour arriver jusqu'à lui.

— Ceci n'est pas suffisamment démontré, remarqua le banquier d'un air de doute.

— Tenez, reprit Malbec, à l'époque de la terrible guerre de 1870, Cramoizan arriva de l'Inde à Bordeaux vers la fin de septembre. On lui apprit où nous en étions de cette lutte désastreuse. Le lendemain, les équipages des huit navires de sa maison, qui se trouvaient en ce moment en rade, furent réunis à bord du *Malabar*, magnifique trois-mâts que Jacques commande en personne.

« — Mes enfants, leur dit-il, le hasard, la Providence, Dieu ont voulu que nous ne connussions pas nos parents. Mais nous avons tous une mère que, comme moi, vous devez aimer à l'adoration, à la folie. Cette mère, vos cœurs l'ont déjà nommée, c'est la France, c'est la patrie. »

Un hurrah frénétique interrompit son discours.

« — Attendez, reprit-il. Les bataillons allemands couvrent un quart du sol de la France. Quels sont ceux d'entre vous qui veulent venir avec moi combattre l'envahisseur?

» — Moi! moi! moi! »

Tous, sans exception, demandèrent à partir.

« — Soit, mes amis, nous irons tous et je pleure de joie en voyant que pas un cœur n'a fléchi. Vos officiers vous commanderont comme à bord. Nous partirons dans huit jours. Vous êtes des braves, et je vous aime. Je voudrais pouvoir vous embrasser tous. »

Et de grosses larmes coulaient réellement de ses yeux. Plus d'un loup de mer à la face bronzée se détournait aussi pour essuyer ses paupières.

« — Messieurs, reprit Cramoizan en s'adressant aux officiers, je vous charge d'habiller et d'armer vos hommes. La dépense d'entrée en campagne sera payée dans mes bureaux. Une fois en route, tout le monde touchera sa solde comme à la mer. Combien sommes-nous? »

On se compta.

« — Deux cent vingt-sept, capitaine.

» — Cela suffit pour faire une compagnie de francs-tireurs. Nous nous appellerons les Enfants-Perdus. Enfants perdus! répéta-t-il avec un soupir, ce n'est que trop vrai.

» — Où irons-nous, capitaine?

» — Au plus fort du danger, mes enfants. Dans les Vosges. »

Quinze jours après, la compagnie des Enfants-Perdus opérait dans les forêts qui couvrent les cimes des Vosges et faisait de temps en temps quelque terrible besogne.

— Tiens, remarqua le banquier, je n'ai pas entendu parler de ces francs-tireurs-là.

— C'est que, répondit le docteur, Cramoizan et ses hommes étaient plus occupés à chercher les partis ennemis pour les combattre qu'à rédiger des bulletins de victoire, semblables à ceux de ces chefs de bande qui annonçaient pompeusement la capture d'un cheval et de trois casques prussiens. On se battait trop souvent dans sa compagnie pour avoir le temps de se vanter.

— Pardieu, mon cher docteur, dit Peyretorte, qui depuis quelques instants ne laissait pas vide une seule minute le verre de Malbec ; pardieu, je crois que vous vous enthousiasmez.

— Ce fut la compagnie de francs-tireurs de Cramoizan, continua le médecin, qui prit la plus grande part à la destruction du tunnel de Fontenay, opération qui arrêta quelques jours les progrès de l'ennemi et l'exaspéra au point de lui faire commettre des dévastations inutiles, de cruelles représailles contre un village innocent.

Un jour, il y eut une chaude alerte dans la compagnie. Elle était campée au pied d'un rocher à pic et se préparait à une rencontre que le capitaine prévoyait pour le lendemain. Tout à coup, les sentinelles avancées se replièrent vivement en lâchant leur coup de fusil.

« — Tiens ! déjà l'ennemi ! dit tranquillement Cramoizan. Vous savez, mes enfants, que si nous voulons sortir d'ici, il faut culbuter les Prussiens. D'après les rapports des paysans qui nous renseignent, nous avons devant nous six ou sept cents hommes. Ce n'est pas trop pour nous. J'espère que nous passerons.

» — Parbleu ! dirent en même temps cinquante voix.

» — Par où arrive l'ennemi ? demanda Cramoizan aux sentinelles qui se repliaient.

» — Par ici, dit l'une.

» — Par là, dit l'autre.

» — Non, par ce côté, déclara une troisième.

» — Ah ça ! vous moquez-vous de moi ?

» — Non, capitaine, répondirent ensemble les trois matelots.

» — Alors, nous sommes cernés, dit Cramoizan.

» — Et cernés par toute une armée, ajouta un officier qui revenait de faire une reconnaissance.

» — Une armée ?

» — Oui, d'au moins vingt mille hommes.

» — Ah ! ah ! remarqua froidement le capitaine, nous avons été livrés par quelque lâche coquin, par un de ceux à qui nous nous sommes fiés, et nos braves ennemis se sont promis de nous tuer au gîte ; mais cela ne sera pas, mes amis, nous allons leur jouer un tour de gabier. »

— Sacrebleu ! Peyretorte, dit tout à coup Malbec en s'arrêtant, qu'est-ce que vous m'avez donc fait boire ?

— Mais du vin.

— J'ai déjà la tête lourde, et, chose extraordinaire, je sens que, malgré moi, je deviens extrêmement lyrique.

— C'est que vous êtes abominablement gris, mon cher.

— Continuez donc, docteur, M. Peyretorte est impatientant avec ses interruptions, dit Céleste.

— Cramoizan et sa troupe étaient réellement cernés, reprit le médecin, et c'était vraiment toute une armée qu'ils avaient sur les bras. Jacques passa en revue ses soldats et demanda vingt hommes de bonne volonté. Tout le monde se présenta.

« — Merci, mes amis, dit-il, mais il ne faut guère que

vingt hommes pour ce que je veux faire. Que chacun d'eux ait une poulie et ses cordages. »

Cramoizan avant d'entrer en campagne avait muni chacun de ses marins d'un paquet de cordes ; puis un homme sur cinq avait dans son sac une forte poulie.

« — Lieutenant Delbos, reprit Jacques en s'adressant à un jeune homme à la figure sympathique, renommé parmi ses camarades pour sa force, son adresse et son agilité.

» — Voilà, commandant.

» — Vous voyez bien cette muraille de granit à laquelle nous sommes acculés ?

» — Oui.

» — Eh bien, il faut que vous et les vingt hommes que voici y montiez en quelques minutes et atteigniez le plateau qui la couronne. »

Le jeune marin garda le silence.

« — C'est difficile, n'est-ce pas ?

» — Très difficile, commandant. »

La figure des autres marins exprimait la stupéfaction et semblait dire qu'à moins d'être oiseau, il était impossible de grimper par là.

« — Difficile, en effet, mais possible, mon ami. Venez avec moi. Tenez, voici un point où la roche se fendille. Il y a là une fissure dans laquelle se trouve un peu de pierre molle. Un peu plus haut, voyez ces aspérités auxquelles un homme solide peut s'accrocher des mains pour monter. Faites avancer trois solides matelots. Bien.

» Vous, mes enfants, faites-moi la courte échelle. »

Cette manœuvre exécutée, Cramoizan s'élança et fut bientôt debout sur les épaules du marin qui se tenait monté sur les épaules des deux autres. Arrivé là, il s'enleva à la force du poignet par des saillies de dix, huit

et jusqu'à cinq centimètres et commença à monter.

« — Qui m'aime me suive, dit-il, c'est une simple promenade sur les mains. »

Le lieutenant Delbos s'élança et fut bientôt sur ses traces.

« — Delbos, lui cria Gramoizan, obliquez un peu à droite, de peur que je ne vous tombe dessus si le point d'appui venait à manquer, et puis c'est plus facile par là. Allons, allons, marche ou crève, mon garçon. »

C'était une terrible besogne. Garder son équilibre le long de ce plan vertical constituait déjà un prodigieux tour de force. A chaque instant des débris de la pierre, qui s'effritait sous les mains et les pieds du capitaine et du lieutenant, venaient tomber aux pieds des marins épouvantés, qui n'osaient respirer.

Cela dura douze minutes — un siècle.

« — Et voilà, » dit Cramoizan d'une voix gaie en saisissant la racine d'un sapin qui croissait sur le bord du plateau où il fallait accéder.

Le lieutenant le rejoignit bientôt. Ils attachèrent des cordes aux troncs des arbres et les jetèrent à leurs camarades.

Par l'une d'elles, Jacques se laissa glisser en bas.

« — Que faites vous, commandant? cria Delbos.

» — Je m'en retourne. N'est-ce pas moi qui dois quitter le dernier mon poste d'honneur? Aussitôt que vous aurez du monde, lieutenant, vous ferez installer des poulies avec lesquelles on hissera plus vite les matelots qui resteront les derniers, afin de les soustraire lestement à la rage de l'ennemi.

» — Oui, commandant. »

Pendant ce court dialogue, une trentaine de marins s'étaient enlevés à la force du poignet jusqu'à la plate-

forme supérieure. Les poulies furent solidement amarrées et les cordes envoyées.

« — Attention, mes enfants, voici l'ennemi, » dit Cramoizan.

Et il se porta avec cent hommes vers un abattis d'arbres qui servait de barricade. De là on voyait une colonne allemande large de huit hommes qui montait à l'assaut de la montagne.

« — Ne nous pressons pas, matelots, que dix hommes tirent sur le premier rang. Feu ! »

Les détonations retentirent. Sept Prussiens furent culbutés.

« — Que ceux qui ont tiré rejoignent leurs camarades d'en haut et escaladent prestement la falaise. Maintenant, encore dix tireurs adroits. Vous êtes prêts? Feu! »

Cette fois, huit Allemands tombèrent. La même manœuvre fut renouvelée dix fois, et, à chaque décharge, la colonne ennemie s'arrêtait ébranlée. Les officiers prussiens encourageaient leurs hommes qui, grâce à leur nombre, avançaient toujours. Bientôt il ne resta plus en bas que cinq Français des plus déterminés, parmi lesquels Cramoizan. Ces cinq hommes, noirs de poudre et harassés de fatigue, passaient une espèce de crochet à l'anneau d'une large ceinture qui leur montait au-dessous des aisselles et allaient donner le signal de les enlever, lorsque les Prussiens débouchèrent au pied de la falaise.

Pas n'est besoin de dire s'ils furent stupéfaits de ne trouver là que si peu de monde.

« — Rendez-vous ! » cria un de leurs officiers.

Cramoizan et ses quatre compagnons n'avaient pas, sauf leur sabre qui était au fourreau, d'armes apparentes. Ce que voyant, deux officiers et trois soldats s'élancèrent sur eux pour s'assurer de leurs personnes. Sur un

igne du capitaine les cinq marins laissèrent approcher es Prussiens et ne bronchèrent pas quand on les prit par e collet.

« — Franc-tireur ! dit l'officier qui prenait possession le Jacques, fusillé.

» — Vraiment, répondit Cramoizan. Et il siffla. Chacun on prisonnier, cria-t-il ; et les cinq Germains se virent aisis à leur tour et serrés par des bras puissants.

» — Oh ! hisse ! » commanda Jacques.

Ce fut comme une vision, les cinq Français furent enevés dans les airs avec une étonnante rapidité, et avec eux les cinq Prussiens, qui étouffaient sous l'étreinte des robustes bras dans lesquels ils étaient pris comme dans des étaux. Les soldats de la colonne allemande furent tellement stupéfaits, qu'ils ne bougèrent pas. Peut-être aussi craignirent-ils de tuer leurs compatriotes en tirant sur les Enfants-Perdus. Un éclat de rire bruyant, qui partit de la plate-forme supérieure, fit lever la tête aux soldats du roi Guillaume. Et mal leur en prit, car une décharge générale vint en frapper un grand nombre en pleine figure.

Vers la fin de janvier, il parvint à rejoindre l'armée de Bourbaki, et lorsqu'un inconcevable oubli laissa cette armée de l'Est à la merci des Prussiens, les Enfants-Perdus firent partie de l'arrière-garde, qui protégea avec tant de courage le passage de la frontière.

Comme leur brave général, M. Pallu de la Barrière, ils refusèrent de passer en Suisse ; Cramoizan, le bras gauche cassé par une balle, le front labouré par un coup de baïonnette, conduisit sa petite troupe, réduite de moitié, vers Lyon, où il donna à ses hommes quelques jours de repos, après lesquels ils revinrent dans leur pays.

— Est-ce fini ? demanda Peyretorte.

— A peu près, répondit le docteur, dont la voix allait s'affaiblissant. Cramoizan a repris... le cours de ses voyages... Mon Dieu! que je m'endors..., il est toujours...

Malbec n'acheva pas. Il inclina la tête en avant, balbutia quelques paroles, s'agita sur sa chaise, et enfin s'endormit sans plus songer à sa caille aux truffes.

— Ce Cramoizan est un homme, mon cher, dit Coquelicot, et nous n'aurons pas affaire au premier venu. Je ne m'attendais pas à me trouver en face d'un si noble adversaire. Mais que me contiez-vous donc, quand vous m'affirmiez que le docteur était la plus mauvaise langue de Paris?

— Ma chère, je n'y comprends rien. C'est la première fois que je l'entends faire l'éloge de quelqu'un, et justement c'est l'éloge d'un homme que nous haïssons mortellement.

— Quel portrait il en a fait, sans le vouloir, peut-être, dans ce rapide récit, dit Céleste, qui semblait s'abandonner à quelque rêverie. Simple, modeste, généreux, humain, habile et loyal, voilà ses qualités morales. Je ne parle pas de sa bravoure, elle est surhumaine. Sa force de volonté est plus grande encore que son courage. Et avec tout cela, il est beau, il est vraiment bien beau!

— Ah ça, mais, ma chère, dit Peyretorte, vous avez, il me semble, une singulière manière de haïr les gens. Ce que vous en dites flatterait vos plus chers amis.

Céleste, surprise par les paroles du banquier, rougit jusqu'aux oreilles selon son habitude.

— Cela vous étonne? dit-elle. Je vous croyais plus intelligent. Pour moi, il ne me déplaît pas que celui que je vais combattre, et de toutes mes forces, je vous le jure, avec toute la haine dont mon cœur déborde, il ne me dé-

plaît pas que cet homme soit pétri de vertus et de qualités.

— Je ne comprends pas.

— Il me semble que cela m'honore d'avoir à lutter avec un semblable ennemi.

— Oh ! oh ! vous êtes romanesque, Coquelicot. Il faudra vous défaire de ce défaut-là.

— Mais, mon pauvre financier, je suis plus forte que vous. Cela m'honore, vous ai-je dit, mais cela me donne aussi bon espoir, cela me rassure sur l'issue de la lutte. Si Cramoizan est loyal, qui vous dit que je le serai ? S'il est généreux, humain, simple, n'aurai-je pas tout l'avantage, moi qui serai impitoyable, fourbe et cruelle, peut-être? Que je le tienne dans ces deux petites mains-là et vous verrez ce que j'en ferai. Je veux que ce bâtard de Cramoizan soit à ma merci, vaincu, ruiné, déshonoré. Voilà pourquoi plus il est haut devant moi, plus il est grand, plus il est beau, plus il me plaît, car je puis le précipiter dans un abîme plus profond.

— Mes compliments, Coquelicot, voilà qui est parler. Mais l'association tient toujours, n'est-ce pas?

— Toujours, puisqu'il me faut de l'argent.

— Et j'espère que bientôt ce sera le sien même que nous pourrons faire servir à l'usage que vous voudrez.

— Le sien?

— Oui.

— Vous voulez donc le voler?

— Non, ma chère. Mais, puisque nous le condamnons à perdre sa fortune, il vaut autant que ce soit nous qui la retrouvions.

Céleste fit un geste de dégoût.

— Oh ! je sais que vous n'êtes pas intéressée. Moi, je ne m'arrête pas à des considérations d'ordre sentimental.

Même s'il était pauvre, je voudrais que cet homme disparût. Mais sa fortune vaut la peine d'être cueillie et nous la cueillerons.

— Part à trois ! dit le docteur en ouvrant les yeux comme un homme qui ne dormait pas le moins du monde.

VI

LA MORTE ET L'ASSASSIN.

Le lendemain du jour où cette conversation avait eu lieu, vers huit heures du matin, Cramoizan, prêt à sortir, fit venir Baraque dans sa chambre et le chargea de diverses commissions.

— J'ai reçu hier, lui dit-il, deux cartels de ces messieurs du cercle. Décidément ce serait folie de penser à être à Bordeaux en temps utile. Baraque, mon ami, cette fois, le *Malabar* partira sans nous.

— Ça, pas contenter Baraque. Paris, vilaine grande ville, fait froid et pas respirer à son aise. Moi pas aimer Paris, où captaine trouver méchants hommes.

— Ah ! ça, Baraque, as-tu peur ?

— Moi, captaine, moi peur avec vous ? Oh ! ça qu'est pas chose à dire. Seulement, moi pas content dans la ville où gens se noyer souvent, et où pas garder bon dîner dans estomac.

— Ah ! tu le regrettes encore, dit Jacques en se mettant à son bureau, où il écrivit la lettre suivante :

« Madame,

» Permettez-moi de remplir un devoir sacré. De pé-
» nibles circonstances ne m'ont pas permis de le faire
» plus tôt. A l'époque où votre mari était dans les affaires,
» il me prêta sans me demander de reçu, une somme re-
» lativement importante. Longtemps la malchance m'a
» poursuivi et je n'ai pu m'acquitter plus tôt. Je vous
» adresse aujourd'hui un premier à-compte sur cette
» restitution et je vous prie d'agréer les respectueuses
» salutations de votre bien dévoué... »

— Comment signerai-je? se demanda Cramoizan. Bah! faisons quelques pattes de mouche illisibles et cela suffira. Quand on a été riche et que la misère vous étreint, on croit facilement à une restitution. Le nom de celui qui s'acquitte ainsi ne fait rien à l'affaire.

Prenant alors un billet de mille francs, il le glissa dans une enveloppe avec la lettre, et, l'ayant close, il écrivit dessus l'adresse suivante :

« Madame TOURSEULLES

» rue Bellefonds, 26, *bis*.

» E. V. »

— Ecoute bien ceci, Baraque, dit-il, tu iras d'abord au télégraphe. Les lettres que je t'ai données tout à l'heure, tu les jetteras à la première poste venue, et, enfin, celle-ci tu la donneras à un commissionnaire auquel tu payeras sa course.

Et maintenant, je suis tout à messieurs les Topinambours, dit Jacques d'un air satisfait. Du reste, il y avait bien longtemps que je n'avais trouvé quelque danger sur mon chemin, et la vie devenait monotone. La mer était bonne enfant en diable depuis quelques an-

nées. Les hommes trop aimables et trop doux. Le charme est rompu. Ce duel d'hier soir m'a mis de bonne humeur. Et dire qu'il m'en reste une vingtaine sur la planche ; cela va joliment distraire mes deux jolis capitaines Delbos et Lintillac.

Cramoizan aurait continué ce monologue indéfiniment sans doute, si la porte de sa chambre ne se fût ouverte pour donner passage à un domestique.

— Qu'y a-t-il ? demanda le marin.

— Une lettre pressée qu'un commissionnaire vient d'apporter pour monsieur.

Le valet parti, notre capitaine examina la missive.

— C'est, sans doute, un de mes vingt ennemis qui s'excuse de n'avoir pas encore mis ses seconds à ma disposition.

Il rompit le cachet et courut à la signature,

— Tourseulles, dit-il, qu'est-ce que cela ?

Et il lut à haute voix :

« Ne vous étonnez pas, monsieur, avant d'avoir lu cette » lettre tout entière. C'est bien moi, votre adversaire d'hier, » votre obligé de demain, j'espère, c'est moi qui viens à » vous comme à un ennemi en la noblesse, en la loyauté » duquel il se fie aveuglément. »

— Peste ! interrompit Cramoizan, voilà un début qui promet. Que va-t-il me demander ?

« Il faut avant tout, monsieur, que j'aie le courage de » faire une confession, et j'y suis résolu, quelque pénible » que cela soit.

» Ce que Mme Montgaillard a raconté au Cercle de » l'Opéra, l'avant-dernière nuit, est malheureusement la » vérité. Oui, je suis aussi coupable qu'elle l'a dit, plus » coupable peut-être ; car au moment où je soupais, au » moment où je jouais et perdais mes dernières ressour-

» ces, si je pensais à gagner, à trouver de l'argent, ce n'é-
» tait pas pour ma mère, qui souffrait, pour ma sœur ma-
» lade, c'était pour cette drôlesse, qui ne valait pas
» l'honneur que nous lui avons fait de nous battre l'un
» contre l'autre.

» Je ne mérite donc aucune pitié, et je n'en deman-
» derai à personne... à personne qu'à vous. »

— Ah ! ah ! dit lentement le capitaine.

« Vous pouviez me tuer, et vous ne l'avez pas fait.
» Comme le docteur, j'ai compris que vous avez voulu
» me donner le loisir de rentrer en moi-même et de
» faire un examen de conscience. Vous avez réussi, mon-
» sieur. »

— Un peu tôt, peut-être, remarqua le capitaine, qui reprit sa lecture.

« Je me suis jugé, et je m'adresse à vous pour que
» vous m'aidiez à remonter le rude chemin du devoir et
» de l'honneur. Le pouvez-vous ? le voulez-vous ?

» Si je ne me suis pas trompé en me confiant à votre
» générosité, faites-moi l'honneur de venir me voir, rue
» de Bellefonds, 26 *bis*, et je vous dirai de quelle façon
» vous pouvez me sauver.

» LÉON TOURSEULLES. »

— Tiens ! tiens ! tiens ! murmura Cramoizan en examinant cette lettre, en la relisant attentivement.

Et il paraissait chercher à deviner à travers les lignes quelle intention l'avait dictée.

— C'est singulier, dit-il enfin, cela chante faux. Il me semble que tout y est, dans cette lettre maladroite à force d'être habile, tout, excepté la sincérité.

Mais il faut craindre d'être trop méfiant. Il vaut mieux obliger des coquins que de ne pas se porter au secours

d'un honnête homme égaré et malheureux. J'irai chez ce monsieur.

Comme Cramoizan achevait ces mots, Baraque rentra.

— As-tu fait toutes mes commissions?

— Toutes. Commissionnaire parti. Moi suivi jusqu'à maison pour voir si pas filouter billet de banque.

— Ah! maladroit, va.

— Comment! comment! s'écria le pauvre nègre plein de douleur.

— Mais oui, maladroit, reprit Cramoizan. Si j'emploie un commissionnaire pour porter cette lettre, c'est que j'ai des raisons pour ne pas t'y envoyer toi-même. Je désirais qu'on ne sût pas que cet argent venait de moi, et si on t'a vu suivre cet homme, il ne sera pas difficile de deviner la vérité.

— Ça qu'est vrai, ça qu'est vrai, répétait Baraque. Mais, captaine, pas monde dans rue Bellefonds. Personne presque. Parisiens paresseux, pas levés huit heures matin mois de décembre. Parisiens pas vu Baraque.

— Dieu le veuille! allons, suis-moi, et une autre fois ne prends pas de pareilles idées sous ton bonnet.

— Oui, captaine, répondit le pauvre noir consterné.

Cramoizan demeurait à l'hôtel du Louvre, rue de Rivoli. Il s'en alla à pied rue de la Victoire et s'arrêta devant le numéro 104.

Baraque regarda la maison d'un air connaisseur et parut la trouver digne de recevoir son capitaine. C'était en effet un logis de haute apparence.

— Tu vas m'attendre ici cinq minutes, dit Cramoizan.

— Oui, captaine, répondit le nègre, moi pas pressé.

Le marin entra et ouvrit une porte sur laquelle était écrit : BUREAUX ET CAISSE.

— Je voudrais voir M. Peyretorte, dit-il, pour opérer dans ses mains un dépôt important.

— Adressez-vous à la caisse, dit le garçon de bureau.

— Non. C'est à M. Peyretorte lui-même que je veux avoir affaire. Avant-hier j'ai vu deux ministres. Est-ce que ce banquier est plus inaccessible que les Excellences?

— C'est que M. Peyretorte est en ce moment avec les agents de change.

— Eh bien! faites-lui passer ma carte. Je suis très convaincu qu'il me recevra aussitôt.

Cramoizan ne s'était pas trompé. Peyretorte congédia en un tour de main les gens qui se trouvaient avec lui et donna l'ordre de l'introduire. Jacques entra la tête haute et le regard assuré. Le banquier lui indiqua un siége. Quand il se fut assis, Peyretorte lui dit :

— Je vous écoute, monsieur. Que désirez-vous?

Cramoizan tira lentement de sa poche un gros portefeuille obèse, l'ouvrit sans se presser et en retira onze liasses de dix mille francs.

Peyretorte l'examinait avec curiosité, presqu'avec étonnement.

— Monsieur, dit le capitaine de sa voix sympathique et profonde, j'ai l'honneur de déposer dans vos mains cette somme de cent dix mille francs et je vous serai reconnaissant de m'en donner un reçu.

— Ces cent dix mille francs, monsieur, demanda le banquier en libellant son reçu, ne sont autres, sans doute, que ceux dont vous êtes devenu possesseur sans vous y attendre, au Cercle de l'Opéra, dans la nuit de Noël?

— Ce sont ceux-là mêmes, oui, répondit Cramoizan.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, vous aviez détruit avec

6.

beaucoup de sang-froid, une poignée de billets pour vous assurer qu'ils n'étaient pas faux.

— En effet.

— Et cependant vous versez cent dix mille francs dans ma caisse tout de même.

— Votre étonnement me surprend, dit Cramoizan. Les cent dix mille francs que vous m'avez offerts, et que j'ai acceptés, je les considère toujours comme la propriété du Cercle de l'Opéra, et si j'en ai brûlé quinze ou vingt, je ne me crois pas le droit d'en frustrer ceux qui viendront peut-être un jour me les réclamer.

— Ah !

— Je ne me considère que comme un dépositaire. Sous l'impulsion de je ne sais quelle fièvre, dont le vin de Champagne était le père, sans doute, vous avez commis une folie. Plusieurs d'entre vous se trouveront fort heureux quelque jour que je ne les aie pas pris au mot. Je n'avais pas le droit de détruire ces billets. Je les ai donc remplacés. Il n'y a là rien que de très simple. Vous serez assez bon pour faire acheter de la rente française à cinq pour cent avec cette somme, afin qu'elle produise des intérêts réguliers.

— Ce sera fait aujourd'hui même. Voulez-vous maintenant, monsieur, ajouta Peyretorte, me permettre de vous adresser une question ?

— Je vous écoute.

— Pourquoi m'avez vous choisi, moi, pour me confier ce dépôt ?

— Je pourrais vous dire, répliqua le capitaine, que vous êtes le seul banquier que je connaisse à Paris. Mais ce ne serait pas vrai.

— Je vous remercie de votre franchise.

— Je suis venu chez vous parce que je veux que le

Cercle des Topinambours sache bien que je n'ai pas gardé son argent. De cette façon, vous pourrez attester que le capitaine Cramoizan ne s'est pas engraissé de vos dépouilles.

Jacques souligna ces dernières paroles d'un geste impertinent auquel Peyretorte ne put se méprendre, puis il se leva, salua le banquier en s'inclinant à peine et sortit, non sans avoir soigneusement serré son reçu. Quand il arriva dans la rue, il chercha en vain Baraque. Le brave homme avait disparu.

— Allons, bon, s'écria-t-il, on m'a fait mon nègre. Où diable a-t-il pu passer?

Cramoizan sonda les profondeurs de la rue de la Victoire, jeta un coup d'œil sur la rue Joubert et ne vit rien.

— Ceci est inexplicable. Jamais Baraque n'a quitté un poste où je l'avais placé. Il faut sérieusement qu'on l'ait enlevé.

Cramoizan se trompait. Baraque n'avait pas été enlevé. Mais il lui était arrivé une chose bien extraordinaire. Comme il s'était planté sur le trottoir de la maison Peyretorte, regardant à droite ou à gauche et bayant aux corneilles, son attention fut attirée par une personne qui sortait de chez le banquier. Machinalement il regarda cette personne. Celle-ci, de son côté, vit le nègre et, à son aspect, fut prise d'un tremblement nerveux qu'elle ne put maîtriser. Elle s'arrêta sur le seuil comme pétrifiée, les yeux fixes, la bouche béante. De grosses gouttes de sueur tombaient, malgré le froid, de son front ridé. On devinait un frisson cruel dans ses cheveux blancs. Elle murmura d'une voix étranglée :

— Assassin !

Cette personne était celle que Peyretorte avait donnée

comme sa femme de charge. Si elle éprouva cette violente crise en apercevant Baraque, le maître d'équipage ne fut pas moins saisi.

— La morte! la morte! répétait-il. Ça qu'est pas chose possible. La morte!

Et il restait là, lui aussi, comme rivé au trottoir, les bras étendus en avant, les yeux horriblement agrandis. Il répétait toujours :

— La morte! la morte! Baraque maudit!

Puis, arrivé au paroxysme de la terreur, il parvint à s'arracher à cette fascination, et il s'élança en courant vers la chaussée d'Antin, sans plus songer à Cramoizan, sans plus s'inquiéter de rien au monde que de fuir celle dont la vue avait produit sur lui un si terrible effet. Quant à la femme de charge, — nous nous souvenons que Peyretorte l'avait appelée Clémence, — elle parvint à se remettre un peu, et jeta un regard étonné sur le rassemblement que cette courte scène avait occasionné.

C'était une femme de haute taille. Prodigieusement maigre, elle avait un nez droit, mince, aigu, qui surplombait une bouche largement endentée, mais singulièrement sérieuse et rentrée. Sous son front large et parcheminé, brillaient des yeux ardents, limpides et d'une grandeur improbable; les yeux! il n'y avait que cela de beau dans ce visage. La patte d'oie avait creusé les tempes, et des profondeurs de l'arcade sourcilière partaient, de chaque côte du nez, deux rides qui semblaient creusées par des larmes comme des ravins par l'eau des tempêtes. Ces rides entraient dans la chair sèche des joues, contournaient la bouche et venaient se perdre, en se rapprochant, sous le menton, comme deux coups de sabre.

Cette femme avait dû être fort belle. Quelqu'un qui

eût voulu deviner son âge eût été bien embarrassé, car sa face émaciée lui aurait fait donner soixante-quinze ans, tandis que sa taille droite et son regard limpide et chaud la rajeunissaient étrangement. Elle regarda Baraque qui s'enfuyait et ne se sentit pas la force, sans doute, de donner suite à son intention de sortir, car elle se retourna assez précipitamment et rentra dans la maison.

Elle venait de disparaître, lorsque Cramoizan sortit de chez le banquier.

Après avoir attendu un moment son maître d'équipage, le capitaine se dirigea vers le boulevard, afin de déjeuner dans un des cabarets à la mode. Comme il s'attablait au Café Anglais, il aperçut le docteur Malbec, qui déjeunait avec recueillement.

Cramoizan n'éprouva pas le moindre désir de lier avec le médecin une conversation quelconque. Malbec, de son côté, semblait exclusivement occupé à savourer certain ragoût qui ne se fait que là. Cependant, quand le docteur eut commandé son café, il se tourna vers le marin, et faisant comme s'il venait de l'apercevoir, il s'écria :

— Eh ! c'est le capitaine de Cramoizan. Je ne vous avais pas vu entrer, monsieur. Comment vous portez-vous ?

— Fort bien, docteur.

— Dites-moi donc, qu'est-il arrivé à votre nègre, car il était bien avec vous, avant-hier, ce grand Africain qui jouait un rôle dans le duel?

— Oui, monsieur, il était avec moi. Mais pourquoi cette question?

— Parce que tout à l'heure, au moment où je passais devant la Chaussée-d'Antin, je l'ai vu qui fuyait à toutes jambes et qui paraissait bouleversé. Je me suis permis

de vouloir l'arrêter, et comme je me souvenais du nom dont vous l'aviez appelé, je lui ai dit :

« — Monsieur Baraque, vous serait-il arrivé malheur? »

— Qu'a-t-il répondu? demanda Cramoizan.

— Il m'a regardé d'un air tout à fait ahuri et, levant les bras au ciel, il s'est écrié : « La morte ! Baraque perdu, Baraque déshonoré !! »

— Que diable veut dire tout cela ! Etes-vous bien sûr que c'est de mon maître d'équipage que vous me parlez? interrompit le capitaine.

— Parfaitement sûr. Il semblait écrasé par la terreur, roulait des yeux hagards, remuait les lèvres à la façon de certains singes et faisait des gestes désespérés. Il se dirigeait en courant, comme un homme qui semble craindre d'être poursuivi par quelque apparition fantastique, vers le boulevard des Capucines, et, comme je l'ai suivi de l'œil, je sais qu'il a pris par la rue de la Paix. Ne devinez-vous pas ce qui a pu causer une pareille émotion au pauvre homme?

— Non, et j'avoue que je m'y perds. Néanmoins, monsieur, je vous remercie de m'avoir donné ce renseignement.

On se salua et Cramoizan se rendit en toute hâte chez lui dans l'espoir d'y retrouver Baraque.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel du Louvre, un employé vint à sa rencontre avec l'intention évidente de lui parler; mais ce fut le capitaine qui lui demanda aussitôt :

— Le nègre est-il rentré?

— Oui, monsieur, répondit l'employé, et je venais précisément pour vous entretenir de cela.

— Parlez !

— Je crains que le pauvre homme ne soit devenu fou subitement.

— Que me dites-vous? Ce n'est pas possible.

— Il est arrivé ici tout à l'heure dans un état d'agitation indescriptible. Il a commis dix extravagances et nous a demandé de l'argent pour partir. « Captaine rembourser », disait-il.

— Je ne m'explique pas du tout ce qui a pu mettre ce pauvre garçon dans cet état-là, dit Cramoizan. Je vais le voir tout de suite. Est-il dans sa chambre ?

— Oui, monsieur.

Cramoizan escalada lestement deux étages et arriva chez Baraque. Celui-ci était plongé ou plutôt accroupi dans un fauteuil. De ses deux mains il tenait sa tête noire, et ses doigts crispés s'enfonçaient dans sa tignasse crépue. Ses regards erraient sur les rosaces du tapis. En face de lui était une glace, et il n'osait pas lever les yeux de peur de se voir. Quand le capitaine mit la main sur le bouton de la porte, Baraque poussa un petit cri étouffé, puis il se trouva debout comme si un ressort l'eût chassé du fauteuil. Cramoizan entra. Le nègre poussa, en le voyant, un soupir de satisfaction, comme s'il se fût attendu à voir paraître une autre personne.

— Eh bien! Baraque, dit le capitaine, qu'es-tu donc devenu? Je t'ai attendu et cherché rue de la Victoire pendant plus d'une demi-heure.

— Captaine! captaine! s'écria le pauve noir en tombant à genoux, captaine, vous renvoyer Baraque Bordeaux.

Et il éclata en sanglots. C'était un spectacle navrant. Jacques releva son maître d'équipage et lui dit :

— Que t'est-il donc arrivé, mon ami, mon compagnon? raconte-moi ce que l'on t'a fait.

— Oh! vous bon, oui, répondit le nègre, vous compatissant, mais vous pas pouvoir rien pour soulager Baraque.

— Peut-être.

— Paris pas bon pour pauvre nègre. Moi partir Bordeaux, arriver demain matin, embarquer à bord *Malabar* avec captaine Henri.

— Mais, enfin, qu'est-il arrivé? réponds-moi.

Baraque fut saisi de nouveau d'un tremblement de terreur.

-- Moi, dit-il, moi vu morte Bahia.

— Morte! quelle morte?

— Morte Bahia, grande femme sèche, fantôme pour punir Baraque.

— On a raison; ma parole d'honneur, ce pauvre diable est aliéné.

— Grande femme appeler Baraque Assassin.

— Toi, assassin?

— Oui, captaine. Morte, morte, morte, morte, pourtant.

— Tu l'avais donc tuée?

— Non, captaine.

— Alors quoi? explique-toi.

— Moi, rien dire davantage. Moi innocent.

— Ah! ma foi, je n'y comprends rien. Il aura vu quelque chose qui a réveillé chez lui de vieilles superstitions africaines.

— Oh! captaine envoyer Baraque à la mer. Lui en sûreté sur bateau *Malabar*.

— Je crois vraiment que je n'ai rien de mieux à faire. On me l'a rendu complétement fou.

Qu'as-tu mangé ce matin? reprit Cramoizan en s'adressant à Baraque.

— Moi pas pris pain ni viande; rien di tout.

— Et bu?

— Moi pas goûter liquide.

— En portant les dépêches et les lettres tu n'es entré chez aucun marchand de vin?

— Non, captaine.

— Tu le jures?

— Oh! oui, captaine. Moi à jeun encore à présent.

— Alors, mon pauvre Baraque, tu as raison. Il faut que tu partes pour Bordeaux. Ce soir même tu prendras le train et je te donnerai un mot pour le capitaine Henri. Tu seras maître d'équipage. Au reste, tu ne dois pas encore avoir été remplacé.

— Oh! captaine, merci! Vous sauver Baraque, vous réjouir nègre. Ça qu'a pas de quoi avoir peur de grande femme morte à bord *Malabar*.

Et Baraque, réjoui à l'idée qu'il allait s'éloigner, se mit à gambader dans sa chambre en fredonnant quelque vieux lambeau de chanson nègre. C'était un grand enfant.

— Ce soir, reprit Cramoizan, je te conduirai moi-même à la gare d'Orléans; tu partiras à huit heures quinze par le train express.

— Ça qu'est bien.

Cramoizan laissa là Baraque et se dirigea vers la rue Bellefonds pour rendre visite à Léon Tourseulles.

VII

LA MÈRE ET LE FILS.

La maison qu'habitait le jeune homme était de fort modeste apparence.

— Au troisième à gauche, répondit le concierge quand le capitaine lui jeta le nom de Tourseulles.

Ce ne fut pas une domestique qui vint ouvrir. Ce fut Mlle Aline Tourseulles elle-même. A l'aspect de Cramoizan elle laissa paraître dans ses yeux alanguis une certaine surprise. Jacques, lui, ne la voyait pas encore, car la petite antichambre était passablement obscure, mais quand il eut pénétré un peu plus avant, il reconnut la jeune fille et l'honora d'un salut profond, respectueux.

— Je désirerais, mademoiselle, dit-il, parler à M. Léon Tourseulles.

— Je croyais, monsieur, que vous ne le connaissiez pas, répondit la jeune fille avec une intention malicieuse.

— Vous faites allusion, mademoiselle, aux paroles que j'ai eu l'honneur de vous adresser la nuit de Noël devant le Cercle de l'Opéra. A l'heure où vous m'avez demandé si M. votre frère était au cercle, j'ignorais qu'il fût au monde, et cependant c'est moi qui devais avoir le malheur de le blesser quelques instants après.

Pendant qu'il prononçait ces derniers mots, une femme d'un certain âge, encore gracieuse et assez coquettement attifée, entra dans la pièce où se tenait cette courte conversation. Elle entendit les paroles de Cramoizan.

— C'est vous qui avez blessé mon fils ? s'écria-t-elle sur le ton de la colère, vous !

— Mais, madame… hasarda Jacques interloqué.

— Vous avez dirigé une épée contre la poitrine de mon Léon, reprit-elle, vous l'avez blessé ! Vous pouviez me le tuer. Et il ne vous est pas venu à la pensée que c'était horrible ?

En présence de cette sortie, Cramoizan ne savait que penser. Aline était fort embarrassée.

— Madame, dit le capitaine, je comprends que l'amour maternel aille jusqu'à la violence et je me serais déjà

tiré si M. Léon Tourseulles ne m'avait écrit ce matin
ême pour me prier de le venir voir.

— Lui ?

— Lui-même. Voici sa lettre.

— Du moment que c'est lui qui vous a mandé, je n'ai
en à dire, répondit-elle.

Mais sa colère ne pouvait être apaisée ainsi tout
un coup ; le capitaine étant couvert par le pavillon
son fils, elle se retourna vers Aline, et d'une voix ir-
tée :

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas introduit monsieur
nmédiatement? lui dit-elle. Que signifie, grande éhontée,
tte conversation ?...

— Madame, dit Gramoizan d'une voix ferme, je ne
rmettrai pas que vous me fassiez jouer ici un rôle que
repousse. Mademoiselle m'a à peine adressé quelques
ots, et il fallait bien que je lui exposasse l'objet de ma
nue.

— N'importe. Restez là, mademoiselle. C'est moi qui
nduirai monsieur auprès de mon fils.

Aline leva au ciel ses yeux humides et fit un geste de
blime résignation. Puis elle se retira lentement, avec
e grâce que la douleur dont on la sentait oppressée ne
rvenait pas à éteindre.

— Je suis à vos ordres, madame, dit Gramoizan.

— Venez donc, monsieur.

Elle fit traverser au capitaine un petit salon maigre-
ent meublé et l'introduisit dans la chambre de Léon.
ette pièce faisait un contraste singulier avec tout ce que
nait de voir le marin. Léon était étendu dans un lit en
eux chêne, de l'époque de Henri II ; autour des colon-
ettes pendaient des rideaux de brocart, tels qu'on n'en
ouverait pas deux semblables en fouillant tous les ma-

gasins de curiosités. De grands fauteuils, datant de deux siècles, et d'une conservation irréprochable, étaient rangés le long de la muraille. Sous les pieds, des tapis merveilleux, chefs-d'œuvre de l'Orient, recouvraient presque entièrement d'épaisses moquettes d'Aubusson. Dans tous les coins apparaissaient d'innombrables bibelots, ayant tous une valeur vénale considérable. Quatre ou cinq tableaux de maîtres anciens resplendissaient dans des cadres d'un goût et d'un fini parfaits.

En face du lit et au-dessus d'un babut Renaissance de la plus exquise distinction, rayonnait une panoplie dans laquelle on remarquait des armes de tous les temps et de tous les pays, depuis la hache en silex des époques préhistoriques jusqu'aux revolvers les plus nouveaux et les plus meurtriers, en passant par les épées à deux mains, les hallebardes ciselées, les sabres sarrasins à lames recourbées, les kriss de Malaisie et les flèches des Indiens de l'Orénoque. Ici, c'étaient des cristaux admirables, des émaux cloisonnés, œuvre de l'antiquité chinoise, des statuettes en or contournées et hideuses, dépouilles de quelque temple hindou. Là, on voyait tout ce que le Japon a produit de bronzes élégants et merveilleux.

Cramoizan à l'aspect de ce luxe, qui contrastait si singulièrement avec ce qu'il avait vu dans le reste de l'appartement, se sentit oppressé

Léon Tourseulles portait une élégante chemise de soie maïs, fermée au cou et aux poignets par de petites pierres précieuses. Sur son lit était étendue une large couverture en dentelles. On se serait cru chez une petite maîtresse. Cramoizan, déjà désagréablement impressionné, se souvint alors que Mlle Aline portait une misérable petite robe écossaise, semblable à celles qu'on voit affichées à des prix ridicules aux portes des magasins de nou-

veautés, et ce souvenir ne contribua pas peu à rembrunir son front.

Lorsque le blessé aperçut Jacques, il laissa paraître dans ses yeux une flamme joyeuse.

— Mon ami, lui dit sa mère, monsieur affirme que tu l'as prié de venir te visiter.

— Oui, mère, cela est vrai, répondit Léon d'une voix douce, j'ai à causer avec mon ennemi, ajouta-t-il en souriant. Laisse-nous.

Mme Tourseulles, qui s'était déjà installée au pied du lit avec l'intention de prendre part à l'entretien qui allait avoir lieu, Mme Tourseulles, à cette injonction, on pourrait dire à cet ordre de son fils, ne fit pas une objection et se disposa à quitter la chambre docilement.

— Mais pourquoi renvoyer madame ? demanda Cramoizan. Dans la situation que les événements nous ont faite, et si j'ai bien compris votre lettre, Mme votre mère peut et doit entendre ce que vous avez à me dire. Je suppose même qu'elle s'en réjouira.

— Qu'elle reste donc si elle veut, répliqua Léon sur un ton qui avait déjà cessé d'être gracieux.

La mère comprit bien la nuance qu'il y avait entre ces deux inflexions de voix de son fils, car elle crut nécessaire de le justifier en disant :

— C'est notre enfant gâté, voyez-vous, monsieur.

Jacques s'assit. Il ne se sentait pas à son aise dans un milieu où tout semblait factice, excepté cet amour maternel de la vieille dame, amour maternel poussé jusqu'à l'imprudence, jusqu'à l'absurde. Il n'était pas besoin d'en voir ou d'en entendre davantage pour comprendre que Léon était — inconsciemment peut-être — le tyran de cette maison. Aveuglément adoré par sa mère, il n'avait pour elle qu'une très modérée affection. Celle-ci lui

obéissait en tout. Mais, comme pour se rattraper, elle faisait retomber sur sa fille Aline, très charmante et très admirable enfant souffreteuse, une sempiternelle mauvaise humeur.

La pauvre jeune fille était du reste persécutée, non-seulement par sa mère, mais encore par son frère, qui ne se gênait pas pour la brutaliser et lui faire sentir une autorité dont il était si peu digne. Aline, très courageusement, s'était résignée à cette condition de souffre-douleurs. Aux bourrasques maternelles elle opposait une inaltérable douceur ou le silence. Quand c'était son frère qui lui cherchait des querelles d'Allemand, elle se contentait de hausser les épaules, comme si elle ne prenait pas un tel homme au sérieux.

Mais en attendant, elle souffrait, et ces persécutions n'avaient pas peu contribué à développer chez elle un mal inquiétant.

Cramoizan, qui devinait tout cela, sentait monter en lui une colère sourde à l'aspect de tout ce luxe inutile, réservé à la satisfaction d'un égoïsme poussé jusqu'à la férocité.

Une pareille sécheresse de cœur, une telle absence de sens moral, une semblable impudeur chez ce jeune inutile n'étaient pas faites pour lui gagner les sympathies du capitaine. Cramoizan venait de le juger, lorsque la conversation fut entamée.

— Mère, dit Léon, je te présente un héros et un sage.

— Vraiment! dit Mme Tourseulles, qui était accoutumée à admirer tout ce que disait son fils.

— Oh! monsieur, interrompit Cramoizan, je vous en prie, pas de panégyrique.

— Oui, c'est un héros et un sage. Dans la même soirée, M. de Cramoizan a sauvé de la Seine un homme qui

venait de s'y jeter, il a refusé cent dix mille francs qu'on lui offrait, et enfin, il m'a blessé en duel.

— Quel courage! dit Mme Tourseulles sur un ton de parfaite indifférence.

La singulière dame ne comprenait que les exploits de son fils, et Dieu sait qu'ils étaient d'une autre sorte.

— Vous vous trompez, monsieur, répliqua Cramoizan, je n'ai sauvé personne, malheureusement, avant-hier. L'homme que j'ai retiré de l'eau était mort, et enfin je n'ai pas refusé les cent dix mille francs que le Cercle de l'Opéra m'a offerts, puisque ce matin même je les ai déposés chez M. Peyretorte en mon nom.

— Vous les avez acceptés en apparence, mais ce n'est plus un secret pour personne que votre intention est de restituer à chacun des joueurs la somme qu'il a perdue dans cette nuit de Noël.

— Étiez-vous au nombre des perdants?

— Vous me permettrez, monsieur, de ne pas répondre à cette question.

— Comme il vous plaira, mais ce n'est pas uniquement pour me faire un compliment, je pense, et célébrer ma sagesse sur le mode majeur, que vous m'avez prié de passer chez vous. Je vous serais donc infiniment reconnaissant d'aborder le véritable but de cet entretien...

— Vous avez raison, monsieur. Je vous demande pardon d'abuser ainsi de votre temps, et j'arrive au fait.

Mme Tourseulles trouvait Cramoizan bien audacieux de se permettre de parler ainsi à son fils, et elle en bouillonnait, mais intérieurement.

— Vous n'ignorez pas, monsieur, qu'emporté par un tempérament trop vif, et guidé par une tête un peu légère, je me suis, dans ces derniers temps, abandonné à

un genre de vie déplorable et que je regrette de toute mon âme.

— Mon fils ! s'écria Mme Tourseulles, scandalisée que son enfant impeccable mît ainsi à nu — bien discrètement d'ailleurs — ses plaies morales.

— Je sais tout cela, monsieur, répondit Cramoizan d'une voix sévère. Mais Mme votre mère vous a pardonné, sans doute.

— Pardonné ! répéta Mme Tourseulles au comble de l'étonnement.

— Me trompé-je, madame ?

— Mais il était tout pardonné, le chéri, en rentrant chez sa mère.

— Je crains, monsieur, que nous ne puissions pas nous entendre, dit le capitaine à Tourseulles, en faisant mine de se lever...

— Pardon, pardon, répliqua Léon, nous nous entendrons parfaitement, au contraire ; mère, je t'en prie, garde tes réflexions pour toi.

Son fils avait parlé, cela suffisait. Elle se tut.

— Donc, monsieur, pour abréger, reprit le jeune blessé, je suis las et surtout honteux de la vie que j'ai menée pendant quelque temps. Depuis hier, j'ai beaucoup réfléchi. J'ai sollicité un emploi modeste.

— Toi, mon fils, employé ?

— A moins que vous ne pensiez qu'on doive faire votre fils ministre ou ambassadeur, madame, répliqua Cramoizan.

— Du reste, reprit Léon, ce n'est pas un emploi ridicule que j'ai cherché et trouvé. C'est une place chez un agent de change.

— Ah ! fit lentement le capitaine.

— A la bonne heure ! s'écria Mme Tourseulles.

— Et quel agent de change? demanda Cramoizan.

— Ce n'est pas, à proprement parler, un agent de change. C'est ce qu'on appelle à la Bourse un coulissier. Mais c'est un fort honnête homme.

— Il y a des braves gens partout, répondit sentencieusement le marin.

— J'ai obtenu là un emploi de sous-caissier. Il consiste à aider le caissier principal aux époques de liquidation et à mettre à jour certaines écritures pressées. On n'est donc retenu assidûment dans le bureau que deux ou trois jours par quinzaine.

— Et le reste du temps?

— Le reste du temps, on va à la Bourse, on fait des courtages et l'on peut gagner beaucoup d'argent.

— Sans jouer ?

— Sans jouer, répondit carrément Léon.

— Si c'est pour avoir mon avis sur cet emploi que vous m'avez fait venir, dit le capitaine, je considère comme un devoir sacré de vous dire ce que j'en pense et tout ce que j'en pense.

— Je vous écoute.

— Eh bien! si j'avais été à votre place; si, après une secousse physique un peu rude j'avais éprouvé la secousse morale que vous affirmez avoir ressentie, je n'aurais pas voulu faire les choses à demi.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous avez l'air de manquer de conviction. Je veux dire que vous avez cherché une profession exercée par beaucoup de fruits secs et par pas mal de paresseux, une profession dangereuse pour un homme qui était hier un débauché et un joueur.

— Comme vous parlez à mon fils ! s'écria Mme Tour-

seulles en joignant les mains d'un air tout à fait écrasé par cette découverte.

— Laisse, mère, et écoute monsieur, dit Léon d'une voix pateline, je sens qu'il a raison.

— J'ai un défaut, reprit Cramoizan. Je ne sais pas cacher ma pensée. Je ne dis pas les choses à demi. Voulez-vous que je vous fasse une proposition ?

— Laquelle ?

— Je vous offre un emploi, soit à Bordeaux, soit dans les colonies.

— Quitter Paris ! dit Léon d'un air résolu.

— Me séparer de mon enfant, ajouta la mère, jamais !

— Soit. Je vous aurais joliment aidé à vous relever, pourtant ; mais puisque vous refusez ce que je vous offre, veuillez me dire ce que vous attendez de moi.

— La place de sous-caissier qu'on m'a proposée, dit Tourseulles, me convient tout à fait...

— Tout à fait, appuya la vieille dame.

Cramoizan ne bougea pas.

— Pour que je sois agréé par le chef de la maison dans laquelle je veux entrer, je n'ai qu'une petite condition à remplir, et c'est pour que vous m'y aidiez que je vous ai prié de venir.

Le capitaine ne disait plus un mot. Il commençait à deviner ce qu'on allait exiger de lui et attendait. Léon, un peu intimidé par cette attitude, continua :

— Il me faut, comme à tous les caissiers, un cautionnement.

— Ah ! nous y voilà, pensa Jacques.

— Ce cautionnement est de trente mille francs. Je vous ai entendu dire que vous ne considériez pas la somme de cent dix mille francs qui vous a été donnée par le cercle, comme votre propriété légitime.

— C'est vrai, j'ai dit cela.

— Je vous serai donc bien reconnaissant de mettre, sur ces cent dix mille francs, trente mille francs à ma disposition.

— Monsieur...

— Permettez que j'achève. Ces trente mille francs resteront, bien entendu, à votre avoir, soit à la Caisse des dépôts et consignations, soit dans la maison où j'entrerai, et produiront par conséquent des intérêts. De plus...

— Il est inutile d'aller plus loin, monsieur Tourseulles, dit Jacques.

— Vous refusez ?

— Je ne puis pas faire ce que vous désirez.

— Pourquoi ?

— Parce que ces cent dix mille francs ne m'appartenant pas, je ne puis en disposer. A mon avis, ils sont tout simplement à chacun des onze joueurs qui les ont perdus. Vous-même en êtes, à ce que je crois, pour dix mille francs. Je suis prêt à vous donner un bon de pareille somme sur le banquier Peyretorte.

— Mais, c'est trente mille francs qu'il me faut.

— Eh bien ! monsieur, s'écria enfin Cramoizan, qui s'exaspérait, regardez autour de vous, et vous trouverez de quoi parfaire cette somme.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Eh ! j'entends que vous devez avoir bien peu de cœur, pour oser vous prélasser dans une chambre semblable à celle-ci, toute pleine de curiosités, d'antiquités, de bibelots de prix, pendant qu'à côté, l'appartement de votre mère trahit la gêne.

— Quoi donc, monsieur, dit solennellement Mme Tourseulles, vous reprocheriez à mon fils...

— Eh ! madame, je ne vous parle pas. Je sais bien que

vous méritez le sort qui vous attend, car on ne peut être ni plus aveugle, ni moins raisonnable que vous ne l'êtes. M. Tourseulles cherche de l'argent, qu'il prendrait volontiers dans la poche des autres, mais il ne consentirait pas à se séparer de ses diamants, de ses dentelles, de ses meubles sculptés et de ses tableaux!!

— J'étouffe! j'étouffe de colère, disait la mère de Léon.

— Ainsi, votre mère et votre sœur sont malheureuses?

— Qui a dit cela? demanda Mme Tourseulles.

— Moi, madame, qui le dis, parce que votre fils me l'a avoué, et il ne rougit pas de garder ce luxe pour lui seul. Vous ne méritez, monsieur, ni l'intérêt que j'ai failli vous porter, ni le coup d'épée que je vous ai donné.

— Ah! c'est trop fort!! disait, pendant ce temps, la vieille dame,

— Il aurait mieux valu que je vous tuasse raide. Je vous aurais peut-être épargné un cruel avenir, pour ne pas dire plus.

— Je vous en prie, monsieur, épargnez ma mère, dit Léon, et puisque vous me refusez ce que je vous demande, brisons là.

Mme Tourseulles, que les dernières paroles de Jacques avaient suffoquée, s'était levée droite, raide, sublime d'amour maternel cette fois. Elle vint à Cramoizan, lui mit la main sur le bras et le regardant avec des yeux terribles:

— Si vous aviez tué mon fils, lui dit-elle, vous en seriez mort aussi, vous.

Cramoizan sourit de cette menace, qui pourtant n'était pas vaine, et se tournant vers Léon:

— Voyons, lui dit-il, voulez-vous vos dix mille francs?

Il y eut un moment de silence.

— Prenez-les, croyez-moi, reprit Cramoizan. Aussi bien, je n'ignore pas que vous êtes gêné.

— Nous l'étions, monsieur, dit la mère, mais nous avons reçu ce matin de l'argent qu'on nous devait et je l'ai donné à mon fils qui pourvoira à nos besoins.

— Eh bien, pensa le capitaine, j'ai fait là un joli coup, moi. C'est à ce monsieur que j'ai envoyé mille francs sans le savoir.

Puis le capitaine ajouta tout haut :

— Voyons, acceptez-vous ?

Tourseulles, qui n'avait gardé les convenances à l'égard du capitaine que parce qu'il attendait cette dernière et suprême proposition, Tourseulles parut réfléchir.

— J'hésite, répondit-il enfin, à vous répondre oui et encore plus à vous répondre non. Si j'accepte, je n'aurai plus qu'une somme de vingt mille francs à trouver. D'autre part, si je réponds non, vous sortirez d'ici en m'estimant davantage, et, depuis un instant, je tiens davantage à votre estime.

— Réfléchissez.

— Et cependant, reprit Léon, c'est peut-être là le salut. Car je veux faire mon devoir, et tout ce qui m'entoure — il faudra bien que ma mère s'habitue à cette idée — sera vendu.

— Quoi, tu veux te séparer de ces élégances dans lesquelles tu as vécu si longtemps !

— Oui, ma mère. Mais je le demande à M. de Cramoizan, y en a-t-il là seulement pour trente mille francs ?

— Ah ! ma foi, je ne suis pas un expert, pour répondre à votre question. Bref ?

— Bref, mon cher ennemi, que dois-je faire? Accepterai-je ou n'accepterai-je pas vos dix mille francs?

— Les vôtres, répliqua Cramoizan.

— Mais puisqu'ils sont à toi, mon fils, prends-les donc.

— A moi, mère ?

— Mais...

— Au fait, tu as peut-être raison.

— Ah ! ah ! grommela Cramoizan.

— J'accepte, monsieur, dit Léon d'un ton tout à fait assuré.

Le capitaine ne répondit rien. Il tira un portefeuille de sa poche, y prit un chèque tout préparé et n'eut besoin que d'y apposer sa signature.

— Voilà, monsieur, dit-il enfin.

— Merci, capitaine, répondit Léon.

— Et adieu !

— Votre dernier mot n'est pas aimable, monsieur de Cramoizan, moi, je vous dis : Au revoir.

Le marin ne répondit pas à cette dernière gracieuseté. Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

Mme Tourseulles était réellement exaspérée contre Cramoizan. Elle ne se sentait pas le courage de l'accompagner sans lui dire des choses amères. Aussi fut-elle enchantée de trouver sa fille qui brodait dans le salon attenant à la chambre de Léon.

— Aline, lui dit-elle, reconduis monsieur.

La jeune fille se leva et vint vers Cramoizan qu'elle salua. Le marin s'aperçut qu'elle avait les yeux rouges.

— Vous avez entendu, mademoiselle, ce que j'ai dit à monsieur votre frère ?

— Oui, répondit-elle.

— Et cela vous a fait de la peine.

— Non, dit-elle, ce qui me fait de la peine c'est de voir que ma mère encourage les vices et les défauts de Léon. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-elle en levant ses

grands beaux yeux sur les yeux de Cramoizan, je vous remercie, au contraire, de ce que vous lui avez dit. S'il pouvait se corriger !!

— Vous seriez heureuse ?

— Heureuse ! reprit-elle lentement, oui, monsieur.

En échangeant ces quelques mots ils étaient arrivés à la porte, lorsque la sonnette retentit.

— C'est le jour aux visites, dit la jeune fille.

Et elle ouvrit.

— M. Léon Tourseulles, dit une voix que le marin reconnut aussitôt, la voix de Peyretorte.

— Entrez, monsieur, c'est ici.

Le banquier fit un pas en avant et dans la demi-obscurité de l'antichambre aperçut Cramoizan, qu'il ne reconnut pas d'abord. Mais comme celui-ci s'inclinait devant Mlle Tourseulles, Peyretorte vit son visage éclairé par le jour de l'escalier. Les deux hommes jetèrent en même temps un coup d'œil sur Aline qui, la figure un peu animée par les larmes qu'elle venait de verser, était adorablement belle, puis ils se regardèrent d'un œil menaçant comme s'ils allaient se mesurer.

Peyretorte suivit Aline, qui le conduisit auprès de son frère.

— Diable ! murmura le banquier, ce Tourseulles a une sœur qui est vraiment bien belle !

Et un sourire ignoble effleura ses lèvres pendant qu'il jetait sur Aline un regard effronté. Celle-ci, enveloppée d'une atmosphère d'innocence, ne remarqua même pas l'attitude de Peyretorte. Elle lui ouvrit la porte de la chambre de son frère et voulut se retirer. Mais le banquier la prit galamment par la main, et la faisant entrer avec lui :

— Mademoiselle, dit-il, permettez-moi de me féliciter

d'être l'ami de Léon. Si je n'avais eu cet honneur, j'aurais perdu aujourd'hui le plaisir de voir et de complimenter la plus charmante enfant de tout Paris. Je peux bien vous dire cela, ajouta Peyretorte en souriant à la jeune fille confuse, à mon âge !

Aline, gênée sous ce regard, balbutia deux ou trois mots, fit une révérence et s'en alla.

— Laissez cette petite sotte, Peyretorte, dit Léon, et venez que je vous remercie de votre bonne visite.

— Petite sotte tant que vous voudrez, mon cher, mais elle est belle comme un ange, et vous ne méritez pas d'avoir une sœur aussi séduisante.

L'œil de Peyretorte s'était allumé de flammes impures pendant qu'il parlait, et Léon ne put se méprendre au sentiment qui agitait le banquier. Chose horrible à dire, le frère ne fut pas fâché de faire cette découverte. Certes ! ce n'était pas un être complétement dépravé. Ce garçon de vingt-cinq ans, quoiqu'il n'aimât pas sa sœur, n'aurait pas consenti à laisser Peyretorte lui dire un mot malsonnant ou lui adresser un vœu équivoque. Mais, en voyant entrer le financier, il s'était dit que peut-être le nouveau venu consentirait à lui prêter la somme que venait de lui refuser Cramoizan ; et ce fut avec une joie secrète qu'il s'aperçut de l'effet qu'Aline venait de produire.

Ainsi, il en était arrivé là : le besoin d'une somme lui faisait supporter sans révolte cette idée que Peyretorte pouvait souiller d'un regard impudique ou d'une pensée infâme cette enfant toute rayonnante de chasteté.

— Asseyez-vous d'abord, mon cher président, et laissez-moi me féliciter de vous voir chez moi après ce qui s'est passé hier au cercle.

— C'est précisément ce qui s'est passé, répondit Pey-

retorte, qui m'a amené. J'imagine que l'on a dit vrai en nous révélant certaine situation financière, et comme vous vous êtes fait très courageusement le champion du cercle, je viens mettre à votre disposition ma personne et ma caisse.

— On ne peut être plus aimable, répliqua Léon en tendant sa main gauche au banquier.

— Avez-vous besoin de moi ?

Tourseulles comprit que ce n'était pas le moment de finasser et de faire le délicat. Il n'hésita point.

— Franchise pour franchise, mon cher, dit-il. Je vais répondre carrément. Oui, j'ai besoin de vous.

En peu de mots, il raconta ce qu'il avait déjà dit au capitaine, parla de son emploi de sous-caissier, et sa mère n'étant plus là, il put se livrer à quelques hyperboles sur les charmes de la vertu, auxquelles, d'ailleurs, Peyretorte ne mordit qu'imparfaitement.

— Vous avez compris, ajouta-t-il en terminant, qu'il me faut un cautionnement ?

— De combien?

— De trente mille francs, repondit Léon sans hésiter.

— Vous les aurez, répondit laconiquement Peyretorte, qui semblait avoir lu dans la pensée du jeune homme et qui voulait avoir ses grandes entrées chez Mme Tourseulles.

A cette promesse, Léon eut dans son lit un sursaut de joie.

— Ah! mon ami, ne put-il s'empêcher de dire, vous agissez en véritable gentleman. Je ne vous ferai pas de protestations de gratitude, et je ne parlerai pas de dévouement. Mais vous êtes désormais le maître de ma destinée. Ma vie est à vous.

— Je ne vous en demande pas tant. D'ailleurs, que voulez-vous que j'en fasse?

— Peyretorte, vous êtes trop sceptique. Il est des instants où il faut croire à la reconnaissance.

— Enfant, quand vous aurez mon âge vous en ferez autant que moi, sans vous laisser gagner par trop d'enthousiasme.

Après ces paroles ambiguës, la conversation devint un peu plus banale. On causa de tout ce qui était à l'ordre du jour pour ces deux personnes. Puis le banquier dit :

— Je vous quitte, mon cher Tourseulles.

— Déjà?

— Oui. J'ai deux graves affaires à terminer ce soir même.

— Au revoir donc.

— Au revoir. Si vous avez besoin de votre cautionnement, dit Peyretorte d'un ton singulier, vous pourrez le faire prendre aujourd'hui même.

— Merci. Vous êtes un homme parfait. Vous avez deviné juste. Il n'y a plus malheureusement rien au logis.

Le financier, à cette confidence, ne put s'empêcher de faire comme Cramoizan et de regarder les richesses qui ornaient la chambre du jeune homme, mais il ne fit pas une réflexion. Il se contenta de sourire et dit :

— Quand vous voudrez, cher ami.

Peyretorte espérait en sortant trouver Aline et admirer encore la gracieuse jeune fille qui avait fait sur lui une si grande impression, mais il en fut pour son espoir, et ce fut Mme Tourseulles qui, ayant appris quel important personnage était avec son fils, voulut le reconduire elle-même pour lui faire honneur. Aussitôt qu'elle eut refermé la porte sur le banquier, elle entendit son fils qui lui criait :

— Mère ! mère !

— Qu'y a-t-il, mon pauvre Léon ?

— Réjouis-toi, j'aurai mon cautionnement.

— C'est M. Peyretorte qui...

— Oui, mère. En voilà un qui ne demande pas d'explications. Vous voulez trente mille francs, les voilà. Passez les prendre quand vous voudrez. C'est tout à fait admirable.

— Tu lui as donc demandé trente mille francs à lui aussi ?

— Oui.

— Mais il me semble qu'avec les dix mille francs de M. de Cramoizan...

— Cela fera quarante mille, en effet ; tu comptes bien, mais devions, nous rester sans un sou en attendant mes premiers bénéfices ? Du reste, mère, je vais gagner tant d'argent que je ne mettrai pas deux ans à rembourser tout cela et à te faire riche.

— Dieu le veuille ! dit avec résignation Mme Tourseulles qui, au fond, trouvait trop belles les espérances de son fils.

VIII

LA PRÉCAUTION INUTILE.

Peyretorte, cependant, s'en allait d'un pas rapide. Il faisait sec et froid ; le banquier marchait vite, autant pour se réchauffer que pour regagner rapidement ses bureaux. En arrivant, il fit appeler son principal commis.

— Je n'y suis pour personne, lui dit-il.

— Personne absolument ?

— Personne, pas même Rothschild.

— S'il venait... ajouta le commis d'un air narquois.

Quand son employé l'eut quitté, Peyretorte alla fermer au verrou et à double tour la porte de son cabinet qui communiquait avec les bureaux. Il fit ensuite glisser sur une tringle un lourd rideau qui occupait toute la largeur de la pièce, puis il sonna d'une façon particulière et attendit. Au bout de quelques minutes, un bruit lent et régulier se fit imperceptiblement entendre. On eût juré que quelqu'un descendait un mystérieux escalier pratiqué dans la muraille. Une porte habilement dissimulée dans la boiserie s'ouvrit bientôt lentement, et Peyretorte vit apparaître la grande femme sombre que nous avons entrevue déjà deux fois et dont l'aspect avait si fortement épouvanté Baraque.

Elle s'approcha automatiquement du bureau où se tenait assis le banquier. Arrivée à deux pas de son maître, elle s'arrêta et attendit silencieuse qu'on lui adressât la parole.

— Clémence, j'ai une importante nouvelle à vous apprendre.

La grande femme ne répondit rien. C'est à peine si, dans son œil, brilla comme une étincelle de curiosité.

— Vous allez quitter Paris.

— Ah ! fit-elle cette fois avec une courte expression de joie.

— Cela vous fait plaisir, à ce que je vois.

— Oui.

— Pourquoi ?

Clémence retomba dans son mutisme.

— Ce soir même, reprit le banquier, je vous conduirai

à la gare d'Orléans, et vous irez habiter le château de Loetven que je possède sur la côte bretonne, un peu au-dessus de Nantes.

— Une prison? demanda laconiquement Clémence.

— Non.

— Un tombeau, alors? reprit-elle.

— Voyons, ma chère Clémence.

— Ah! cela m'est bien égal. Est-ce que, depuis dix ans, j'ai eu la force de me défendre? Est-ce que, depuis vingt-huit ans, — il y a eu vingt-huit ans le 30 juillet dernier, ajouta-t-elle, — je ne suis pas habituée au désespoir.

— Vous êtes bien bavarde, aujourd'hui!

— C'est que je veux vous dire que je ne crains pas la mort. Si vous me tuez comme vous avez fait des autres...

— Clémence!

— Vous niez encore! Vous êtes bien bon... Si donc vous voulez me tuer, je suis prête.

— Ecoutez, ma chère Clémence. Vous n'avez pas oublié, sans doute, que vous êtes mon associée, et que c'est grâce à votre fortune que j'ai pu me placer au premier rang des banquiers parisiens.

La grande femme maigre eut un haussement d'épaules auquel sembla ne pas prendre garde Peyretorte.

— Je veux que désormais vous jouissiez de cette fortune à votre fantaisie.

Clémence eut un éclat de rire amer.

— Vous habiterez le château de Loetven où vous aurez vingt-quatre mille francs de rentes, à condition...

— Ah! ah! s'écria-t-elle, je me doutais bien qu'il y avait quelque condition.

— A condition, continua Peyretorte, que vous ne chercherez pas à revenir à Paris.

— Est-ce tout?

— C'est tout.

— Je m'y engage. Quand partirai-je ?

— Ce soir même, par l'express de huit heures quinze minutes; vous n'avez pas trop de temps pour vous préparer.

Clémence, sans ajouter un mot, tourna sur elle-même et reprit le chemin par où elle était venue.

— Voilà qui est fait, dit en se frottant les mains Peyretorte.

Le soir, vers sept heures, il fit de nouveau appeler Clémence.

— Etes-vous prête? lui demanda-t-il.

— Oui.

— Mais, ma chère, vous ne pouvez voyager ainsi faite et votre tenue n'est pas à la hauteur de votre position.

— Voici du nouveau.

— Et comme vous allez arriver à Loetven, où un nombreux domestique attendra sa châtelaine, je serais bien aise que vous fussiez, sinon plus coquettement, du moins un peu plus gaiement vêtue.

— Je ne sais plus m'habiller, monsieur.

— Laissez au moins paraître vos cheveux, qui vous donnent une physionomie plus humaine.

Clémence avait sans doute un parti pris de ne pas discuter, car elle s'absenta une minute et revint, la tête débarrassée de l'horrible bonnet qu'elle portait quelques instants auparavant. Elle étalait ainsi une magnifique chevelure d'un blanc d'argent, aussi drue, aussi épaisse que celle d'une jeune fille.

— A la bonne heure, dit Peyretorte. Tenez, ma chère, voici quelque monnaie pour faire le voyage. Vous trouve-

ez, en arrivant au château, un premier trimestre de votre revenu.

Le riche banquier, en disant cela, donnait une centaine de francs à Clémence. Celle-ci sourit de pitié, mais ne fit pas une seule observation.

— Sept heures trente minutes! Joseph, le landau est-il attelé?

— Oui monsieur. Firmin attend monsieur sous la voûte.

— C'est bien. Venez, Clémence.

Une seule malle était placée sur la banquette antérieure de la voiture. Peyretorte et Clémence s'installèrent sur celle du fond. Firmin toucha les chevaux, qui, une minute après, brûlaient le pavé. Du train dont allaient les deux pur-sang du banquier, on arriva promptement à la gare.

— Surveillez un instant vos bagages, ma chère, dit Peyretorte, je vais prendre votre billet.

La vieille dame se planta droite à côté de sa malle, baissant son œil morne qui brillait d'une flamme à laquelle avait dû se dessécher un torrent de larmes. Elle songeait. Tout à coup un frémissement l'agita des pieds à la tête.

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce une vision? ou bien est-ce que je deviens folle? murmura-t-elle.

Et elle regardait d'un œil où se peignaient en même temps le ravissement et la crainte un jeune homme qui, suivi d'un nègre, venait d'entrer dans la gare. Ce nègre, on l'a deviné, c'était Baraque. Ce jeune homme, c'était Gramoizan. Le capitaine ne se doutait pas de l'attention dont il était l'objet et s'occupait beaucoup de son maître d'équipage. Celui-ci semblait anéanti. Il suivait Gramoizan et lui obéissait machinalement. Mais à peine entré

dans la salle des bagages, il aperçut, lui aussi, la grande femme et s'arrêta court.

— Eh bien, lui dit Jacques, avance donc, matelot!

Mais Baraque n'avait pas entendu. Il laissa tomber, avec un fracas horrible, une petite malle qu'il portait à la main, et s'écria :

— Là, là, encore, captaine.

— Quoi donc? demanda Cramoizan, qui suivit de l'œil l'indication de Baraque, et vit alors Clémence absorbée dans sa contemplation

Un flot de lumière éclairait la figure de la vieille dame. Cramoizan, attiré par l'étrangeté de sa physionomie, fit vers elle un ou deux pas.

Mais le nègre le retint.

— Grande femme morte! disait-il d'une voix étranglée par la peur. Baraque perdu!

Et il tomba à genoux.

Cramoizan, qui n'aimait pas à se donner en spectacle, releva assez durement le pauvre noir et lui dit :

— Mais qu'as-tu donc à la fin? Tiens-toi debout.

— Femme morte Bahia, poursuit Baraque partout.

— Ah! tu m'ennuies. Il est fou à lier.

Et sans se préoccuper davantage de cette scène, Cramoizan voulut se diriger vers le bureau des billets. Mais ce fut alors Clémence qui marcha droit à lui.

— Allons, bon, à l'autre maintenant, au fantôme! murmura Jacques.

Clémence n'entendit pas cette réflexion. Elle se planta devant Cramoizan.

—Pardon, monsieur, lui dit-elle, un mot s'il vous plaît.

Elle attira le capitaine sous un des becs de gaz qui éclairaient la salle, et là se mit à le contempler un instant, puis elle murmura :

— Quelle prodigieuse ressemblance !

— Oh ! mais c'est une maison de fous que cette gare, it Cramoizan en essayant de se dégager.

— Encore une minute, par pitié, monsieur, reprit la mme.

Pendant ce temps, Baraque tremblait de tous ses mem-res. Une sueur froide inondait ses tempes.

— Vieille femme tout raconter captaine. Plus tenir à vre, pauvre Baraque ! Pas autre chose à faire que ourir.

— Un seul mot, maintenant, dit Clémence ; comment ous appelez-vous ?

Cramoizan allait répondre lorsque survint tout à coup eyretorte qui trouva la vieille personne en conversation vec le marin.

A cette vue, il devint livide et chancela.

— Cet homme est le diable, grommela-t-il ; voilà ce ue je craignais.

Mais c'était un personnage résolu que ce Peyretorte. n une seconde, il eut pris son parti. Sans hésiter, s'approcha du groupe que formaient Clémence et Jac-ues.

La vieille avait saisi Jacques par sa manche et ré-était :

— Votre nom ! monsieur, votre nom, je vous en sup-lie.

Le capitaine était fort interloqué. Il ne savait que de-enir. Dire son nom lui paraissait dangereux, car cela ouvait amener, pensait-il une série d'autres questions lus ou moins saugrenues. Fort heureusement pour lui Peyretorte vint à son secours.

— Que faites-vous là, ma chère ? demanda-t-il rude-ment.

8

— Que vous importe? répondit Clémence d'une voix pleine de menaces.

— Bonjour, monsieur de Cramoizan, reprit le banquier, de façon à ce que sa parente entendît parfaitement. Allons, venez, mon amie.

— Ne trouvez-vous pas, dit Clémence, qu'il ressemble...

Elle s'arrêta comme si elle craignait d'en avoir trop dit.

— Vous voyez des ressemblances partout. M. de Cramoizan a une figure fort originale, et ni vous ni moi n'avons connu quelqu'un qui lui ressemblât. Tenez, voici votre billet de place, faites enregistrer votre bagage et ne soyez plus indiscrète, comme cela. Pardonnez-lui, monsieur, ajouta-t-il presque à demi-voix et d'un air tout à fait désolé en s'adressant au capitaine. C'est une de mes parentes dont les idées ne sont pas bien saines. Quelle est la famille qui n'a pas de ces rejetons déplorables?

— Je vous en prie, n'insistez pas, dit Cramoizan ; vous êtes tout pardonné, ainsi que cette malheureuse femme, que je plains de tout mon cœur.

Sur ces paroles on se sépara.

Clémence suivait toujours de l'œil le capitaine et semblait être sous l'empire d'une très vive émotion.

Peyretorte l'arracha bien vite à cette contemplation.

— Allons, ma chère amie, lui dit-il, voici l'heure de monter dans le train.

De son côté, Jacques avait pris le billet de Baraque et, pour le tranquilliser, s'était laissé aller à faire un mensonge.

— Cette dame, qui n'est jamais allée à Bahia, lui dit-il, part pour La Rochelle. Ainsi, mon pauvre ami, tes terreurs sont ridicules. Rassure-toi, mon vieux, et bon voyage.

— Moi, plus voir captaine, répondit Baraque au comble de l'émotion, bon captaine !

— Qu'est-ce que tu me chantes-là ?

Le nègre éclata en sanglots, prit la main de Cramoizan qu'il embrassa, et courant dans la salle d'attente, il la traversa pour monter en wagon.

— De Cramoizan ! se disait Clémence, pendant que le train s'éloignait de Paris à toute vapeur, ce n'est pas lui; ce ne peut pas être lui. Et pourtant... je doute encore.

Elle s'enfonça, par un mouvement irréfléchi, dans le coin de compartiment qu'elle occupait, et se mit à songer.

— S'il s'appelait seulement Cramoizan, j'espérerais, je pourrais me faire illusion, mais ce *de*, ce *de*, voilà qui vient anéantir toute probabilité. On ne prend pas un titre quand on est un enfant trouvé. Qui sait, pourtant, s'il n'a pas été adopté par un riche personnage qui lui aura donné son nom. Il est beau, ce jeune homme, il est fait pour attirer la sympathie... Si c'était lui !!!

En prononçant ces paroles, ses yeux extraordinaires se levèrent malgré elle et lancèrent de sombres éclairs.

— Si c'était lui ! répéta-t-elle ; si Peyretorte qui le connaît, avait comme moi soupçonné son origine ; si enfin c'était pour cela que cet homme, qui m'a tant fait souffrir, avait jugé à propos de m'éloigner de Paris...

Et la pauvre femme, à mesure que les suppositions naissaient dans sa tête, devenait plus inquiète. Le besoin de prendre son désir pour une réalité fut bientôt si grand qu'elle ne ressemblait plus à elle-même. Son front s'était rasséréné. Dans ses yeux une flamme plus douce remplaçait les sombres éclairs de son regard. Un sourire ineffable effleurait ses lèvres pâlies, et de sa poitrine oppressée s'échappaient des soupirs presque joyeux.

— Mais comment savoir si c'est lui ? se disait-elle.

Tout à coup sa physionomie changea tout à fait. Cette femme, qui n'avait pas souri depuis trente ans, se transfigura. Sur sa face illuminée par le plus splendide rayon d'espoir apparut un rire, un vrai rire.

On arrivait à Tours.

— Monsieur, dit-elle au chef de gare, j'ai un billet pour Nantes. Mais une nouvelle grave que je viens de lire dans un journal, me force à retourner sur-le-champ à Paris. Voici mon bulletin de bagage, pouvez-vous me faire délivrer ma malle ?

Elle avait fort grand air, avec sa figure longue et maigre entourée de cheveux blancs et avec ses yeux pleins d'un charme pénétrant.

— Oui, madame, votre malle va vous êtes délivrée contre votre bulletin.

— Merci, monsieur. Et à quelle heure passera le train qui me ramènera dans Paris ?

— Dans une demi-heure.

— C'est bien ; je le prendrai. Mille remercîments, monsieur.

En effet, moins de trois quarts d'heure après, Clémence, installée dans le train de Bordeaux à Paris, revenait dans la grande ville. Le même convoi amenait deux amis, deux témoins, que Cramoizan avait mandés la veille de Bordeaux : Delbos et Lintillac. Malheureusement pour Clémence, le capitaine, qui s'était promis de venir audevant d'eux, en avait été empêché par une circonstance indépendante de sa volonté. Sans cela, elle l'eût trouvé à la gare et elle eût peut-être éclairci, cette fois, la question qui l'intéressait si vivement.

Trois ou quatre jours plus tard, Peyretorte reçut d'une personne qui, sans doute, surveillait ses intérêts au château de Loetven, un billet laconique, mais précis. Il y

était dit, en substance, qu'on n'avait point vu arriver Clémence au château. A cette nouvelle, Peyretorte poussa un juron retentissant et se sentit envahi par une crainte mortelle.

— Cette vieille misérable m'aura joué quelque méchant tour, se dit-il. Son premier soin a été, sans doute, de se mettre à la recherche de Cramoizan. Pourvu qu'elle ne l'ait pas encore trouvé! Dans les mains de cet homme audacieux, elle peut tout.

Le président des Topinambours, après ce court monologue, courut à la Compagnie d'Orléans. Là, il acquit la conviction qu'un des billets distribués au départ de Paris n'avait pas été remis au contrôle à l'arrivée à Nantes.

— Mais où s'est-elle arrêtée? demanda Peyretorte.

On fit des recherches, on télégraphia. Un employé de la gare de Saint-Pierre-des-Corps déclara que, dans la nuit du 26 au 27, une personne répondant à peu près au signalement communiqué s'était entendue avec le chef de gare pour un changement de destination. Mais on ne se souvenait pas si la dame en question avait continué sa route sur Bordeaux ou si elle était revenue à Paris.

En apprenant tout cela, Peyretorte entra dans la plus violente colère.

— Imbécile que je suis, se disait-il, j'aurais dû simplement l'enfermer dans quelque chambre noire et me débarrasser ainsi de mes craintes.

Elle sera revenue carrément à Paris, reprenait-il, et dès le lendemain, pendant que je me fiais naïvement à son départ, pendant que je me félicitais stupidement de mon habileté, elle était peut-être auprès de cet homme. Oh! je remuerai ciel et terre et je découvrirai la fugitive.

Le banquier tint parole. Mais ses recherches furent

vaines. Il lui vint alors à l'idée de s'adresser à la police, et il se rendit chez un commissaire :

— Monsieur, lui dit-il, je désirerais savoir si une dame que je vous nommerai n'habite pas un des nombreux hôtels garnis de Paris.

— A quel titre désirez-vous ce renseignement?

— A titre de parent.

— Cette dame sait-elle que vous habitez Paris?

— Oui, monsieur.

— Et vous venez de me dire que vous êtes M. Peyretorte, le banquier bien connu?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! monsieur, la préfecture de police ne consentira pas, j'ai le regret de vous le dire, à faire les démarches que vous sollicitez.

— Et pourquoi, monsieur?

— Parce que, si cette dame qui est votre parente désire vous voir, il lui sera très facile de trouver votre nom et votre adresse dans l'almanach.

— En effet.

— Et, si elle ne désire pas vous voir, ce n'est pas à l'administration à faire des perquisitions qui seraient désagréables à une personne contre laquelle il n'y a aucun fait à relever.

Cependant Peyretorte voulait absolument que Clémence ne pût s'aboucher avec Cramoizan. Il y allait pour lui de si graves intérêts qu'il était décidé à ne reculer devant rien pour retrouver cette femme.

— Je comprends, reprit-il, que l'administration ne livre pas ainsi ses secrets au premier venu qui, sous un prétexte de parenté, se servirait de la police pour des affaires parfois ténébreuses.

— Vous avez touché juste, répondit le commissaire.

— Mais, puisque vous m'y forcez, monsieur, je vous dirai toute la vérité, quelque pénible qu'elle soit.

Ces paroles firent dresser l'oreille au magistrat. Peyretorte, sans trop réfléchir à la gravité de la déclaration qu'il allait faire, et croyant n'avoir plus que ce moyen de retrouver la vieille dame, continua en ces termes :

— Nous avons parfois, monsieur, des parents pauvres qui commettent chez nous des actions plus que blâmables. Par respect pour notre nom, nous ne voulons pas livrer le ou la coupable à la justice. Mais, si le préjudice qui nous est causé est considérable, nous voudrions cependant être assez heureux pour rattraper ce qui n'a pu être encore dilapidé.

— Si je vous comprends bien, monsieur, vous accusez votre parente de vol?

Peyretorte ne répondit pas.

— C'est bien différent, reprit le magistrat. Notre devoir est de la faire rechercher, et, si vous voulez bien nous dépeindre cette personne, nous ne tarderons sans doute pas à l'arrêter. Seulement, remarquez bien que par le fait de votre déclaration, elle sera déférée aux tribunaux.

— C'est avec regret que j'ai pris cette décision, dit Peyretorte, mais ma parente m'emporte plus de cent mille francs, et je ne suis pas en état de supporter sans me plaindre une semblable perte.

— Veuillez, alors, me donner les nom et prénoms de votre voleuse, puis son signalement exact.

— Elle se nomme Clémence Puydaniel.

— Son âge?

— Environ cinquante ans. Mais à certains jours elle paraît beaucoup plus vieille. Son regard cependant est très jeune.

— Ensuite?

Peyretorte fit une description aussi exacte, aussi complète que possible de Clémence.

— Cette dame est-elle mariée?

— Veuve.

— A quel degré vous est-elle parente?

— Je suis son beau-frère.

— De quelle façon êtes-vous devenu son beau-frère?

— Ma femme, qui est morte, était sa sœur.

— Très bien, monsieur, je vous remercie, dit le commissaire, vous pouvez vous retirer.

Huit jours s'écoulèrent. Peyretorte, dans son impatience, retourna chez le commissaire de police. Quand celui-ci le vit entrer dans son cabinet :

— Vous venez savoir, lui dit-il, quel est le résultat des recherches que nous avons faites pour retrouver la femme Puydaniel?

Malgré la sécheresse de son cœur et de son esprit, cette désignation : la femme Puydaniel le fit tressaillir. Il pensait peut-être qu'on pourrait l'appeler un jour le nommé Peyretorte.

— Oui, monsieur, répondit-il pourtant d'une voix assurée.

— Ces recherches sont restées infructueuses. Il a été même impossible de trouver sa trace. La femme Puydaniel a dû partir pour l'étranger avec le produit de son vol, et nulle part on n'a remarqué son passage. Elle se sera embarquée sous un faux nom pour l'Angleterre ou les Etats-Unis. J'ajoute que des dépêches ont été envoyées à Londres et à New-York pour surveiller les débarquements de passagers. Il nous reste l'espoir qu'on arrête cette femme soit en Belgique, soit dans le

Royaume-Uni, soit enfin dans les villes de l'Union américaine.

Le banquier se retira vraiment désappointé.

—Une femme semblable à Clémence, se disait-il, ne peut pourtant pas disparaître comme une muscade. Je sais bien, moi, qu'elle n'est ni en Belgique, ni en Angleterre, ni ailleurs. Elle est à Paris, elle sait que je veux la retrouver et elle se cache mieux que je ne la cherche, voilà tout. C'est moi, l'homme habile, le roué, c'est moi qui suis joué. Je mets en œuvre toutes les forces de Paris, et cette femme seule, isolée, sans argent, car elle n'avait que cent francs sur lesquels elle a payé son voyage de retour, cette femme se moque de nous.

IX

AU CAFÉ ANGLAIS.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la Noël. Dans une avant-scène de droite, un soir de première représentation à l'Opéra-Comique, Coquelicot et Peyretorte causaient à voix basse.

— Ainsi, disait Céleste, voilà où nous en sommes.

— Oui; — M. de Cramoizan a eu sept duels avec autant de membres du Topinambour's-Club, et il a blessé tous ses adversaires.

— Quel homme!

— Aussi est-il tout à fait à la mode. On ne parle que de lui dans les cercles, à la Bourse et dans les journaux. Tous les hommes veulent être ses amis et toutes les fem-

mes lui courent après. Mais heureusement pour nous, ses succès l'ont grisé. Il a des courtisans, des familiers, des parasites, et il vit en fort mauvaise compagnie.

— Tant mieux.

— Cela n'empêche pas nos affaires de marcher fort lentement.

— Pourquoi?

— Parce qu'il se laisse flatter, aduler, aimer sans aimer lui-même personne.

— Vous croyez cela, vous? Cramoizan aime une femme, dit Céleste.

— Bah! et quelle est la Corysandre de ce redoutable conquérant?

— Ne raillez pas, Peyretorte. Le beau capitaine est aussi dangereux en amour que les armes à la main. Et vous pourriez bien en demeurer convaincu plus tôt que vous ne pensez, car la femme qu'il aime c'est Mlle Tourseulles.

— Aline!

— Eh! eh! vous êtes familier, mon cher. Vous ne la désignez plus que par son nom de baptême. Est-ce que vous auriez des espérances?

— Ah! il aime Aline!

— Eh! mon Dieu, oui. Et si nous savons jouer la partie, c'est encore un atout dans notre jeu que cette certitude.

— Rassurez-vous, mon enfant, la partie est sur le point de prendre fin.

— Que voulez-vous dire?

— M. de Cramoizan va enfin trouver un adversaire qui lui fera voir que le plus habile spadassin finit toujours par trouver plus fort que lui.

— Il y a donc un membre du cercle capable de se mesurer avec le capitaine?

— Qu'il soit ou non membre du cercle, peu importe.

— Alors, demanda Coquelicot en fronçant le sourcil, c'est un bandit que vous lui envoyez?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Ah! mais, c'est que je ne veux pas que vous me le tuiez, monsieur Peyretorte.

Céleste prononça ces paroles avec une animation des plus singulières, en jetant sur le banquier un regard réellement vipérin.

— Qu'est-ce que vous me chantez là, chère amie? Il me semble que, morte la bête...

— Permettez. Pensez-vous que je veuille me contenter d'une vengeance banale et vulgaire. Il vous suffit, à vous, de faire assassiner cet homme et de le voir mort à vos pieds! Moi, je ne me contente pas de si peu. Je ne veux pas qu'il meure. Je le veux vivant pour qu'il souffre, pour qu'il tombe enfin à ma merci.

— Oh! tout cela, dit Peyretorte, c'est de la poésie.

— Poésie ou non, ce sera ainsi, je vous le jure; car vous ne le tuerez pas, c'est moi qui m'y opposerai et par tous les moyens en mon pouvoir.

— Vous êtes, ma chère Coquelicot, une étrange femme. Ce Cramoizan, vous le détestez de toute votre âme, et, dans certaines circonstances, quelqu'un qui ne vous connaîtrait pas, pourrait croire que vous l'aimez à la folie.

— Moi, l'aimer! s'écria la courtisane en pâlissant. Moi, aimer cet homme! Vous êtes fou, Peyretorte.

— Ne vous défendez pas tant, Coquelicot.

En ce moment, on frappa discrètement à la porte de la loge qui s'ouvrit.

— Tiens, c'est Tourseulles, dit le banquier.

— Oui, mon aimable bienfaiteur.

— Et cette blessure?

— Totalement guérie. Merci.

— Je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes entré chez votre coulissier; je vous ai vu à la Bourse depuis trois ou quatre jours, et vous maniez le carnet avec infiniment de désinvolture. Mes compliments.

— Je les accepte sans en être bien fier. C'est un métier d'enfant que celui de boursier.

— Ah! vous croyez?

— Certainement. Depuis que j'ai mis le pied dans le temple, il ne s'est pas passé un jour que je n'aie prédit les mouvements du lendemain.

— Parbleu! mon cher, vous êtes bien heureux, répondit Peyretorte, et, dans ce cas, votre fortune est dans vos mains.

— Vous auriez raison si je jouais.

— Mon cher Léon, dit Coquelicot qui n'avait pas encore adressé la parole à Tourseulles, vous ne jouez donc pas?

— Mais... non.

— En êtes-vous sûr?

— Que signifie cette question?

— Elle signifie ce qu'elle dit.

— Que pensez-vous de cette musique? demanda le jeune homme au banquier en coupant brusquement les chiens.

— On en a donc joué? dit Peyretorte avec un accent d'étonnement et un sourire qu'il s'efforçait de rendre fins.

— Alors, mon cher, vous avez passé votre temps à faire la cour à Coquelicot.

— Oh! mon ami, vous nous croyez vraiment trop bêtes, dit la jeune femme.

— Etes-vous engagé à la Bourse, Peyretorte? demanda alors Tourseulles.

— Oui.

— A la hausse? à la baisse?

— A l'une et à l'autre, pour ne pas tout perdre, répondit le financier.

Léon ne brillait pas, on se moquait quelque peu de lui. Il ne tarda pas à s'esquiver.

Les deux complices, après son départ, restèrent un instant silencieux. Céleste releva tout à coup la tête.

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous pensez? demanda-t-elle à Peyretorte.

— Etes-vous sorcière?

— Peut-être.

— Montrez-moi donc vos talents. Je vous écoute.

— Vous pensez que Léon joue parfaitement bien à la Bourse. L'emploi de sous-caissier, pour lequel il vous a demandé un cautionnement, n'a jamais existé. Les trente mille francs que vous lui avez prêtés seront vite engloutis dans le gouffre, et cela vous fait un très sensible plaisir.

Peyretorte sourit.

— Ensuite? demanda-t-il.

— Ensuite, Léon — c'est toujours vous qui pensez ainsi, — se compromettra dans quelque sotte affaire. Il jouera l'argent des autres et le perdra. C'est alors qu'il ira toucher chez vous le chèque de dix mille francs que lui a donné le capitaine et que, par pudeur, il n'a pas encore présenté.

— Très juste. Continuez.

— Il dévorera promptement cette dernière somme, aura recours aux expédients, deviendra une jolie recrue de la grande armée des chevaliers d'industrie, et enfin...

— Et enfin?...

— C'est là que vous l'attendez. Vous jugez que, dans cette situation, la fierté de Mlle Aline Tourseulles ne sera plus de saison et vous avez dans votre sac des tours assez diaboliques pour la forcer à devenir....

— Ma femme, oui, ma chère.

— Allons, Peyretorte, ne dites pas cette bêtise à d'autres qu'à moi; on vous appellerait farceur.

Il y eut un silence.

— Tiens! dit la jeune femme, la pièce est finie.

— En effet, voilà le rideau qui tombe. Je ne sais pas si vous savez ce que chante cet opéra-comique, mais pour mon compte je n'en ai pas entendu une note.

— C'est, en tout cas, fort aimable pour moi, cela, Peyretorte.

— D'autant plus aimable que c'est vrai.

Et pendant que la claque, ivre d'un enthousiasme très économiquement tarifé, criait: l'auteur! l'auteur! au singulier parce qu'il y en a ordinairement trois ou quatre, Peyretorte aidait sa compagne à endosser une riche pelisse de soie havane doublée de renard bleu.

— Rentrez-vous tout de suite, Coquelicot?

— Je n'en sais rien. Avez-vous quelque chose à me proposer?

— Rien de bien particulier. Voulez-vous venir déchiqueter un buisson d'écrevisses au Café Anglais?

— Volontiers.

Les deux complices s'acheminèrent à pied vers l'entrée de la rue Marivaux. Un des garçons, qui professait pour Peyretorte une admiration proportionnée aux pourboires royaux dont celui-ci le régalait, leur offrit un cabinet, dont les fenêtres prenaient jour sur le boulevard. Ce cabinet était contigu à un grand salon à moitié plein de soupeurs, et déjà on distinguait parmi des voix d'hommes

les organes glapissants de quelques femmes, habituées de ces sortes de festins nocturnes.

Céleste venait de se mettre à table, et Peyretorte décoiffait lentement une bouteille de champagne frappé, lorsqu'une voix mâle se fit entendre dans le salon.

— C'est Cramoizan, dit Céleste qui, malgré elle, eut une espèce de soubresaut.

— Oui, répliqua le financier en versant flegmatiquement des flots de topaze dans la coupe de la jeune femme.

— Voici la première fois, reprit Coquelicot, que nous nous trouvons assez près de lui, depuis trois semaines, pour pouvoir juger de ce que Paris en a fait. Je ne suis pas fâchée que ce hasard me permette de voir si l'on ne m'a pas trompée.

Tout à coup on entendit des : Chut! chut! des : Silence! silence! Puis une voix de femme cria d'un ton impératif :

— Mais taisez-vous donc, Léon; le capitaine veut parler.

— Eh bien! qu'il parle, je l'écoute, répondit le Léon interpellé.

— Mais, par le diable, votre patron, Peyretorte, c'est bien Tourseulles qui soupe avec notre ennemi.

— Lui-même, chère amie. Cela vous étonne?

— Oh! pas de sa part; mais je suis surprise que M. de Cramoizan se soit laissé amener ce cadet-là, comme disait le sous-officier la nuit de Noël.

— Tout arrive, ma chère; et cela n'est que médiocrement extraordinaire.

— Ecoutez! écoutez! criait-on de toutes parts dans le grand salon.

— Messieurs, dit lentement Cramoizan, j'ai l'honneur de vous informer que c'est demain mon huitième duel.

— Hurrah ! cria l'assemblée.

— Je bois à la santé de mon adversaire, reprit la voi
de Jacques.

— Son nom ! son nom !

— Celui-là se nomme Pagan. C'est un jeune brave qu
ne sait tenir ni une épée, ni un pistolet ; mais qui se ba
carrément, parce qu'il se regarde comme provoqué pa
mon attitude au Topinambours'club. Je prie Dieu
qu'après le combat il devienne notre ami.

— A la santé de Pagan ! à la santé de Pagan ! hurla
t-on de toutes parts, et pendant une minute on n'entendi
plus que le cliquetis des cristaux entrechoqués.

— Déjà vantard ! murmura Coquelicot avec une mou
de dédain. Est-ce que ce héros aurait été sitôt transform
en Gascon vulgaire ?

— Je n'ai pas fini, messieurs, reprit la voix puissant
du marin.

— Parlez ! parlez !

— J'ai déjà un engagement pour le neuvième duel, qu
doit avoir lieu dans trois jours.

On allait pousser des cris frénétiques.

— Ne vous hâtez pas de vous réjouir, messieurs, ca
ce sera mon avant-dernière affaire.

— Comment ?

— Oui, j'ai résolu de n'accepter après cette neuvièm
rencontre qu'un seul combat. Si vous connaissez un To-
pinambour disposé à compléter la dizaine, je vous en-
gage donc à lui dire de se hâter. Car, lorsque nous seron
à dix, nous ferons une croix, et l'on baissera le rideau su
cette comédie.

— Et pourquoi ? demanda naïvement une femme qu
prévoyait instinctivement que les festins succulents et le
nuits d'orgie prendraient fin avec le dernier duel.

— Pourquoi, ma belle? répondit Cramoizan. Parce que c'est toujours la même chose. Parce que ces combats, ces succès, ces soupers et toi-même, vous êtes ennuyeux comme les mouches.

— Poseur! murmura Céleste.

— C'est que plusieurs d'entre vous, que je croyais simplement bêtes il y a huit jours, me paraissent totalement idiots depuis hier. C'est que vous n'avez plus d'esprit, et que la seule chose qui vous soit restée, c'est votre prodigieux appétit.

— Ça, c'est pour les dames, dit une voix.

— Malhonnête! gloussa un gosier enroué.

— Or, reprit Cramoizan, je ne suis pas un restaurateur. J'étais un matelot naïf, pétri de vertu et pavé d'excellentes intentions. La morale me gouvernait et j'ai fait, dans l'intérêt d'icelle, un joli scandale au Cercle des Topinambours. Ce scandale m'a rapporté quelque ennui et l'agrément de vous connaître. Vous m'avez un peu décrassé, beaucoup formé et trop découragé. Cette éducation, je vous l'ai payée en vous offrant les plaisirs que vous aimez, des soupers, du bruit, des bêtises et de la casse. Sommes-nous quittes? Je crois que oui.

— Ah! mais il est très fort, dit Peyretorte.

— Si parmi vous, reprit Jacques, il en est un qui ait une idée pour nous distraire autrement, Delbos, Lentillac et moi, qu'il la produise, et nous partirons sur nouveaux frais. Mais plus de vieilles femmes, plus de trop jeunes imbéciles, plus de soupers uniformes et stupides, plus de homards surtout. Pour des Parisiens, mes enfants, je suis désolé de vous l'apprendre, vous n'êtes plus drôles.

On protesta vivement.

— Je regrette de le dire, mais Mlle Croûte-au-Pot et

Mme Clémentine Arnica, ainsi nommée parce qu'elle n craint pas les coups, ont fini de m'amuser.

— Dites donc, Cramoizan?...

— C'est la voix de Léon, murmura Coquelicot.

— Vous vous ennuyez, alors ?

— Je commence.

— Si pour vous distraire vous jouiez à la Bourse?

— Oui, c'est ça! c'est ça!

Peyretorte dressa l'oreille à cette proposition.

— Est-ce bien amusant de jouer à la Bourse? demand Jacques.

— Extraordinairement, répondit Léon.

— C'est vous qui le dites, mais vous êtes trop intéress à nous le faire croire.

— Ce qui prouve que c'est très divertissant, c'est qu voici monsieur, par exemple, qui depuis plus de vingt ans attend une veine et n'a pas cessé de perdre un seul jour.

— Est-ce vrai ?

— Très vrai, répondit laconiquement un petit homme rabougri, au crâne dégarni, aux yeux bridés, au front un peu sombre.

— Eh bien, monsieur a mangé à cet exercice obstiné presque toute sa fortune, mais il y trouve tant d'émotions et de sensations, qu'il jouera jusqu'à la fin de son dernier écu.

— Probablement.

— Et ce n'est pas un viveur. Il est ici ce soir par hasard et je gage qu'il donnerait un louis pour être chez lui.

Comme Léon achevait cette phrase, un garçon entra et s'adressant à Cramoizan :

— Il y a là une personne qui désire parler au capitaine Cramoizan, dit-il.

— Comment est cette personne? demanda Jacques.

— C'est une vieille dame, grande, vêtue comme une religieuse, très maigre, avec des cheveux blancs.

Peyretorte, qui avait entendu, s'élança vers la porte de son cabinet, et l'ouvrit si précipitamment qu'il faillit renverser un monsieur passant dans le couloir.

— Mais faites donc attention, imbécile, dit le monsieur.

— Imbécile vous-même, riposta Peyretorte.

A sa voix, une femme aux allures de fantôme, qui se tenait mystérieusement dans un coin ténébreux du corridor, poussa un cri étouffé et s'élança vers l'escalier.

— C'est elle! c'est elle! s'écria Peyretorte qui voulut courir après sa victime.

Mais la personne que le banquier avait bousculée entendait continuer la conversation pleine d'aménités qui venait d'être entamée et, prenant Peyretorte au collet, elle lui dit :

— Vous êtes un vieux polisson.

— Tout ce que vous voudrez ; je vous fais des excuses. Je suis désolé, mais laissez-moi rattraper cette femme.

— A d'autres! riposta le quidam. Que peut vous faire une vieille mendiante ?

Le banquier, tremblant de colère, rageant d'avoir laissé échapper Clémence, le banquier se tourna vers son interlocuteur et lui dit :

— Monsieur, vous m'ennuyez. Si vous m'envoyez des témoins, je vous dénonce au procureur de la République.

Cette singulière déclaration, faite en un tel lieu, produisit sur celui auquel elle s'adressait un effet si extraordinaire, qu'il lâcha Peyretorte. Le banquier profita de sa liberté pour descendre l'escalier avec une agilité de jeune homme et pour s'élancer dans la rue afin de chercher à rattraper la vieille femme. Mais il était décidément trop

tard. Clémence avait réellement et totalement disparu.

Le banquier remonta philosophiquement dans le cabinet, où Céleste l'accueillit par les paroles suivantes :

— Tudieu ! mon superbe financier, quelle ardeur et quelle jeunesse ! Ah ! vous n'avez pas eu besoin d'en entendre bien long pour sauter après la femme qui était venue demander Cramoizan.

Peyretorte ne répondit rien.

— Il paraît, reprit Coquelicot, que ceci fait encore partie des innombrables secrets dont votre vie est émaillée.

— Mais, ma chère, je ne vous comprends pas.

— Je parle pourtant bien clairement.

— Laissez-moi achever. Au signalement que le garçon donnait tout à l'heure au capitaine, j'ai cru reconnaître une personne que je cherche depuis bien longtemps, et comme j'ai un intérêt considérable à la retrouver...

— Il y a probablement du vrai dans ce que vous me dites là. Mais il y a aussi du faux.

— Vous abusez de votre don de divination, ma chère.

— Mais, continua tranquillement Céleste, il me semblait que ce portrait de vieille dépeinte par le garçon pouvait s'appliquer à la sinistre dame que nous avons vue chez vous, Malbec et moi.

— Quelle idée folle ! ma chère.

— Et la précipitation avec laquelle vous vous êtes jeté sur la porte m'a confirmée dans mon opinion.

— Vous vous êtes promis de me faire enrager, n'est-ce pas, Coquelicot ? Eh bien, vous ne réussirez pas, dit le banquier en prenant ce biais pour ne pas répondre aux questions précises de Céleste.

Coquelicot reprit :

— Je devine tout ce qui vous intéresse ou tout ce que vous pensez, mon pauvre Crésus, comme dit Malbec ;

ainsi vous grillez d'envie en ce moment de me demander si je ne serais pas disposée à regagner mon domicile?

— C'est vrai, répondit brusquement Peyretorte.

— Merci de la franchise. Mais je ne veux pas être en reste avec vous. Non, mon cher, non, je ne veux pas rentrer. Je suis très bien ici et je compte y rester pour entendre la fin des discours de Cramoizan.

— Ah! je vous croyais moins patiente.

— Mais je ne veux pas vous ravir votre libre arbitre, ô le plus malheureux des escompteurs, et je vous permets de vous retirer.

— Comment?

— Voyez même si j'y mets de la délicatesse et de la discrétion : je vous autorise à partir seul pour pouvoir vous livrer à des recherches auxquelles vous n'avez pas renoncé.

— Mais vous?

— Eh bien quoi, moi?

— Qui vous reconduira?

— Ah ça, vous en êtes encore là, vous, un vieux loup de mer! Mais, mon ami, je me reconduirai moi-même, et je ne serai peut-être pas en plus mauvaise compagnie pour cela.

— Vous vous flattez, Céleste.

— Insolent!

Peyretorte paya le souper, prit son chapeau discrètement et avait déjà ouvert la porte pour se retirer, lorsqu'il rentra tout à coup et laissa flotter sur ses lèvres et dans ses yeux un sourire méchant.

Céleste le regarda :

— Il va se passer quelque chose, n'est-ce pas?

Peyretorte ne répondit à cette question que par un

clignement d'yeux. Et aussitôt on entendit dans le salon voisin une voix qui disait :

— Quel est celui d'entre vous qui se nomme Jacques de Cramoizan ?

— C'est moi.

— Eh bien, monsieur, en ma qualité de membre du Cercle des Topinambours, je viens prendre rang pour échanger avec vous un coup d'épée.

— Henri ! s'écria Jacques en s'adressant au garçon, donnez un verre à monsieur et versez-lui du côte-rôtie.

— Mais, monsieur, voulut réclamer le nouvel arrivant.

— Je suppose, interrompit Cramoizan, que mes procédés ne vous étonnent pas. Je ne fais qu'imiter les façons du cercle dont vous faites partie, où l'on m'a forcé de vider une bouteille de vin blanc et d'accepter cent dix mille francs.

— Vous avez raison, monsieur. Versez, garçon.

— Et maintenant, reprit le capitaine, nous vous écoutons, monsieur.

Coquelicot avait examiné Peyretorte depuis que ce dialogue était commencé. Le banquier semblait craindre que ce dernier champion des Topinambours ne sût pas se tenir très convenablement en société.

Mais lorsque Cramoizan lui dit : Nous vous écoutons ! Peyretorte reprit son mauvais sourire.

— Je n'ai pas besoin de rester plus longtemps, dit-il.

— Cet homme qui vient d'entrer là, c'est votre spadassin? lui demanda Coquelicot.

— Oh ! ma chère, quel vilain mot ! C'est le représentant de quelques membres du Cercle de l'Opéra.

— Enfin vous l'avez découvert, lancé et payé pour chercher M. de Cramoizan, et le tuer, si faire se peut ?

— Mais, ma bonne Coquelicot...

— Oh! appelez-donc les choses par leur nom, vous qui prétendez ne pouvoir supporter l'hypocrisie.

Peyretorte sourit.

— Vous n'avez réellement plus besoin de moi, demanda-t-il ?

— Non.

— Je puis donc me retirer ?

— A votre aise. Mais ne voulez-vous pas savoir comment votre homme va s'y prendre pour provoquer...

— Oh ! cela m'importe peu.

— Allez donc, mon cher.

Le duelliste suscité par Peyretorte avait expliqué son désir d'obtenir raison du capitaine.

— Ah! monsieur, lui dit Cramoizan, vous avez de la chance.

— En quoi ?

— Je viens de l'annoncer à ces messieurs, j'ai décidé que je ne me battrai plus que trois fois.

— Ah !

— Et vous avez failli arriver trop tard. Peut-être demain eussé-je reçu au saut du lit la visite de quelque friand de la lame. Mais je suis convaincu qu'il n'y en a pas de plus friand que vous.

— Peut-être, reprit l'homme.

— Vous êtes modeste, à ce que je vois, dit ironiquement le marin.

— Pourrais-je savoir quel jour j'aurai l'honneur de croiser le fer avec vous, monsieur? demanda l'envoyé du financier.

— Mais d'abord, monsieur, dit Cramoizan, nous voudrions bien avoir l'honneur de connaître votre nom.

— C'est trop juste. Je suis M. de Maguiche, répondit

le spadassin, et il fit passer sa carte à Cramoizan.

— Eh bien! monsieur de Maguiche, c'est maintenant une affaire entre vos témoins et les miens. Je ne puis fixer le jour où nous nous rencontrerons, pour cette raison bien simple que j'ai deux duels à vider avant de m'occuper du vôtre, et que, d'ailleurs, je puis être tué par l'un ou l'autre de ceux qui passeront avant vous.

— C'est bien, monsieur; je n'ai donc plus qu'à me retirer, dit Maguiche. J'attendrai l'issue de vos deux rencontres.

Cramoizan se leva pour reconduire son nouvel adversaire et celui-ci se disposait à sortir, lorsque la porte s'ouvrit brusquement et Coquelicot parut.

— Vous ici, madame! dit galamment le capitaine, quelle bonne étoile me vaut le plaisir de votre visite?

— Vous ne pourriez pas dire l'honneur?

— Je ne joue pas avec ce mot-là, madame. Mais entrez donc qu'on fasse à la jolie Coquelicot une belle place à notre festin.

Céleste était restée sérieuse et n'avait guère pris garde à ce que disait Cramoizan. Mais elle surveillait attentivement le sieur Maguiche.

Lorsque celui-ci se disposa à accentuer sa retraite, elle l'arrêta et lui dit :

— Non, restez, vous.

— Vous connaissez donc monsieur? demanda Cramoizan.

— Non, répondit-elle.

— Alors?

— Alors, je viens vous dire que vous ne pouvez vous battre avec lui.

— Et pourquoi?

— Parce que cet homme est un bravo payé pour vous tuer.

— S'il peut. Mais vous me portez un bien vif intérêt, madame, dit le capitaine. Permettez-moi de vous en remercier d'abord, et de vous demander ensuite la cause de cette douce sollicitude?

— Il n'y a là ni intérêt, ni sollicitude. Nous sommes deux ennemis, n'est-ce pas? dit Coquelicot en relevant la tête.

— C'est vous qui le dites, madame, répondit Cramoizan. Pour moi, je ne saurais vous haïr.

— Eh bien, moi, je vous déteste franchement et ardemment, mais si je vous combats, si je vous fais la guerre, je la veux loyale. Voilà pourquoi je viens vous dire : vous ne pouvez vous battre avec ce misérable.

Le personnage ainsi qualifié par Céleste bondit sous cette injure comme s'il eût reçu un coup de fouet.

— Permettez, ma belle, dit-il...

— Je ne permets pas, répondit Coquelicot en le regardant en face.

— Mais enfin, madame, reprit Cramoizan, il faut être bien sûr de son fait pour adresser à monsieur de pareilles insultes.

— Il ne m'est pas possible d'en douter, et, lorsque moi, votre ennemie irréconciliable, mortelle, je viens vous avertir, vous refusez de me croire?

— Votre parole, madame, répondit le capitaine sur un ton railleur, devrait me suffire, j'en conviens, mais je suis devenu sceptique depuis que je vis au contact de tout ce beau monde qui m'entoure.

— Que faut-il faire alors pour vous convaincre?

— Rien. Vous venez de vous déclarer mon ennemie,

cela seul me fait croire que, pour une raison dont je ne me rends pas compte, vous voulez me tromper.

— Allons donc !

— C'est de bonne guerre. Mais je ne tombe pas dans le piége.

— Tant pis pour vous.

Cramoizan s'inclina devant Céleste, puis se tournant vers le bravo de Peyretorte :

— J'attends vos témoins, monsieur.

— Un dernier mot, monsieur de Cramoizan, dit Coquelicot.

— Parlez.

— Cet homme est venu vous provoquer en qualité de membre du Cercle de l'Opéra ?

— Oui.

— Eh bien ! il a menti.

— Il ment comme un dentiste, appuya Tourseulles. Jamais il n'a mis les pieds aux Tobinambours.

— Dites donc, vous, interrompit brutalement le douteux personnage qui depuis un instant jouait un rôle si piteux, avez-vous un frère, un mari, un amant à qui on puisse demander des explications sérieuses ?

— Vous avez menti, reprit la jeune femme la tête haute. Vous n'avez jamais fait partie du cercle, et vous savez bien qu'on ne vous y recevrait pas.

— Qui a dit cela ?

— Celui qui vous paie.

L'homme se tut, Cramoizan le regardait depuis un instant dans les yeux et il se troublait visiblement.

— Ainsi, c'est vrai, vous n'êtes pas du cercle ?

A cette question succéda un silence absolu. Tous les convives du capitaine étaient attentifs. Cramoizan reprit d'un air obséquieux :

— Dans ce cas, monsieur, madame a raison ; je ne puis ous rendre compte d'une injure que je ne vous ai pas dressée, et je m'étonne que vous ayez pris la peine de ous déranger. Henri, ajouta-t-il en s'adressant au garon, ramenez monsieur dans la rue avec tous les égards ue vous voudrez.

— Pardon, dit Maguiche, vous ne m'avez pas insulté, nais je puis vous forcer à me demander raison en vous njuriant gravement.

Et il s'avança, la main levée.

Cramoizan bondit vers le spadassin, lui prit le bras et e serra si violemment, que celui-ci changea de figure.

— Vous tenez donc bien à gagner votre argent, mon bonhomme? Vous avez tort, car vous risquez fort, au contraire, de le perdre et de voir trouer votre poitrine. Ne me forcez pas à me mettre en colère, car je ne serais pas long à vous jeter par la fenêtre.

Cela dit, Cramoizan prit le sieur de Maguiche par les épaules, fit ouvrir la porte et lança dans le corridor celui qui désirait tant se mesurer avec lui.

— Nous nous reverrons, monsieur, cria le spadassin.

— Je ne vous le conseille pas, répondit le capitaine en lui fermant brutalement la porte au nez.

— Enfin! murmura Céleste.

— Je vous remercie, madame, de m'avoir empêché de faire une sottise. Quel que soit votre mobile, je vous en sais gré.

— C'est heureux, dit la jeune femme.

— Et maintenant, chère madame, reprit Jacques galamment, voulez-vous terminer la soirée en notre compagnie?

— Merci, répondit sèchement Coquelicot.

Et sans saluer personne, la jeune femme se dirigea

vers la porte, qu'elle ouvrit sans se retourner, puis elle disparut.

Cramoizan la suivit de l'œil en souriant, et l'accompagna d'un bon voyage goguenard.

— Avouez, dit-il ensuite à ses convives, avouez, messieurs...

— Ah çà! pourquoi ne vous adressez-vous jamais aux dames, Cramoizan? demanda une brune au minois chiffonné.

— Parce que je n'en connais pas.

— Eh bien! et nous?

— Oh! vous, répondit le marin, vous! vous devriez ne pas lancer en l'air de questions pareilles, parce qu'elles pourraient bien vous retomber sur le nez.

— Malhonnête!

— Avouez, messieurs, reprit Cramoizan, que je fais vraiment trop tous les frais. Je me bats tous les deux jours, et vous vous vantez d'être de mes amis : cela vous pose et ça m'est égal. Mais quand nous nous réunissons le soir, c'est encore moi qu'on croirait chargé de vous distraire. Ainsi, ce soir, nous avons eu une comédie en trois actes dont vous paraissez ne me savoir aucun gré.

— Quelle comédie?

— Comment, quelle comédie? D'abord une vieille femme qui est venue me demander et qui s'est évanouie dans l'ombre à l'aspect d'un personnage que, sans doute, elle a lieu de redouter. En sorte que, quand je me présente pour savoir ce que désire cette duègne, — car elle avait toutes les apparences d'une duègne, — sttt! évanouie! Puis, tout à coup, apparaît un spadassin que je prends pour un honnête homme! Un spadassin! j'en croyais l'espèce perdue. Celui qui vous est apparu ce soir

est peut-être le dernier de ce siècle et c'est à moi que vous devez de l'avoir contemplé.

— Il a manqué de tenue et de présence d'esprit, remarqua Tourseulles.

— C'est vrai, mais il nous a valu l'apparition de la belle Coquelicot, qui a été fort crâne et qui s'est manifestée sous un jour tout à fait nouveau. Elle s'est posée en ennemie loyale et franche. Et elle a fait une sortie fort remarquable. Voulez-vous que je vous le dise, mesdemoiselles, il n'y en a pas une de vous qui lui aille à la cheville.

— Oh! oh! réclama-t-on de toutes parts.

— Pas une. J'en suis fâché, mais c'est ainsi.

— Capitaine, dit tout à coup Lentillac en s'adressant à Cramoizan, il est bientôt trois heures et vous vous battez dans la matinée avec M. Pagan.

— Je ne l'ai pas oublié, mon ami. Aussi allons-nous nous retirer. Je prierai seulement M. Léon Tourseulles de rester ici après le départ des autres personnes. Je désire l'entretenir un moment.

— A vos ordres, mon cher.

— Delbos, Lentillac, reprit Jacques en s'adressant à ses deux témoins ordinaires, faites le quart sur le trottoir, j'irai vous rejoindre dans quelques instants.

Trois minutes après, Cramoizan et Léon se trouvaient seuls en face l'un de l'autre dans le cabinet si bruyant tout à l'heure. Le capitaine avait pris une physionomie sérieuse.

— Que désirez-vous ? lui demanda Tourseulles.

— Tout à l'heure, monsieur, répondit Jacques, vous avez lancé un mot que j'ai retenu, et c'est pour m'entretenir avec vous de l'idée que vous avez émise que je vous ai prié de rester.

— Je ne me rappelle pas exactement... dit Léon.

— Je vais fixer vos souvenirs. Vous m'avez proposé de jouer à la Bourse.

— C'est, ma foi, vrai.

— Eh bien, monsieur, comme je le disais tout à l'heure, je suis écœuré par ce que je vois et aussi un peu par ce que je fais dans le monde au milieu duquel je vis depuis trois semaines.

— Et vous voulez trouver d'autres distractions, vous réclamez à la vie de Paris des sensations nouvelles, des impressions plus puissantes?

— C'est tout à fait ma pensée que vous rendez avec un rare bonheur.

— J'en suis enchanté. Mais que puis-je de plus?

— N'êtes-vous pas employé chez un agent de change?

— Moi ?

— Ou chez un coulissier?

— Tiens ! c'est vrai. Je l'avais oublié, parbleu! s'écria Léon en éclatant de rire. J'exerce ma nouvelle profession depuis si peu de temps, que les quelques flacons vidés en votre société m'en avaient fait perdre la mémoire.

— Eh bien, puisque vous êtes employé chez un homme qui reçoit des ordres de bourse, je voudrais vous charger de faire pour mon compte quelques opérations.

— Je suis prêt, cher monsieur, dit Tourseulles, dont le front s'illumina.

— Seulement, reprit le capitaine, je n'ai jamais joué à la Bourse, et je ne connais pas un traître mot à vos manigances d'argent.

— Mais je puis vous mettre au courant en quelques minutes.

— C'est inutile, d'autant plus que je ne comprendrais pas. Je me suis fait expliquer le mécanisme de la hausse

et de la baisse, de la vente et de l'achat, mais je dois déclarer qu'on n'a jamais pu me faire entrer cela dans la tête.

— Eh bien, alors, achetez cinquante mille francs de rente dont cinquante centimes.

— Je ne comprends pas, mais j'achète.

— Bien, vous saurez demain à quel taux on vous les aura négociés, et si la cote dépasse ce chiffre, c'est que vous aurez gagné.

— C'est limpide. Quelle est la somme qu'il me faudra débourser?

— Six mille francs environ, pour commencer.

— Les voici. Mais encore un mot : comme je ne veux ni aller à la Bourse, ni paraître en aucun lieu où l'on puisse me soupçonner de spéculer, je vous serai bien reconnaissant de m'indiquer un endroit où j'aie la faculté de vous voir et de causer avec vous en toute sécurité.

Léon chercha un moment.

— Mais, parbleu! chez moi! s'écria-t-il enfin. Vous savez où c'est. Rien n'est plus simple.

— Chez vous, soit, répondit Jacques dont le cœur battait de joie, et qui n'avait laissé venir Léon au souper que pour obtenir ce résultat.

Il se leva, salua Tourseulles, et rejoignit ses deux officiers qui faisaient les cent pas sur le boulevard des Italiens.

— C'est le ciel qui a mis sur mon chemin cet aimable et mystérieux capitaine, se disait Léon en quittant le Café Anglais. Il me restera bien quelques plumes de ce volatile.

X

LES CLIENTS DE LÉON.

A partir de ce jour, Cramoizan parut se livrer au jeu de Bourse, avec une passion effrénée. Toutes les après-midi, il venait attendre Léon pour lui donner des ordres ou pour lui demander de prétendus conseils sur ce qu'il serait convenable de faire le lendemain. Tourseulles était enchanté et prenait décidément Jacques pour un imbécile ; sans remarquer que le capitaine était installé chez lui chaque jour, lorsqu'il rentrait de la Bourse.

Peu à peu, en effet, Cramoizan avançait l'heure de son arrivée chez Léon, si bien qu'il était forcé de l'attendre une demi-heure et plus. Ce temps-là passait pour le marin avec plus la prodigieuse rapidité, car Mlle Aline lui tenait, d'ordinaire, compagnie, presque toujours, d'ailleurs, aux côtés de sa mère. Celle-ci n'avait pas vaincu les préventions qui l'éloignaient de Cramoizan ; il lui était, au contraire, de moins en moins sympathique ; mais Léon avait ordonné qu'on traitât son aimable client avec des attentions toutes particulières, et cela suffisait.

Jacques était, du reste, le plus délicat des visiteurs et, s'il se laissait aller de temps à autre à quelques-unes de ces réflexions ambiguës si chères aux amoureux, le plus sévère, et le plus rigoureux des juges n'aurait pu rien y trouver à reprendre. Aline, de son côté, n'avait pas vu sans une secrète joie ces visites assidues devenir quotidiennes et se prolonger chaque fois davantage. Cramoizan lui parlait avec un respect profond dans lequel on devinait quelque chose de plus. Habituée à être dure-

ment traitée, elle avait d'abord su un gré infini à ce jeune homme de ses attentions.

Puis, peu à peu, elle s'était fait un besoin de ces douces conversations de tous les jours, dans lesquelles chaque mot prenait un sens spécial et charmant. Une phrase dite de certaine façon valait, pour elle, tous les compliments de la terre et elle devenait heureuse. Sous cette influence, un je ne sais quoi avait illuminé cette tête poétique et adorable. Autour d'elle on sentait une atmosphère radieuse, et lorsque, sous sa petite robe toute rayonnante d'une simplicité qui la grandissait, sa poitrine se soulevait un peu plus qu'à l'ordinaire, c'était un soupir de douce ivresse qui lui montait du cœur aux lèvres. Quoique Cramoizan eût tout fait pour éteindre la flamme de son regard; quoiqu'il eût résolu de ne laisser rien paraître de son amour jusqu'au moment où il se lèverait pour dire : Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur et la joie ineffable de consentir à être ma femme? Aline avait deviné ce doux et chatoyant secret.

Cramoizan, pour elle, était la loyauté incarnée. Elle ne s'était même pas demandé ce qu'il voulait, ce qu'il espérait, car elle n'en doutait pas. Une confiance aveugle l'animait.

Néanmoins, un sentiment de pudeur charmante la poussait aussi à dissimuler de tout son pouvoir ce qu'elle avait éprouvé. Elle se croyait bien seule à connaître ce délicieux mystère du premier amour qui venait de naître dans son cœur, comme une fleur unique et merveilleuse.

Et, cependant, si elle avait deviné Jacques, celui-ci, sans pouvoir être sûr d'être aimé, sentait qu'il y avait, entre Aline et lui, une flamme mutuelle.

Léon, lui, s'était-il aperçu de cela? Pas le moins du

monde. Cramoizan était pour lui un coffre presque inépuisable, et chaque fois qu'il le voyait auprès de sa sœur il ne pensait qu'à une chose, lui faire encore donner de l'argent. Le capitaine n'était pas tout à fait si ignorant en matière de Bourse qu'il avait bien voulu le laisser croire, et il manœuvrait avec assez d'habileté pour n'exposer que des sommes relativement minimes. Mais il se livrait à une multiplicité de petites opérations, grâce auxquelles il avait des prétextes pour passer le plus doux et le plus clair de son temps auprès d'Aline.

Le mois de janvier s'écoula ainsi. Jacques, sur un vœu de la jeune fille, avait mis terme à ses duels, même avant le dixième.

— Quel plaisir pouvez-vous éprouver, lui disait-elle, à faire du mal à vos semblables?

— Hélas! mademoiselle, je n'ai pas une seule bonne raison à vous donner pour justifier mes déplorables folies.

— Oh! je ne veux pas que vous vous jugiez aussi trop sévèrement. Vous êtes brave, et, pour un homme, c'est la première vertu.

— Comme pour la femme d'être bonne.

— Mais vous ne vous battrez plus, vous l'avez promis.

— Et je tiendrai ma parole, à moins que...

— Déjà une restriction!

— Il est des cas, mademoiselle, où un homme ne peut pas se soustraire à une affaire d'honneur.

Aline secouait la tête et ne répondait rien. Un jour, c'était le 25 ou le 26 janvier, Mme Tourseulles avait été forcée de sortir et elle avait laissé sa fille à la maison. Ce n'était pas sans une secrète et vive émotion qu'Aline avait vu s'approcher l'heure où elle devait se trouver seule avec Cramoizan. De son côté, lorsque Jacques ap-

prit que la mère d'Aline était absente, son premier mouvement, tout de délicatesse, fut de se retirer. Mais il pensa qu'après tout Aline était à ses yeux la plus pure et la plus chaste des femmes, et comme lui-même se serait reproché comme un crime même une pensée douteuse, il demanda à celle qu'il aimait tant, la permission de rester. Aline, qui n'avait point envie de le chasser, lui accorda sa requête sur le ton d'une femme qui se connaît, qui s'estime et qui ne craint rien. Après l'échange de quelques banales paroles :

— Je ne suis pas fâchée, lui dit-elle, que nous nous trouvions seuls un instants, monsieur de Cramoizan, parce que je pourrai avoir avec vous une conversation que la présence de ma mère rendrait tout à fait impossible.

— Vous voulez me parler de votre frère ? dit lentement le capitaine.

— Oui, monsieur.

— Je vous écoute.

— Léon nous a dit que vous vous serviez de lui comme d'intermédiaire pour des opérations de Bourse.

— Cela est vrai, mademoiselle.

— Je voudrais savoir si ce que vous faites s'appelle jouer.

— Oui, mademoiselle, cela s'appelle ainsi, répondit Cramoizan un peu confus.

— Alors, vous êtes joueur ?

— Non, mademoiselle, non, répondit Jacques de ce ton qui commandait la foi en lui.

— Si vous n'êtes pas joueur, pourquoi jouez-vous ?

Cramoizan resta fort embarrassé par cette question. Un roué n'aurait pas hésité à profiter de cette occasion unique. Il se serait jeté aux genoux de la belle enfant et lui aurait dit la vérité. Jacques eut même un moment la

tentation d'agir de la sorte et d'avouer ainsi de quel subterfuge il s'était servi pour se rapprocher d'elle. Mais il se rappela qu'elle était seule, à sa merci, et que des paroles d'amour — quoiqu'elles lui brûlassent les lèvres — ne devaient pas sortir de sa bouche en cette circonstance.

— Si je vous demande cela, reprit Aline, c'est que je voudrais savoir aussi ce que fait mon frère à la Bourse.

— Oh! pour cela, mademoiselle...

— Joue-t-il?

— Vous m'en demandez trop, je l'ignore.

— A-t-il un maniement de fonds?

— Il manie les miens toujours, mais ce n'est pas bien lourd.

— Croyez-vous qu'il occupe réellement la place dont il a parlé à ma mère?

— Je le crois, répondit hardiment Jacques, qui sentait une tristesse mortelle envahir Aline.

— Vous le croyez sérieusement?

— Sérieusement.

— Merci, monsieur de Cramoizan, votre réponse m'a soulagée; je craignais que Léon, qui est excellent, comme vous savez, n'eût pas eu le courage de rompre avec son passé, et que la Bourse ne fût pour lui qu'un nouvel expédient.

Cramoizan ne répondit pas.

La conversation, entrecoupée de petites finesses et de réticences, continua bientôt sur un ton un peu plus enjoué. Vers trois heures et demie, la sonnette retentit.

— Voici ma mère, probablement, dit Aline, car ce n'est pas encore l'heure de mon frère.

Elle alla ouvrir. Ce n'était ni Mme Tourseulles, ni son

ls. C'était un petit vieillard, qui demanda Léon. On le t entrer dans le modeste salon que nous avons entrevu t où se tenaient Jacques et Mlle Tourseulles. Le nouveau enu avait l'air radieux.

— N'est-ce pas monsieur de Cramoizan que j'ai l'honneur de saluer? demanda-t-il. Vous ne me reconnaissez pas? J'ai eu l'honneur de souper avec vous la veille de votre huitième duel.

— Oui, oui, en effet, je me souviens, se hâta de dire le capitaine qui, pour tout l'or du monde, n'aurait pas voulu qu'on parlât devant Aline des débordements auxquels il s'était livré pendant quelque temps.

— Et vous jouez à la Bourse, maintenant, je pense, selon le conseil de cet excellent Tourseulles?

— Ah! c'est Léon, dit Aline, qui vous a conseillé?

— Qui vous fait penser que je joue à la Bourse? demanda Cramoizan au petit vieillard.

— Mais, votre présence chez mon jeune ami.

— Vous avez raison, monsieur. Il serait inutile de nier. Je joue à la Bourse.

— Et vous faites bien, surtout si vous vous laissez guider par Tourseulles.

— Vraiment!

— Oui. Ne vous rappelez-vous pas qu'à ce souper l'autre soir...

Cramoizan frémissait chaque fois que le vieil homme rappelait la soirée du Café Anglais.

— Ne vous rappelez-vous pas que Tourseulles m'avait présenté à vous comme un homme n'ayant jamais rien gagné à la Bourse?

— En effet.

— C'était vrai. Jamais on n'avait eu d'exemple d'une mauvaise chance ou d'une maladresse semblable à la

mienne. Il suffisait que j'achetasse des actions pou qu'aussitôt elles se missent à baisser avec la plus éton nante rapidité.

— Et si vous en vendiez?

— Elles montaient. Ah! il fallait les voir monter répondit le vieillard en éclatant de rire. Et remarque que depuis vingt ans je poursuivais avec acharnemen un coup particulier qu'on m'avait enseigné en 1848. Ah ah! ah! j'étais un imbécile.

— Cet homme est fou, pensait Aline.

— Savez vous, monsieur, lui dit le marin, que vous de vez être un grand philosophe pour supporter avec ce sang froid et cette gaieté le souvenir d'une perte continuell pendant vingt ans?

— C'est une erreur, monsieur, je n'étais pas philoso phe du tout. J'avais la rage dans le cœur quand je per dais, et quand j'ai vu ma fortune s'en aller ainsi peu peu, je vous assure que j'ai cruellement souffert.

— Mais, pourquoi ne cessiez-vous pas de jouer?

— Eh! monsieur, j'aurais eu bien tort. Béni soit l jour où j'ai renconté Tourseulles. Il ne me restait plu que quarante et quelques mille francs. Léon m'a démon tré le plus victorieusement du monde qu'il fallait être en treprenant. D'après son conseil, j'ai mis tout mon avoi sur une seule carte.

Aline, entendant cela, frémissait de tout son corps.

— Il y a quinze jours, reprit le vieillard, et ce qu vous allez entendre va vous expliquer ma joie, il y a quinze jours, M. Tourseulles m'a fait acheter d'un seu coup huit cent mille francs de rente dont vingt-cinq centimes.

— Avec vos quarante mille francs? dit Aline stupé faite.

— Oui, mademoiselle, monsieur pourra vous dire que ien n'est plus simple.

— Oh ! moi, interrompit Cramoizan, je joue à la Bourse, mais je n'y comprends rien.

— Enfin, peu importe. Ce qu'il y a de certain c'est que depuis que j'ai acheté, il y a eu une hausse de plus le trois francs.

— Et vous gagnez ?

— Et je gagne plus de cinq cent mille francs. Mais justement voici Tourseulles. Qu'a-t-on fait à la fin de la Bourse ?

— De la hausse, de la hausse, toujours de la hausse. Ils sont fous, ma parole d'honneur, répondit Léon d'un ton bourru.

Aline regarda son frère et tressaillit.

— De la hausse ! répéta M. Darès, élargissant encore son sourire, et l'on croirait à vous entendre que c'est désespérant.

— Mais ce n'est pas si beau que vous pouvez le croire, répliqua Tourseulles.

— Comment, pas si beau ! répliqua le vieillard, quand je gagne plus de cinq cent mille francs ?

A ces mots, Léon regarda M. Darès d'un air égaré. Il pâlit légèrement.

— Ah ! tiens, c'est vrai, répondit-il, je l'avais oublié.

— Il l'avait oublié ! C'est admirable, dit le vieillard. Faut-il que ce gaillard-là ait la tête bourrée d'affaires pour oublier qu'il m'a fait faire un bénéfice aussi énorme.

Cramoizan observait Tourseulles, et il ne lui fallut pas longtemps pour deviner qu'il cachait de terribles secrets.

Darès reprit :

— Je viens vous demander, mon cher ami, ce que je dois faire. Nous sommes presque à la fin du mois, et il serait peut-être prudent de vendre.

— Pourquoi ?

— Comment, pourquoi? Mais pour réaliser. Ah ça, Tourseulles, vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette.

— Réaliser ! répondit Léon avec un mouvement d'effroi, gardez-vous-en bien. A la fin du mois, cela aura encore monté de deux francs, peut-être.

— Vous croyez ?

— Je le parierais.

— Eh bien ! je cours la chance. Ah ! si cela arrive, je ferai un gain prodigieux,

— Et moi, monsieur ? demanda Cramoizan d'un ton glacial.

— Ah ! vous, c'est autre chose, répliqua machinalement Léon.

— Alors, je perds.

— Qui a dit cela ?

— Vous-même, parbleu ! Puisque monsieur gagne, si, pour moi, c'est autre chose, c'est que je perds.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Vous avez fait une si grande quantité d'opérations, soit à la hausse, soit à la baisse, que, selon toute apparence, vous ne ferez qu'un médiocre bénéfice, mais, à coup sûr, vous ne perdrez rien.

Aline, toute pâle, écoutait son frère et cherchait à lire dans ses yeux. Elle ne s'expliquait pas les réponses douteuses qu'il faisait et dans lesquelles on devinait des mensonges. Pour cueillir un peu de courage, elle regarda Cramoizan qui l'observait à la dérobée. Mais lorsque celui-ci sentit le regard de la jeune fille se fixer sur

lui, il détourna les yeux et prit une pose d'indifférence affectée qui fit tout le contraire de l'effet qu'il attendait. Aline, en effet, ne se sentit plus la force de croire en son frère, et elle se leva pour se retirer.

— Je vous laisse, messieurs, dit-elle, causer de vos vilaines affaires d'argent.

— Messieurs, reprit Léon après quelques secondes de silence, je n'ai pas grand temps à vous consacrer aujourd'hui. Avez-vous des ordres à me donner ?

— Moi, non, dit Darès.

Le capitaine ne répondit pas.

— En ce cas, messieurs, permettez-moi de vous quitter.

Sur ces paroles, Tourseulles prit son chapeau et, sans avoir l'air de savoir ce qu'il faisait, il s'en alla, laissant le marin stupéfait. Quant au vieillard, il était tout à la joie de son immense gain, et il suivit son « cher ami », en s'étonnant qu'on pût être si sombre lorsque la rente montait de trois francs. Le capitaine n'avait plus de prétexte pour rester, et il se décida, lui aussi, à se retirer, sans avoir revu Aline, qui pleurait amèrement dans sa chambre.

Léon n'alla pas bien loin avec Darès. Ce qu'il voulait en faussant ainsi compagnie à ses deux clients, c'était se débarrasser d'eux. Il trouva bientôt un prétexte et rentra chez lui. Aline, les yeux rouges, avait repris sa place dans le salon, où vingt minutes auparavant elle écoutait d'une oreille ravie la voix douce et profonde de Cramoizan. La pauvre enfant ! elle venait de tomber de ce ciel où elle avait été emportée sur les ailes de ses illusions. Quand elle devina, aux paroles de son frère, que ce dernier n'avait pas consacré grand temps à manger tout l'argent qu'on avait mis à sa disposition, elle se sentit comme vio-

lemment éloignée de Jacques et, pour la première fois peut-être, elle vit clair dans son cœur.

Jusqu'à ce moment, bercée par la douce habitude de recevoir le capitaine et de causer avec lui, elle s'était abandonnée sans réflexion à ce plaisir. Mais, lorsqu'elle comprit dans quel abîme Léon venait de tomber, un horrible désespoir s'empara d'elle, car elle s'aperçut en même temps et qu'elle aimait Cramoizan et que la conduite de son frère la séparait de lui pour jamais. Elle était entraînée, elle, innocente, au fond d'un enfer avec le coupable. Et cet enfer, qui pouvait dire quelles souffrances il lui réservait, avec cette mère folle d'amour maternel et ce frère sans cœur !

Lorsque Léon rentra, il alla s'enfermer dans sa chambre. Cinq minutes après, Aline venait l'y rejoindre. A son aspect, le jeune Tourseulles laissa voir un mouvement de vive colère.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? lui demanda-t-il.

— Je veux te parler.

— Je n'ai pas le temps de t'entendre.

Aline accueillit cette réponse par un sourire amer. Elle était fermement résolue à rester et à parler, parce qu'en fille énergique, elle voulait savoir jusqu'où allait son malheur.

— Moi, dit-elle à Léon, je n'ai que ce moment pour te parler et je suis absolument décidée à en profiter.

— Que peux-tu bien avoir à me dire d'intéressant? Je te préviens que je ne suis pas disposé à causer amourettes ou chiffons.

— Est-ce que jamais ta sœur t'a demandé de semblables entretiens ?

— Tu ne veux pourtant pas, je pense, me parler politique?

Léon, au fond, était très faible, défaut assez fréquent chez les gens qui n'aiment pas le travail et qui sacrifient beaucoup aux plaisirs. Comme on le voit par les dernières paroles qu'il avait prononcées, il battait en retraite. Aline n'hésita pas à en profiter, et, sans répondre à la déplorable plaisanterie de son frère, elle lui dit à brûle-pourpoint :

— Léon, tu es en train de te déshonorer.

Tourseulles bondit à ces mots.

— Moi ? s'écria-t-il.

— Oui, toi.

Il y eut un court silence.

— Tu ne te rends pas compte, peut-être, de ce que tu as fait et mes paroles t'étonnent encore. C'est bon signe, s'il est temps de réparer le mal...

— Ah ça ! mais tu es folle, ma chère sœur.

— Non, je ne suis pas folle, et tu le sais bien ; c'est notre mère que tu rendras folle par de semblables écarts.

— Mais, encore une fois, quels écarts ?

— Écoute bien ceci : tu n'as jamais eu d'emploi chez un agent de change ou quelque chose d'approchant.

— Qui t'a dit cela ?

— Les dix mille francs que t'a donnés M. de Cramoizan et les trente mille du banquier Peyretorte sont déjà engloutis,

— Comment ?

— Tu as joué à la baisse et tu as tout perdu.

— Mais qui t'a dit cela ?

— Qui, malheureux? toi-même tout à l'heure. Il ne faut pas être extraordinairement clairvoyant pour deviner que ton cri : La hausse ! la hausse ! était celui d'un homme qui va être englouti dans un désastre.

— Ah ! tu comprends cela de cette façon, toi?

— Va demander à M. de Cramoizan s'il ne l'a pas compris comme moi, lui aussi?

A ces mots, Léon pâlit et garda le silence.

— Plût au ciel, reprit Aline, qui commençait à s'effrayer encore bien davantage de l'attitude de son frère que tes fautes ne fussent pas plus graves que cela !

— Quand tu auras fini ton sermon, Aline, je te répondrai, dit Léon qui pensa qu'il fallait payer d'audace s'il voulait sortir à son honneur de ce rude interrogatoire.

— Eh ! réponds donc tout de suite, mon frère, si tu peux te justifier. Je te jure que je serai heureuse, bien heureuse de m'être trompée.

— D'abord, ma chère Aline, nous ne sommes qu'au 26 janvier 1873 et la chance peut tourner.

— Quoi ?

— Il y a encore cinq jours avant la liquidation, et dans cinq jours...

— Ainsi, s'écria la jeune fille en interrompant son frère, c'est là ta justification ! Une chance improbable, voilà ta ressource. Tu avais quarante mille francs, tu les a engloutis en quinze ou vingt jours et nous allons retomber dans la misère.

— Mais puisque je te dis...

— Et notre mère qui t'aime trop, qui donnerait sa vie pour toi, tu vas en refaire une malheureuse, une pauvresse.

— Aline !

— Ah ! mon langage t'étonne, n'est-ce pas? Tu m'avais trouvée plus douce, plus résignée, plus obéissante jusqu'à ce jour. C'est que j'espérais encore en toi. Je croyais qu'il arriverait un moment où, par amour pour ta mère, tu aurais le courage de travailler. Eh bien, non ! tu n'as même pas voulu essayer.

— Ah ! tu m'ennuies.

— Je le pense bien, que je t'ennuie. Indifférent et égoïste, tu n'as cherché que des chimères et ton plaisir. Un homme loyal, généreux et bon est venu qui t'a offert une situation.

— Qui? Cramoizan?

— Tu l'as refusée.

— Oui, il m'aurait donné deux mille quatre cents francs par an. La belle aubaine!

— Je prie Dieu que tu ne sois jamais obligé de solliciter un emploi de moindre condition.

— Enfin!...

— Enfin, reprit Aline, auras-tu le courage de me dire au moins où tu en es, pour que je puisse doucement préparer notre mère à cette nouvelle catastrophe? Tu n'as plus un sou vaillant, n'est-ce pas?

— Mais je te répète que le mois n'est pas fini.

— Peut-être même dois-tu déjà des sommes que tu ne pourras pas payer.

— Oh! cela! dit sourdement Léon du ton d'un homme dont c'est le moindre souci.

— Comment! s'écria Aline, cela n'est rien à tes yeux? Mais alors qu'as-tu donc fait? Parle, parle, malheureux!

— Tu es vraiment trop intelligente, ma chère, dit Tourseulles. Je ne puis prononcer un mot sans que tu en tires des conséquences aussi imprévues que peu probables, et, puisque tu ne veux pas me laisser tranquille, c'est moi qui vais m'en aller.

— Voyons, Léon, reprit Aline. Tu as commis une nouvelle sottise, soit. Ta tête t'a emporté encore cette fois plus loin que tu ne pensais.

— Eh bien, après? interrogea Tourseulles.

— Eh bien, il faut aviser à te tirer encore de ce mauvais pas.

— Comment, tu connaîtrais un moyen?

— Oui.

— Lequel?

— Vendre ta chambre à coucher. Des connaisseurs ont affirmé qu'il y avait là des richesses.

— Ce serait un sacrifice inutile, dit Léon en prenant son chapeau.

— Malheureux! murmura Aline, tu n'es plus un honnête homme.

Léon sortit et Aline resta seule.

— C'est bien fini, dit-elle lentement en fermant les yeux, comme si elle voulait revoir dans sa mémoire une image qu'il fallait oublier. Que ce dernier coup est dur! Mais peut-être était-il nécessaire pour me faire comprendre toute la folie des illusions par lesquelles je me laissais bercer. Ce n'est pas, du reste, le moment de se décourager, car que vais-je devenir avec ma pauvre mère anéantie? Pourvu que ce malheureux Léon n'ait pas encore été plus loin que je ne le soupçonne. Pourvu qu'il n'ait pas... Oh! ce serait horrible.

A partir de ce moment, les journées s'écoulèrent, pour Aline et en même temps pour Léon, avec une effrayante rapidité.

Enfin la catastrophe arriva. La chute fut cent fois plus profonde que ne l'avaient prévu Aline et Cramoizan. Dès les premiers jours de la liquidation, on apprit que Léon ne pouvait payer ses différences. Cela ne surprit pas beaucoup de monde. On avait prédit cet accident en maint endroit, et notamment au Cercle des Topinambours. Quelqu'un avait même ajouté :

— Si le commissaire de police n'est pas invité à lui offrir un gîte, il n'y aura que demi-mal.

Quant à lui, il avait provisoirement disparu. On le

disait en Belgique. En réalité il était chez sa mère où personne n'était admis à le voir. A tous ceux qui se présentaient, on répondait invariablement :

— M. Léon Tourseulles n'y est pas et nous ne savons même ce qu'il est devenu.

Pendant ce temps, les infamies qu'avait commises le jeune homme se dévoilaient une à une. On racontait dans le monde de la Bourse, et même ailleurs, mille histoires plus ou mois extraordinaires dont Léon était le déplorable héros. Mais il en était une qu'on ne connaissait pas encore, celle de M. Darès, l'homme qui avait toujours perdu. Ce vieillard incorrigible, mais au fond sympathique à force d'être naïf, avait nagé plus de huit jours dans la joie la plus pure qui ait rempli l'âme d'un mortel. C'était un sourire perpétuel. En dormant, il murmurait des mots parfumés d'allégresse. Il était surtout heureux de gagner. L'argent qu'il devait toucher n'était pour lui qu'une chose secondaire. Il avait cessé de perdre, tout était là. La veille de la liquidation, il était venu trouver Tourseulles, qui tâchait de faire encore bonne contenance à la Bourse, et lui avait dit :

— Je gagne actuellement six cent mille francs passés.

Un rire immense accompagna ces paroles et il prononça les mots *je gagne* sur un ton intraduisible. Il y avait dans son inflexion de voix un composé de triomphe et de volupté.

— Après? lui demanda Léon, pour qui ces transports étaient le plus cruel supplice.

— C'est à vous que je dois cela.

— Oui, ensuite?

— Vous ne savez pas de quel bonheur vous m'avez

accablé. D'abord, si j'avais perdu, j'étais un homme ruiné, un homme mort.

— Mais, mon cher, tout cela, je le sais. Ce n'est pas, j'imagine, pour ajouter un couplet à la chanson dont vous me charmez depuis une semaine que vous êtes venu me trouver en un jour comme celui-ci, où se livre la dernière et solennelle bataille du mois?

— C'est vrai.

— Bataille où il y aura des morts probablement, ajouta Léon d'un voix sombre.

— Je pense que vous parlez au figuré, mon ami.

— Parbleu, répondit Tourseulles en essayant de sourire. Mais, au nom de Dieu, que voulez-vous de moi?

— Oh! bien peu de chose. Je vais vous laisser tranquille. Ne vous fâchez pas.

— Affreux bavard!

— Dites-moi seulement le nom de l'agent de change chez lequel je pourrai aller toucher mon gain.

— Vous savez qu'on ne paie que le 5, dit Léon.

— Quoique je n'aie jamais eu le bonheur de toucher avant ce mois-ci, je savais cela. Eh bien, mon ami?...

Léon sembla chercher.

— Présentez-vous chez l'agent de change Grandmartin, le 5, et demandez votre compte.

— Grandmartin?

— Oui.

— Merci; et maintenant je vous laisse.

Darès s'était endormi là-dessus. Sa joie, il la portait avec lui partout, comme Bias, et c'était tout ce qu'il avait, ainsi que le philosophe.

XI

LA CRISE.

La déconfiture de Tourseulles était publique depuis trois jours. Il n'était question partout que des méfaits du jeune homme, et, sauf peut-être les intéressés, personne n'ignorait les infamies dont il s'était rendu coupable.

Coquelicot, le 3 février, se présenta de bonne heure chez Peyretorte.

— Connaissez-vous un journaliste financier? lui demanda-t-elle.

— J'en connais vingt.

— J'en veux un seulement.

— Pourquoi faire?

— Voilà : Tourseulle a joué sous le nom de Cramoizan, il a perdu, et Cramoizan sera exécuté à la Bourse d'aujourd'hui.

— Bon! mais il peut payer.

— Certainement; seulement, il ne se doute de rien et nous pouvons en profiter pour le compromettre.

— C'est vrai. Eh bien, oui, j'ai un journal et un journaliste à ma dévotion.

— Voici l'article tout fait, dit Coquelicot.

— Peste! vous êtes une femme de précaution, remarqua Peyretorte. Je vais l'envoyer à *la Cagnotte*.

— C'est le nom de votre journal?

— Oui.

— Parfait ; au revoir!

— A bientôt! répondit le banquier, qui murmura en *à parte:* et je ferai d'une pierre deux coups; car Cramoizan qui voudra, une réparation, sans doute, trouvera quelqu'un à qui parler.

Cela dit, il sonna, donna quelques ordres à voix basse à l'un de ses commis, eut un sourire et sortit.

Que se passait-il entre-temps chez Léon?

Seule, Aline y avait gardé son sang-froid. Dès le premier jour, Mme Tourseulles, prévenue par sa fille avec mille précautions, n'avait pas voulu croire d'abord à ce qu'elle apprenait.

— Tu détestes ce pauvre Léon, s'était-elle écriée, et tu imagines des histoires affreuses.

— Mais, vous savez bien, mère, que jamais je n'ai élevé une plainte contre lui.

— Oh! murmura d'un air de doute Mme Tourseulles.

— J'avais bien le droit de demander ce qu'est devenu mon patrimoine, n'est-ce pas, mère?

— Tu vas reprocher...

— L'ai-je fait? m'avez-vous entendue plaindre?

La mère ne répondit pas.

— Aujourd'hui, il s'agit de l'honneur, ma mère, et il ne nous restait absolument plus que cela, car Léon m'a avoué que la vente de sa chambre à coucher ne couvrirait pas ce qu'il doit.

En entendant ces paroles, Mme Tourseulles avait donné les signes d'une agitation des plus violentes. Sa tête, mal organisée, ne pouvait supporter cette idée que son enfant était un misérable.

— Mon fils! s'écria-t-elle, mon Léon! qui l'accuse?

Aline resta silencieuse.

— Tu as parlé d'honneur, seul bien qui nous reste. Qu'est-ce que cela veut dire?

La jeune fille ne souffla pas un mot.

— Est-ce que quelqu'un oserait dire que mon fils est un voleur? C'est toi, malheureuse, qui prétends cela. C'est toi, n'est-ce pas, toi seule? Que t'a donc fait cet enfant, pour que tu inventes contre lui...

— Ma mère, dit Aline, c'est lui-même qui avoue et demande pardon.

A ce mot de pardon, et pour la première fois de sa vie, Mme Tourseulles n'ouvrit pas ses bras en appelant son fils comme elle avait trop l'habitude de le faire.

— Mais enfin, quel crime a-t-il commis? demanda-t-elle d'un air égaré.

— Je ne sais encore. Peut-être n'a-t-il été qu'imprudent une fois de plus.

Mme Tourseulles respira bruyamment, comme soulagée.

— Mais il faut tout prévoir, et l'on ne sait pas si ses ennemis, car tout le monde a des ennemis, ne parviendront pas à le faire passer pour un coupable.

Aline, effrayée par l'état dans lequel se trouvait sa mère, n'osait plus continuer. Plus pâle qu'une morte, la pauvre enfant avait aux pommettes ces fatales couleurs roses qui font ressortir la pâleur davantage. De sa poitrine oppressée s'échappait une respiration sifflante, et la toux de la poitrinaire, qui avait disparu depuis un mois, se fit entendre à plusieurs reprises.

— Mais tu souffres, toi, dit Mme Tourseulles qui, pour la première fois, peut-être, pensait à sa fille.

Aline eut un sourire de reconnaissance qui s'effaça bientôt, quand la mère ajouta :

— Il faut que tu ne me dises pas tout, car tu ne serais pas plus malade si Léon n'était pas plus coupable.

Ainsi, le mal de sa fille ne lui servait qu'à mesurer la grandeur des fautes de son fils. Cette fois, la jeune fille

n'eut pas le courage de prendre tant de circonlocutions.

— On peut venir d'un moment à l'autre pour l'arrêter, dit-elle.

— L'arrêter! répéta la vieille dame, qui poussa un cri de lionne blessée. L'arrêter! mon fils! mon fils!

Tout l'amour maternel de cette femme venait de se réveiller à cette idée qu'on pouvait conduire son fils en prison. Elle ne pensait plus qu'il était un misérable; pour elle, tout s'effaçait devant cette idée qu'on viendrait l'arrêter.

— Il faudra me tuer pour l'arracher de mes bras, dit-elle au comble de l'exaltation.

Elle se promenait avec une sorte de fureur dans le petit salon, et l'on sentait qu'il y avait quelque chose de la bête fauve dans ce sentiment maternel poussé jusqu'à la folie.

Tout à coup elle se retourna :

— Mais où est Léon? où est-il?

Au même moment, le jeune Tourseulles arrivait. Il entra, sombre, puis il jeta un regard sur sa mère qui, à son aspect, commença à craindre qu'on ne l'eût pas trompée.

— Le voilà, ma mère, votre fils, interrogez-le.

— Léon, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? demanda Mme Tourseulles.

— Quoi donc?

— Que tu es coupable, que tu as compromis jusqu'à l'honneur de ton nom... que peut-être tout à l'heure on viendra...

La pauvre femme s'arrêta. Elle n'osait pas dire le mot. Aline l'observait et s'effrayait. Mme Tourseulles avait un air égaré, et dans ses yeux passaient comme des éclairs de folie.

— Tu ne veux pas me répondre? dit-elle d'une voix ouce.

— Que me demandes-tu, d'abord? répliqua Léon sur n ton plus que rude. Si je suis coupable? Parbleu! on e chante que cela dans tout Paris.

— Mais coupable de quoi, malheureux?

— Coupable d'avoir joué à la Bourse, coupable d'avoir erdu.

— Quel argent as-tu joué? quel argent as-tu perdu? lemanda Aline d'un ton d'autorité.

— A quoi bon discuter cela? répondit Léon avec une orte de cynisme.

— Tu nous entraînes dans ta honteuse chute, et nous ivons le droit de savoir quel est le crime que nous, victimes innocentes, allons expier.

— C'est donc une confession?

— Oui, dit Aline résolûment.

— Eh bien, j'ai joué à la baisse avec l'argent de Darès.

— De M. Darès! s'écria la jeune fille avec effroi, de cet homme qui est si joyeux d'avoir gagné une seule fois dans sa vie!

— Oui.

— C'est horrible cela, monsieur, dit Mme Tourseulles.

— Et ensuite? demanda Aline.

— J'ai aussi employé pour mon usage personnel les couvertures que me donnait chaque jour Cramoizan.

— Et enfin?...

— Et enfin, répondit Léon, dominé par l'ascendant que sa sœur venait de prendre sur lui, il y a sept ou huit autres personnes qui perdront avec moi leur argent, sans compter les agents de change.

— Ah! murmura la vieille dame, qui se laissa tomber sur un fauteuil, anéantie.

— Et croyez-vous maintenant, ma mère, qu'on puisse venir arrêter Léon? demanda la jeune personne.

— L'arrêter!! l'arrêter! répéta Mme Tourseulles sur un ton dolent.

Le coup était trop fort. La malheureuse dame qui, dans sa vie, n'avait eu qu'une seule passion, son fils; qui le regardait comme le plus noble, le plus beau, le plus chevaleresque, le plus loyal et le plus honnête des hommes, la malheureuse le retrouvait avili, déshonoré. Quelques jours auparavant, elle avait supporté l'abandon et la misère sans cesser d'aimer cet enfant prodigue; mais cette fois, elle ne pouvait résister à pareille épreuve. Ce n'était pas son amour maternel qui allait sombrer dans cet orage, c'était sa raison. Mme Tourseulles allait devenir folle, et, chose singulière, c'était sa faiblesse coupable pour son fils qui allait surnager dans son intelligence éteinte.

— Vous êtes bien heureux, monsieur, dit-elle tout à coup en se levant; si votre père eût été vivant, il vous aurait tué.

Ce furent les dernières paroles empreintes de bon sens qu'elle prononça. Quelques minutes après, elle revint vers son fils et lui dit :

— Léon, tu ne te douterais guère d'une chose; on m'a dit du mal de toi.

Et elle ricana d'un air hébété.

— Ma mère! s'écria Aline en s'élançant vers la pauvre dame, ma mère, regardez-moi.

— Laisse-moi tranquille, toi. Je ne veux pas que tu me dises de ces horribles choses sur mon Léon. D'abord ce n'est pas vrai, et puis, après tout, quand ce serait vrai, est-ce qu'on espère que je cesserai d'aimer mon fils.

— Regarde ce que tu as fait, dit Aline à son frère.

— Te rappelles-tu quand tu étais tout petit? reprit la vieille dame. Il y avait une chanson que tu aimais; je ne l'ai jamais oubliée.

Léon semblait changé en statue. Cette fois son cœur se réveillait. Il n'avait pas prévu cet horrible dénouement. Sa mère folle! Depuis deux jours il s'attendait à tout, à tout, excpté à cela. On serait venu l'arrêter, certes son étonnement eût été modéré. Cramoizan, Darès, Peyretorte, bien d'autres seraient venus le souffleter en pleine rue, c'était dans l'ordre des choses possibles. Mais cela : sa mère folle? Non, il n'y avait pas songé, et il en restait anéanti. Cette pensée s'emparait même tellement de lui qu'il lui sembla qu'elle grandissait, qu'elle grandissait, et que bientôt sa tête ne serait plus assez grande pour la contenir et qu'il faudrait bien qu'elle éclatât.

— Est-ce que je deviendrais fou, moi aussi? se demanda-t-il à haute voix.

— Plût au ciel! murmura sa sœur qui ne prévoyait que trop comment tout cela allait finir.

Mais il fallait s'occuper de la vieille mère, maintenant, et la soustraire au moins momentanément à l'influence pernicieuse sous laquelle elle se trouvait. Aline parvint à lui inspirer quelque confiance, et, quoiqu'elle appelât déjà sa fille madame, elle consentit à lui obéir. M[me] Tourseulles se laissa conduire dans sa chambre.

Alors Aline revint auprès de son frère, qui était resté à la même place, absolument inerte.

— Léon, lui dit-elle en le secouant par le bras, je ne veux pas te parler de ce qui vient de se passer. Tu as commis le crime le plus grand qu'un homme puisse commettre; tu es un parricide. Au point où nous en sommes, nous n'avons, n'est-ce pas? aucune espèce de ménagements à garder, et il faut appeler les choses par leurs noms.

— Comme tu voudras.

— Les diverses fautes que tu as commises dans le courant du mois dernier, reprit Aline, s'appellent, dans la langue des hommes chargés de veiller sur la société, des escroqueries.

A ce mot Léon eut un soubresaut.

— Ah ! je sais que c'est dur d'entendre cela, mon frère, mais il faudra bien s'y habituer, car depuis hier je suis la sœur d'un voleur, moi qui n'ai rien fait pour cela.

Et la malheureuse enfant n'y put plus tenir et éclata en sanglots déchirants. Léon ne savait que dire. C'était une nature faible et molle. Il s'était laissé mener par ses passions, et, on pouvait le dire maintenant, il se repentait de toute son âme. Tout ce qu'on lui eût proposé il l'eût accepté pour réparer le mal qu'il venait de faire. Malheureusement il n'était au pouvoir de personne de rendre à Mme Tourseulles la raison, à lui l'honneur. L'exclamation d'Aline l'avait frappé en pleine poitrine, et pour la première fois, peut-être, il comprenait toute l'étendue de son infamie. Il voulut donner à sa sœur une lueur d'espérance.

— Mais tout n'est pas perdu encore, dit-il. Je puis trouver de l'argent.

— Où donc ? lui demanda la jeune fille en comprimant ses sanglots.

— Mais j'avais des amis.

— Est-ce qu'un misérable comme toi a le droit de croire qu'il a encore des amis ?

— Alors, je n'ai plus rien à dire.

— Non. Seulement il faut faire ton bilan. Car enfin, rendre quelque chose à quelqu'un c'est encore le seul moyen de prouver qu'on n'est pas un scélérat endurci. Quelles sont les sommes dont tu as ainsi abusé ? Commen-

çons par le plus malheureux de ceux à qui tu as dérobé leur bien, M. Darès.

— Quarante-trois mille francs.

— M. de Cramoizan ?

— Douze mille francs. Mais...

— Quoi donc?

— Je l'ai engagé à son insu pour de fortes sommes et à l'heure qu'il est il perd cent vingt mille francs.

— Oh! quel abîme! s'écria la jeune fille, quel abîme! Et encore en verrons-nous le fond? Continuons. M. Peyretorte?

— Les trente mille francs...

— De ton prétendu cautionnement. Et les autres?

— Les autres! Pagan, Verduran, Lagrange, Mercier, chacun pour trois mille francs. Blanchard et Courbin pour quinze cents francs chacun.

— Est-ce tout?

— Oui.

— Donc, avec ce que perd par ta faute M. de Cramoizan, cela fait deux cent vingt mille francs qu'il te faudrait pour désintéresser ces gens-là, sans préjudice de la perte que tu leur as fait éprouver en ne remplissant pas les ordres qu'ils t'avaient confiés?

— Oui.

— Espères-tu trouver ces deux cent vingt mille francs?

Léon baissa la tête.

— Tu possèdes une chambre à coucher que j'ai fait estimer hier, reprit Aline.

— Eh bien? demanda Léon qui se raccrocha à ce dernier espoir.

— En bloc on paierait soixante mille francs.

— Vraiment?

— Oui. En détail elle pourrait monter plus haut. J'ai

pensé qu'il était plus honnête de lui faire produire un chiffre élevé, et le commissaire-priseur a dû commencer le nécessaire pour organiser cette vente dans le plus bref délai.

— Et que ferons-nous?

— Nous paierons jusqu'au dernier sou M. Darès ainsi que les autres amis du Cercle de l'Opéra, et, pour le reste, nous nous en remettrons à la générosité de M. Peyretorte, qui peut-être consentira à ne pas te faire expier cet abus de confiance.

— Oui, mais Cramoizan?

— Il faudra aussi, dit Aline, lui demander... Comme tu l'as trompé, lui, le plus loyal des hommes! Mais ce n'est pas encore fini.

— Je ne vois plus...

— Avant que les arrangements aient pu être pris avec tout le monde, dit Aline, il se peut que l'un de tes créanciers aille déposer une plainte.

Léon tressaillit.

— Il ne faut pas qu'on te trouve ici. Nous avons, au sixième, une chambre de bonne dans laquelle se trouve une sorte de soupente où, en cas d'alerte, tu pourras te cacher, et que le plus fin policier ne parviendrait pas à découvrir. Tu t'installeras dans cette chambre dès ce soir, et j'irai t'y porter à manger deux fois par jour. Une fois le danger passé, tu partiras pour l'Amérique, pour l'Inde, pour où tu voudras.

— Et toi, que deviendras-tu? demanda Léon.

— C'est une question que tu poses trop tard, mon frère.

Le lendemain, ce fut, toute la journée, une véritable procession de créanciers et de dupes. Parmi ces visiteurs, Aline dut recevoir aussi Peyretorte. A l'expression du

désir que celui-ci manifesta de voir Léon, la jeune fille répondit que son frère était absent.

— Vous voulez dire sans doute, mademoiselle, qu'il est en fuite? dit-il brutalement.

Aline baissa la tête et ne répondit pas pour ne point mentir.

— Voulez-vous me faire l'honneur de me recevoir une minute, mademoiselle?

— Entrez, monsieur, répondit Aline simplement et du ton d'une fille qui saura se faire respecter.

Ils s'assirent.

— Mademoiselle, dit Peyretorte, votre frère n'est pas en fuite.

— Mais, monsieur.

— J'ai d'excellentes raisons pour ne pas croire au mensonge pieux que vous venez de faire.

— Monsieur, je ne m'abaisserai pas, répliqua la jeune fille, à prouver que Léon n'est pas ici.

— Oh! certes, il n'est pas dans cet appartement, j'en suis bien sûr; quelque naïf qu'il soit, il devait comprendre que la justice viendra le chercher ici.

— La justice?

— Ce mot, vous étonne, mademoiselle? demanda Peyretorte.

— Non, monsieur, répondit froidement Aline qui, à la fin, se retrouvait elle-même. Ce que je voudrais savoir, c'est le nom de la personne à la requête de laquelle la justice viendrait instrumenter ici?

— Cette personne, c'est moi.

— Je m'y attendais. Eh bien, monsieur, qu'on cherche Léon.

— Voyons, mademoiselle, écoutez-moi bien. Depuis quelques instants nous parlons comme des adversaires,

tandis qu'il serait si facile de ne causer que comme de bons amis.

— Ce n'est pas moi, monsieur, qui ai lancé la première une menace.

— Vous avez raison. C'est moi qui ai été trop loin du premier coup. Mais je ne vois pas madame votre mère. Je ne serais pas fâché qu'elle entendît ce que j'ai à vous dire.

— Ma mère n'est pas visible.

— Votre frère, mademoiselle, m'a frauduleusement soustrait une somme de trente mille francs. Cet argent, qu'il devait employer en un cautionnement, je pensais qu'il le placerait à la Caisse des consignations, selon l'usage. C'était donc un dépôt plutôt qu'un prêt que je consentais en sa faveur. Or, M. Tourseulles, au lieu d'agir ainsi, s'est servi de mes fonds pour un autre usage et a joué à la Bourse. Je me suis assuré que mes trente mille francs n'ont été versés dans aucune caisse publique ; je suis sûr, d'autre part, qu'à la dernière liquidation, Léon a perdu des sommes importantes, parmi lesquelles on compte celle que je lui avais si généreusement offerte.

— Tout cela, monsieur, je le savais.

— Eh bien, mademoiselle, je viens vous offrir de vous sauver, de sauver votre frère au lieu de le perdre.

— Vous !

— Oui, moi, mademoiselle, cela paraît vous surprendre.

— Pardonnez-moi, monsieur, Dieu nous a si cruellement frappés qu'il m'est bien permis de ne plus croire aux généreux sentiments. J'avoue que je n'attendais plus rien des hommes.

— Pas même de M. de Cramoizan ?

A cette insolente question, Aline, se leva pâle, indignée.

— Qui vous a permis de m'insulter ? s'écria-t-elle.

Peyretorte eut un mauvais sourire obséquieux.

— Pardonnez-moi à votre tour, mademoiselle, dit-il, mais on m'avait affirmé que le capitaine était assez assidu dans cette maison ces jours derniers, et je vous estime trop pour avoir eu quelque mauvaise pensée en parlant de M. de Cramoizan, qui aurait plus de bonheur qu'il n'en mérite s'il devait vous épouser.

— Vous avez parlé tout à l'heure de sauver mon frère ; seriez-vous assez bon pour me dire comment ?

— Voici, mademoiselle, reprit Peyretorte en tirant de sa poche deux plis cachetés, voici d'abord une plainte en escroquerie contre M. Léon Tourseulles, que je puis envoyer au parquet quand je voudrai.

— Je ne vois pas...

— Attendez. Voici, d'autre part, une déclaration par laquelle je reconnais que je devais à Léon les trente mille francs que je lui ai prêtés.

— Je ne comprends pas davantage.

— Si monsieur votre frère entre en possession de la seconde de ces pièces, c'est-à-dire de ma déclaration en sa faveur, il est clair que la plainte déposée contre lui n'a aucune valeur.

— C'est vrai.

— Je viens donc vous offrir de le mettre en mesure de conquérir ce pli.

— Et de quelle manière ?

— D'abord veuillez me dire où il est.

— Ceci n'est pas mon secret, monsieur, et je ne puis vous répondre.

— Au reste, peu importe. En réalité, il vaut autant que vous sachiez cela tout de suite. Le salut de votre frère est dans vos mains.

— Dans mes mains ?

— Oui, mademoiselle.

— Parlez donc, monsieur.

— Voici ce que j'ai à vous proposer : non-seulement j'abandonnerai ma plainte contre votre frère, mais encore je lui fournirai les moyens d'aller vivre à l'étranger, car la vie à Paris est impossible pour lui. Enfin je m'engagerai à assurer l'existence de madame votre mère, à la condition...

— A la condition ? répéta la jeune fille.

— A la condition que vous voudrez bien consentir à devenir Mme Peyretorte.

— Moi ! s'écria Aline épouvantée.

— Mon nom, j'en conviens, n'est pas très aimable, mais vous saurez lui donner en le portant toute la grâce qui lui manque.

— Moi ! moi ! répétait Aline abasourdie. Et l'image souriante de Jacques passait devant ses yeux comme une vision. A travers les larmes qui déjà débordaient de ses paupières, elle voyait s'évanouir cette image si chère, ce bonheur qu'elle avait entrevu.

— On dirait, mademoiselle, que je vous fais peur...

Aline ne répondit pas d'abord ; mais elle se sentait le couteau sur la gorge, et elle était assez courageuse fille pour accepter ce cruel et terrible sacrifice. L'honneur de sa famille était dans ses mains. D'elle seule dépendaient l'avenir de son frère et peut-être la santé de sa mère, car qui sait si on ne parviendrait pas à lui rendre la raison ? Cependant, elle hésita encore. Enfin, elle eut la force de reprendre la parole.

— L'honneur que vous voulez me faire, dit Aline d'une voix que l'émotion brisait, me surprend au-delà de tout ce que je puis dire.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je suis pauvre et que mon frère...

— N'achevez pas. Le jour où je vous ai vue pour la première fois j'avais rêvé un bonheur dont je sais que je suis indigne, dit Peyretorte en s'inclinant, et je bénis la conduite de votre frère, puisqu'elle m'a donné assez d'audace pour oser demander votre main.

— Cela veut dire, hélas! que je suis réduite à me vendre.

— Oh ! mademoiselle !

— Quoi qu'il en soit, monsieur, veuillez m'accorder deux jours de réflexion. Il y aura du reste des formalités à remplir pour que notre union puisse s'accomplir.

— Que voulez-vous dire?

— Que je suis mineure, monsieur, et que depuis le crime de son fils ma mère n'est plus en état d'exercer ses fonctions de tutrice.

— Si je comprends bien, dit Peyretorte, madame votre mère aurait subi un dérangement d'esprit?...

— Passager, je l'espère, mais qu'il faut bien avouer en présence de la proposition que vous me faites.

— Vous me demandez deux jours, mademoiselle, pour réfléchir, je ne veux point vous presser.

— Mais marché pour marché, dit Aline, je pense que, jusqu'à ce que je prenne une décision, mon frère n'aura rien à craindre, même de ses autres créanciers.

— Bien entendu.

— Veuillez donc revenir après-demain, monsieur.

— Ne désirez-vous pas, mademoiselle, que je vous envoie un médecin pour examiner Mme votre mère?

— C'était là le plus cher de mes vœux et je vous remercie d'y avoir pensé.

Le banquier se retira fort joyeux et se rendit aussitôt chez le docteur Malbec qui, en le voyant entrer, lui cria :

— Mon bon Peyretorte, je viens de faire une découverte. Vous êtes un imbécile.

— Que signifie ce singulier accueil? demanda le banquier d'un ton pincé.

— Cela signifie que, pour un homme de ressources, vous avez été bien maladroit dans l'affaire Cramoizan.

— Comment l'entendez-vous ?

— C'est vous, n'est-ce pas, cher ami, qui avez suscité contre cet Amadis tous les défenseurs malheureux du Cercle des Topinambours?

— Mais oui.

— C'est vous, par conséquent, qui avez retenu à Paris un homme qui ne demandait qu'à retourner à son bord et à nous débarrasser de sa présence ?

— C'est encore vrai.

— Vous avez fait là une assez ridicule manœuvre, même à votre point de vue. Cramoizan a blessé tous vos champions, et cela parce qu'il n'a pas voulu les tuer. Il a fait la connaissance de Mlle Tourseulles, que vous aimez, et, si mes renseignements sont exacts, ce n'est pas vous qu'elle adore.

— Ça, c'est une question qui sera ultérieurement éclaircie, dit Peyretorte avec un sourire vainqueur.

— Enfin, mon cher, si vous aviez été malin, vous auriez laissé ce paladin retourner à son bord et reprendre la mer, puis vous n'en auriez plus entendu parler, ce qui vous aurait été infiniment agréable, si je ne me trompe. Dans tous les cas, si j'avais eu, moi, vos secrètes intentions, je ne me serais pas associé à une femme.

— Mais Coquelicot...

— Coquelicot prétend détester le capitaine, et vous qui vous croyez perspicace, vous ne vous êtes pas aperçu qu'au contraire elle l'aime à la folie.

— Allons donc!

— La malheureuse a la tête bourrée de romans et elle veut jouer un rôle plein de grandeur et de noblesse. C'est sa marotte. Tant que Cramoizan n'est pas en face d'elle, elle ne respire que vengeance. Si elle se trouvait subitement en sa présence, il n'aurait qu'un signe à faire pour qu'elle tombât à ses genoux, prête à lui obéir.

— Ce qu'elle dit, cependant...

— Elle est sincère; mais elle se trompe elle-même. Elle aura organisé quelque stupide machination dans laquelle le capitaine va se débattre d'une façon plus ou moins ridicule, à moins qu'il ne s'en tire d'une manière tout à fait grandiose, car il en est capable, ce gaillard-là.

— Vous êtes un bavard, Malbec.

— Soit. Mais, je le répète, si j'avais eu vos secrètes intentions contre Cramoizan, je ne me serais pas associé à une femme.

— Qu'entendez-vous par secrètes intentions? demanda Peyretorte un peu inquiet.

— Mais, dit le docteur, supposez-vous que je ne sache pas quelques-unes de vos histoires?

— Mes histoires!

— Ah ça, mon vieux complice, est-ce que sérieusement vous croyez que je n'ai pas reconnu la femme de Bahia?

A ces mots, Peyretorte pâlit, et d'une voix cassée par une émotion extraordinaire:

— De quelle femme voulez-vous parler?

— Mais de cette espèce de fantôme que nous avons vu chez vous et dont Coquelicot voulait tant connaître les aventures.

— C'est ma femme de charge.

— Allons donc, farceur! répliqua Malbec en faisant une pirouette.

Il y eut un silence, puis le banquier, espérant détourner la conversation, dit au docteur :

— Il ne s'agit pas de cela. Mme Tourseulles est devenue folle subitement en apprenant la jolie conduite de monsieur son fils. J'ai promis à Mlle Aline de lui envoyer un médecin.

— Et c'est moi que vous avez choisi ?

— Oui, mon ami. Vous allez vous rendre chez cette dame, vous l'examinerez avec soin, et je ne considère pas comme très nécessaire que vous la guérissiez, si elle est guérissable.

Peyretorte laissa tomber cette phrase avec un cynisme sans pareil.

— Gredin! pensa Malbec, puis il ajouta tout haut : Voyons, consentez-vous, à reconnaître que c'est bien la femme de Bahia qui est chez vous ?

Mais, tout à coup, un trait de lumière frappa l'esprit du docteur, qui se rappela avec quelle avidité Peyretorte avait écouté jadis l'histoire de Cramoizan. Alors il voulut frapper un coup de maître. Mettant la main sur le bras du banquier et le regardant bien en face, il lui dit ces deux mots :

— Et l'enfant ?

Peyretorte fit un pas en arrière.

— Ah! mon ami, lui dit alors le docteur sur un ton de railleuse commisération, vous n'êtes pas fait pour jouer les traîtres de mélodrame. Vous manquez totalement d'aplomb.

— Moi ?

— Et vous manquez encore plus d'habileté. Quand on a un associé semblable à moi, on n'est pas assez maladroit pour lui cacher quelque chose.

— Mais que voulez-vous donc que je vous raconte ?

— Ce que vous voudrez. Je verrai bien si vous ne me rompez pas.

Peyretorte avait été frappé en pleine poitrine par la question de Malbec. Il crut que le médecin savait tout, et qu'il s'amusait à jouer avec ses terreurs. Se sentant alors à la merci de cet homme, il pensa qu'il était inutile de nier davantage. Les aveux qu'il allait laisser échapper ne pouvaient pas, d'ailleurs, à son sens, lui coûter grand'-chose, puisque les mystères dont il s'entourait, le docteur paraissait les connaître et n'en avait parlé jamais à âme qui vive.

— Eh bien! docteur, puisque vous êtes le diable, j'avoue tout, reprit Peyretorte d'une voix un peu émue.

— Qu'entendez-vous par tout? demanda Malbec, qui comprit aussitôt que si le banquier se contentait de cette confession générale, cela ne lui apprendrait pas grand'-chose.

— Tout, parbleu! Et je suppose qu'en vous introduisant ainsi de force dans mes secrets, continua Peyretorte, vous avez eu l'intention de me faire exécuter un grand air.

— En termes moins imagés, vous supposez que je veux vous faire chanter?

— C'est cela même.

— Eh bien! vous ne vous trompez pas tout à fait.

— Combien c'est-il?

— Je ne veux rien de votre fortune actuelle... dit Malbec, et je pense que voilà déjà un beau trait.

— Certes!

— Mais si jamais vous entrez en possession, par un moyen quelconque, de la fortune de Cramoizan, j'en veux la moitié.

— La moitié, rien que cela? dit Peyretorte d'une voix où perçait une colère encore contenue.

— Pas un centime de moins.

— Mais cependant...

— Il n'y a pas de cependant. Vous n'avez qu'à me répondre oui ou non. Seulement je me permettrai de vous faire observer que si vous me refusez la moitié de cette fortune, vous courrez le risque de la perdre, vous, tout entière.

— Eh bien! soit, vous en aurez la moitié.

— De quelque façon que vous vienne cette fortune?

— Oui. Par voie d'acquisition, d'héritage ou autre.

Malbec ouvrit de grands yeux.

— Bah! dit-il, l'enfant?...

— Eh! vous vous répétez, docteur.

— C'est vous qui m'y forcez, Crésus.

Malbec revenait avec insistance sur ce sujet pour une raison assez comique.

Afin de forcer la main à Peyretorte, il avait eu l'air de connaître des faits, dont, d'ailleurs, il ignorait le premier mot.

Le banquier, lui, s'était laissé prendre aussitôt, et, jugeant que le docteur savait tout, il avait avoué purement et simplement. Mais cela ne faisait pas l'affaire du madré médecin, qui cherchait à le faire entrer dans des détails, quelque peu circonstanciés qu'ils fussent.

Peyretorte, considérant Malbec comme le plus grand des misérables, n'avait pas cru devoir mettre de restriction à ses aveux et, à son avis, il ne restait plus qu'à régler les conditions dernières de l'association.

Après avoir prolongé autant que possible la discussion dont nous venons de donner la première et principale partie, après avoir essayé de tirer les vers du nez de Peyretorte, Malbec fut obligé de renoncer à savoir le secret de Peyretorte et il ne put s'empêcher de sourire en

pensant qu'il s'était pris lui-même à son propre piége.

— J'ai tellement eu l'air de connaître tous les crimes de ce misérable, qu'il ne croit pas nécessaire de me les raconter et que je ne saurai rien. C'est fort bien fait, docteur Malbec. Une autre fois vous serez un peu plus habile. Du reste, il ne faut pas trop se plaindre. Car maintenant qu'il me croit en possession de tout son passé, un mot, un seul mot peut le forcer à des narrations dont je jure de ne pas perdre un mot. Il se peut même qu'en l'accusant de choses énormes, on lui fasse révéler ce qui m'intéresse. Mais, en ce moment, ce serait peu habile. Mon insistance le mettrait sur ses gardes.

— Ainsi, tout cela est bien conclu? demande Malbec.

— Parfaitement.

— Eh bien! maintenant, je vais me rendre auprès de ma nouvelle cliente.

— Vous avez déjà beaucoup tardé.

— Et je me flatte que vous serez content des soins que je lui donnerai, ajouta Malbec d'un ton railleur, que le banquier ne sut pas définir.

C'était un congé en bonne forme que le docteur donnait à Peyretorte. Celui-ci ne se fit pas prier et quitta Malbec en lui disant :

— Au revoir, docteur, et bonne chance!

— Merci, complice.

Peyretorte ne put s'empêcher, à ce mot si souvent répété, de faire une grimace.

Lorsqu'il fut parti, Malbec quitta cette expression cruelle et railleuse, qu'il s'imposait comme un masque, sans doute; puis il se jeta dans un fauteuil, prit sa tête à deux mains et s'écria :

— Récapitulons. Je ne m'étais pas trompé, ce Peyre-

torte est un des plus complets scélérats que la terre ai produits. Il parle de ses infâmes marchés avec une ai sance complète et il en discute les termes avec une libert merveilleuse. Seulement, il n'est pas assez fort pour c rôle, car, au premier mot que je lui ai dit touchan l'*enfant*, il s'est troublé et j'ai senti qu'il était en mo pouvoir. Malheureusement, il a été plus habile sans l vouloir, que je ne l'aurais désiré. Il m'a glissé dans le doigts comme une anguille au moment où je croyai qu'il allait tout me raconter. Cette histoire de Bahia, j n'en sais que le côté extérieur ; tandis que c'est le dram intime qu'il me faudrait connaître. Enfin, attendons Ah! par exemple, Peyretorte a laissé échapper un mo qui m'en a plus appris en une seconde que toutes le maladresses qu'il pourra faire en un mois. Il a parlé d'hé riter de Cramoizan. Pour tout homme qui sait entendre cela veut dire clairement que le brave capitaine tient à Peyretorte par un lien de famille quelconque. Quel lien voilà ce qu'il importerait de savoir. Mais, en attendant, i est facile d'établir ceci : le banquier doit être un des pro ches du marin et il ne l'ignore pas. Outre cela, il doit connaître les véritables parents de Jacques, et il a sans doute intérêt à faire disparaître Cramoizan, autant pour cacher un crime dans lequel il a trempé jadis, que pour faire ouvrir une nouvelle succession qu'il saura accaparer tout entière. Mais je suis là et nous verrons, ajouta le médecin en souriant, si cette canaille de docteur Malbec permettra à toutes ces manœuvres d'aboutir. Allons, don Quichotte, encore une fois, entrons en campagne, mon pauvre vieux !

C'était un brave homme que ce docteur Malbec. Il avait durement amassé, pendant ses interminables voyages, une aisance qui lui permettait de consacrer son

temps à réparer les méfaits qui se trouvaient sur son chemin — et à faire beaucoup de bien, car il savait trouver les infortunes dignes d'être secourues. Afin de ne pas effaroucher les bandits dont il s'attachait à punir et à réparer les crimes, il s'était fait un renom de misérable besoigneux et capable de tout. Aussi l'accueillait-on comme un ami, comme un aide même, dans la très mauvaise société, et c'est grâce à la confiance qu'il inspirait que tant d'histoires sombres lui étaient connues. On ne se cachait pas devant lui, qui passait pour avoir fait le mal toute sa vie. Certains drôles, au contraire, semblaient prendre à tâche de mériter son approbation, lorsqu'ils entreprenaient quelque œuvre souterraine et scélérate. Et lui, n'hésitait pas à applaudir aux plus terribles infamies avec une verve, un entrain, un esprit qui faisaient frémir. Mais une fois au courant des projets enfantés par ces sinistres personnages qui lui accordaient leur confiance, il dressait ses batteries, et il était fort rare qu'il ne fît avorter leurs desseins. Le rôle qu'il jouait était fort périlleux, comme on pense. Mais Malbec n'avait jamais connu la crainte et, d'ailleurs, dans le cours de ses pérégrinations, il avait appris cent moyens ingénieux de se débarrasser d'un homme dangereux.

— Cette femme et cet enfant, se dit-il, tout le nœud du mystère est là. Mais je ne connais encore que cela, et ce n'est pas assez. Combien de crimes Peyretorte a-t-il commis autour de ces deux personnes ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

Il s'arrêta et réfléchit profondément.

— L'enfant, je le connais, c'est Cramoizan. Rien n'est plus facile à deviner. Mais la femme, la vieille sinistre. Est-elle sa mère ? est-elle la complice de Peyretorte ? Y a-t-il un lien quelconque entre le capitaine et cette

singulière personne? Suis-je en présence d'une même histoire dans laquelle Jacques et Clémence jouent un rôle ou bien vais-je avoir deux intrigues à dénouer? Il faut que je sache cela aujourd'hui même. J'irai chez Peyretorte et je verrai cette femme. Je la ferai parler. Au premier mot que je lui dirai de l'enfant, elle se trahira, si elle est complice, et deviendra mon alliée, si elle est victime.

Malbec n'avait pas l'habitude d'hésiter, et sa résolution prise il mit son chapeau et sortit.

— Quelle heure? se demanda-t-il en mettant le pied dans la rue. Quatre heures et demie. Crésus doit être retourné chez lui. S'il me surprend en flagrant délit d'espionnage il me faut une raison à lui donner.

Le docteur marcha un instant la tête baissée, cherchant, sans pouvoir le trouver, le prétexte dont il avait besoin aux yeux du banquier pour s'introduire auprès de la prétendue femme de charge.

— Bah! dit-il enfin après avoir inutilement cherché pendant dix minutes, je m'inspirerai des circonstances, ou bien je paierai d'audace. Du reste, Peyretorte me suppose trop intéressé au succès de ses entreprises pour ne pas me croire si je lui dis simplement que j'ai voulu demander à Clémence quelques détails complémentaires sur la fameuse scène de Bahia.

Cinq minutes après, Malbec arrivait au n° 104 de la rue de la Victoire et trouvait la porte cochère grande ouverte. Cela lui évitait de passer par les bureaux du banquier. Il ne craignait pas, d'ailleurs, de pratiquer l'escalier de service, et il allait s'y engager — le concierge ne lui ayant pas demandé ce qu'il voulait — lorsqu'il avisa un groom entre deux âges, à mine de furet, qui lui parut tout particulièrement intelligent.

— Peyretorte est trop à cheval sur les usages de la
rande vie, se dit-il, pour avoir conservé sans raison
péciale un valet de pied aussi âgé. Ce museau de fouine
oit avoir deux défauts principaux, qui sont : l'amour de
argent et une inclination naturelle à dire du mal de
eux qu'il sert. Nous allons bien voir.

Malbec s'approcha du valet :

— Bonjour, mon garçon, dit-il.

Valentin — il s'appelait Valentin, ce domestique —
egarda le docteur d'un œil terne et ne répondit rien. Il
emblait chercher déjà quel intérêt pouvait avoir le mé-
ecin à lui adresser cette amicale salutation.

— Vous ne me reconnaissez pas, Valentin ?

— Vous êtes le monsieur qui a dîné le jour de Noël avec
ıonsieur en compagnie d'une...

Il hésita.

— D'une cocodette.

— Oui, reprit Valentin avec une espèce de sourire qui de-
ait être plus accentué intérieurement que sur ses lèvres.

Malbec pensa que le groom était suffisamment éclairé
our qu'il fût temps d'entrer en matière. Il mit lente-
ıent le pouce et l'index dans la poche de son gilet et en
etira un louis.

— Ceci, Valentin, dit le docteur Malbec, est une belle
ièce de vingt francs toute neuve que tu vas avoir le
laisir d'accepter.

— Pourquoi faire ? demanda carrément le groom.

— C'est pourquoi dire ? que tu devrais demander, ré-
ondit simplement le docteur.

— Soit, monsieur, reprit le valet du ton d'un homme
ui vaut plus cher que ça.

Malbec saisit la nuance, et, sans se presser, ajouta
'une voix claire :

— Ce louis est un éclaireur. Il en précède une ce
taine quantité d'autres qui sauteront successivement da
ta poche à mesure que je saurai ce que tu peux r
révéler.

— S'agit-il de monsieur ?

— Non. Il s'agit de la femme de charge.

— La vieille ? Ah! monsieur...

Valentin s'arrêta. Il allait naïvement avouer qu'il
savait absolument rien sur son compte, mais il eut le b
sens de réfléchir que s'il faisait un semblable aveu, il
verrait que l'avant-garde des écus promis. Il reprit don

— Que monsieur veuille bien m'interroger.

— Depuis combien de temps est-elle dans la mais
de Peyretorte?

— Je l'y ai toujours vue, monsieur, répondit le val
en empochant un second louis.

— Que sais-tu sur son compte?

— Elle s'enfermait quelquefois avec monsieur, et j
remarqué quelle sortait de ces entrevues plus lugub
que jamais.

Troisième louis.

— Ah! dit le docteur, mais tu parles à l'imparfait.

Valentin ne savait pas très bien ce que c'était que l'i
parfait, mais en vieux matois il ne broncha pas.

— Est-ce que Clémence n'est plus dans la maison?

— Non; vous ne le saviez donc pas ? M'est avis qu'el
gênait monsieur, dit le valet, dont la langue se déli
en raison des louis empochés. Il devait y avoir quelq
chose entre eux.

— Mais quoi?

— Vous comprenez qu'on ne laisse pas traîner ces s
crets-là à la portée des domestiques, seulement ce d
être terrible.

Quatrième louis.

— Et ainsi elle est partie?

— Oui, monsieur.

— Pour quel pays?

— Je crois que c'est pour la Bretagne. Monsieur a un ıâteau dans la Loire-Inférieure, et y avait envoyé me Clémence.

— Pourquoi me dis-tu : *avait* envoyé? Est-ce qu'il l'a it revenir?

Cinquième louis.

— C'est que le bruit a couru à l'office que la vieille n'a as voulu aller habiter le château de Loetven. Elle a peut-tre eu peur de ne plus en sortir, ajouta Valentin avec n sourire sinistre.

— Oh! tu vas peut-être un peu loin.

— Enfin, suffit, murmura le drôle qui tendait déjà la ıain pour encaisser le sixième louis que Malbec tenait au out des doigts.

— Que dit-on encore de plus sur ce sujet à l'office? demanda le docteur qui fit miroiter la pièce d'or aux yeux le l'avide garçon.

— Le cocher prétend que la vieille, au lieu d'aller à Nantes, s'est arrêtée en route et qu'elle est revenue à Paris.

— Mais la cause de ce retour?

— Il y a une histoire de nègre qui lui a fait peur et à qui elle a fait peur aussi. Il y a encore l'histoire d'un jeune homme au cou duquel elle a failli sauter en pleine gare.

Sixième louis.

— Va, mon garçon, dit joyeusement le docteur, je t'écoute toujours; continue à gagner honnêtement ton argent.

— Alors le patron a appris, paraît-il, qu'elle avait disparu et il est entré dans une grande colère. Puis il s'est mis à sa recherche. Il a couru à la compagnie d'Orléans, — c'est toujours le cocher qui dit ça, — puis il est allé chez un commissaire de police...

— Et enfin l'a-t-il trouvée? demanda Malbec anxieux. Il commençait à y voir clair et il tremblait déjà que le banquier n'eût fait disparaître cette Clémence qui devait être pour lui un si puissant auxiliaire.

— Non, monsieur, on ne le croit pas...

— A l'office? ajouta en souriant le docteur, qui respira comme un homme soulagé d'un grand poids.

— C'est tout ce que désire savoir monsieur?

— Oui, pour le moment, répondit Malbec, qui n'eut pas l'air de s'apercevoir que Valentin tendait encore la main, et qui s'en alla.

— Je tiens le fil, se disait-il gaiement en prenant le chemin de la rue Bellefonds, car il se décidait enfin à rendre visite à Mme Tourseulles. D'abord, reprenait-il en marchant d'un pas allègre, j'ai de quoi étonner Peyretorte. Lorsque je lui raconterai tout cela, il me prendra définitivement pour un sorcier. Mais cela n'empêche pas qu'il me faut retrouver cette vieille à tout prix. Cramoizan, lui, ne sait rien de plus que ce que je sais moi-même sur son compte. Il ne me serait d'aucune utilité. Je n'aurai besoin de lui que le jour où je découvrirai le mystère de sa naissance. C'est donc Clémence que je dois chercher. Si elle est intelligente — et elle doit l'être — cette femme est à Paris. O Providence! murmura-t-il en achevant son monologue, car il arrivait rue Bellefonds, ô Providence qui m'as conduit au Cercle des Topinambours la nuit de Noël, c'est toi qui déjà m'as mis en présence de Cramoizan. C'est encore grâce à toi que j'ai dîné le lendemain

ıez Crésus. Achève ton œuvre et envoie sur mon che-
ín celle qui doit dénouer ce sombre drame.

Il achevait cette invocation lorsqu'il mit le pied sur
seuil de la maison qu'habitait la famille Tourseulles.

Au moment où le docteur entrait chez le concierge
›ur lui demander à quel étage demeurait sa nouvelle
iente, il fut obligé de se ranger pour laisser sortir une
ɪrsonne qui n'était autre que Cramoizan.

— Bonjour, capitaine, dit Malbec.

— Bonjour, monsieur, répondit sur un ton glacial le
ıarin.

— Me permettez-vous de vous donner un petit conseil?
ɪprit le médecin.

— Oh! ne vous gênez pas, repliqua Jacques d'un ton
ɪilleur.

Le docteur était habitué à être traité un peu familiè-
ɪment en sa qualité de faux misérable, il ne fit donc pas
tention au ton de Cramoizan.

— Tenez-vous sur vos gardes, lui dit-il; vous avez plus
ennemis que vous ne croyez...

— Moi?

— Oui, vous. Croyez-vous donc, naïf navigateur, qu'on
ɪt impunément loyal, honnête, brave, riche, heureux en
ıel et heureux en amour?

Cramoizan eut un sourire.

— Pour toutes les raisons que je viens d'énumérer, il
a à Paris un certain nombre de personnes qui ne vous
ment pas, et j'en sais quelques-unes qui vous haïssent
ıortellement. Prenez garde!

— A quoi?

— Je n'en sais rien; mais prenez garde!

— Merci, monsieur, je ne suis pas inquiet.

Sur cette réponse, le capitaine salua froidement le

docteur et s'éloigna assez rapidement. Il avait été un peu vexé d'être surpris dans la maison d'Aline, et précisément par le docteur, qu'il supposait l'allié sincère de Peyretorte. Croyant savoir jusqu'à quel point Léon Tourseulles avait abusé de la confiance de ses commettants, il avait pensé que celui-ci avait pris la fuite, et pour avoir un prétexte qui lui permît de monter voir Aline, il était venu demander au concierge si Léon était visible.

— J'ai l'ordre de répondre que M. Léon est parti pour la Belgique, avait répondu le portier.

— Et savez-vous s'il est réellement parti ?

— Je ne pourrais vous le dire. Quant à Mlle Aline, je crois, ajouta le concierge, qu'elle ne reçoit absolument aucune des personnes qui faisaient des affaires avec son frère.

— En êtes-vous sûr ?

— Sauf, je crois, un riche banquier avec lequel elle est restée en conférence pendant dix ou douze minutes.

Cramoizan tressaillit, et il allait continuer ses questions appuyées d'un louis, lorsque le docteur était arrivé et lui avait donné l'avis de se bien garder. Sans la présence de ce nouveau venu, Cramoizan serait monté aussitôt pour voir Aline, mais il ne jugea pas à propos de mettre le docteur dans la confidence de sa passion et il se retira.

— Ainsi, se disait-il en regagnant son hôtel, le banquier a forcé la consigne et, sans doute, il a su profiter de la situation exceptionnelle que lui a faite son prêt de trente mille francs... Oh ! mais ce monsieur est décidément bien gênant et il ne faudrait pas trop me prier pour que je reprisse le cours de mes duels avec les Topinambours, à condition de recommencer par le président.

Si Cramoizan était impavide devant un homme, en sa qualité d'amoureux, il était devenu timide avec Aline et, en réalité, il n'osait pas se présenter chez la jeune fille. Il passa donc toute sa soirée à pester contre Paris, contre les hommes en général et contre les banquiers en particulier. Puis enfin il se coucha fort tard, en se disant :

— Que diable allait faire Malbec dans cette maison?

XII

CALOMNIE ET EXPLICATIONS.

Le lendemain matin, comme il faisait très froid et que Cramoizan était extrêmement fatigué, il resta couché assez tard. Ce furent Delbos et Lintillac qui le réveillèrent. Ils entrèrent dans la chambre du capitaine vers neuf heures et demie. Celui-ci ne remarqua pas d'abord la longue mine que faisaient ses deux lieutenants. Ceux-ci, quoiqu'ils fussent venus dans l'intention de l'entretenir d'une affaire grave, ne semblaient pas pressés d'entamer, de leur côté, une conversation qui devait provoquer chez Cramoizan une colère terrible. Ils se tenaient donc silencieux devant la cheminée, où brillait un bon feu.

— Quel temps fait-il, Delbos? demanda le capitaine.

— Une belle brise aiguë à geler le Styx, commandant, répondit le jeune marin.

— Toujours mythologique? mon cher Delbos.

— Toujours, commandant.

Les officiers et les matelots de Cramoizan avaient conservé, depuis la guerre, l'habitude de lui donner ce titre de commandant.

— Et quoi de nouveau, reprit Jacques en sautant à bas de son lit.

Les deux marins ne répondirent pas.

— Rien, alors, sinon que j'ai fait le paresseux, dit Cramoizan.

Nouveau silence. Cependant Lintillac se tourna vers son chef, et lui dit :

— Je vous demande bien pardon, commandant, il y a quelque chose, et quelque chose de désagréable.

— Pour qui ?

— Pour vous, commandant. Il vaut autant vous dire cela tout de suite, parce que l'on doit marcher droit aux infamies et les abattre d'un seul coup.

— Qu'est-ce que vous me chantez là, mon cher Lintillac ? Mais, en effet, mes amis, vous avez des figures consternées.

— Ne riez pas, commandant. Cette fois, quelqu'un vous a joué un vilain tour, et nous en tremblons de colère, voilà tout.

— Oh ! oh ! qu'est-ce donc ?

— C'est un article de journal.

— Ah ! dit Cramoizan en fronçant le sourcil. Un journal qui parle de moi ?

— Oui, commandant.

— Je ne suis pourtant ni un ministre, ni un député, ni un cabotin, et je voudrais bien savoir de quel droit un journaliste a osé imprimer mon nom ?...

— Pour le salir, ajouta Delbos.

— Le salir ! répéta Jacques.

— Oui, commandant.

— Pas un mot de plus, reprit le capitaine en devenant out à fait sérieux. Lisez-moi cela, Lintillac.

— Commandant, hasarda le jeune officier, j'aimerais nieux que vous le lussiez vous-même.

— Donnez donc, s'écria Jacques en qui déjà bouillonnait une sourde fureur.

Lintillac tendit à Cramoizan un journal du matin et lui ndiqua du doigt l'endroit où se trouvaient les lignes qui 'avaient si fort indigné.

Le capitaine lut à haute voix ce qui suit :

« Depuis quelques jours il n'était bruit dans Paris que les prouesses, excentricités et autres duels d'un personnage connu sous un sobriquet assez ronflant. Ce personnage est beau; il y a lieu de le croire brave, et on le disait fort riche. Il se fait passer pour armateur et, à l'entendre, il posséderait une flottille de navires de commerce. Depuis un mois environ il jette l'argent par la fenêtre avec un laisser-aller parfait. On comprend que es parasites et les flatteurs ne lui manquaient pas, et on affirme qu'il régalait princièrement les uns et les autres. »

— Où diable veut-il en venir? murmura Cramoizan. Jusqu'ici, du reste, il ne m'a pas nommé et je n'ai pas grand'chose à dire à ce journaliste, car tout mauvais cas est niable, et il nierait.

— Continuez, commandant, dit Lintillac.

Cramoizan reprit sa lecture.

« Ce personnage avait peut-être fini par croire aux balivernes qu'on racontait sur son compte et il se prenait fort au sérieux. Si bien que d'autres personnes — la cohue des naïfs et des dupes est insondable — ont cru qu'ils avaient réellement affaire à un vrai capitaine et à un armateur bon teint. »

— Allons, ça se corse un peu, gronda Jacques en jetant sur ses deux amis un regard tout chargé d'éclairs. Continuons.

« Grâce aux agapes qu'il présidait chaque soir dans les restaurants à la mode, il s'était lié avec quelques financiers, et il a joué à la Bourse. C'était inévitable. Mais ne croyez pas qu'il se soit lancé dans cette aventure avec une ardeur quelconque.

» Non ; notre homme est plus fort que cela. Il a daigné jouer à la Bourse. Il a consenti à faire quelques affaires, et cela, disait-il, pour être agréable à des remisiers qu'il honorait de sa protection.

» Ceux-ci ont donné dans le panneau... »

— Voilà un reporter, s'interrompit Cramoizan, dont les oreilles auront chaud aujourd'hui, malgré la bise.

« Ceux-ci ont donné dans le panneau. L'armateur s'est mis à la hausse et à la baisse et dans toutes les situations sans s'inquiéter du dénouement. Mais tout a un terme, même les exploits d'un aigrefin, et la liquidation est arrivée, qui a amené la déconfiture du chevalier de... l'armement. Notre homme n'a pas payé ses différences et il a été exécuté hier à la Bourse avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Ce gentleman avait une devise audacieuse. Des deux termes de cette devise il a choisi le dernier et le moins noble : il prétendait *marcher* toujours en avant ; il vient de *crever* piteusement comme un ballon présomptueux. »

— *In cauda venenum,* dit Cramoizan, dont la colère grandissait lentement.

Delbos et Lintillac le regardaient et prévoyaient l'explosion. Elle ne se fit pas beaucoup attendre,

— Ainsi, s'écria Jacques tout à coup, et froissant le journal dans ses puissantes mains, comme s'il eût tenu

l'auteur de la calomnie, ainsi voilà à quoi tiennent l'honneur et la réputation d'un homme. Il suffit qu'un polisson ait besoin de satisfaire un public avide de scandale, pour qu'un homme qui n'a jamais commis ni une bassesse, ni une indélicatesse soit conspué, vilipendé, déshonoré à trente ou trente-cinq mille exemplaires. Ce soir il y aura cent mille individus en France qui croiront que je suis un chevalier d'industrie, et sur ces cent mille, il y en aura dix, douze ou quinze mille qui ne liront jamais le numéro dans lequel le drôle me fera des excuses.

— Heureusement, dit Lintillac, que ce plumitif n'a pas osé vous nommer.

— Eh bien ? interrompit Cramoizan.

— Et, pour comprendre son factum, il faut être au courant de bien des choses qu'ignore le commun des lecteurs.

— Quelle heure est-il ? demanda le capitaine qui sentait le sang lui monter à la tête, et qui comprenait qu'avant vingt minutes il ne serait plus maître de lui.

— Dix heures.

— On doit être levé à cette heure-là dans les bureaux de journaux ?

— Peut-être.

— Allons-y voir.

— Que voulez-vous faire ?

— Comment ! ce que je veux faire ? Je veux prendre ce petit monsieur par les moustaches et le conduire chez les agents de change que Tourseulles a chargés de mes opérations ; puis, là, lui mettre le nez dans son opprobre et dans sa lâcheté.

— Commandant, dit Delbos, ne vous laissez pas dominer par la colère.

— Vous en parlez bien à votre aise, monsieur Delbos.

— Je suis aussi irrité que vous, commandant ; mais je m'étonne qu'un homme doué d'un sang-froid pareil au vôtre n'envisage pas d'un œil plus calme une situation qui a peut-être plusieurs faces.

— Au diable le sang-froid ! Je ne vois devant mes yeux, moi, qu'une face, c'est celle du Basile que je vais souffleter de cette main-là tout à l'heure. Et je vous réponds, Delbos, que la gifle dont il va être gratifié sera la plus retentissante que vous aurez entendue.

La colère montait.

— Cependant, reprit Delbos qui s'entêtait, ce journaliste n'a pas inventé ce qu'il a raconté. On sent qu'il y a des faits dont quelqu'un a dû l'instruire. Derrière lui est la tête qui l'a fait agir. C'est cette tête qu'il faut chercher.

— Vous voulez dire que je ne devrais pas frapper l'instrument de quelque stupide et abominable machination? Allons donc ! C'est au contraire lui que je veux épouvanter par un châtiment terrible. Si l'on ne trouvait pas de pareils instruments, puisque instrument il y a, les écrits empoisonnés semblables à celui-ci ne verraient jamais le jour.

— Ce que je vous en dis, commandant, n'est pas pour le défendre...

— Parbleu ! mais ne craignez rien, Delbos, quand celui-là aura été puni, je ne renonce pas à chercher le vrai coupable, et je vous assure qu'il verra aussi le capitaine Cramoizan en face pour son malheur. Allons, mes enfants, me voilà habillé. Où est situé le bureau de ce journal maudit?

— Rue de Grammont.

— C'est bien, venez avec moi, plus que jamais vous êtes mes témoins. Et, puisque décidément j'ai des ennemis, comme dit le docteur Malbec, puisque c'est la

uerre, en avant et marche ou crève! quoi qu'en pense
; journaliste que nous allons corriger.

Lorsque les trois marins arrivèrent rue de Grammont, a colère de Cramoizan en était à son paroxysme. Ils enrèrent dans le bureau de rédaction. Comme ils s'avançaient sans rien demander vers une porte sur laquelle tait écrit le mot : *Rédaction*, un garçon de bureau leur arra le passage :

— Que désirez-vous? demanda-t-il.

Cramoizan, sans répondre, fit pirouetter le domestique en lui disant :

— Ceci n'est pas de votre compétence, Je soupçonne qu'on ne vous confie pas le nom des auteurs de chaque article. Il y a là du monde qui pourra me renseigner. Rangez-vous.

Le garçon de bureau ayant éprouvé les effets de la vigueur extraordinaire du marin, prit une pose respectueuse contrastant avec l'attitude qu'il avait déployée un instant auparavant, et dit sur un ton obséquieux dont Delbos ne put s'empêcher de sourire :

— Alors, c'est à quelqu'un de la rédaction que monsieur veut parler? monsieur ne s'est pas trompé; c'est bien-là qu'il trouvera les personnes auxquelles il a, sans doute, affaire.

Cramoizan était déjà entré dans un bureau encombré de journaux à moitié déchiquetés, de brochures et de mille papiers aux formes les plus diverses. Au milieu de cette pièce, assez grande et bien éclairée, était une grande table carrée recouverte d'un tapis en cachemire noir. Quatre ou cinq encriers, une infinité de plumes, étaient dispersés sans symétrie sur toute la surface de la table. Dans la cheminée, un grand feu. Sur les murailles, une vingtaine d'affiches dont la dimension ou la

singularité avait attiré l'attention d'un rédacteur. De ci de là, entre les affiches, on pouvait voir, soigneusement collés, de petits carrés de papier sur lesquels on trouvait des quatrains au piment, des épigrammes douceâtres, des dessins primitifs, mais, malgré cela, gais ou spirituels. Des lettres, découpées au milieu de grandes affiches, avaient servi à faire ici une mauvaise plaisanterie à un camarade. Là, c'était un fragment d'article emprunté à un adversaire politique, rapproché d'une autre citation contredisant la première, quoiqu'elle fût du même personnage. Dans un coin, deux portraits photographiques oubliées là par d'anciens rédacteurs, et encadrés avec zèle, quoique sans réussite, par un reporter qui ne savait, ce jour-là, que faire de ses mains. Sur une étagère et dans des casiers, un fouillis inexprimable de feuilletons de l'Assemblée nationale, de feuilles blanches et bleues de l'*Agence Havas*, et de petits volumes consacrés, pour la plupart, à la poésie très-périssable d'un rimeur d'actualités.

Et, à côté de ce pêle-mêle, rangés d'un air tout à fait sérieux, pour ne pas dire ennuyé, la série des dictionnaires utiles, celui de l'Académie, les Contemporains de Vapereau, Bachelet et Dezobry, Lalanne, le Dictionnaire de la Conversation, source féconde où tant de reporters vont chercher, au jour le jour, leur savoir de pacotille : puis, c'était le Bottin-Didot, l'Almanach national et quelques autres publications. Sur la cheminée, des deux côtés d'une pendule modeste, qui retarde toujours — on ne sait pas pourquoi — étaient deux terres-cuites, un peu lestes, achetées un jour de générosité à quelque artiste téméraire et malheureux. En entrant, on sentait ce parfum particulier qui se dégage des journaux, et qui participe de l'encre d'imprimerie, du plomb des caractères et de l'humidité du papier.

Quoique Cramoizan ne fût jamais entré dans un bureau de rédaction, il ne prêta aucune attention aux choses qui l'entouraient. La physionomie assez étrange du lieu, qui l'aurait intéressé dans un autre moment, lui échappa tout à fait. Il ne vit qu'une chose, c'est que l'un des quatre fauteuils qui meublaient la pièce était occupé par un jeune homme maigre et jaune de teint, lequel dépouillait nonchalamment les journaux du matin. Autour de ce personnage s'épaississait un nuage de fumée qui avait pour cause première un cigare, excellent d'ailleurs, placé entre les lèvres du rédacteur. On fume beaucoup dans les rédactions. Au milieu de cette fumée apparaissait la figure morose et froide du jeune homme, qui, malgré l'empyrée de nicotine dont il s'enveloppait, n'avait rien qui rappelât un dieu. A l'aspect de Cramoizan et de ses deux amis il ne se dérangea pas. Peut-être les attendait-il.

— Je suis le capitaine Cramoizan, dit tout à coup Jacques d'une voix où l'on devinait des orages.

Le rédacteur leva les yeux d'un air tout à fait indifférent et dit :

— Le capitaine Cramoizan? Je ne connais pas, monsieur. Que puis-je, pour vous être agréable?

Tout cela fut dit d'un petit ton dégagé qui n'excluait pas d'ailleurs des formes assez polies. Le calme tant soit peu impertinent du jeune rédacteur eut le don d'exaspérer davantage le capitaine. Sans parvenir à dissimuler l'émotion qui l'agitait, il s'approcha de l'écrivain, et lui mettant le journal sous le nez :

— Reconnaissez-vous que ce journal est rédigé ici même?

— Je le reconnais, monsieur, et il est inutile de le mettre si près de mes yeux si vous voulez que je vous réponde.

— Vous croyez? demanda Cramoizan.

— Oui. Je l'aurais mieux reconnu encore de plus loin car je suis presbyte.

— Vous êtes peut-être aussi de joyeuse humeur, repri Cramoizan; cela tombe mal, car je vais changer cett humeur-là.

— Vous êtes un peu prolixe, monsieur. Il y a cinq minutes que je vous ai demandé à quelle cause je devai l'honneur de votre visite, et vous ne m'avez pas encore répondu.

Le capitaine se contint.

— Je voudrais savoir quelle est la personne qui a rédigé l'article que voici, demanda-t-il en mettant l'index sur les premières lignes de l'entrefilet qui le concernait.

Le rédacteur lut un instant à demi-voix.

— Cela, monsieur, a été rédigé par M. Duciment lui-même.

— Ah! et ce M. Duciment est-il visible?

— Non, il n'est pas en ce moment au bureau. Mais si je puis le remplacer...

— Je ne pense pas, répondit Cramoizan, car mon intention est de lui arracher les moustaches et lui tirer les oreilles.

— En effet, monsieur, cela le regarde tout à fait personnellement.

Le ton de persiflage dont abusait le rédacteur n'était pas fait pour calmer Jacques, et il se sentait prêt à commettre quelque violence, lorsque Lintillac intervint.

— Pourriez-vous nous donner, dit-il, l'adresse de ce monsieur?

— Est-ce pour lui demander raison de l'article que vous venez de me montrer?

— C'est pour le corriger vertement, répondit Jacques.

— En ce cas, monsieur, je crois pouvoir vous dire, reprit le jeune homme, que votre colère se trompe d'adresse.

— Comment! on recule déjà?

— Permettez, permettez! Je suppose que M. Duciment ne vous refusera pas satisfaction, surtout si vous poussez la familiarité jusqu'à lui tirer les oreilles; mais je sais qu'il n'est pas le véritable auteur de l'article qui vous a scandalisé.

— Ceci est nouveau! s'écria Cramoizan qui ne se contenait plus et qui était prêt à sauter sur son interlocuteur.

— Nouveau, c'est possible; vrai, c'est plus sûr. Il existe un journal financier intitulé *la Cagnotte,* et c'est dans ce journal que M. Duciment a pris les renseignements qui lui ont servi à rédiger cette information.

— Cela donnait-il le droit à votre collaborateur d'imprimer ces infamies? Où demeure-t-il?

— Vous le trouverez ici vers quatre heures.

— Refusez-vous de nous donner son adresse? dit Lintillac.

— Je refuse.

— Alors, vous allez payer pour lui.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que je vais vous souffleter, reprit Cramoizan. Aussi bien, vous m'agacez depuis une demi-heure avec votre flegme. Je ne suis pas d'avis, après avoir été terriblement calomnié par votre journal, de me laisser bêtement railler par dessus le marché.

Fort heureusement pour le rédacteur maigre, son ami et collaborateur Duciment arriva en ce moment. Voyant avec quelle animation parlait le capitaine, il demanda de quoi il s'agissait.

— Monsieur Duciment, dit cérémonieusement le jeune journaliste comme s'il eût présenté son ami dans un salon. Mon cher Ernest, Monsieur le capitaine Cramoizan.

La dernière partie de cette présentation n'était pas terminée, que Jacques avait pris Ernest Duciment et l'avait enlevé dans ses bras puissants. Ce tour de force n'était pas du goût de l'infortuné reporter, car il fit des efforts désespérés pour se soustraire à cette étreinte.

— Monsieur, criait cependant l'autre journaliste, vous allez donner une congestion à mon camarade.

Cramoizan ne l'écoutait pas, et, dans le paroxysme de fureur auquel il était arrivé, il se disposait à le lancer contre la muraille, lorsque Delbos et Lintillac intervinrent et eurent le bonheur de soustraire Duciment au sort qui l'attendait.

— Mais enfin, que me voulez-vous? demanda celui-ci d'une voix étranglée.

Duciment était un petit homme tout rond, bouffi comme un abcès qui refuse obstinément de crever. Il avait le visage glabre et la tête chauve. Le sang qui lui était monté au visage pendant que Cramoizan le serrait dans ses bras, lui donnait l'apparence d'un crustacé en conversation avec l'eau bouillante. De légers soubresauts agitaient convulsivement son ventre extrêmement proéminent, et ses jambes courtes flageolaient sous le poids de son corps mal équilibré.

— Que me voulez-vous? répéta-t-il.

— Combien avez-vous reçu pour écrire de pareilles infamies? lui demanda Cramoizan en lui montrant d'un geste violent l'article qui le concernait.

— Mais cet article, je ne l'ai pas inventé.

— Vous l'avez répété, et sans doute arrangé. On vous a dit qui j'étais, n'est-ce pas? Voici mes témoins. Où,

quand, à quelle heure pourrai-je me battre avec vous?

Duciment était fort ému. Néanmoins il se remit, car si un pugilat l'effrayait, la perspective d'un duel le laissait plus froid

— Voici M. Legrillet, mon ami, répondit-il, avec qui ces messieurs pourront s'entendre sur tous les points à régler pour cette rencontre. Seulement, permettez-moi de vous faire observer que si je consens à me battre avec vous, je n'en tiens pas moins à décliner la responsabilité première de la note dont vous vous plaignez.

— Oui, je sais. Il y a aussi *la Cagnotte*.

— En effet.

— Quelle est l'adresse de cette feuille?

— Faubourg Montmartre, 47 *bis*.

— Très bien! Delbos, Lintillac, je vous laisse avec monsieur. J'accepte toutes les conditions.

Et, sans écouter un mot, Cramoizan se rendit au bureau de *la Cagnotte*.

Il y trouva un personnage qu'il ne prit pas la peine de regarder, et à qui il demanda :

— Quel est l'auteur d'un article sur le capitaine de Cramoizan?

— C'est moi, répondit le personnage en se levant avec vivacité.

A l'aspect de l'homme qui se planta devant lui, Cramoizan fit un pas en arrière.

— Je connais cette figure-là, murmura-t-il. Eh! c'est M. de Maguiche ! reprit-il après une minute d'observation.

— Lui-même, répondit le douteux personnage.

Delbos n'était pas là, et ce fut dommage, car, comme le lui avait promis Jacques, il aurait entendu la plus claquante paire de soufflets qui ait jamais retenti dans les deux mondes.

On raconte qu'au moyen âge, l'usage s'était établi d
souffleter chaque année, dans la cathédrale de Toulous
un juif coupable de quelque méfait et de le mettre ensuit
en liberté. Vers 1315, un moine — qui avait son idée –
demanda à souffleter le juif, et le fit avec une telle vio
lence, qu'il le tua sur le coup ; d'aucuns disent qu'il lui fi
sauter la tête. Mais j'ai peine à adopter cette dernièr
version. Jacques ne tua pas son homme, mais du premie
revers de main, il le fit chanceler, et, du second, il le re
dressa, en l'inclinant de l'autre côté. Jamais figure au
monde, — sauf celle du juif précité, — ne fut plus remar
quablement giflée depuis la création. Le sieur Maguich
en resta étourdi pendant plus de cinq minutes. Lorsqu
Cramoizan eut jugé que son adversaire avait un peu re
trouvé ses esprits, il le saisit par le bras et lui dit :

— Ah ! ah ! mon cher monsieur, vous êtes donc auss
journaliste ?

L'autre ne répondit pas. Les joues lui cuisaient et il
n'entendait pas encore parfaitement bien.

— Tous les métiers vous sont bons. Par malheur ils vous
rapportent bien peu d'agrément.

La fureur montait à la tête de Maguiche comme une
marée, et il regardait Cramoizan cherchant probablement
où et comment il pourrait bien frapper quelque coup de
traîtrise. Mais celui-ci s'en aperçut et dit :

— Otez donc vos mains de vos poches, honorable gentilhomme, on croirait que vous méditez un assassinat.

Le spadassin ne prononça pas un mot. Mais il s'élança la tête la première sur Cramoizan, à la manière des Bretons. Heureusement le capitaine, dans ses voyages, avait appris bien des choses et entre autres à parer ce redoutable coup. Il se contenta donc d'opposer son coude bien

appuyé sur sa hanche, à la tête de Maguiche, et celui-ci, rencontrant cet obstacle solide et pointu, en fut quitte pour se faire beaucoup de mal. Il comprit alors qu'à ce jeu il perdrait partie et revanche et il chercha à ressaisir toute sa dignité un peu sapée par les événements touchants que nous venons de raconter.

—Monsieur, dit enfin le prétendu journaliste, je m'attendais à votre visite.

— Vraiment!

— Mais je ne m'explique pas les violences dont je viens d'être la victime.

— C'est qu'alors vous êtes bien peu intelligent pour un homme qui exerce tant de professions diverses.

—Afin de vous ôter toute envie de continuer à me parler sur ce ton, je vous déclare, monsieur, dit Maguiche, que je vous demande raison de l'injure que vous venez de me faire, et je réclame que vous me traitiez avec les convenances dues à un homme contre lequel on doit se mesurer.

— Avouez, misérable drôle, que j'aurais bien le droit de vous refuser satisfaction; mais j'ai trop envie de vous châtier pour cela. Je vous tiens et je ne vous lâcherai que mort.

— Ceci, monsieur, ne sera vrai qu'après le combat. En attendant, je vous somme de me dire quelle est la cause de votre brutale agression.

—Vous poussez loin l'impudence, messire de Maguiche, dit Cramoizan, qui ne tenait pas compte de la prétention que le spadassin avait émise d'être respecté. Est-ce que vous n'auriez pas lu, par hasard, l'article dont vous vous dites l'auteur? Ce serait encore possible, et cela s'est vu.

— Et que raconte cet article?

— Que le capitaine de Cramoizan n'a pas payé ses dif-

férences à la Bourse et qu'on l'a exécuté avant-hier.

— Eh bien? demanda Maguiche en se posant en point d'interrogation.

— Eh bien, quoi? dit à son tour le capitaine.

— Tout cela est vrai, reprit le spadassin.

— Tout cela est faux! répliqua Jacques.

— Vrai!

— Faux! faux! archi-faux! hurla Cramoizan, qui ferma les poings et reprit une attitude si menaçante que Maguiche hésita. Il entrevoyait sans enthousiasme une nouvelle paire de gifles, et cette dégelée n'était probablement pas dans les conventions ni dans le prix stipulés avec ceux qui l'employaient.

— Monsieur, dit-il enfin d'une voix fort adoucie, il se peut qu'on ait abusé de votre nom, mais il est certain que vous avez été exécuté à la Bourse d'avant-hier...

— Moi!

— Vous! monsieur de Cramoizan.

— Vous mentez! rugit le capitaine en pâlissant.

Puis il porta la main à son cœur et chancela. Une table était fort heureusement à sa portée. Il s'y appuya pour ne pas tomber. Maguiche s'aperçut de cette courte faiblesse et agita aussitôt dans son esprit la question de savoir s'il en profiterait bravement pour rendre à son adversaire affaibli les coups qu'il en avait reçus. Mais le marin se raidit et parvint à reprendre un peu de sang-froid.

— Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas? dit-il. Vous voulez vous venger des violences que je viens de commettre, en continuant à soutenir ce que vous avez imprimé?

— Nullement, monsieur. Vous n'avez qu'à vous rendre à la Bourse pour vous en convaincre...

Cramoizan sauta au collet de Maguiche, et, le secouant terriblement :

— Vous prétendez encore que c'est vrai ! s'écria-t-il.

Puis il le repoussa brusquement.

—Est-ce possible? Je dois être sous l'iinfluence d'un cauchemar. Tout cela ne peut pas arriver ainsi. Cette cascade de journaux, ce reporter glabre et Maguiche journaliste, non, c'est trop invraisemblable. Je vais m'éveiller tout à l'heure.

— Je suis prêt à vous accompagner à la Bourse, reprit Maguiche, qui tâtait ses joues comme un homme qui craint qu'on ne devine son aventure à la rougeur de sa peau.

— Exécuté comme un drôle insolvable! reprenait Cramoizan avec rage. Quel est l'infâme qui m'a ainsi déshonoré ? Tu dois savoir cela, toi, dit-il à Maguiche.

— Ce sont des agents de change.

— Ne fais pas l'imbécile. Il y a un homme qui te paye pour accomplir la malpropre besogne dont tu réponds ici. Cet homme est celui qui m'a mis dans cette cruelle situation. Est-ce vrai ?

— Je ne crois pas.

— Eh bien, alors, va pour les agents de change. Ils paieront pour les coupables. Allons, Maguiche, en attendant que je vous fasse l'honneur de croiser le fer avec vous, conduisez-moi à la Bourse, vous allez y voir un spectacle qui doit être assez rare dans le temple de Plutus.

— Mais la Bourse est-elle déjà ouverte? dit Maguiche.

— Parbleu! répondit Cramoizan, qui d'ailleurs ne savait pas le moins du monde à quelle heure cela commençait. Et puis, ajouta-t-il, sortons, sortons, Maguiche. Il faut que je marche. Si je restais ici, en votre compa-

gnie, je ne saurais pas me retenir et je vous assommerais.

Cette perspective parut décider le spadassin, qui se leva, prit son chapeau, se boutonna d'une façon toute spéciale et dit :

— Soit, monsieur, nous allons sortir; mais, avant, j'espère que vous serez assez bon pour me faire l'honneur de me donner les noms des personnes qui devront s'entendre avec mes témoins pour régler les conditions de notre rencontre.

— Vous avez raison. Mes deux seconds sont MM. Delbos et Lintillac, qui demeurent à l'Hôtel du Louvre, rue de Rivoli.

Comme à ce moment même ils mettaient le pied dans la rue, Cramoizan aperçut ses deux amis.

— Du reste, reprit-il, voici ces deux personnes.

Les trois marins et Maguiche remontèrent le faubourg Montmartre, prirent par les passages, et enfin arrivèrent sur la place de la Bourse au moment même où une heure sonnait. Le soleil, qui avait fini par percer une épaisse brume, brillait d'un vif éclat dans un ciel absolument pur. Sous le péristyle de la Bourse, il faisait relativement chaud, et les hommes inféodés au monument se promenaient frileusement sous les rayons bienfaisants de l'astre du jour. Jamais Cramoizan n'était entré à la Bourse jusqu'à ce jour. Il n'avait aucune idée de ce que c'était que ce temple élevé au dieu Hasard, ni de ce qu'on y faisait. En quelques enjambées, Cramoizan et ceux qui l'accompagnaient eurent escaladé l'escalier; ils entrèrent dans la foule.

Il n'est pas facile de circuler au milieu de ce monde affairé qui s'agite ordinairement sous le péristyle s'y livrant à des transactions parfois bien comiques; et il est plus commode assurément de naviguer en plein océan que

ans ces flots de spéculateurs quand on n'en a pas l'habi-ude. On est arrêté ici par un groupe compacte, bousculé par un remisier assourdissant qui hurle le cours d'une aleur fantastique. Et puis, malgré soi, on prête l'oreille ux singulières clameurs qui retentissent autour de vous. 'est, en effet, sous ce péristyle, que se négocient des aleurs folâtres dont personne n'a jamais entendu parler. naginez les compagnies les plus bouffonnes, dont les ac-ons sont tombées aux prix les plus improbables. C'est là ue vous les trouverez. Les actions des *bitumes du Maroc*, elles des *corsets atmosphériques*, des *flanelles imperméables*, u d'autres semblables, sont cotées en cet endroit chaque our et deviennent de temps en temps l'objet d'une spé-ulation plus active. Il faut voir les gens qui font ce sin-ulier commerce. Ils résument ensemble tous les types e la laideur humaine ; mais le plus grand nombre res-emble assez exactement au tapir, cet animal brésilien ui a un nez long et tombant. Et cela crie, hurle, chante, eint, rit, se bouscule, s'écrase, s'étouffe, gémit, soupire, leure même quelquefois. Tout cela s'agite et ne sent pas oujours très bon. Aussi doit-on passer rapidement, pous-ant droit devant soi sans craindre de renverser les chaises t les hommes sur son passage. Il n'y a ni ménagements ni olitesse en pareil lieu.

— Que diable faites-vous ici ? demanda tout à coup une oix derrière Lintillac ; puis une main s'abattit doucement sur l'épaule du jeune homme.

Delbos et son ami se retournèrent. C'était un aimable garçon qu'ils avaient connu dans le monde galant et qui passait pour un parfait gentleman.

— Nous accompagnons le capitaine dont on s'est cruel-lement vengé, répondit à voix basse Lintillac.

— Voulez-vous m'attendre ici, mes enfants ? demanda

Cramoizan à ses amis. Je pense que j'aurai bientôt rég cette affaire.

— Soit, commandant. Pour le cas où l'un de nous s'(garerait, rendez-vous au pied de la cinquième colonn dans une demi-heure.

— C'est convenu, dit Jacques. Je vous laisse avec mo sieur, qui va vous initier probablement aux mystères d ce repaire.

On se salua. Cramoizan, traînant toujours Ma guiche, entra dans la fournaise. Quelque bien cons titué qu'il fût, son étonnement ne se trouva dépass que par l'assourdissement dont il fut victime. Mais i n'était pas venu là pour faire des observations et de études de mœurs.

— Où se tiennent les agents? demanda-t-il à Ma guiche.

— Là, répondit le drôle en montrant la corbeille.

On sait quelle cohue épouvantable et drue entoure or dinairement cette double balustrade qui sépare les agent de change du commun des mortels. Cramoizan, qui n'é- tait pas facile à intimider, la regarda d'un œil terrifié Mais son hésitation ne fut pas de longue durée. Il prit Ma- guiche par le bras, et, faisant une profonde trouée dans la foule, il dit simplement :

— Allons !

Lintillac et Delbos étaient restés avec leur ami. Comme Cramoizan l'avait prévu, celui-ci allait leur servir de guide au milieu de cet étrange et dangereux pays.

— Est-ce la première fois, demanda-t-il, que vous venez à la Bourse?

— Oui, monsieur.

— Vous devez trouver cela fort curieux?

— Je vous avoue, répondit Delbos, que je n'ai ressenti

usqu'ici qu'un certain ahurissement produit par cet incomparable tohu-bohu.

— Et que sera-ce donc lorsque vous entrerez dans la caverne?

— La caverne!

— Oui, l'antre des lions et des hauts carnassiers. Ici ce ne sont que chacals et loups-cerviers, gens de petite digestion.

— Que voulez-vous dire?

— Les singuliers personnages que vous voyez là sont les figurants du drame sans fin qui se joue ici à raison de trois cent sept ou huit actes par an. Les premiers sujets sont dans l'intérieur de la loge, comme disent les saltimbanques de la fête de Neuilly. Ils opèrent eux-mêmes au milieu de vociférations dont vous devez percevoir l'écho et auprès desquelles ce que vous entendez là est une douce harmonie.

— Tudieu! murmura Lintillac.

— Cela n'empêche pourtant pas, reprit le cicerone, quelques hauts bonnets de se promener de temps à autre par ici. Tenez, voici un puissant coulissier qui passe pour un honnête homme, regardez-le bien. C'est un spectacle rare.

Delbos ne put s'empêcher de rire.

— Il a cependant un défaut, c'est d'aimer beaucoup trop à donner des renfoncements sur les chapeaux qui l'entourent, dans les moments où la prime est récalcitrante. Plus loin, contre ce pilier, vous avez devant vous une des plus étonnantes organisations que compte la finance à Paris. Ce monsieur maigre, oui celui-là, fait soixante ou quatre-vingts affaires par Bourse. Il n'en écrit pas une et se souvient de toutes avec une telle netteté que, lorsqu'il y a une discussion entre un agent et lui, c'est toujours le premier qui s'est trompé.

— Et, dans ce coin-là, que se passe-t-il ? demanda De bos, tous ces gens ont l'air bien mystérieux.

— C'est le triomphe de la spéculation microscopiqu C'est là que se traitent des affaires de cent actions pou vingt-cinq francs. Dans ce milieu-là, on voit des spécula teurs audacieux acheter au comptant trois cents obliga tions des Chemins des îles Fiji à soixante-quinze centi mes l'une ; tel autre hardi capitaliste écrase le marché e vendant pour cinq cents francs d'actions de fondateu des « Plantations de canne à sucre dans le Zuyderzée. »

— Vous vous moquez de nous?

— Non ; sauf les noms des compagnies, tout cela est for exact. Il y a des entreprises parisiennes ayant joui d'un certaine vogue et d'une splendeur passagères. Elles son ensuite tombées à plat, et leur papier est précieusemen conservé par ce monde-là, qui trouve encore moyen de tripoter dessus.

— Mais qui peut se laisser prendre à leurs offres ?

— Vous et moi, parbleu ! si nous y voyons un bénéfice. Je suppose que pour cent francs vous ayez acheté deux cents actions d'une société aux obsèques de laquelle tout le monde a assisté depuis dix ans. Le lendemain, un aimable farceur annonce que le plus grand financier de Paris va relever la compagnie et qu'il en fait acquérir les actions par-dessous main.

— C'est probablement une fausse nouvelle ?

— Sans aucun doute, il n'y en a pas d'autres à la Bourse. Tout le monde s'écrie en apprenant cela : Quelle mauvaise plaisanterie ! Seulement, vingt ou trente personnages aussi sceptiques que les autres se disent : En achetant cinq cents actions de ce Puits Artésien du Mont-Blanc, qu'est-ce que je risque? Rien. On se jette là-dessus pendant quelques jours. Cela remonte de six, sept, huit

ou dix francs et chacun réalise un bénéfice aux dépens des naïfs qui viendront acheter trop tard.

— Cela arrive-t-il souvent ?

— Il y a des fluctuations. Et puis ce marché a pour clients la plupart de ces personnages efflanqués et lamentablement étiques dont on peut suivre l'éternelle promenade sous le portique du temple.

— Quelle est leur situation?

— Ils constituent le clan des décavés. L'intérieur, la caverne, les a vus brillants, empressés, riches. A leur voix, les remisiers accouraient pleins de respect et d'obséquiosité. Ils jouaient sur tout avec une égale frénésie. Et naturellement ils ont perdu. Mais, comme le jeu est chez eux une passion inextinguible, ils se sont rabattus sur les valeurs obscures et, lorsque le ciel clément leur envoie une aubaine : cinquante, cent, deux cents francs au plus, ils achètent de ces actions cocasses et sont heureux pendant quelques jours. Quand ils n'ont pas de quoi jouer, ils suivent les cours avec intérêt et donnent des conseils aux spéculateurs fortunés dont ils envient le sort. Enfin, s'ils ne trouvent personne à conseiller, ils déambulent d'un pas mélancolique sous les longs péristyles.

— Est-ce qu'ils ne peuvent entrer dans ce que vous appelez la caverne?

— Si fait. Mais jamais ils ne s'y aventurent. Le spectacle des millions qu'on y remue leur briserait le cœur et ils restent dans l'endroit où nous sommes, endroit qui est le dernier cercle de cet enfer.

— Le dernier?

— Non, au fait, il y en a encore un autre. Tenez, venez par ici, reprit l'aimable guide, regardez sous ces arbres. Voyez ces vieilles femmes édentées, dernier spécimen d'une race perdue, la femme au cabas; c'est la joueuse.

L'accès du sanctuaire lui est interdit. Mais empêchez donc une passion de se satisfaire, vous feriez plutôt sauter la calotte des cieux comme une vieille chaudière délabrée. Impitoyablement consignées à la porte, elles restent dehors et ne se plaignent même pas. S'il ne leur était permis d'acheter et de vendre que sur le sommet de la colonne de Juillet, elles n'hésiteraient pas à y grimper chaque jour et il y a gros à parier qu'elles se battraient dans l'escalier pour se disputer le pas.

— Mais comment transmettent-elles leurs ordres au parquet ?

— C'est bien simple. De temps à autre, un petit jeune homme se détache, descend l'escalier et va savoir ce qu'elles désirent. On a remarqué — détail curieux d'histoire naturelle — que ce n'est jamais qu'à de tout jeunes gens qu'elles veulent avoir affaire.

— Pauvres vieilles !

— Oh ! oui, pauvres vieilles, car il ne leur faut pas longtemps pour vider leur escarcelle, et, quand elles passent dans le clan des décavés, elles ne peuvent, elles, se promener sous les péristyles. L'intempérie des saisons est leur lot. On ne les en voit pas moins circuler comme âmes en peine sur le sable criard et souvent humide de ce qu'on a le front d'appeler le jardin de la Bourse, à cause des vingt-quatre marronniers qui y meurent périodiquement.

Mais ce que je viens de vous montrer n'est autre chose que les bagatelles de la porte ; entrons, s'il vous plaît,

Il fallut jouer des coudes pour passer à la porte de droite. Une foule de personnages, qu'un Chinois prendrait pour des aliénés ou pour des enragés, encombrait les issues où chacun, sans se préoccuper des coups de coude dans les côtes et des coups de talon sur les orteils, poussait de véritables hurlements. Après avoir presque renversé cinq ou six de ces

nergumènes, Lintillac, Delbos et leur ami pénétrèrent dans
ı Bourse. Ah! ce fut bien autre chose. On n'entendait d'a-
ord qu'un brouhaha formidable du sein duquel sortaient
e temps à autre des cris terribles, et au-dessus de tout
ela des clameurs puissantes, aiguës, qui emplissaient le
aste vaisseau et le faisaient résonner d'une façon inat-
endue et permanente. Une vocifération n'attendait pas
'autre. Parfois même cela s'élevait à la hauteur de hur-
ements. Alors quelque chose comme un paroxysme de
acarme épouvantait un instant les curieux. Puis cela re-
ombait dans la moyenne, c'est-à-dire qu'on n'entendait
ue des cris furieux de possédés. Lintillac et Delbos com-
nencèrent par se boucher les oreilles. Leur cicerone
iait dans sa barbe.

— Comment, dit alors l'un des marins à son ami, en
riant comme un aveugle, comment peut-on rester ici
inq minutes sans avoir l'envie de s'échapper?

— On s'y fait, dit le guide.

— Quels sont ces messieurs qui sont là, autour d'une
balustrade ronde?

— Ce sont les agents de change, et l'endroit où ils se
iennent s'appelle la corbeille.

— Et autour, quels sont ceux qui poussent frénétique-
ment ces assourdissantes interpellations?

— Ce sont les commis, les remisiers, les spéculateurs,
tout le monde de la Bourse et du jeu.

— Une chose m'étonne, dit Lintillac, c'est que ces
gens-là puissent s'entendre les uns les autres.

— Comment?

— Se comprendre, si vous préférez. Car il part cent
cris différents par seconde, et j'avoue que je renoncerais à
distinguer un coup de canon au milieu de cette exaspé-
ration du bruit.

— Eh bien, mon cher monsieur, répondit le ciceron non-seulement on se parle, mais encore on se compren très bien.

— Il faut vous croire, mais je déclare que j'y ai que que peine.

— Vous ne m'étonnez pas.

On pense que pour tenir cette conversation, nos tro personnages s'étaient retirés dans un coin de l'immen salle, où le bruit était moins intense.

— Tenez, reprit le spéculateur, voulez-vous vous ap procher avec moi, vous allez voir que tout est habitud

Et, s'avançant suivi des deux marins vers la foule e trépidation qui poussait ces affreuses clameurs accompa gnées de contorsions inimaginables, il fit un signe à u jeune homme qui tenait un carnet à la main.

— Combien? cria celui-ci.

— Vingt-cinq mille, cinq.

— Acheter? demanda le commis.

— Non, vendre.

— J'ai vingt-cinq mille, se mit à vociférer l'employ sur un ton tellement suraigu, qu'on aurait cru qu'il vou- lait donner à Delbos et à Lintillac un exemple de ce qu peut produire de vacarme un gosier de boursier en dé- lire.

— Il va se tuer, s'écria l'un des jolis capitaines.

— Ne craignez rien, c'est un ténor.

— Comment, un ténor!

— Oui. Tous ces crieurs sont classés par le public de la Bourse en ténors, basses et barytons. Ceux dont l'organe perçant domine tout le bruit de la corbeille s'appellent des ténors. Il y a des agents et des coulissiers qui payent un peu plus cher ces espèces de trompettes, parce qu'ils les entendent toujours et n'ont pas besoin de demander

ù en sont les cours. Seulement, vous vous imaginez fa-ilement qu'il ne leur faut pas de longues années de cet xercice pour perdre leurs organes enchanteurs et pour cquérir des voix de rogomme qui feraient les délices des nvirons de La Villette ou des cabarets avoisinant les car-ières d'Amérique. Et maintenant, messieurs, si vous voulez oir la Bourse à vol d'oiseau, nous n'avons qu'à monter 'escalier de l'ancien Tribunal de commerce. De la alerie que vous apercevez là, nous pourrons étudier à otre aise les diverses contrées de ce curieux pays. Je ompléterai l'esquisse rapide que j'ai commencée tout à 'heure.

Delbos et son camarade allaient accepter cette proposi-ion, lorsque dans la foule, autour de la corbeille, on en-endit des jurons et des cris qui ne ressemblaient pas au umulte ordinaire de ce lieu. Puis on vit se dessiner une spèce de remous qui prit en peu de temps des propor-ions assez accentuées.

— On dirait qu'il y a une dispute au plus fort de la mê-ée, dit le cicerone.

— En effet, je vois un bras qui se lève et qui frappe, lit Lintillac.

Aiguillonnés par la curiosité, les boursiers se poussè-ent vers l'endroit où la scène paraissait avoir lieu. Mais ın violent reflux fit reculer tout ce monde, et le brouhaha le la spéculation s'arrêta un instant pour laisser la parole ıu bruit de la querelle. Alors on entendit une voix qui lisait d'un ton de commandement :

— Ainsi ferai-je à tous ceux qui me barreront le pas-sage.

— Sacrebleu ! c'est le commandant, s'écria Delbos.

— Le capitaine Cramoizan ! dit le complaisant person-nage qui venait de piloter les deux marins.

— Lui-même.

—Hé! matelot, reprit Delbos en s'adressant à Lintilla nous allons vivement le rallier et lui porter un coup (main.

— Parbleu! répondit l'autre.

Au même instant, les deux jeunes gens s'enfoncèrei tête baissée dans la foule, du milieu de laquelle partit un nouvelle litanie d'exclamations et de blasphèmes.

Lorsque Cramoizan, saisissant Maguiche par le bra: s'était rué vers la corbeille des agents de change, il s trouvait dans un état d'accalmie relative. La fureur don il avait été possédé depuis trois heures environ s'étai forcément émoussée. Pour pénétrer dans la masse groui lante des boursiers, il fallait des efforts vigoureux, et, dè les premiers coups de coude que donna le capitaine, il fu accueilli par une série d'injures ou d'observations for mulées entre deux cris. Cela le fit hésiter un moment.

— Les gens qui m'entourent, se dit-il, ne sont pou rien dans ce qui m'arrive; il serait absolument inutile e injuste de les secouer; louvoyons.

Et il se mit à chercher les endroits qui lui paraîtraient le plus favorables, pour se glisser vers la corbeille. Mais i faut ne pas avoir vu et étudié ces masses d'une densit(incroyable, pour espérer d'y faire quelques pas en moins d'une heure. Chaque fois que Cramoizan apercevait ur passage relativement facile, il faisait un effort pour s'er rapprocher, mais aussitôt le défilé était bouché par quelque panse redondante ou simplement par quelque personnage maigre, mais immuable. L'inanité de ces essais commença à faire remonter bientôt la colère au front de Cramoizan. De tous côtés, il se sentait pressé jusqu'à l'étouffement. Il semblait que cette foule inconsciente voulût l'écraser. Il perdit patience. Ce qui y contribua aussi

eaucoup, c'est qu'il aperçut Peyretorte qui, l'ayant re-
onnu, laissa paraître sur ses lèvres un mauvais rire. Ce
our-là, précisément, il y avait autour de la corbeille
eaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire. A première vue,
l était facile de calculer qu'on y comptait plus de deux
ents personnes probablement étrangères à la spécula-
ion. De plus, cette cohue était houleuse à l'excès, et l'on
entait quelque chose de particulier dans son mouve-
nent. Une pression lente et sûre semblait s'exercer tout
utour de Cramoizan et de Maguiche. On ne pouvait pres-
que plus respirer auprès d'eux.

Une rage sourde s'était emparée de nouveau du capi-
aine. De ses yeux jaillissaient des éclairs. Il n'était plus
maître de lui, et toutes ses résolutions de convenances
taient parties à vau-l'eau.

Sans attendre davantage, il se ramassa sur lui-même,
endit les jarrets, plia ses bras qu'il appuya contre les
paules de ceux qui se trouvaient devant lui et fit son
ffort. Ce fut à ce moment qu'il y eut un premier mouve-
ment de va-et-vient dans la foule. Le capitaine, enchanté
le ce premier succès, renouvela sa tentative. Cette fois
e remous fut plus violent encore, mais il souleva quel-
ques réclamations... Même, un personnage, placé à la
gauche de Cramoizan, se plaignit et voulut le pousser à
son tour. Mais aussitôt le poing fermé de Jacques se
lressa dans l'air pour s'abattre une seconde après sur la
ête de l'imprudent. On entendit quelque chose comme
un coup de marteau, et Cramoizan prononça les paroles
qui avaient attiré l'attention de Delbos et de Lintillac.
Ceux-ci firent leur trouée dans le tas, en droite ligne,
sans y mettre de ménagements, et comme la pression
levint bientôt très accentuée, on s'écarta de part et d'au-
tre pour les laisser passer.

— Nous voilà, commandant, cria Delbos, tenez bon.

On peut juger si ceux qui ne connaissaient ni le cap taine ni ses amis comprenaient quelque chose à ce qui s passait. On ne s'expliquait ni ces violences, ni ces cris d ralliement.

— Que diable nous veulent ces gens-là? demanda anxieusement un gros banquier, sur la figure ordinaire ment réjouie duquel se peignit la plus vive terreur.

— Hé! qui pourrait le dire? répondit un anguleux pe sonnage qui, tout le monde le savait, portait constam ment sur lui un portefeuille bourré de billets de banque On n'est pas en sûreté ici et nous devrions gagner l large.

— Certes! affirma le premier interlocuteur en suivan ce conseil.

Il faut dire que la première pensée qui était venue a plus grand nombre de spéculateurs était qu'on se trou vait en présence d'un coup monté par les pick-pockets Aussi chacun tenait-il consciencieusement ses poches e se boutonnait-il par mesure de prudence. Si Delbos e Lintillac faisaient une vigoureuse besogne, Cramoizan arrivé au comble de la fureur, frappait devant lui e balayait la place. Il ne disait plus rien. Tout cela se pas sait silencieusement. Au bout de deux ou trois minutes les deux jeunes marins s'étaient assez rapprochés d leur commandant pour pouvoir lui parler.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur de Cramoizan? cria Lin tillac.

— Il y a que nous sommes entourés de misérables.

— Lesquels? où sont-ils?

— Ils sont partout. Il n'y a ici que des brigands, ré pondit le capitaine, dont l'exaspération devenait effrayante

Cinq ou six personnages séparaient encore Cramoizan

e ses amis. Mais ce ne fut pas bien long. En un clin d'œil
s eurent vidé la place. Pendant cette scène de pugilat, les
gents de change avaient cessé toute transaction, et, ap-
uyés sur la rampe de la corbeille, ils contemplaient cette
:ène, qui paraissait les intéresser vivement. Quelques-
ns même avaient déjà établi des paris sur l'issue proba-
le de la lutte de ces trois hommes contre une foule.
ramoizan excitait particulièrement l'attention, et la
lupart l'accompagnaient de leurs vœux.

— Voyez donc comme il est beau, disait un agent cé-
bre par sa passion pour la gymnastique. Il frappe comme
n héros antique. Quelle belle tête et quelle étonnante
yauté dans ce regard! Je parie cinq cents francs qu'il
stera maître du terrain.

— Moi, je parie pour la foule, répondit un autre agent
change, qui a fait un certain bruit pendant la guerre
1870.

— Cinq cents francs, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est tenu.

Ce ne fut pas bien long. La place resta nette autour des
ois marins. Il y avait encore quelques personnes entas-
es à droite, à toucher la corbeille. Cramoizan s'avança
rs elles d'un air menaçant, et ce fut un sauve-qui-peut
s plus amusants.

— J'ai gagné, dit l'agent de change gymnaste.

— Voilà vos cinq cents francs, cher ami, répondit l'au-
e en s'exécutant.

Ces dernières paroles étaient à peine prononcées, que
amoizan, mettant la main sur la balustrade qui sépare
s agents du public, s'enleva à la force du poignet en
criant :

— Embarque!!

Lintillac et Delbos ne se le firent pas répéter, et n
trois gaillards sautèrent au milieu des agents de chan
ahuris. Ils avaient violé le saint des saints. La foudre to
bant sur la corbeille n'aurait pas plus étonné les perso
nages qui la remplissent ordinairement en manière
fleurs plus ou moins odorantes.

— Que venez-vous faire ici? cria l'un.

— C'est trop fort! dit un autre.

— Mais c'est un scandale, vociférait un troisième.

— Où sont les gardiens de la Bourse?

— Qu'on aille chercher les sergents de ville.

C'était évidemment, pour ces messieurs de la corbeil
l'abomination de la désolation que trois hommes qui
faisaient pas du trois pour cent, du cinq, du mobilier
du Rio-Tinto la base d'une symphonie en *ut* extrêmeme
majeur, exécutée sans relâche, se fussent permis de me
tre leurs pieds profanes sur un parquet positivement s
cré. Ils s'avancèrent des deux côtés en masse compact
disposés en apparence à recommencer pour leur comp
la lutte qui venait de finir par la défaite de la foule. Ma
les trois marins, qui s'étaient mis dos à dos, eurent u
attitude si résolue, que l'on jugea plus prudent d'ent
mer des négociations. Le silence venait de se faire comn
par enchantement dans l'intérieur du temple. Les péri
tyles étaient devenus déserts et les décavés eux-mêm
venaient de rentrer pour assister à cette scène uniqu
Les Parisiens passant sur la place, et les cochers qui st
tionnaient en ligne serrée devant le monument, devaie
être fort étonnés de ne plus entendre le vacarme ord
naire. Des remisiers zélés étaient allés requérir la forc
armée pour l'opposer à Gramoizan qui, en ce momen
était tellement exaspéré, qu'il n'eût pas reculé deva
toute la police de France.

— Enfin, que veulent ces messieurs? reprit un agent de hange.

— C'est un pari, probablement, répondit un voisin.

— Un pari! s'écria Cramoizan, qui s'élança vers l'au-eur de cette réponse.

— Que ce soit un pari ou autre chose, dit avec un ton 'autorité un vieillard qui s'avança sans fanfaronnade et ans crainte, veuillez, monsieur, nous expliquer l'inva-ion que vous venez de perpétrer.

— C'est extrêmement simple, répondit Cramoizan.

— Tant mieux! murmura une voix gouailleuse.

— Voici un individu qui est là au premier rang de la oule, dit Cramoizan; ce personnage à la figure basse et ommune qui a encore les joues presque bleues des deux normes soufflets que je lui ai offerts, vous le voyez bien, 'est-ce pas?

— Oui, oui, oui, dirent plusieurs voix. Après?

— Il se nomme Maguiche et il se fait payer pour insé-er des calomnies dans les journaux financiers.

— Ah! ah! dirent quelques agents, en assurant leurs inocles sur le nez comme pour mieux voir le bipède ap-artenant à l'espèce décrite par Cramoizan.

— Cet homme a osé imprimer que moi, Jacques de ramoizan, capitaine au long cours, j'ai été exécuté à a Bourse d'hier pour n'avoir pas payé mes différences de a fin du mois dernier.

— Et cela est vrai, affirma un agent de change.

— Qui a dit cela? rugit Cramoizan.

— Moi, monsieur, dit en s'avançant un homme à la mine respectable.

— Prenez garde! reprit le capitaine.

— A quoi? demanda le financier. Est-ce qu'après avoir négligé de payer vos dettes, vous auriez la prétention de

nous assommer tous pour prouver ensuite que vous r
nous devez rien ?

— Je deviens fou! s'écria Cramoizan.

On le regarda avec étonnement.

— Ainsi, reprit-il, c'est vrai? J'ai été la victime d'u
si horrible guet-apens?

— Qu'entendez-vous par guet-apens ?

— J'entends par là que j'ai fait en tout sept affair
distinctes, trois à la baisse et quatre à la hausse. Il est bie
clair qu'à ce compte je devrais avoir gagné. Mais là n'e
pas la question. L'argent nécessaire pour couvrir me
opérations à terme, je l'ai fourni à la personne qui rece
vait mes ordres, je l'ai fourni et au-delà.

— La preuve de cela? Quelle est cette personne?

— Comment, la preuve? Ma parole ne suffit donc pas
répondit Jacques naïvement. Mais vous m'y faites penser
Donnez-moi donc, à votre tour, la preuve que je vous ai fai
faire les opérations à la suite desquelles vous avez commis si légèrement un acte aussi grave que celui dont j
suis venu me plaindre.

A cette apostrophe, les agents de change ne purent rien
répondre. Cramoizan continua :

— Cet homme n'avait donc pas menti! Messieurs, quels
sont ceux d'entre vous à qui je dois?

Quatre agents de change se présentèrent.

— Et maintenant, dit Cramoizan, quels sont ceux qui
vous ont donné des ordres pour mon compte ?

— Une seule personne, répondit le premier, M. Léon
Tourseulles.

— Chez moi aussi.

— Chez moi aussi, chez moi aussi.

— Êtes-vous convaincu enfin, monsieur?

— Que vous avez été trompés, oui, messieurs.

— Oh! fit une voix.

— Si quelqu'un en doute!... dit le capitaine, en lançant un regard menaçant auquel personne ne répondit. Mais je n'admets pas, reprit-il, que, même lorsque je suis la victime d'un voleur, je doive laisser sur mon nom un soupçon, quelque léger qu'il soit. Veuillez donc me dire quelles sont les sommes que l'on m'a fait perdre sans me consulter? Chez vous, monsieur, combien? demanda-t-il à celui qui se trouvait le plus près de lui.

— Trente-deux mille francs?

— Bien, et chez vous?

— Vingt-sept mille.

— Et vous, de combien suis-je votre débiteur?

— Neuf mille cinq cents et des fractions. Vous comprenez...

— Oui, très bien. Vous ne pouvez avoir les centimes dans la mémoire. Enfin, il y a encore, je crois, un autre monsieur qui se dit mon créancier. Profitez-en, rien n'est plus facile, comme vous voyez.

— Cinquante-deux mille, moi.

En ce moment, le syndic des agents de change s'approcha et dit à Cramoizan :

— Pardon, monsieur, si nos collègues ont été trompés, il ne paraît pas juste que vous subissiez les conséquences d'un vol dont ils ont été les victimes.

— Et pour la perpétration duquel on s'est servi de mon nom.

— En effet, dirent quelques voix.

— Permettez. Je ne veux pas qu'il reste un doute. L'offense a été publique. Ce scandale a cela de bon, que les journaux, demain, pourront affirmer que la réparation a été éclatante. Voilà des chèques, messieurs, représentant ce que je ne vous dois pas.

— Mais je ne sais si je dois accepter... dit un de agents.

— Vous ferez de cet argent l'usage que vous voudrez vous le donnerez aux pauvres, mais je ne le reprendra pas. Seulement, que chacun de vous m'envoie demain un reçu à l'hôtel du Louvre. Voici ma carte.

Cela dit, Cramoizan, suivi de ses deux amis, quitta la corbeille, escorté de quelques agents de change qui lu faisaient des excuses.

— Et maintenant, dit-il, c'est ce Léon que je vais briser comme un misérable qu'il est.

En dix minutes il arriva rue Bellefonds.

XIII

DARÈS.

Le matin du même jour, c'était le 5 février, on s'en souvient, M. Darès s'était levé en disant :

— C'est aujourd'hui, enfin !

Il s'habilla avec une recherche quelque peu solennelle pour avoir l'honneur de recevoir six cent mille francs passés.

Puis il sortit et se dirigea vers une station de voitures. Il en choisit une un peu plus élégante que les autres, examina avec soin le cocher pour tâcher de deviner si c'était un honnête homme y monta et enfin donna à l'automédon l'adresse de l'agent de change Grandmartin.

— Ici, c'est ici, cria Darès en passant presque tout son corps à la portière, lorsque la voiture arriva au n° 11 de la rue Caumartin.

Le cocher arrêta court. Darès s'élança sur le trottoir et ntra sans hésitation dans la maison de l'agent de change.)n voyait que depuis trois ou quatre jours il avait étudié es aîtres et qu'il était familier avec la maison. Il se préenta à la caisse d'un air vainqueur, en se disant :

— Et penser qu'il y a là, derrière ce guichet, un homme ui va me compter six cent trente et quelques mille rancs, sans parler des fractions.

— Que désirez-vous, monsieur? lui demanda le caisier.

— Je suis M. Darès, répondit-il d'un air modeste, mais ainqueur, et je viens pour mon compte.

— Très bien, monsieur, répliqua l'employé. Je vais le hercher. Vous dites M. Darès ?

— Oui, monsieur.

En ce moment, le bon vieillard était littéralement ivre l'orgueil et de joie. On lui eût offert les mines de dianants de Visapour pour s'en aller sans toucher son gain qu'il eût refusé. Cependant un nuage — léger à la vérité — passa sur le soleil de son bonheur.

— Comment peut-il se faire, pensait-il, que le caissier soit aussi indifférent et aussi peu empressé à l'égard d'un homme qui gagne six cent mille francs ? Il n'a même pas l'air de se douter que je suis cet homme. C'est pourtant un cas qui ne doit pas se présenter bien souvent.

— C'est bien M. Darès que vous m'avez dit? revint demander une seconde fois le caissier.

— Oui, monsieur, oui, répondit le vieillard qui commençait à se sentir en proie à l'impatience et à l'inquiétude.

Il y eut un moment de silence. Puis le caissier revint, leva sa petite vitre et dit :

— Je n'ai pas de compte courant à ce nom-là.

Darès fit un bond de sa chaise jusqu'au guichet. Pui eut un sourire de pitié, comme s'il pensait que ce ca sier fût un imbécile.

— Ce n'est pas possible, dit-il. Veuillez être assez b pour chercher.

— J'ai cherché avec le plus grand soin, et je n'ai ri trouvé à votre nom.

— Je vous dis, monsieur, que c'est impossible.

— Mais veuillez me dire quelle est l'affaire que vo avez faite, et par l'intermédiaire de qui.

— Monsieur, j'ai acheté huit cent mille francs de ren dont 25 centimes, et je gagne six cent trente et quelqu mille francs.

Ce fut au tour du caissier de faire un bond de surpris

— Cet homme est fou, pensa-t-il.

Puis tout haut :

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieu que, si j'avais une somme pareille à payer à un client, j ne pourrais l'ignorer et je n'aurais pas eu besoin de cher cher longtemps ni son compte ni son nom.

Le pauvre Darès était devenu livide. Il se retenait de tou tes ses forces à la tablette de la caisse pour ne pas tomber

— Et quelle est la personne qui a reçu de vous cet ordre pour le compte de M. Grandmartin?

— M. Léon Tourseulles, répondit Darès en balbutiant.

— Comment dites-vous?

— Léon Tourseulles.

— Monsieur, dit le caissier, cette personne est complétement étrangère à notre maison et, de plus, je crois pouvoir vous dire qu'elle a été exécutée à la Bourse le 2 février, pour n'avoir pas payé ses différences.

— Ainsi, dit Darès d'une voix cassée, il n'a jamais travaillé pour vous?

— Jamais.

— Je vous remercie.

Le caissier ferma son guichet. Anéanti, Darès resta là quelques minutes à retrouver ses esprits. Enfin, au bout d'un moment, il se remit et prit le chemin de la rue.

— Je suis fou de me tracasser ainsi, se disait-il entre les dents. Il y a là-dessous quelque malentendu que je ne m'explique pas encore, mais qui évidemment existe. Tourseulles se sera trompé. Il avait tant d'affaires dans la tête! Et, d'ailleurs, il paraît que lui-même a perdu et a été exécuté. Il devait penser à cela pendant que je venais lui demander ce renseignement. Il se sera trompé, pour sûr. Je sais que Léon faisait des affaires pour d'autres personnes, pour ce marin célèbre par ses duels, entre autres. Il aura pris un agent de change pour l'autre. Et puis, encore une fois, il devait être bien affairé le trente et un. Je me rappelle en effet, maintenant, que cinq ou six jours auparavant il maudissait la hausse.

Ici le pauvre Darès, à moitié rassuré, eut un mot sublime :

— Et moi, ajouta-t-il, qui n'ai pas réfléchi. Je l'ai importuné de ma joie indécente. Oh! j'ai été cruel.

Qui se serait figuré, en entendant cela, que cet homme était la déplorable victime de la plus horrible, de la plus cruelle des infamies?

— Il ne me reste plus qu'à me rendre chez Tourseulles, et tout s'expliquera.

Darès, embaumé dans sa joie depuis le 31 janvier, n'avait été accessible à aucun des bruits du monde. Il ignorait donc complétement ce qu'on disait de Tourseulles. Personne ne lui avait appris que le prétendu coulissier était en fuite. Bref, il ne savait rien de rien.

— Rue Bellefonds, 26, dit-il à son cocher.

Un quart d'heure après, il gravissait péniblement l'esca-

lier qu'il avait monté si joyeux quelques jours aupar
vant. Chose étrange, sa confiance était tombée. Il arri
haletant à la porte qu'il connaissait bien, et se prépara
à sonner lorsqu'il entendit quelqu'un qui escaladait les d
grés quatre à quatre et qui avait l'air pressé. Il n'attend
pas longtemps pour savoir quel était ce nouvel arrivan
Le capitaine de Cramoizan, la figure bouleversée, tou
pâle de colère, apparut sur le palier.

— Vous! vous aussi? dit-il.

A cette interpellation, Darès devint aussi pâle que l
capitaine et s'écria :

— Que voulez-vous dire?

— Que vous avez été, comme moi, la victime d'un misérable, d'un malheureux, reprit-il en pensant à la pauvre Aline.

— Léon Tourseulles...

— A employé les fonds que nous lui avions confiés à jouer pour son compte et il les a perdus.

— Alors, je n'ai pas gagné? demanda le pauvre homme qui se sentit ébranlé des pieds à la tête par un frisson de désespoir.

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien, se hâta de dire Jacques, lorsqu'il vit la figure de Darès se décomposer tout d'un coup.

— Mais je le sais, moi, je le sais. Mes yeux se dessillent. Ce polisson s'est moqué de moi. Figurez-vous, monsieur, — c'est abominable, — qu'il a poussé l'audace jusqu'à m'envoyer chez un agent de change où l'on a pu me prendre pour un intrigant.

— Que vous a-t-on répondu?

— Que je n'avais pas de compte courant, qu'on ne connaissait pas M. Tourseulles. Quel drôle infâme! Ce n'est pas mon argent que je regrette, mais me ridiculiser

ainsi, me laisser raconter à tout Paris que je gagnais!...

Le pauvre homme pleurait.

— Et vous êtes ruiné ?

— A plate couture, monsieur. C'est encore son infernale invention de me faire tout jouer à la fois...

— Vous êtes venu sans doute pour le voir, pour lui parler, pour lui demander compte ?

— Non, j'étais encore assez bête pour me faire illusion. Je suis allé jusqu'à l'excuser, jusqu'à croire que j'étais la victime d'une erreur involontaire et que j'allais être envoyé chez un autre agent pour y toucher un demi-million.

— Moi, dit Jacques d'une voix grave, je suis venu pour l'étrangler.

A ces mots, Darès, par un mouvement qui avait son côté naïvement comique, se rangea comme pour laisser passer Cramoizan le premier.

— Mais, reprit celui-ci, j'ai cédé sans réflexion à un premier mouvement de fureur. Ni vous, ni moi ne l'étranglerons aujourd'hui pour cette raison bien simple qu'il a dû se soustraire à la colère de ceux dont il s'est si indignement moqué et qu'il doit être en fuite.

— Déjà ?

— Comment, déjà? mais il a eu cinq jours pour se mettre hors d'atteinte.

— Vous pensez, vraiment ?...

— Il est bien facile de nous en assurer, puisque nous sommes ici tous les deux dans la même intention ; sonnez!

Darès, qui vieillissait de minute en minute sous l'œil même du marin, s'avança et agita la sonnette. Un pas régulier se fit entendre à l'intérieur de l'appartement. Cramoizan reconnut la démarche d'Aline. Et il comprit aux battements de son cœur quelle humiliation impose-

rait à la jeune fille sa présence à cette porte assiégée san doute depuis trois ou quatre jours par tant de personne frustrées.

— Demandez Léon, dit-il rapidement à Darès. Moi, j ne veux pas paraître.

La porte s'ouvrit. Cramoizan s'était reculé dans un coi obscur de l'escalier. Il devina qu'Aline était là, et il eu une tentation presque irrésistible d'aller se jeter à ses genoux et de lui dire :

— Laissez, laissez votre malheureuse et déplorable famille, quittez ce Paris où l'on souffre et soyez la femme du capitaine Cramoizan qui vous conduira heureuse, à travers le monde, son domaine.

Mais il fut bientôt rappelé à la réalité, car il entendit une petite toux sèche qui précéda le sacramentel :

— Que désirez-vous, monsieur?

Le capitaine tressaillit à ces simples paroles. La voix d'Aline était comme cassée. Il semblait que la vie de cette admirable et douce enfant se fût brisée avec l'honneur de son nom. S'il n'eût pas eu honte d'être venu, lui aussi, ajouter un tourment de plus à cette douleur, il se serait avancé pour voir les ravages que la honte avait déjà faits sur cet innocent visage. Darès cependant venait de répondre :

— Je voudrais parler à M. Léon Tourseulles.

— Il n'y est pas, monsieur, répondit avec effort la jeune fille en retenant un sanglot mal étouffé.

—Où est-il donc? demanda le vieillard avec une colère qui ne grondait d'ailleurs que comme un orage éteint.

— Je ne sais, monsieur, répondit Aline d'une voix mal assurée, puis elle referma doucement la porte.

Cramoizan resta là, songeur.

— Pour la première fois peut-être, cette enfant vient

e mentir, se dit-il. Léon est là, j'en suis sûr, je le jure-
ais. Mais à quoi bon le voir? j'ai bien d'autres drôles à
orriger.

— Ainsi, cela est vrai, s'écria Darès. Il m'a ruiné, il
'a joué, berné, ridiculisé et il est parti pour aller se
acher sans châtiment dans quelque asile de bandits.
lais je le punirai, monsieur, je le punirai, je vous jure,
t de la plus sanglante façon.

— Que voulez-vous faire ?

— Ceci est mon secret, dit le vieillard d'un air entendu,
t il jeta sur Cramoizan le regard le plus désolé, le plus
avrant qui puisse jaillir de la paupière d'un déses-
éré.

— Cet homme médite quelque funeste projet, pensa le
apitaine. Allons, ajouta-t-il tout haut, nous n'avons plus
en à faire ici, venez, monsieur, venez.

Darès, docile, se laissa faire. Il suivit Cramoizan sans
voir la conscience de ses actes. Lorsqu'ils furent l'un et
autre dans la rue, ils se séparèrent.

La colère de Jacques était tombée. Lui qui, s'il l'eût ren-
ontré, aurait lancé Léon au bas de l'escalier, se sentit
ésarmé par ce qu'il venait d'entendre.

Ce fut avec un frémissement qu'il se rendit compte des
ourments auxquels était en proie la malheureuse Aline
n songeant à l'avenir implacable qui lui était réservé,
sentit une larme lui monter aux paupières. La douleur
ont son âme fut envahie alors était immense. Il lui sem-
la que l'espérance, cette fidèle compagnie de l'homme,
enait de s'envoler pour toujours d'auprès de lui, et il
omprit que, pendant les quinze jours qui venaient de
'écouler, un amour puissant et durable avait grandi dans
on sein, sous le regard de la pure enfant que désormais
l ne pouvait pas épouser. Car il ne se sentait pas encore

le courage de devenir l'allié d'un Léon Tourseulle

— Et cependant, lui disait sa conscience, Aline est in
nocente des fautes de son frère.

N'importe. Élevé dans les principes sévères de la famill
de province, il n'était pas encore assez fort pour braver l
préjugé et pour arracher à un sort lamentable l'enfan
qu'il ne devait plus cesser d'aimer.

C'est en se laissant aller à ces réflexions qu'il se dirige
machinalement vers l'hôtel du Louvre où l'attendaien
Delbos et Lintillac.

— Nous avons vu beaucoup de monde, commandant.
D'abord les témoins de Duciment.

— C'est pour demain matin, je pense, mon duel avec
celui-là?

— Oui.

— Où?

— Dans un jardin à Auteuil.

— A quelle heure?

— Neuf heures et demie. Quant à la rencontre avec
Maguiche, elle doit avoir lieu jeudi, à dix heures du matin, dans la forêt de Sénart.

— Pourquoi pas après-demain?

— Parce que vous aurez un jour de repos entre les deux
duels.

— Je n'ai pas d'objection à faire, répondit Cramoizan.

— Les agents de change ont déjà envoyé les reçus que
vous leur avez réclamés.

— Où sont-ils? demanda Cramoizan.

— Les voici, dit Delbos en tendant quelques papiers au
capitaine.

Jacques les examina attentivement une minute et les
serra soigneusement.

Cramoizan avait repris tout son sang-froid. Ses aventures s'étaient terminées à sa satisfaction, sauf que Tourseulles avait encore ses oreilles ; il dîna donc de fort bon appétit et se promena ensuite sur le boulevard pendant une bonne heure. Mais cette promenade devint bientôt monotone ; le brouillard s'étant déclaré, puis épaissi d'une façon tout à fait extraordinaire, les trois marins entrèrent dans un café. Il n'était question, dans tous les groupes, à toutes les tables, que de l'algarade de Cramoizan. Chacun racontait la scène de la Bourse à sa manière. Si bien que, de version en version, on en était arrivé déjà à la légende, mais à une sorte de légende homérique dans laquelle Jacques, Delbos et Lintillac avaient joué des rôles de Titans. Ce qui charma Cramoizan, au milieu de ces récits divers, c'est que tout le monde, unanimement, applaudissait à la façon originale dont s'y était pris le capitaine pour forcer le public à le réhabiliter. Parmi les personnes qui parlaient de cela avec le plus de vivacité, se trouvait, non loin de Cramoizan, un jeune homme que nous avons déjà entrevu au cercle des Topinambours. Il s'appelait Blanchard, et c'est lui qui avait demandé, la nuit de Noël, qu'on fît quelque chose d'original pour poser le club. C'était aussi une des victimes de Léon. Il gesticulait beaucoup et semblait fort indigné.

— Et je gage, disait-il, que personne ne voudra se donner la peine d'aller déposer une plainte contre ce malfaiteur !

— Et pourquoi, puisqu'il est en fuite ?

— Pour décourager les autres d'en faire autant. C'est cette indifférence qui enfante des escrocs. On dit d'eux : « Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs. » Ils vont ailleurs, où on ne les pend pas du tout, et ils dépouillent des gens qu'on aurait sauvés de la ruine et de la misère en faisant condamner ces misérables.

— C'est peut-être vrai.

— Comment! peut-être? Mais c'est si vrai que je vais aller dès demain matin, de bonne heure, trouver un commissaire de police et lui conter que j'ai été volé par Tourseulles.

— Ah! bah! ne te mêle pas de cela.

— Pourquoi?

— Parce qu'on trouvera que tout en étant le moins écorché, c'est toi qui cries le plus fort.

— En effet, j'aurai l'air de faire beaucoup de bruit pour rien. Mais tu sais que, si je regrette quelque chose, ce n'est pas les quinze cents malheureux francs que ce Léon m'a subtilisés, et la preuve, c'est que je vais dépenser d'autre argent pour le faire punir. Et puis, ce qu'il a fait au capitaine et au pauvre père Darès me met hors de moi. Je ne comprends pas qu'on pousse la gredinerie jusque-là. Le jeune homme s'animait.

— Parle moins haut, lui dit un ami, on va croire que tu fais une conférence.

— A la rigueur on admet, reprit Blanchard sur un ton plus adouci, on admet qu'un jeune homme se laisse entraîner, soit par amour pour une femme, soit par quelque autre passion, à commettre une faute et à soustraire une somme d'argent. Mais distiller une série d'escroqueries semblables à celles dont ce drôle s'est rendu coupable, cela, mon cher, c'est dépasser, et de bien loin, les bornes de l'entraînement. Il n'est pas pardonnable, et quand il n'y aurait que moi pour être inflexible, je le serai.

— Songe que sa mère est déjà folle, qu'il a une sœur.

— Est-ce que le mal n'est pas fait? est-ce que les pauvres dames...

— Non, mon ami, le malheur de ces dames ne sera

complet que le jour où Léon comparaîtra devant la justice. Il y a en ce moment cinq mille Parisiens qui savent ce qu'est M. Tourseulles; s'il passe en police correctionnelle ou en cour d'assises, toute la France l'apprendra, ce qui est bien différent. D'autre part, les boursiers oublieront vite cette aventure. Les dossiers de la préfecture de police la perpétueraient à jamais, s'il était condamné.

— Eh! tant pis pour lui, mon cher, tu prêches dans le désert. J'ai dit que je déposerai une plainte et je le ferai.

— Ainsi, dit Cramoizan quand Blanchard fut parti, Mme Tourseulles est devenue folle?

— J'avais entendu vaguement parler de cela, dit Lintillac.

— Moi, je l'ignorais absolument, reprit le capitaine. Pauvre Aline! quels tourments affreux elle doit endurer entre cette vieille femme aliénée et ce voleur!

Et, pendant que Delbos et son ami continuaient ensemble la conversation, Cramoizan s'absorba en lui-même et se mit à penser à la jeune fille.

— Malheureuse, bien malheureuse enfant! se disait-il. Que va-t-elle devenir? qui peut prévoir à quelle épouvantable destinée elle est réservée... s'il ne se trouve pas quelqu'un pour lui tendre la main? Ce jeune homme avait raison. Pour elle, pour elle seule, puisque sa mère est insensée, on ne devrait pas traîner ce malheureux devant les tribunaux. Le déshonneur existe, mais enfin il n'est pas public. Dans dix ans, plus tôt peut-être, si Léon rembourse tout, on pourra nier même; tandis que si la justice passe par là, c'est une affaire finie.

Cramoizan n'avait pas pardonné à Léon, mais il re-

voyait le petit salon dans lequel s'étaient écoulées de
douces heures aux côtés de la pure et adorable jeune fill
Il se rappelait cette voix brisée qu'il avait entendue da
la journée, et il ressentait, à ce souvenir, quelque cho
comme un ébranlement douloureux. Bientôt il jug
impossible qu'Aline dût éprouver une souffrance de plu
L'amour du capitaine, car il aimait plus qu'il ne le croya
lui-même, l'amour du capitaine un moment atteint pa
les déplorables événements de la journée, venait de se r
veiller. Les menus propos qui l'enivraient encore dix jour
avant, les regards qu'on avait échangés, les élans répri
més et toutes ces douces, mystérieuses et saintes baga
telles qui sont le prologue des aveux, tout cela lui montai
à la mémoire.

— Livrer Léon à la justice, dit-il, est une chose impos-
sible. Il faut à tout prix que Mlle Tourseulles ne subisse
pas ce dernier et suprême affront, qu'elle n'éprouve pas
cette dernière douleur. Je m'en charge.

Le lendemain matin, Gramoizan se leva bien avant le
jour. On était au commencement de février, et la nuit du-
rait jusqu'à près de sept heures. Vers six heures et quart,
il sonna.

— Allez me chercher une voiture, dit-il.

— Il y en a deux dans la cour.

— C'est bien, je descends.

Cinq minutes après, Jacques était emporté par un fia-
cre vers la rue Bellefonds.

— Léon est ici, se disait-il. Je suis convaincu qu'il est
caché dans sa maison. Je sais que, seul, je ne le trouverai
pas, mais j'avertirai Aline du danger qui le menace, et
elle le décidera à quitter la France, ou, du moins, à dis-
paraître momentanément. Au besoin, je l'emmènerai à
Bordeaux et je le cacherai sur mes navires, dans la rade

même, où personne ne s'avisera de le venir chercher.

Le cheval poussif qui traînait la voiture de Cramoizan montait au pas la rue Bellefonds.

— Me voici bientôt arrivé. Il va faire jour. Déjà les ténèbres s'éclaircissent, je suis venu trop tard. S'il était nécessaire que j'emmenasse Léon, on pourrait le voir.

Le fiacre s'arrêta. Cramoizan en descendit en murmurant :

— Aline et moi nous aviserons.

Il sonna, la porte s'ouvrit. L'escalier était tout à fait obscur. La pâle lumière qui blanchissait l'orient n'avait pas encore pénétré dans les maisons. Ce fut à tâtons que Cramoizan monta lentement les trois étages. Enfin il arriva sur le palier de l'appartement des Tourseulles. Familiarisé avec cette partie de la maison, il s'avança d'un pas délibéré vers la porte d'Aline. Mais tout à coup son pied se heurta à quelque chose qui semblait placé en travers de la porte. Il se baissa. C'était un corps humain.

— Qu'est ceci? murmura Cramoizan tout ému. Bah! quelque ivrogne qui sera tombé là en rentrant cette nuit, et qui s'y sera endormi sans souci du froid.

Malgré cette réflexion, Cramoizan sentit naître en sa tête un soupçon terrible.

— Pourvu qu'il ne se soit pas passé ici quelque drame affreux. Cette femme folle m'inquiète, et qui sait... si c'était Aline?

Il se baissa de nouveau, promena sa main sur la tête de la personne étendue à ses pieds.

— Non, dit-il en poussant un soupir de soulagement, c'est un homme.

Comme presque tous les gens du Midi, Cramoizan avait toujours sur lui une boîte d'allumettes-bougies. Toujours accroupi, il fit de la lumière et éclaira le corps qui lui avait fait obstacle.

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, c'est Léon ! Comment trouve-t-il là, et dans cet état?

C'était, en effet, le frère d'Aline étendu sans conna sance sur les carreaux froids du palier. Sur sa figu contractée se devinaient les impressions causées par u grande terreur. Ses mains froides se crispaient et u pâleur affreuse couvrait ses traits. Cramoizan mit rap dement la main sur le cœur du jeune homme. Rien.

— Serait-il mort? murmura-t-il.

Sa courte allumette s'était éteinte. Il se pencha sur poitrine de Léon et y appuya son oreille.

— J'ai eu peur, dit-il; mais, Dieu merci, il n'est qu' vanoui. Allons au plus pressé. Le malheureux a voul sans doute sortir de sa cachette et il aura fait quelqu faux pas dans l'obscurité. Il faut sonner et avertir s sœur.

Ce fut alors qu'en voulant prendre, à bras-le-corps Léon inanimé, il sentit sous sa main et traînant à terr un bougeoir qui avait dû s'éteindre dans la chute du jeun homme. Cette découverte pouvait donner encore à pense au capitaine, mais il fallait agir promptement et il se contenta de se réjouir de sa trouvaille.

— Une lumière, dit-il, c'est parfait. Mlle Aline comprendra tout bien mieux, si le corridor est éclairé.

Et, après avoir assis tant bien que mal Léon sur les marches de l'escalier, il revint chercher à tâtons le bougeoir qu'il n'eut pas de peine à trouver. Une allumette grinça sur le papier verré; Cramoizan fit prendre la mèche un peu détériorée de la bougie, puis il se redressa pour s'orienter. Mais quand il eut jeté les yeux autour de lui, il fit un mouvement en arrière et poussa une sourde exclamation, dans laquelle on eût deviné un mélange de douleur, de terreur et de pitié. Il

avait devant lui un spectacle terrible. Une des fenêtres destinées à éclairer l'escalier à cet étage était placée tout à fait à angle droit avec la porte de l'appartement qu'occupaient les Tourseulles. Or, à l'espagnolette, placée assez haut de cette fenêtre, un homme était pendu. Les yeux grands ouverts, la bouche encore tordue par une dernière convulsion, la face bleuie, il semblait s'être suicidé là, dans quelque secrète intention. Cramoizan, après avoir surmonté la première impression produite sur lui par ce navrant spectacle, éleva son flambeau et marcha droit au mort dont il éclaira le visage.

— Darès! s'écria-t-il, Darès! Je comprends tout.

Et il resta un moment à regarder ce malheureux. Le pauvre diable n'avait pu supporter le coup cruel dont l'avait frappé Tourseulles. Résolu à se suicider, il avait voulu se venger en mourant, et l'idée lui était venue de mettre son projet à exécution à la porte même de celui qui était son bourreau. Léon, de grand matin, avait eu besoin de descendre chez sa sœur pour quelque communication indispensable; avant que Paris ne fût éveillé, il avait allumé son bougeoir et quitté sa retraite. Mais en arrivant à la porte de l'appartement, la lumière de la bougie avait frappé en plein visage ce mort. Les yeux, qui paraissaient regarder encore, semblaient fixés sur Léon. Le rictus des lèvres avait toute l'apparence d'un rire infernal. Tourseulles ne fut pas long à deviner les péripéties de ce drame et l'intention du pendu. Epouvanté, il fit un pas en avant, attiré invinciblement par ce spectable abominable; puis il sentit comme un coup qu'il aurait reçu dans la tête, et il tomba lourdement tout d'une pièce. Il y avait environ une demi-heure qu'il était là, lorsque Cramoizan était survenu. Celui-ci entrevit de si cruelles

suites à cet événement, qu'il faillit perdre son sang-fro et que son premier mouvement fut de prendre la fuite d'abandonner cette famille à ses misères et à ses dése poirs. Mais ce ne fut qu'une pensée passagère. Il se redres bientôt et se dit :

— Plus grand est le malheur qui s'abat sur Mlle Tou seulles, plus je dois faire pour alléger le poids de ses ir fortunes. Allons, capitaine Marche-ou-Crève, voilà le mc ment d'être plus qu'un brave, le moment d'être réelle ment un homme. Et d'abord, enlevons le pauvre Darès lui aussi, ajouta-t-il, était fou, et il a payé sa foli bien cher. Il est peut-être encore temps de le rappeler la vie ? Hélas ! non, il est froid.

Cramoizan, avant de décrocher le pendu, avait posé s bougie par terre aux pieds de Léon. La lumière, reflété par les carreaux brillants du palier, montait et jetait de lueurs vivaces sur cette scène vraiment fantastique. I semblait qu'il y eût là deux morts et que le capitaine se livrât à quelque sinistre et funèbre besogne. Ce cadavre, dont les bras ballottaient, dont la tête allait de droite et de gauche, ce cou qui apparaissait de temps à autre marqué par la raie livide qu'y avait tracée la corde, tout cela était épouvantable. Très pâle, agité par un léger tremblement, les yeux brillants d'un éclat fiévreux, Cramoizan se hâtait. Il porta le mort dans le coin de l'escalier et le plaça avec le plus grand soin de telle façon qu'Aline ne pût pas le voir lorsqu'elle ouvrirait la porte.

— Cette vue la tuerait, dit Cramoizan.

Il reprit haleine. Ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête.

Les deux êtres, la victime et le bourreau, étaient maintenant couchés là côte à côte. L'un endormi pour toujours, l'autre qui allait se réveiller avec le remords at-

taché après lui, le remords qui ne devait plus le quitter cette fois. On les eût pris pour deux cadavres.

— Mieux eût valu, balbutia Cramoizan qui était resté un moment pensif à les regarder, mieux eût valu que ce fût Léon que la mort eût emporté. Maintenant, reprit-il en secouant le flot de pensées sinistres qui lui montait au cerveau, il faut qu'Aline ne sache jamais ce qui s'est passé ici.

Il prit Léon dans ses bras vigoureux et, le tenant droit contre sa poitrine, il s'avança vers la porte et fit retentir la sonnette. Aline avait veillé et pleuré toute la nuit. Vaincue par la fatigue, dans la matinée, elle dormait d'un sommeil léger. Réveillée en sursaut, elle pensa tout de suite qu'on venait arrêter son frère. Elle s'habilla à la hâte. Mais si empressée qu'elle fût, Cramoizan trouva le temps long et sonna de nouveau. La porte s'ouvrit alors brusquement, et ce fut Mme Tourseulles que le marin trouva en face de lui. Aline venait d'accourir derrière elle. La mère de Léon était à peine vêtue. Les yeux hagards, elle regarda Cramoizan, puis Léon, sans les reconnaître ni l'un ni l'autre. Cependant, après avoir poussé un éclat de rire, elle dit fort gracieusement :

— Donnez-vous la peine d'entrer.

Mais au même instant la lueur de raison qui lui restait se ralluma. Elle s'élança vers son fils, lui prit la tête et l'examina un instant. Enfin, l'amour maternel qu'elle avait poussé si loin reprit tout à coup son empire, et la vieille dame s'écria :

— Léon ! c'est Léon ! C'est mon fils ! On me l'a tué, monsieur !

Et, sans attendre de réponse, elle l'arracha des bras de Cramoizan avec une vigueur surnaturelle, puis, l'arran-

geant sur son sein comme quand il était petit, elle l'emporta, farouche, dans sa chambre. Aline était restée immobile les yeux fixés sur Jacques. Son regard suppliait. Le secret que Cramoizan venait de surprendre, elle aurait voulu le lui cacher au prix de bien des souffrances. Le jeune homme fit un pas en avant et tendit silencieusement la main à la sœur de Léon. Celle-ci n'ébaucha ni un mouvement ni un geste; elle courba le front, et, à la lueur de la bougie qui brûlait toujours au bas de l'escalier, Cramoizan vit couler des larmes sur ses joues.

— Pourquoi tant de douleurs? dit-elle enfin. Qu'ai-je fait? Quelle faute inconnue faut-il donc que j'expie?

Elle n'osa pas en dire plus. Le capitaine, qui craignait qu'elle ne s'avançât et qu'elle ne vît le corps de Darès, était entré et avait repoussé la porte derrière lui.

— Pardon, monsieur, reprit-elle enfin, pardon. Je ne pense qu'à moi et j'en suis arrivée à ce degré que les événements les plus extraordinaires ne m'étonnent plus. Qu'est-il arrivé à mon frère? Au moment où ma mère l'emportait comme un trésor, je l'ai entendu pousser un long soupir.

— En effet, il n'était qu'évanoui, répondit Cramoizan.

— Qu'a-t-il pu faire encore et que s'est-il passé pour que ce soit vous qui, ce matin, à une pareille heure, nous le rapportiez dans cet état?

Cette question était bien faite pour embarrasser Jacques, qui resta un moment interdit, cherchant dans sa tête une histoire à raconter.

— Mademoiselle, dit-il enfin, j'ai entendu hier soir, dans un café, une des personnes trompées par Léon déclarer que, ce matin même et dès la première heure, elle irait déposer une plainte contre lui chez le commissaire de police de son quartier.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit simplement Aline en àlissant davantage.

— J'étais venu avant le jour pour vous avertir et vous ffrir de sauver Léon, lorsque je l'ai rencontré sur l'escaer. A ma vue, il s'est tellement troublé qu'il a fait un ıux pas, et, avant que j'aie pu le retenir, il est tombé ır le carreau du palier, où il est resté sans connaisınce.

— Pauvre Léon ! dit Aline, il n'était pas né sans cœur, ıais on l'a tant gâté.

Aline parlait maintenant pour parler. Elle ne voulait as laisser tomber cette conversation, la dernière peuttre qu'elle dût avoir avec Cramoizan, et elle semblait ouloir s'enivrer du son de cette chère voix. Elle compreait vaguement qu'elle n'aurait pas dû rester là et que sa lace était auprès de son frère. Mais elle attendait un mot 'espoir, une consolation, un aveu peut-être, quelque hose enfin qui fût de la pitié ou de l'amour, et, après uoi, elle se serait sentie forte, bien forte pour souffrir. 'ar malheur le capitaine n'avait pas sa liberté d'esprit. e corps de Darès était là abandonné, et il suffisait que uelqu'un descendît ou montât l'escalier pour que le candale qu'il voulait éviter se produisît. Il n'y avait pas hésiter.

— Mademoiselle, dit-il, je vais vous demander une grâce.

— Laquelle, monsieur? dit Aline, dont le front s'éclaira.

— Je voudrais que vous me fissiez l'honneur de me reevoir aujourd'hui ou demain.

— Quand vous voudrez...

— En ce moment, de puissantes raisons me forcent à vous quitter.

— Ah! dit Aline, qui ne savait plus ce qu'elle faisait.

Cramoizan, plus embarrassé qu'on ne peut le dire pou opérer cette sortie difficile, se glissa dans l'escalier, e ayant bien soin de refermer la porte. Quand il fut parti, l jeune fille eut un sanglot.

— Quelle froideur! murmura-t-elle, et comme il es bien fini, mon rêve imprudent!

Cependant Cramoizan descendait l'escalier quatre quatre et frappait vivement à la loge du concierge.

— Quoi? qu'y a-t-il? demanda le vigilant fonction naire qui était en train de revêtir le tablier bleu, insign de ses fonctions.

— Un événement grave vient d'arriver dans la maison

— Dans *ma* maison! dit le concierge de ce ton qu'or n'imite pas, M. Tourseulles s'est tué?

— Non, ce n'est pas tout à fait ça.

— Mais qui êtes-vous, vous?

— C'est moi qui suis entré, il y a quelques minutes.

— Oui, je vous reconnais. Vous êtes M. de Cramoizan. Il fait si sombre dans cette loge que je ne voyais pas vos traits. Ah! vous avez joliment secoué la Bourse hier, monsieur.

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur le concierge, mais bien d'un homme qui s'est pendu dans votre escalier, cette nuit.

Le concierge resta ébahi :

— Pendu? un locataire?

— Je ne crois pas que ce soit un locataire, répondit Cramoizan.

— Qui serait-ce donc, alors?

— Ah! par exemple, je n'en sais rien.

— Où est-il? montrez-le moi, monsieur.

— Oui, mais chut, et faisons le moins de bruit possible.

ıs savez, ajouta Cramoizan, si Mlle Tourseulles est lheureuse !

– Oh ! oui, la pauvre bonne demoiselle, un ange du ı Dieu !

– Eh bien ! il ne faudrait pas qu'elle s'aperçût du malır, et le plus sage serait d'aller d'abord chercher le ps et de le descendre dans la cour, où nous le couvriıs d'une couverture, pour le soustraire aux regards des ieux, après quoi nous irons faire notre déposition chez commissaire de police.

– Je ne demanderais pas mieux que de procéder ainsi, ondit le concierge, mais je vois un inconvénient à éloier le corps de l'endroit où il s'est pendu. Vous l'avez croché, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! c'est tout ce qu'il faut. La justice est soupnneuse, ajouta sentencieusement le concierge ; elle udrait savoir pourquoi nous aurions transporté le rps, et...

– Vous avez raison, dit Cramoizan impatienté. Je ırs chez le commissaire de police.

Vingt minutes après, le magistrat averti par Cramoizan tait rendu sur les lieux et procédait aux constatations ales. Malgré les précautions prises par le capitaine, une ıle énorme encombrait l'escalier. Les femmes gémisent, les enfants, curieux et un peu terrifiés, se dresent sur leurs pieds pour voir le mort, et la police, me et froide, prenait les renseignements qui la pouent éclairer.

Cependant tout ce monde n'était pas assemblé en un si oit espace sans produire un brouhaha qui grossissait minute en minute. Cramoizan tremblait que ce tuılte n'attirât enfin l'attention d'Aline ou de la folle, et

qu'elles ne vinssent voir ce qui se passait. Hélas! les d
pauvres femmes n'étaient pas en veine de curiosité. Lé
à peine revenu à lui, avait été pris d'une fièvre si viole
que le délire s'était manifesté aussitôt. Mme Tourseull
épouvantée, avait pris son fils sur ses genoux et regard
droit devant elle, comme si elle eût défié la mort de ve
le lui prendre. Aline, qui après tout n'avait pas cessé d
mer ce frère coupable, s'était mise en mesure de le soign
Mais, avant même qu'elle ne lui eût administré ses p
miers soins, un râle terrible se fit entendre dans la go
du jeune homme, et la pauvre enfant affolée, ne sach
que faire, qu'inventer, se précipita vers la porte, l'ouv
toute grande et s'écria :

— Mon frère se meurt! mon frère se meurt!

A l'aspect d'Aline, Cramoizan murmura :

— Cachez, cachez ce cadavre.

Puis il alla au-devant d'elle et lui demanda :

— Qu'avez-vous, mademoiselle?

— Léon, Léon va mourir. Je vous en supplie, envoy
chercher un médecin...

Elle s'arrêta.

— Mon Dieu! que de monde! dit-elle.

La défiance et la crainte où elle vivait depuis cinq jou
lui avaient déjà donné une grande sauvagerie. Néanmoi
elle s'avança et jeta un regard plein d'anxiété sur cet
foule.

— Est-ce qu'on vient pour arrêter Léon? demand
t-elle toute tremblante à Cramoizan.

Elle ne pensait plus qu'à cela. La présence du capitain
dans le dévouement de qui elle avait foi quand mêm
justifiait, à ses yeux, cette supposition. Cramoizan éta
là sans doute pour s'opposer à l'arrestation de so
frère, etc., etc.

— Non, mademoiselle, non, dit Jacques; votre frère ne court pour le moment aucun danger grave, mais, au nom du ciel, rentrez chez vous, je vais courir chercher un médecin.

Pendant que Cramoizan prononçait ces paroles, Aline cherchait à savoir ce qui se passait. Il fallait bien que ce grand nombre de curieux fût là pour quelque chose. Deux hommes, qui cachaient le mort, firent tout à coup un mouvement et se séparèrent. Elle aperçut alors le cadavre. D'un mouvement brusque, elle écarta Cramoizan, et poussa un cri aigu :

— M. Darès! M. Darès! c'est M. Darès!...

Puis elle se tourna vers Jacques et lui demanda :

— C'est un suicide, n'est-ce pas?

— Oui, murmura le capitaine d'une voix étouffée.

— Et comment ce malheureux a-t-il choisi notre maison pour?...

Jacques ne répondit pas.

— Ah! je comprends, je comprends!... c'est affreux!

Aline, en effet, venait de deviner tout ce qui s'était accompli dans la matinée : et l'idée infernale de Darès, et la cause de la chute de son frère, et tout. Elle pâlit subitement et murmura :

— Nous sommes maudits!

Puis elle inclina sa tête sur ses épaules, ses jambes fléchirent, et elle allait tomber évanouie à son tour à la place même où Cramoizan avait relevé son frère, lorsque le marin s'élança, la reçut dans ses bras et l'emporta inanimée chez elle.

Cette scène singulière avait porté à son comble l'étonnement et la curiosité des amateurs d'émotions qui se trouvaient là.

Quand Cramoizan, chargé de son précieux fardeau, eut

refermé sur lui l'appartement d'Aline, il fut bien embar
rassé. Il n'avait qu'une très vague idée des soins qu'il fau
employer pour rappeler à la vie une personne pâmée
Dans quelques circonstances comiques, soit au théâtre
soit ailleurs, il avait vu qu'on tapotait dans les mains e
qu'on faisait respirer des sels. Des sels, il n'en avai
pas à sa portée. Quant à l'autre remède, il n'y croyai
pas beaucoup et ne songea même pas à l'essayer. I
resta donc un moment debout au milieu du petit sa
lon, théâtre d'un bonheur si pur et si rapidement dis
paru, tenant la jeune fille couchée dans ses bras, comme
il eût fait d'un enfant. Elle était irrésistiblement belle
malgré sa pâleur, la pauvre Aline. Ses grands yeux fer-
més, elle semblait dormir, toute pleine de confiance, sur
la poitrine de cet homme qui l'aimait. Peut-on savoir que
trouble délicieux elle eût éprouvé, si elle fût revenue à
elle-même en ce moment!

Quant au capitaine, il représentait assez bien la statue
de la Maladresse. Plein de respect et en même temps de
douleur, il cherchait un endroit convenable où déposer
la jeune fille. Il craignait de la fatiguer en la plaçant sur
un fauteuil; vaguement, il sentait qu'étendue elle serait
mieux. Mais il n'y avait de chaise longue que dans la
chambre de Léon. Et ce n'était pas là qu'il pouvait porter
Aline. Il avait bien deviné de quel côté était la chambre
de la jeune fille; mais il lui semblait que ce serait une
profanation, à lui, d'y pénétrer, fût-ce pour secourir celle
qu'il adorait. Il se figurait qu'Aline revenant à elle ne lui
pardonnerait pas d'avoir franchi ce seuil virginal. Il y a
quelque chose de l'âme de la jeune fille dans ce sanc-
tuaire qui devrait être impénétrable.

Il fallait pourtant prendre un parti. Cramoizan alla
arracher d'une main un matelas au lit défait de Mme Tour-

illes qu'on apercevait par une porte entr'ouverte, et yant placé près de la cheminée où se mouraient deux ons qui avaient dû se becqueter toute la nuit, il y éten- la jeune fille. Puis il se mit à chercher. Quoi? Il n'en vait rien au juste. Peut-être quelque secours inespéré du sard. Ah! qu'un homme est maladroit dans ces cir- nstances!

Enfin, ne sachant qu'imaginer, il vint se mettre à genoux x côtés de l'enfant inanimée et la contempla : idée de arin. Ce front si pur, sa merveilleuse chevelure, ses ues pâlies, tout cela fascinait le capitaine. Il sentait va- iement que le plus puissant dictame contre la syncope Aline eût été un baiser, un timide baiser sur ces yeux os. Et qui l'empêchait de le prendre? Qui le saurait? rsonne, pas même la jeune fille. Il se pencha un ins- nt, comme s'il eût cédé à la tentation, puis il se releva usquement et murmura :

— Non, non, je ne dois pas faire cela. Le premier bai- r que donnera le capitaine Cramoizan à Mlle Tourseul- s sera un baiser de fiancé.

Il est rare qu'une nature puissante et bonne ne soit pas ut à fait conquise par la pitié. Agenouillé auprès d'A- ne, Jacques se rappela l'effroyable série de catastrophes ii venaient de fondre sur la jeune fille. Il se demanda ourquoi cette enfant innocente, courageuse, était appée de maux pareils. Son esprit se révolta contre ette injustice du ciel, et son cœur finit par se fondre à la aleur d'un amour immense et puissant. Prenant alors main de la jeune fille, il allait faire un serment, lors- ue le contact de ses doigts produisit comme un effet lectrique sur la pauvre enfant. Elle s'agita impercepti- lement; des frissons la secouèrent pendant quelques econdes. Jacques s'était penché et épiait attentivement

sur son beau visage le retour à la vie. Enfin, elle ren
les lèvres. Quelques paroles mystérieuses sortirent de
bouche, ses yeux s'ouvrirent tout grands. Elle rega
lentement autour d'elle, reconnut Cramoizan, sembl
demander pourquoi il était là et se ressouvint.

Un cri déchirant s'échappa de sa poitrine. Puis elle
rapprocha de Jacques par un mouvement si gracieux
si plein de terreur que le capitaine ému, charmé, ivre
ce bonheur qui venait de lui échoir, la pressa silenci
sement sur sa poitrine.

— Oh ! monsieur, dit-elle lentement de cette voix b
sée qui donnait un charme plus triste à ses paroles, pr
tégez-moi, défendez-moi. Je suis trop malheureuse !

Cramoizan, qui avait craint que la jeune fille ne
effrayée de se retrouver seule avec lui, éprouva une j
immense en entendant ces paroles suppliantes. Elle av
confiance en lui.

— Merci, dit-il à Mlle Tourseulles.

Aline, étonnée, le regarda d'abord, puis elle comp
et elle ébaucha un sourire qui avait quelque chose de c
vin, tant il laissait deviner de bonheur au milieu de s
tourments.

— Ah ! je vous connais bien, allez, dit-elle simplemen

Après ces quelques mots, ils restèrent silencieux, écou
tant l'un et l'autre dans leurs cœurs les mélodies de l'a
mour qui naissait. Aline, ébranlée par les secousses qu'el
venait d'éprouver, oubliait tout pour un moment. Sa mè
folle, son frère mourant, Darès étendu mort dans l'esca
lier, tout cela certes, restait présent à son esprit comme u
sombre tableau. Mais l'image de Cramoizan, protecteu
et dévoué, se levait triomphante devant la terrible réa
lité. Un instant elle ferma les yeux comme si elle eût ét
éblouie par le bonheur qu'elle entrevoyait; puis elle s

ressa et, sans se soustraire à la douce étreinte de Cramoizan, elle lui tendit la main avec un ineffable sourire.

— Ne parlez pas... ne parlez pas, lui dit-elle.

Ils échangèrent une étreinte.

— Je vous comprends mieux, il me semble, quand ce sont vos yeux qui me disent ce que je veux savoir.

— Peut-être ne devinez-vous pas, reprit Cramoizan, tout ce qu'ils voudraient vous raconter.

— Si, si, répliqua-t-elle comme si elle eût été en extase. Restez ainsi. Vous savez, je suis brisée. Il m'est impossible de faire un mouvement, je ne pourrais pas marcher si je voulais me lever. Mon Dieu! que je voudrais mourir là!

— Taisez-vous! taisez-vous!

— Oh! mon ami, vous ne saurez jamais dans quelle atmosphère je plane en ce moment. Mourir ainsi serait un bonheur ineffable. Croyez-moi, croyez-moi!

Jacques ne répliqua rien. Mais une larme coula sur sa barbe et alla rouler ensuite sur le front et sur les lèvres d'Aline. Elle leva vivement les yeux et eut un regard si merveilleusement touchant, que Cramoizan crut aussi qu'il ne pourrait supporter tant de joie.

— Oh! merci de cette larme, merci, mon ami.

— Mais vous voudrez vivre, n'est-ce pas?

— Vivre! répéta-t-elle. Oh! oui! et, par un mouvement adorable de pudeur, elle cacha sa figure dans ses mains.

Et presque au même instant une toux sèche et persistante s'empara d'elle, et la pâleur de ses joues fut illuminée de cette néfaste tache rose dont la phthisie marque les victimes qu'elle a choisies. Il semblait que la nature, jalouse de cette enfant qui avait parlé de vivre, voulût rappeler que la mort était la maîtresse.

Cramoizan tressaillit.

— Ne craignez rien, reprit Aline qui avait vu ce mou
vement, je vivrai.

Et malgré la toux qui la secouait comme un orage, el
eut la force de sourire.

— Certes, oui, vous vivrez, mademoiselle.

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas Aline ?

— Je n'osais pas.

— Oh! si vous saviez comme je vous admire ains
comme je suis fière de vous, de vous si terrible, si brave
de vous qui, dit-on, n'avez jamais rien redouté, et en mêm
temps si bon, si timide, si réservé auprès de moi! Je sui
fière de cela, mon ami.

Silencieux, ils se laissèrent bercer un moment par l'i
vresse extatique sous l'empire de laquelle ils se trouvaient
Tout avait disparu autour d'eux. C'est à peine si Alin
voyait Cramoizan. Aussi fut-elle réellement et prodigieu-
sement surprise, lorsqu'elle sentit sur son front un baiser

— Que faites-vous, monsieur? demanda-t-elle effrayée.

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas Jacques ?

— Qu'avez-vous fait, Jacques?

— Je viens de vous donner, dit Cramoizan, le baiser des
fiançailles. J'ai l'honneur de vous demander si vous vou-
lez être ma femme.

Par un geste plein d'une noblesse toute confiante,
elle laissa silencieusement tomber sa main dans celle du
marin.

— Nous sommes unis devant Dieu et pour toujours,
dit-elle; vous êtes mon mari.

Mais l'ivresse se dissipait, l'extase s'évanouissait peu à
peu et la réalité lamentable allait reprendre son empire.
Dans la chambre de Léon on entendait Mme Tourseulles
qui parlait haut.

— Nous te sauverons, va, mon fils, disait-elle.

— Ah! mon Dieu! s'écria la pauvre Aline, j'avais ou-
é! Oh! que c'est horrible! J'en mourrai de honte.

— Aline, murmura Cramoizan de sa voix chaude et
ressante, n'exagérez pas vos devoirs, n'exagérez pas vos
ıtes.

Sans répondre, la jeune fille s'avança sur la pointe du
ed vers la chambre de Léon, en entr'ouvrit doucement
porte et regarda un instant. Puis elle revint vers Cra-
oizan.

— Le râle a cessé, dit-elle.

Jacques resta silencieux.

— Il dort, reprit Aline.

— Je pense que ce ne sera rien. Une terrible se-
usse...

— Taisez-vous, taisez-vous, ne rappelez pas cette hor-
le chose...

Le grand jour était venu depuis longtemps, Mlle Tour-
illes se calmait peu à peu et revenait au sentiment
el de la situation.

— Je pense que vous allez m'utiliser, dit Jacques.

— Hélas! il le faut bien.

— Ordonnez, alors.

Aline chercha un instant dans une coupe de cristal qui
nait la petite cheminée du salon. Elle y prit une carte
visite.

— Voici, dit-elle à Cramoizan, l'adresse d'un médecin.
lez vite le chercher.

Le capitaine jeta un regard sur la carte.

— Docteur Malbec, lut-il.

— Oui, c'est cela.

— Connaissez-vous ce médecin?

— Non, dit Aline, qui pâlit tout à coup en se souve-
nt que c'était Peyretorte qui le lui avait adressé,

Peyretorte, qui viendrait le lendemain même chercher une réponse à sa proposition.

— Je le connais un peu, dit Jacques, et je n'ai guère confiance en lui.

— On le dit fort expérimenté, pourtant.

— Je ne le nie pas.

Cramoizan n'ajouta rien. Il se rappela que Malbec lui avait recommandé de se tenir sur ses gardes, et que ses prédictions s'étaient réalisées.

— Je cours le prévenir, dit-il.

Et tendant la main à la jeune fille :

— Aline, mon amie, ma chère amie, au revoir!

Mlle Tourseulles vint à Cramoizan et lui tendit son front en disant :

— Tout à l'heure vous m'avez pris un baiser. Celui-là, c'est votre fiancée qui vous le donne.

Qui pourrait dire avec quelle ivresse recueillie Jacques prit se baiser.

— Au revoir, dit-il enfin après un moment d'extatique silence.

Puis il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et se disposait à en franchir le seuil, lorsqu'il trouva en face de lui le commissaire de police, qui allait sonner.

— Vous êtes M. de Cramoizan? dit le magistrat au marin.

— Oui.

— Voulez-vous être assez bon pour me suivre jusqu'à mon bureau?

— Pourquoi? demanda le capitaine.

— Mais pour signer au procès verbal.

— Il y a là dedans un homme qui est mourant, monsieur. Veuillez me permettre de courir chercher le médecin et je reviendrai aussitôt me mettre à votre disposition.

— Faisons mieux, monsieur, dit le commissaire d'un

n assez indifférent, un de mes agents va se rendre chez docteur et le ramènera. Cela vous évitera une course nous pourrons en finir tout de suite.

— Je ne vois aucun inconvénient à cela. J'ai en bas une iture. Votre agent peut la prendre.

— Merci, monsieur, dit le commissaire, mais en attennt, voici le docteur qui pourra donner les premiers ins à votre malade.

— Entrez donc, monsieur, dit Cramoizan, entrez et chez de sauver ce malheureux.

Cela dit, il suivit le commissaire à son bureau, donna ielques détails complémentaires sur le suicide de Darès, signa le procès verbal dressé par le magistrat. Puis il se sposait à retourner près d'Aline, lorsqu'il se frappa le ont en s'écriant :

— Sapristi ! j'allais oublier mon duel avec Duciment. cher, à l'hôtel du Louvre et vivement.

XIV

CLÉMENCE ET CRAMOIZAN.

Le médecin de hasard qui venait de constater le suile du pauvre Darès ne fut pas peu surpris de trouver le alade, pour lequel on l'appelait, dans les bras d'une mme aux regards affolés. Il voulut ordonner qu'on posât Léon sur le lit, mais Mme Tourseulles ne consentit s à se séparer de son fils qui reposait sur ses genoux.

— Il est à moi, disait-elle, il est à moi ; vous ne me rracherez pas, je vous l'assure.

Et son regard menaçant s'arrêta sur le docteur méocrement rassuré. Celui-ci néanmoins voulut tâter le uls du jeune homme, la folle s'y opposa et il au-

rait fallu employer la violence pour en avoir raiso

— Mademoiselle, dit le médecin, il m'est impossible d donner des soins à votre frère dans ces conditions. Il sera nécessaire de faire retirer cette dame, ou bien laissez-m aller chercher des aides pour l'empêcher de faire u malheur.

Aline ne savait que faire. Heureusement on sonna, c'é tait Malbec. L'autre docteur, enchanté d'échapper à cett corvée, s'éclipsa sans demander de trop amples explica tions. Quand Malbec vit Aline, dont la figure bouleversé était bien faite pour inspirer la pitié :

— Comment! comment! vous vous désespérez déjà mademoiselle, dit-il. Nous le sauverons, cet enfant pro digue, je vous promets que nous le sauverons. Où est-il

— Ici, monsieur, dans sa chambre. Maman, c'est M. l docteur.

Un revirement s'était opéré dans l'esprit de la folle. Ell regarda Malbec et ne parut pas étonnée. Puis elle se lev portant toujours Léon qu'elle plaça sur le lit en mur murant des paroles incohérentes. Après quoi elle alla s'as seoir dans un large fauteuil, où elle tomba dans un état d prostration complète.

Le docteur s'approcha du lit, regarda le jeune homme lui prit le bras et tâta le pouls.

— Hum! fit-il au bout d'un moment.

— Eh bien? monsieur, demanda Aline.

— Il est très mal, en effet. C'est une fièvre cérébrale Elle l'a frappé d'une façon foudroyante, sans doute ; ca le danger est grand. Est-il arrivé quelque chose qui ai déterminé l'explosion de cette maladie?

Mlle Tourseulles raconta au docteur ce qui s'était passé le matin même, et comment Léon avait été rapporté éva-noui par M. de Cramoizan.

— Et depuis son premier évanouissement, reprit le octeur, votre frère est-il revenu à lui un instant ?

— Je ne crois pas, monsieur, dit Aline en rougissant.

— C'est bien, mon enfant. Il faudrait envoyer chercher e la glace tout de suite.

— J'y vais moi-même.

— Il serait bon d'avoir une garde-malade, mademoielle, car vous ne pourrez suffire seule à la peine.

— J'y songerai, monsieur, dit-elle.

Et, sans laisser comprendre qu'il n'y avait que bien eu d'argent à la maison, elle quitta la chambre de son rère, l'ordonnance du docteur à la main, pour courir hez le pharmacien. Mais, comme elle ouvrait la porte du alier, elle se trouva en face de plusieurs personnages êtus de noir, quoique d'apparence singulière.

L'un d'eux portait à la ceinture une écharpe tricolore.

Aline devina et se mit à trembler de tous ses memres.

— M. Léon Tourseulles? dit le commissaire.

— C'est ici, monsieur.

— Je voudrais le voir.

— Il est absent, répondit Aline, comme elle ne cessait de le répéter depuis trois jours.

— Je comprends votre mensonge, mademoiselle, et je l'excuse, répondit le représentant de la justice ; mais je sais que ce matin même M. Léon Tourseulles se trouvait ici. Or, on assure qu'il était sérieusement indisposé il y a deux heures. Je ne crois pas, par conséquent, qu'il ait pu prendre la fuite depuis ce moment.

— Que lui voulez-vous?

— Je ne puis le dire qu'à lui-même, répondit le commissaire qui s'impatientait d'être tenu ainsi à la porte.

— Monsieur, répliqua Aline qui reprenait un peu d'a-

plomb et qui se défendait pied à pied, mon frère est inc
pable de vous entendre.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est à toute extrémité.

— Mademoiselle, je dois accomplir un pénible devoi
A la suite d'une plainte qui a été déposée contre M. Léo
Tourseulles, on a décerné contre lui un mandat d'a
mener.

Malbec, qui avait entendu des voix pendant qu'il étu
diait le mal de son client, avait entr'ouvert la porte et de
viné ce qui se passait. Il alla droit au magistrat.

— Monsieur, dit-il, vous choisissez un bien mauvai
moment pour accomplir votre cruelle tâche.

Le commissaire fit un geste.

— Je sais, reprit Malbec, que ce n'est pas votre faut
et que vous exécutez quelque chose comme une con
signe, mais la loi, dans sa sévérité, est bien terribl
parfois.

— Qui êtes-vous?

— Le docteur Malbec.

A ce nom, le commissaire s'inclina. Chose singulière,
le médecin, qui avait une si mauvaise réputation dans le
monde du boulevard, des viveurs de la Bourse, était fort
estimé à la préfecture de police. Il est probable que la
préfecture était mieux renseignée que les personnages
avec lesquels Malbec voulait bien se compromettre de
temps à autre.

— Rentrez, mon enfant, dit Malbec en prenant Aline
paternellement par le bras, rentrez dans la chambre de
votre frère.

Et, la conduisant lui-même, il lui glissa dans l'oreille :

— Je vais arranger cela, rassurez-vous; nous le sauve-
rons aussi du déshonneur.

Aline était trop anéantie par sa douleur pour s'étonner. ais dans tout autre moment elle eût été singulièrement rprise de l'attitude de ce médecin qu'on lui avait presie signalé comme un ennemi. Malbec revint vers le mmissaire.

— Monsieur, lui dit-il, jamais plus effroyables catastroies ne se sont abattues sur une famille. Le fils, vous saz ce qu'il a fait, vous devinez ce qui l'attend. La mère t devenue folle de désespoir et il ne lui est resté qu'un ul sentiment : son amour maternel, qui a pris les proortions du brutal instinct des bêtes féroces. Enfin, cette une fille phthisique a perdu du même coup sa mère, ıonneur de son nom et probablement aussi l'amour un fiancé.

— C'est affreux, dit le commissaire.

— On ne peut rien imaginer de plus horrible.

— Mais mon devoir...

— J'y arrive, monsieur. Léon a été frappé ce matin par ı événement inattendu, effroyable. Une de ses victimes est suicidée sous ses yeux, et ce spectacle a produit sur i un tel saisissement, qu'après une longue syncope il ent d'être atteint d'une fièvre cérébrale. Son état est ès grave.

— Cependant...

— De plus, si vous vouliez procéder à son arrestation à son transfert dans une prison, je ne doute pas que me Tourseulles ne se mît en travers de votre action et ı'il ne fallût employer la force pour lui arracher son s. Vous comprenez quel esclandre cela ferait dans la aison, peut-être dans Paris, la force armée agissant cone une malheureuse folle pour lui enlever son fils mount.

— Je vois bien toute la gravité de la situation que vous

dépeignez, dit le commissaire, mais je ne puis renoncer à cette arrestation sans avoir pris de nouveaux ordres.

— Eh! bien, monsieur, faites le nécessaire. Vous pouvez hardiment affirmer que M. Léon Tourseulles est hors d'état d'être transporté.

— Vous en donneriez votre parole?

— Je vous la donne.

— Prenez garde, docteur, on a vu d'habiles intrigants faire les malades et tromper des yeux aussi expérimentés que les vôtres.

— Je le sais, mais ce n'est pas le cas. Je redoute à chaque instant l'explosion d'un accès de fièvre chaude, et je ne sais si je parviendrai à sauver ce malheureux, malgré les promesses que j'ai faites à sa sœur.

— Docteur, je m'en rapporte à vous.

— Non pas. Rapportez-vous-en à vous-même, dit Malbec en se dirigeant sur la pointe des pieds vers la chambre de Léon et en entr'ouvrant la porte :

— Voyez! dit-il.

Léon inerte, l'œil grand ouvert, la face tuméfiée, Léon ne bougeait pas plus qu'un terme, et paraissait plutôt mort que malade. Mme Tourseulles, complétement indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, contemplait son enfant et, de temps à autre, fredonnait sourdement une berceuse, celle dont elle lui avait parlé le jour qu'elle avait perdu la raison.

Aline, dans un état de prostration indicible, regardait devant elle sans rien voir. Les coups répétés de l'infortune avaient fini par briser son courage.

— Écoutez, dit le commissaire après avoir jeté un regard dans la chambre et contemplé un instant ce déplorable tableau, écoutez, docteur, je prends sur moi de me

tirer sans avoir accompli ma mission; mais vous me répondez que cet homme ne se sauvera pas.

— J'en réponds sur ma tête.

— Bien. Je vais demander de nouveaux ordres au parquet.

Le commissaire salua et se retira avec son monde.

Aline fut tirée de sa torpeur par le bruit de la porte qui se refermait. Elle se leva précipitamment et vint au docteur :

— Eh bien?

— Ils sont partis, mon enfant.

— Pour ne plus revenir?

— Attendez, attendez, la fièvre cérébrale a sauvé aujourd'hui votre frère de la prison. Maintenant, nous avons l'avenir devant nous et j'ose espérer que le jour où il sera guéri, tous ceux qui l'accusent auront retiré leur plainte.

— Enfin, dit tristement Aline, c'est l'accalmie toujours.

La malheureuse sortit alors pour chercher les médicaments. Le docteur descendit, lui aussi, et, moyennant une rétribution sérieuse, obtint de la concierge — qui était, en somme, une brave personne — qu'elle monterait veiller Léon et relever Mlle Tourseulles.

Quand la jeune fille revint, le docteur lui dit :

— Voici une bonne femme qui va vous aider dans vos fonctions de sœur de charité.

— Je vous remercie d'avoir pensé à cela, répondit-elle, mais malgré elle la rougeur lui monta au front, car elle pensait qu'il lui restait bien peu d'argent pour récompenser les services de la concierge.

Malbec avait fait la leçon à celle-ci et lui avait recommandé de n'accepter que très peu de chose d'Aline. Ne rien prendre qui aurait pu la froisser.

— Maintenant, mon enfant, et vous aussi, madame,

écoutez-moi bien. Ce bloc de glace que voici, vous l'en velopperez dans une couverture de laine pour qu'il n fonde pas. Cela vous semble drôle, mais c'est ainsi.

Aline suivit la prescription.

— Bien, reprit le docteur ; regardez-moi.

Il prit quelques morceaux de glace, les brisa, et, l'aide d'un linge habilement préparé, il fit une espèce d calotte, dans laquelle il répandit ces glaçons, puis il e coiffa Léon, qui parut éprouver presque aussitôt un vi soulagement.

— Cette compresse, dit alors le docteur, non-seulement fondra, mais encore sèchera très rapidement. Il sera nécessaire de la renouveler toutes les fois que vous la croirez séchée et de façon que la sensation de fraîcheur ne cesse pas. Quant à cette potion, ajouta-t-il en montrant une fiole qu'Aline avait également rapportée, vous lui en ferez prendre une cuillerée à café toutes les demi-heures. Est-ce compris ?

— Oui, oui, répondirent en même temps Aline et la concierge.

— Parfait. Moi, je m'en vais. Je reviendrai ce soir avant six heures.

Au moment où Malbec rentrait chez lui, à deux pas de sa porte, il rencontra Valentin, le valet de pied que nous avons entrevu et qui avait un goût si particulier pour les louis d'or.

Le médecin ne faisait aucune attention à lui lorsqu'il s'approcha d'un air obséquieux et dit :

— Si monsieur le docteur tenait bien à savoir où est Mme Clémence, la femme de charge, on pourrait peut-être le lui dire.

— Tu le sais ? demanda vivement Malbec, qui fouilla dans sa poche.

— Oui.

— Eh bien! dis vite, car je n'ai pas le temps de m'a-nuser.

— Combien monsieur le docteur croit-il que vaut ce enseignement?

— Cinq louis; les voilà.

— Oh! je crois que je le vendrai plus cher à M. Pey-etorte.

— Vends-le moi d'abord cinq louis, reprit Malbec, et tu e lui feras payer mille francs après, si tu veux.

— Tiens! c'est une idée.

— Où est-elle?

— Au Raincy.

— Comment sais-tu cela?

— C'est mon pays et j'y suis allé hier pour voir mes arents. Je l'ai aperçue dans une des trois premières mai-ons à gauche de la route en partant de la gare.

— Très bien. Voilà cinq louis, et si tu ne m'as pas rompé tu pourras en venir chercher cinq autres après-lemain. Seulement, tu me feras le plaisir de ne rien dire Peyretorte avant trois heures.

— Je vous le promets.

Malbec monta chez lui, reçut quelques malades, de-nanda qu'on lui fît venir une voiture et descendit hâti-ement.

— A la gare de l'Est, dit-il au cocher.

Une demi-heure après Malbec était au Raincy. Les naisons indiquées par Valentin étaient faciles à recon-aître, le docteur y alla sans hésiter.

Il passa devant d'un air indifférent et jeta un coup l'œil rapide à chaque fenêtre. Le hasard, ou, pour dire omme lui, la Providence, le servit admirablement. Dès a première maison, il eut la joie de voir, derrière

un rideau assez épais, une figure longue et sévèr

Le temps du docteur Malbec était compté. Il entra d libérément dans la maison, dont la porte était seuleme fermée au loquet. Puis, avisant une pièce dans laquel il soupçonnait devoir trouver celle qu'il cherchait, il s introduisit sans façon. Une femme était assise, pensiv auprès de la fenêtre. Elle lui tournait le dos quand il e tra. Au bruit qu'il fit, cette femme se retourna brusqu ment. C'était Clémence.

— Dieu soit loué! s'écria Malbec.

La vieille dame s'était levée et toisait le docteur. So œil admirable, au regard profond, s'était fixé sur le mé decin, qui supporta tranquillement cet examen, et ré péta :

— Dieu soit loué, madame. Je vous retrouve enfin.

— Ne mêlez pas le nom de Dieu à vos misérables ac tions, répondit Clémence.

— Pourquoi? demanda le docteur assez naïvement.

— Je ne vous demande pas, reprit Mme Puydaniel, c que vous venez faire ici, je le devine.

— Peut-être, dit Malbec, qui comprit à l'amertum que Clémence mettait dans son accent qu'elle le croyai l'allié de Peyretorte.

— Mais je n'ai plus peur de vous, ni de cet homm qui vous emploie.

— Je vous en prie, madame, écoutez-moi, dit Malbe en l'interrompant, les moments sont précieux. Vous vous méprenez. Vous me croyez l'allié de Peyretorte, et je vous jure que vous vous trompez. Au contraire, je me sers de lui pour vous sauver.

— Me sauver! répéta Clémence d'un ton hautain. Et de quoi donc?

— Mais, sapristi! dit le docteur impatienté, de vous-

ıême, qui allez refuser ce que vous payeriez de la moitié es jours qui vous restent à vivre.

— Je ne vous crois pas.

— Que dire?

— Vous me tendez des piéges. Je vous ai vu dîner aiement avec mon persécuteur, avec mon ennemi. Je edoute tout ce qui vient de vous. Vous m'apporteriez e que je désire le plus au monde, que je resterais déante. On ne s'allie pas avec un Peyretorte, quand on est onnête et bon.

— Vous avez beaucoup souffert, dit le docteur ; je vous ardonne vos paroles ; mais il faut en finir. Vous avez vu, e crois, une fois dans votre vie, M. de Cramoizan ?

— M. de Cramoizan! dit à son tour Clémence, dont la oix trembla.

— Oui, vous partiez pour la Bretagne. Il accompagnait à la gare un de ses maîtres d'équipage. Vous lui avez demandé son nom, est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondit la vieille dame subjuguée par le docteur.

— Peyretorte vous a éloignée de lui en vous disant que vous étiez folle, sans doute. Mais cette figure vous était restée devant les yeux comme un éblouissement...

— C'est bien le mot... Comme un éblouissement.

— Alors, vous avez résolu de ne pas achever votre voyage. Vous vous êtes arrêtée quelque part, à Orléans, à Blois, à Tours, je n'en sais rien. Puis, vous êtes revenue à Paris, et vous vous êtes mise à chercher M. de Cramoizan.

— C'est vrai, tout cela est vrai. Mais ce n'est pas bien difficile à deviner, et Peyretorte doit savoir aussi bien que moi pourquoi je voulais retrouver ce jeune homme.

— Peyretorte s'est bien gardé de me mettre dans le

secret. Il a fallu un hasard sans lequel je serais encore venir vous dire : Voulez-vous voir M. de Cramoizan?

Clémence, à cette proposition, eut un éclair dans le yeux. Mais elle reprit bientôt sa physionomie sévère e sombre et resta muette.

— Voyons! voyons! reprit le docteur. Voulez-vous qu je vous dise ce que je crois, ce que je soupçonne? Voulez vous que je vous raconte ce que je sais de vous?

Clémence fit un geste d'indifférence.

— Est-ce que vous croyez Peyretorte assez éhonté pour oser me raconter l'histoire de Bahia?

— L'histoire de Bahia! Vous la connaissez?

— C'est moi, madame, qui vous ai soignée quand on vous a ramassée mourante dans la rue. Si j'avais été l'allié de Peyretorte, vous aurais-je rappelée à la vie?

— Vous auriez mieux fait de me laisser mourir.

— Non, parce que vous auriez rendu le dernier soupir sans avoir revu celui que vous avez tant cherché...

Malbec, qui voulait décider Clémence à l'écouter et surtout à le suivre, cherchait à lui prouver qu'il possédait ses secrets, mais il avait peur de dépasser le but, et de temps à autre il hésitait.

— Celui que j'ai tant cherché, reprit-elle, c'est mon fils.

— Et si ce fils était M. de Cramoizan?

Un rayon, quelque chose comme une flamme céleste, illumina le front de cette mère qui avait vécu vingt-huit ans côte à côte avec le désespoir.

Elle regarda Malbec, dont les yeux lui parurent cette fois pleins de sincérité.

— Oh! ce serait si horrible de me tromper encore, murmura-t-elle.

— Je vous jure, sur ma vie, que je suis votre ami.

— Alors, pourquoi n'avoir pas amené ici M. de Cramoi-
n ? Il me défendrait, lui.

— Est-ce que je savais si je ne me trompais pas? ré-
iqua le docteur. Pouvais-je aller lui affirmer que je lui
nnerais une mère? Je ne vous avais vue qu'une fois et je
'étais souvenu alors de l'aventure de Bahia. Pour savoir
que j'ai appris depuis, il m'a fallu interroger des do-
estiques, les soudoyer. Et encore que m'ont-ils révélé?
i tout deviné.

— Si cet homme était sincère ! dit Clémence.

— Nous bâtissons peut-être un roman, continua le doc-
ur, et à coup sûr nous marchons dans la nuit. Jacques
Cramoizan peut ne pas être votre fils.

— C'est vrai, grand Dieu ! s'écria Clémence Puydaniel
levant au ciel ses bras longs et amaigris, c'est vrai. Ce
est peut-être pas lui. Je me suis laissé envelopper par
tte illusion. Mais il n'y a rien, que cette ressemblance,
faveur de la réalisation de mon rêve.

— Cependant, il y a un symptôme qui me fait croire
e vous devez espérer.

— Lequel? lequel? dites vite.

— C'est la haine que lui a vouée Peyretorte. C'est le
in qu'il a mis à vous éloigner de lui. Car, n'en doutez
s, s'il vous faisait quitter Paris, c'était pour que
us ne fussiez pas exposée à rencontrer ce jeune
mme.

— Vous avez raison. Je l'ai toujours pensé.

Clémence s'était fort radoucie. Malgré elle et à mesure
'elle discutait toutes ces chances, elle se sentait attirée
vantage vers le docteur. Elle le regardait d'un œil plus
enveillant. Elle sentait que s'il eût été réellement l'é-
issaire de Peyretorte, il n'aurait pas été si prompt à
chercher ce qui devait la rassurer.

— Oh ! tenez, dit-elle enfin avec explosion, je vou crois, il faut que je vous croie, dussé-je en mourir, s vous me trompez.

— Vous vivrez, madame, vous vivrez pour être heu reuse, répondit Malbec.

Clémence reprit :

— Ma vie entière a été une torture sans fin.

— Lorsque je vous ai revue chez le banquier, je m'en suis bien douté. C'est pour cela qu'il faut vous hâter de courir vers le bonheur qui vous attend.

— Que faire alors ?

— Partir à l'instant même.

— Mais où aller ?

— Je vais vous conduire dans une maison où vous serez en sûreté. C'est dans le faubourg Saint-Germain, en un quartier où il ne passe pas cinquante personnes par jour, rue Barbet-de-Jouy. Partons.

— Comment ! déjà ?

— Nous allons avoir dans vingt minutes un train pour rentrer à Paris. Peyretorte, qui comme moi connaîtra peut-être aujourd'hui le lieu de votre retraite, ne peut pas arriver ici avant trois quarts d'heure. Il est prudent de ne pas l'attendre. Lorsque nous entrerons en gare, la nuit ne sera pas loin, et il vaut autant que personne ne puisse vous reconnaître.

— Je m'abandonne à vous.

— Avez-vous quelques bagages ?

— A peine trois ou quatre hardes, que je vais empiler dans un sac de nuit.

Quelques minutes après, Clémence et Malbec quittaient le Raincy. Ils prirent des billets de première ; cela leur permit de trouver un compartiment où ils fussent seuls, ce qui n'est pas rare dans les trains omnibus.

— Et maintenant, chère madame, dit le docteur, quand train fut parti, causons de bonne amitié. Tout ce que sais de vous, je l'ai deviné. Mais il est des choses que us allez me dire pour que je puisse parer aux divers ngers qui se présenteront jusqu'à l'heure où je vous rai conduite dans les bras de votre fils, si c'est lui.

— Si c'est lui! murmura Clémence d'un accent de ute, car la confiance qu'elle avait eue un moment s'é- it presque évanouie, comme cela arrive souvent aux ns qui ont peur de trop espérer et de tomber de trop ut.

— Je sais que vous êtes revenue à Paris, poussée par spérance de retrouver M. de Cramoizan. Ce que je ne 'explique pas, c'est que vous soyez allée habiter le incy.

— Écoutez-moi.

— De toutes mes oreilles.

— A peine de retour, dit Clémence, j'ai senti de quelle fficulté seraient pour moi les recherches que j'allais entre- endre. D'abord, il fallait me cacher.

— Naturellement.

— Me loger dans une maison meublée ou dans un hô- l eût été me jeter dans la gueule du loup, Peyretorte uvant savoir où me trouver par les livres de police.

— Parfaitement raisonné.

— Mais mon embarras était grand. Il était cinq heures u matin quand le train entra en gare. J'avais peu d'ar- nt, et je ne savais vraiment qu'imaginer. Cependant, tais trop résolue à aller jusqu'au bout pour ne pas per- ter. Après avoir obtenu la livraison de ma malle, je is une voiture et je donnai l'ordre au cocher, que je is à l'heure, de me porter jusqu'aux Batignolles.

— Il dut faire une grimace considérable.

— Vous jugez. Néanmoins il partit et le jour naissait lorsque nous arrivâmes sur la place de la mairie. Je savais qu'il y avait là un bureau de placement pour les domestiques.

— Puisque je ne connais personne qui puisse me donner asile, il faut forcer les gens à me loger, à me nourrir et à me cacher sans s'en douter, me dis-je. Je vais me placer comme domestique, cela ne changera pas beaucoup ma condition.

— Excellente idée! dit Malbec.

— Le bureau de placement n'était malheureusement pas ouvert. Le cocher déposa ma malle sur le trottoir et, par un beau froid, j'attendis. Enfin, le directeur de l'établissement ouvrit les volets de son repaire. Je me présentai, j'exposai mon cas, et aussitôt il me donna trois ou quatre adresses. A midi, j'étais placée chez de bons rentiers, de qui j'obtins d'être libre chaque soir à partir de neuf heures. Mon âge et mon air très sévère indiquaient que je n'abuserais pas de cette liberté, ajouta Clémence avec un sourire. A partir de ce jour, je me mis à chercher M. de Cramoizan. Chaque soir, je sortais et je me rendais du côté des boulevards. Je circulais mystérieusement, regardant curieusement dans les restaurants et dans les cafés.

— Le plus court eût été d'aller à son domicile.

— Rien n'est plus vrai. Mais où était-il ce domicile? Qui aurait pu me renseigner à cet égard?

— Vous avez raison.

— Souvent je m'enfermais, vers minuit, dans une voiture à la porte d'un restaurant célèbre, et j'attendais. J'attendais en vain, hélas! et, de plus, les quelques sous qui me restaient s'épuisaient rapidement, à ce jeu.

— Mais pourquoi le cherchiez-vous en ces endroits-là?

— Parce que j'avais entendu mes maîtres causer des duels de M. de Cramoizan. Le vieux rentier principalement en parlait avec une admiration singulière, et il énumérait les fredaines du jeune homme sur un ton d'envie assez comique. C'est ainsi que j'appris — sans savoir d'où ce vieillard tenait ces renseignements — que celui que je cherchais avec tant de fièvre menait une vie assez agitée, et je bénis ces débordements et ces folies, car eux seuls m'offraient une chance de le retrouver.

— Enfin?... demanda le docteur qui commençait à trouver que Clémence était un peu longue.

— Enfin, un soir j'étais cachée dans un fiacre à la porte du Café Anglais, quand je le vis arriver avec une douzaine de camarades et de jeunes femmes. Ah! monsieur, jamais je n'ai ressenti une pareille émotion. Mon courage, mon ardeur furent sur le point de m'abandonner. Il était là, à deux pas de moi. Le cœur me battait à faire éclater ma poitrine. Je sentais la fièvre qui me frappait les tempes avec une lente et accablante régularité. Il était là. C'était peut-être mon fils. En tout cas, c'était le portrait vivant de celui que j'avais perdu, de son père.

Clémence s'arrêta, des sanglots la suffoquaient. Elle était sous l'empire d'une agitation extrême.

— Il me fallut, reprit-elle, il me fallut une force d'âme bien grande, et je vous assure que je m'y connais, pour dominer mon trouble. Je dressai un plan dans ma tête pour le forcer à avoir un entretien avec moi. La première idée qui me vint fut de prendre un cabinet particulier et de l'y faire venir pour me jeter à ses genoux et le supplier de me dire qui il était. Mais je fus obligée de convenir que cette idée était impraticable, car j'avais juste dans ma poche de quoi payer la voiture que j'occupais.

Je me résignai alors à monter au Café Anglais par l'esc lier que je lui avais vu prendre et à le faire demand par un garçon. Mais, au moment même où j'allais ouvr la portière de ma voiture, j'aperçus Etienne.

— Etienne ? répéta Malbec.

— Oui, Etienne Peyretorte qui entrait aussi au Ca Anglais avec cette personne que j'ai vue chez lui.

— Coquelicot ?

— Son nom m'importe peu. La présence de mo ennemi et de cette femme me fit hésister. Je sentais qu' était dangereux de monter maintenant.

— Bref?

— Bref, je ne pus résister au désir de le voir, de lu parler, de lui crier : Je suis ta mère ! et je le lui aurai dit sur un ton qui lui aurait remué le cœur. Une mère une mère ! monsieur, il ne m'aurait pas repoussée. Mai vous me trouvez trop longue. Pardonnez-moi. Il y trente ans que je n'ai parlé autant qu'aujourd'hui. Il y dix ans, depuis la mort de mon mari, qui fut assassiné ajouta-t-elle d'une voix plus sombre qu'à l'ordinaire, i y a dix ans que je n'ai rencontré personne à qui me confier.

— Pauvre femme, parlez, parlez, vous êtes toute pardonnée ; c'est moi qui vous supplie d'excuser mon odieuse impatience.

Elle jeta sur Malbec un regard d'inexprimable reconnaissance et reprit :

— Je me décidai à monter. J'avisai un grand garçon qui avait l'air assez bon et je lui dis :

« — Prévenez M. de Cramoizan que quelqu'un désire lui parler.

» — Mais, madame, me répondit-il, je ne sais si je dois déranger le capitaine.

» — Dites-lui, s'il hésite, ajoutai-je alors, qu'il y va le la vie d'une personne qui lui est chère. »

Le garçon me regarda d'un air stupéfait et murmura :

« — Au fait, il lui arrive tant de choses ! »

Puis il entra dans le cabinet où se tenait — dites-moi quel est son nom de baptême, je vous prie ; je serais ieureuse de l'appeler ainsi. Moi je l'avais appelé André.

— Il se nomme Jacques, répondit Malbec.

— Merci. Le garçon entra donc dans ce cabinet et je n'attendais, le cœur serré par une anxiété terrible, à le voir sortir d'un moment à l'autre, lorsque... ah ! mon-ieur, il paraît que je n'avais pas encore assez souffert...

— Que se passa-t-il donc ?

— La porte d'un cabinet voisin s'ouvrit subitement. Un iomme s'élança ; je poussai un cri qui attira son atten-ion. C'était Peyretorte.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Hélas ! monsieur, je me suis lâchement enfuie.

— C'est de la faiblesse, cela. Il fallait lui résister, dé-larer que vous ne le connaissiez pas, attirer M. de Cra-noizan et vous mettre sous sa protection.

— Il fallait, il fallait... répéta Clémence un peu impa-ientée, c'est bientôt dit. Mais vous ne voulez pas vous ouvenir que j'étais depuis des années sous la domina-ion de cet homme. Comme je n'avais plus aucune espé-ance, comme je croyais mon fils mort, ainsi que mon nari, je m'étais habituée à lui obéir en tout, et, quoique e lui parlasse ordinairement avec mépris, il m'inspirait ne profonde terreur. Ce fut donc sans réflexion, pous-ée par la peur, que je pris la fuite. Il avait déjà insinué ue j'étais folle. Peut-être n'aurait-il pas hésité à me aire arrêter.

— Et vous poursuivit-il ?

— Je ne sais. Mais j'avais été vraiment trop émue p
cet incident, que je n'avais pas eu la prévoyance
mettre en ligne de compte. A peine ma voiture eut-el
dépassé Notre-Dame-de-Lorette que je m'évanouis. Quar
mon cocher arriva aux Batignolles, à l'adresse que je l
avais donnée, il me trouva inanimée dans le fiacre
fit un carillon sans fin à la porte, pour qu'on vînt me r
connaître. Le concierge, à qui j'avais donné un certa
nombre de pourboires pour qu'il ne se permît aucune r
flexion sur mes allures, fut assez humain pour me mont
dans ma chambre, où je ne tardai pas à revenir à moi.

Malheureusement, le lendemain, ce concierge bavar
et mon aventure vint aux oreilles de mes maîtres, qui n
renvoyèrent. J'étais fort souffrante des suites de m
évanouissement, je tombai tout à fait malade, et je f
obligée d'entrer à l'hôpital, où je suis restée penda
quinze jours. Il y a une semaine à peine que j'en su
sortie, et je me sentais si faible, en le quittant, que
n'ai pas osé reprendre encore mes courses dans Pari
J'ai vendu presque tous mes vêtements et quelques bijou
qui m'étaient restés, puis je suis allée m'installer a
Raincy, où j'avais loué pour un mois la maison dans la
quelle vous m'avez trouvée.

Le train ne mit pas grand temps à entrer en gar
après cette conversation. Une demi-heure après, Clé
mence était installée par le docteur dans un appartemen
d'une modeste maison de la rue Barbet-de-Jouy.

— Vous voilà chez vous, lui dit-il. Il y a une questio
qu'il faut traiter, à présent, quelque délicate qu'elle soi
Avez-vous de l'argent?

— Je suis riche, répondit Clémence, mais toute m
fortune est dans les mains de Peyretorte.

— Hum! c'est comme si vous étiez pauvre comme Jol

— Pas tout à fait.

— Ah! auriez-vous en main la preuve qu'il détient votre avoir?

— Il existe un acte duquel il résulte que M. Peyretorte fait la banque avec des fonds qui m'appartiennent.

— Un acte notarié?

— Oui.

— Oh! oh! ceci est parfait, dit Malbec. Maintenant, une question. Dans le cas où M. de Cramoizan serait votre fils, avez vous un moyen de le reconnaître et de prouver son identité?

Clémence, à cette question, pâlit.

— Non, dit-elle, après un moment de profonde réflexion.

— Diable! diable! murmura le docteur; s'il en est ainsi, nous voici aussi avancés que si vous ne l'aviez pas rencontré.

— Oh! mais, c'est mon fils, je vous jure que c'est mon fils.

— Je vous crois, parbleu! madame; mais votre serment même ne suffit pas.

— Est-ce que je peux me tromper? Est-ce qu'il y a au monde quelqu'un qui puisse ressembler aussi extraordinairement à mon mari, à son père? Et puis, si vous saviez comme j'ai été attirée, poussée vers lui, la première fois que je l'ai aperçu!

— Oui, oui, dit le docteur. Mais j'aimerais mieux que vous eussiez une preuve plus palpable, plus certaine.

— Laquelle, alors, laquelle? demanda Clémence en se prenant la tête à deux mains. C'est à en devenir folle, vous en conviendrez: être si près du but, et ne pas pouvoir le toucher!

— Voyons, voyons, restons capables afin de raisonner

froidement, si c'est possible. Répondez-moi ; votre fils vous a été enlevé?

— Oui.

— Où?

— Sur la frontière d'Espagne, dans un petit village où mon mari avait une propriété.

— Qui a-t-on soupçonné comme auteur de ce rapt?

— On pensa d'abord que c'étaient des gitanos, bohémiens espagnols, qui passèrent dans le village, la nuit même de la disparition de notre enfant.

— Peyretorte était-il avec vous? s'est-il absenté?

— Peyretorte nous avait quittés depuis huit jours. On me dit bien à cette époque qu'il avait été vu dans le pays; mais n'ayant eu jusqu'alors qu'à me louer de lui...

— Oui, c'est le plus habile hypocrite que je connaisse.

— Je considérai donc les rapports qu'on me fit sur son compte comme des histoires sans valeur. D'ailleurs, il pouvait être resté dans le pays pour quelque amourette, car il était jeune et très brillant cavalier.

— Il est votre parent?

— Oui, mon beau-frère.

— Etait-il marié à cette époque-là ?

— Depuis trois ans,

— Le linge que portait votre fils était-il marqué?

— Ah ! oui, s'écria Clémence ; oui, d'un A et d'un P.

— Ne vous réjouissez pas trop vite, pauvre mère, je sais que les langes dans lesquels était enveloppé l'enfant, lorsqu'on le trouva sous les hangars de la halle au blé de Cramoizan, ne portaient aucune marque.

— Oh ! fit Clémence, qui éprouva une sensation semblable à celle que l'on ressent dans les rêves lorsqu'on tombe dans un profond précipice.

— Il nous reste un espoir.

— Lequel?

— Ces langes sont restés déposés à la mairie de Cramoizan et doivent y être conservés.

Clémence, en entendant tous ces détails, regardait Malbec d'un œil étonné et se demandait comment il pouvait savoir tout cela.

— Reconnaîtriez-vous ces premiers vêtements de votre enfant?

— Oui, oui, je les reconnaîtrais. J'ai conservé, malgré les voyages que j'ai faits, malgré les malheurs qui m'ont accablée, j'ai conservé un petit bonnet semblable à celui qu'il portait le jour de sa disparition. Ce petit bonnet avait été brodé de mes mains.

Et Clémence, dans sa joie d'avoir retrouvé ce jalon, Clémence se mit à marcher hâtivement dans la chambre. Elle avait la légèreté d'un oiseau. Ses yeux rayonnaient.

— C'est cela, c'est cela! disait-elle. Nous ne pouvons pas nous tromper, maintenant. Je suis bien sûre que c'est mon fils, allez.

Le docteur, lui, ne partageait pas cet enthousiasme. Il entrevoyait mille obstacles, ou tout au moins mille objections. Il resta froid. Sur sa laide, mais spirituelle figure, il laissa voir comme une marque profonde de pitié. Clémence s'en aperçut. Alors le soupçon qui n'avait plus effleuré son âme depuis le Raincy, reparut. Elle trouva que Malbec était prodigieusement renseigné. Sa joie, étouffée aussitôt, se changea en défiance; elle vint droit au docteur, à qui elle dit:

— Mais comment savez-vous tout ce que vous venez de me dire? Est-ce par Peyretorte?

— Non, madame.

— Alors, répondez-moi. Comment savez-vous ces cho-

ses, car enfin vous venez de me révéler des faits qu
M. de Cramoizan lui-même ignore peut-être ?

— Vous avez le droit de m'interroger, madame, et j
suis prêt à vous répondre. Si mes informations sont s
exactes, si j'ai l'air de savoir des détails, inconnus peut
être de M. de Cramoizan, c'est que j'étais le maire de l
commune où on l'a exposé il y a vingt-huit ans.

— Vous?

— Oui, moi, madame. Et je comptais bien finir me
jours dans cet excellent pays, que j'avais choisi pour y
exercer ma profession de médecin. Mais, à moi aussi, il
est arrivé des aventures. Moi aussi j'ai eu un cœur, j'ai
été jeune, j'ai été malheureux, j'ai souffert et je suis
parti, courant le monde pour demander à la mer, à la
tempête, aux dangers de toute sorte, sinon l'oubli, du
moins la distraction.

— Je vous demande pardon d'avoir réveillé ces souvenirs.

— Oh! vous ne les avez pas réveillés, madame. Depuis
vingt-cinq ans, ils n'ont pas dormi un seul jour. Mais
laissons cela. C'est moi qui ai donné un état civil à Jacques.

— C'est vous aussi qui l'avez ramassé sur la voie publique?

— Non, c'est un brave négociant de Bordeaux, qui avait de
l'esprit et du cœur, malgré son commerce. Il se nommait
Salvetat. L'idée d'anoblir l'enfant trouvé vint de lui. Et c'est
à nous que la France doit un gentilhomme de plus. C'est
M. Salvetat qui l'a adopté, qui l'a fait élever, qui lui a
légué toute sa fortune.

— Il est mort?

— Oui, madame.

— Mort, sans que j'aie pu lui dire seulement : Merci !
vous avez sauvé mon enfant, mon André.

— Madame, reprit Malbec, vous vous préparez de ruels tourments, si celui que nous voulons dire n'est as votre fils.

— Oh! ne me désespérez pas. Si je me trompe, je aourrai, voilà tout.

— Maintenant, il faudrait que vous pussiez confronter bonnet qui vous est resté avec celui de la mairie de ramoizan.

— En effet.

— Où est le vôtre?

— Chez Peyretorte.

— Ah! diable.

— Mais je n'en ai pas besoin. Croyez-vous que je ne econnaîtrai pas celui que vous me montrerez?

— Et il le faudra bien, car Crésus ne se dessaisira pas 'une pièce pareille. La première chose que nous ayons à aire, c'est d'envoyer quelqu'un à Cramoizan.

— Pour chercher le paquet de hardes?

— Oui, sur une lettre de moi, le maire consentira à le aisser emporter momentanément à Paris. Mais qui envoyer là-bas?

— Moi.

— Non, vous êtes trop faible encore pour faire un tel oyage. Et puis, vous aurez besoin de toutes vos forces, orsque le moment sera venu d'embrasser Jacques.

Clémence, ravie, fit un geste éperdu.

— Seulement, reprit le docteur, nous ne pouvons informer le capitaine de nos espérances avant le retour de notre messager. Il serait trop cruel de lui faire une ausse joie.

— J'y consens.

— Tout cela est bien convenu. Voilà un peu d'argent que vous me rembourserez dans un temps meilleur, et je

vous quitte. On m'attend ailleurs, quelque part où l'on aime aussi M. de Cramoizan.

— Où donc? oh! dites-moi encore cela.

— Ce serait trop long. Je suis déjà en retard et je vous réponds que, là aussi, on épuise chaque jour la coupe du malheur.

— Allez donc, allez vite, monsieur, je vous attends, vous ou vos lettres.

Quand Malbec fut parti, Clémence repassa dans son esprit les événements qui s'étaient déroulés depuis la matinée. Elle ne se possédait pas de joie. Cette malheureuse dont la face sinistre avait épouvanté jadis la plupart de ceux qui la voyaient, s'était tout d'un coup transfigurée. Ce n'était plus cette monastique et solennelle figure. Il y avait dans ses yeux, dans ses beaux yeux, comme des éclairs de joie; ses deux longues rides semblaient sourire maintenant, et l'on sentait qu'on n'avait plus devant soi la même femme.

— Quelle heureuse chance, disait-elle, que j'aie conservé ce petit bonnet d'enfant! Je ne me trompais pas lorsque je songeais qu'il me porterait bonheur. Bonheur! voilà un mot que je n'ai pas souvent prononcé dans ma vie. Je voudrais, reprit-elle après un moment de silence et de réflexion, je voudrais que le docteur eût ce bonnet que j'ai gardé. Il pourrait le confronter lui-même avec celui qu'on ira chercher là-bas, à Cramoizan. Faut-il que je sois maladroite de n'avoir pas pensé à l'emporter avec moi! Il est vrai que je n'avais plus d'espérance. Mais si je pouvais me le procurer? Ce serait une preuve irrécusable; on ne pourrait pas me dire : « Ce n'est pas votre enfant, ce n'est pas votre fils, ce n'est pas André. » Oh! ce bonnet, que ne donnerais-je pas pour l'avoir là, à ma disposition. Mais au fait, reprit-elle avec un air de réso-

on qu'on ne lui avait peut-être jamais vu, pourquoi
ais-je pas le chercher moi-même? Peyretorte sortira
soir, selon son antique et immuable habitude. Il ne
trera que vers deux heures du matin. La plupart des
nestiques l'imiteront quelques instants après son dé-
t. Il ne restera que la cuisinière et la concierge.
enne m'a laissé toutes les doubles clefs. Il me devait
n ça. J'irai.

ette résolution prise, ce fut avec une fébrile impa-
ice que Mme Puydaniel attendit l'heure de se rendre
z Peyretorte. Enfin, dix heures sonnèrent. Elle sortit.
is n'oserions affirmer que sa main ne tremblait pas
squ'elle sonna chez le banquier. La porte fit le bruit
qui indique que le concierge a tiré son cordon. Elle
ra, prête à tout, même à se trouver face à face avec
retorte, et bien résolue à lui résister.

— Mme Clémence! s'écria la concierge stupéfaite en la
ant.

— Oui, Catherine; oui, c'est moi.

— Ah! mon Dieu!

— D'où vient votre étonnement? demanda Clémence
ne voix assurée.

— C'est que nous n'attendions guère madame.

— Cela ne me surprend pas. Je n'ai prévenu personne
mon arrivée.

— Et madame vient...

— De Loetven! se hâta de dire Mme Puydaniel.

a concierge crut certainement ce que venait de lui
e Clémence. Mais elle n'en reprit pas moins :

— On avait fait des contes sur madame.

— Qui donc?

— Oh! vous savez, les domestiques.

— Et qu'avait-on dit, je vous prie, ma bonne Catherine?

— Que madame n'était pas allée au château, qu'e avait disparu ; des bêtises, quoi. Mais comme madai est bien ! On dirait qu'elle a rajeuni.

— Oui, l'air de la Bretagne m'a rendu la santé. Au ne resterai-je pas longtemps à Paris. Je suis venue po faire quelques emplettes, et je repars demain matin. I a cinq heures que je suis arrivée. J'ai encore deux cours à faire. Il me faut, pour avoir certaine chose à laque j'attache la plus grande importance, un modèle q j'avais laissé ici, et je viens le chercher.

— Si madame Clémence veut que j'aille lui faire course?... demanda la concierge.

— Avec plaisir, Catherine. Votre proposition m'e même très agréable, car je suis excessivement fatigué

Clémence, ayant résolu de donner le change, n'hési pas à faire ces mensonges. Elle avait conçu un plan q lui permettait de se retirer sans que la curiosité de l concierge fût excitée. De plus, en éloignant celle-ci, ell l'empêchait de prévenir les domestiques, ce qu'elle n'au rait pas manqué de faire si l'occasion s'était présentée Mme Puydaniel monta alors d'un pas calme et mesuré comme si elle eût toujours été chez elle, dans la chambr qu'elle occupait jadis. Elle y prit le précieux petit bonne qu'elle cacha dans son sein, puis elle emporta un rubai quelconque qu'elle donna à Catherine, en lui disant :

— Puisque vous êtes assez aimable pour me rendre ce service, vous irez rue de la Chaussée-d'Antin.

— Oh ! c'est à deux pas.

— Au numéro 11.

— Oui.

— Vous trouverez un magasin de soieries dans lequel vous entrerez et où vous demanderez de ma part un coupon de soie semblable à ceci.

— Mais, madame, ce sera fermé à cette heure-ci.

— Non, on m'attend. Le coupon est payé.

Catherine enchantée de quitter sa loge, liberté que Peyretorte ne tolérait guère, Catherine s'en alla d'un pied léger, accrochant avec joie toutes les occasions de bavarder en route. Mais à peine fut-elle partie, que Clémence, tirant de son sein le précieux petit bonnet, l'examina avec soin :

— C'est bien lui, dit-elle.

Et, sans se soucier de Catherine, elle rejoignit sa voiture, non cependant sans avoir attiré la porte de façon à ce qu'on la crût fermée. Puis elle se fit porter chez Malbec.

Que s'était-il passé chez Aline, pendant ce temps? Cramoizan n'y avait pas reparu. De l'heure céleste que la jeune fille avait vécue le matin, il ne restait plus pour elle qu'un souvenir.

Qui pouvait le retenir ainsi quand il savait ce qu'elle souffrait, quand il connaissait toutes les douleurs auxquelles elle était en proie? Elle attendit d'abord bien patiemment, mais à mesure que la journée s'écoulait, son espérance s'en allait avec elle.

— Il va venir, se disait-elle, il va venir ! Je suis impatiente. Il est parti plein de confiance. Il ne douterait pas de moi quand on viendrait lui conter mille infamies. Oh! je ne sais pas aimer! Je ne mérite pas qu'il m'aime. Il va venir, il va venir !

Et, tout en soignant son frère, tout en vaquant aux pénibles travaux qui étaient retombés à sa charge, car sa mère n'était plus capable de l'aider, même un peu, elle attendait le retour de son fiancé. De temps à autre, après avoir renouvelé les compresses de Léon et veillé à ce qu'on lui administrât sa potion à l'heure ordonnée,

elle prêtait l'oreille aux bruits de l'escalier. Parfois il l
semblait entendre un pas bien connu, elle devenait atte
tive, elle retenait sa respiration, et elle était obligée d
reconnaître que c'étaient les tressaillements de son cœu
qui l'avaient trompée.

Elle ignorait que Cramoizan s'était battu en duel l
matin même.

Vers quatre heures et demie, pourtant, on sonna.

— Ah! fit-elle en s'élançant, déjà toute rouge pou
aller ouvrir.

C'était un fournisseur de Léon qui venait porter un
note quelconque. Il fallut éconduire ce personnage qui
insista, demanda des explications, voulut savoir quand
Léon serait guéri et fit mille questions plus saugrenues
les unes que les autres. Dieu sait si Aline était retombée
de son ciel en se débattant contre ce quidam. Quand elle
rentra dans la chambre de son frère, elle vit Mme Tour-
seulles qui s'était levée et qui regardait son fils d'une
façon singulière. Elle avait les yeux égarés et ses mains
agitées de convulsions insensées se rapprochaient du lit
comme pour l'exécution de quelque néfaste projet. Après
un instant de contemplation pourtant, elle se rassit et dit
à sa fille :

— Tu ne sais pas, toi?

— Quoi donc, ma mère?

— On veut me tuer Léon!

— Oh! ma mère, ne croyez pas cela.

— Si, si, on veut le tuer. Je le sais bien. Ce matin, il
est venu un homme qui me l'a apporté mort.

— Ma mère!

— Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai réchauffé, et il est
revenu à la vie. Je l'ai entendu respirer. Ah! tu ne sais
pas ce que peut l'amour d'une mère.

Aline comprit qu'il ne fallait pas lui résister. Elle dit :

— Le docteur m'a dit qu'il le sauverait, qu'il en était sûr.

— Et il fera bien, répondit-elle en se levant brusquement avec un mouvement de panthère, et il fera bien, car s'il me le laissait mourir maintenant...

— La vie des hommes est dans les mains de Dieu, dit Aline.

A ces paroles, que la jeune fille ne croyait pas capables d'aggraver l'état mental de sa mère, Mme Tourseulles se tourna vers sa fille avec une figure courroucée.

— Toi aussi, toi aussi, misérable enfant, fille ingrate, sœur dénaturée, toi aussi tu le voudrais voir étendu devant moi sans vie !... Ah ! tu es jalouse de l'amour que je lui porte !

— Moi, ma mère ?

Hors d'elle-même Mme Tourseulles s'était avancée vers sa fille. Elle ouvrait des yeux effroyables d'où sortaient des éclairs, et, tendant ses doigts crispées vers Aline :

— Et tu as raison, reprit-elle. Tu as raison, car je te hais, je te hais, je n'ai jamais aimé que lui. Il était beau, brave, généreux. Il avait toutes les qualités que j'avais désirées pour lui. Ah ! seulement, s'écria-t-elle tout à coup avec un rire déchirant, il n'était pas honnête. Il y a quelqu'un qui me l'a dit. Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ? qui est-ce qui est honnête aujourd'hui ? Mais, malheureuse, c'est toi qui me l'a dit, cela. Et ce n'est pas vrai, et ce n'est pas possible, n'est-ce pas ?

En prononçant ces paroles d'une voix gutturale, elle s'avançait lentement d'un pas théâtral et saccadé vers sa fille effrayée. Heureusement cet accès ne fut pas long.

La malheureuse, tout à coup, fondit en larmes et se lais aller dans son fauteuil.

Mais voici que Léon, qui était demeuré inerte dans s lit depuis la veille, fit un mouvement et murmura :

— Oh ! mon Dieu ! que je souffre !

— Il a parlé ! dit Aline. Quel bonheur ! il est sauvé!

Elle laissa déborder sa joie. Tout au contraire, Mme Tou seulles devint plus farouche et regarda autour d'ell comme une lionne inquiète.

— Qui a parlé ? demanda-t-elle.

— C'est moi, ma mère, répondit Aline anxieuse.

— Toi ! toi ! je le sais bien ; mais avant toi, qui parlé ?

La jeune fille n'osa pas répondre, redoutant instincti vement de nouvelles violences. Au milieu du silence qu suivit l'interrogation de la mère, on entendit de nouvea un long soupir, Léon répéta :

— Que je souffre !

Il était clair que cette plainte, formulée une seconde fois d'une voix plus raisonnable pour ainsi dire, indiquait à ne s'y pas tromper, que le jeune homme allait retrouver sa connaissance, et que la médication du docteur venait de produire une crise des plus favorables. Mais, en entendant ce gémissement, Mme Tourseulles se retourna et dit :

— C'est Léon ! c'est Léon ! tu as entendu comme moi.

— Oui, mère, c'est Léon. Il est sauvé. Il n'y a qu'à continuer à le soigner d'après les prescriptions du médecin.

— Qui a dit cela ?

— Mais...

— N'a-t-il pas murmuré : Je souffre ! dit la folle.

— Peut-être bien, répondit Aline tremblante.

— Il souffre! il souffre! et on le laisse là, et on ne ıerche pas à le soulager?

La vieille dame alors se retourna vers le lit, et prenant main de son fils, qu'elle secoua :

— Où souffres-tu ? lui demanda-t-elle.

Mais le malade n'avait pas encore repris entièrement ɔnnaissance. Il ne répondit pas. Le mère alors sembla ıercher quel était le siége de la souffrance de son Léon. lle était agitée, haletante, toute frémissante de soubre- ıuts nerveux qui la secouaient des pieds à la tête. Son ein, soulevé par une respiration inégale, semblait té- ıoigner d'un trouble plus considérable encore. C'était ɔmme le prodrome d'une crise atroce. Aline s'approcha 'elle et voulut la prendre par le bras pour tâcher de emmener. Mais, à ce contact, la misérable folle se re- ɔurna, le visage enflammé, les lèvres entr'ouvertes, les arines frémissantes. Ses cheveux gris, épars sur ses paules, donnaient à sa figure une apparence sinistre qui isait trembler.

— Laisse-moi! laisse-moi! cria-t-elle. Je te défends de ne toucher.

— Venez, venez, ma mère. Laissons reposer Léon; il a dormir.

— Non, non, il va mourir! Tu veux m'arracher à ce pectacle. Je le sens, je le crois, il va mourir. C'est lui qui se plaint, d'ailleurs; il souffre, tu viens de le lui en- endre dire comme moi.

— Maman, dit Aline avec un ton d'autorité, Léon vous ɔrdonne de le laisser dormir.

Jusqu'à ce moment, lorsque Mme Tourseulles résistait aux prières ou aux désirs de sa fille, celle-ci employait ce moyen, qui n'avait pas manqué de réussir une seule fois. Mais la pauvre insensée était trop surexcitée. Elle ne

voulut pas céder. Elle était plus forte qu'Aline et résista

— Tu mens! tu mens! lui dit-elle. Il souffre, il faut le soulager. Moi, je ne sais pas, je n'ai jamais su; mais toi, tu le sais, tu peux lui adoucir sa souffrance.

— Oui, ma mère, mais il faut pour cela que je reste seule avec lui.

Mlle Tourseulles voulait, à tout prix, éloigner sa mère.

— Seule! seule avec lui, quand on m'a dit que c'est toi qui as fait tout le mal! Tu refuses de le soigner, de me rendre mon fils! Alors c'est moi qui vais lui porter secours.

Et, tout exaspérée, elle se jeta sur son fils, qu'elle embrassa à l'étouffer. Puis, avant qu'on eût pu se douter de ce qu'elle allait faire, elle s'écria :

— Mais, c'est cette horrible chose qu'on lui met sur la tête qui le fait souffrir.

A ce moment, Léon porta la main à son front sans avoir le moins du monde conscience de ce qu'il faisait.

— Vous voyez, c'est bien cela, reprit la folle toute pantelante.

Et, sans attendre davantage, elle leva la tête de son fils, et, d'une main fiévreuse, arracha les compresses glacées qui venaient de lui rendre la vie et la raison.

Aline s'élança :

— Vous allez faire mourir votre fils, ma mère.

Et, désespérée, elle voulut prendre la folle par le bras pour l'entraîner, pendant que de toutes ses forces elle appelait la concierge, qui se tenait dans la petite cuisine. Mais la folie montait toujours plus affreuse. Mme Tourseulles, douée par sa crise d'une vigueur surhumaine, repoussa sa fille si violemment que la pauvre demoiselle alla tomber lourdement contre la muraille.

— On veut m'empêcher de soulager mon fils ! s'écria-
le.

Et comme Lucile, la concierge accourait, et sans
inte allait essayer de l'entraîner hors de cette cham-
, où sa présence était mortelle, elle arracha de la che-
née un chenet antique qui pesait fort, et, le brandis-
nt avec frénésie, elle dit :

— Qu'on n'essaie pas de me ravir mon enfant ! Il est à
i. Malheur à ceux qui oseraient me le disputer !

Mme Tourseulles était si effrayante avec son arme
provisée, que ni Aline ni la garde-malade n'osèrent
xposer à sa furie. Quand elle vit, d'ailleurs, qu'on ne
erchait plus à s'approcher du lit, elle laissa tomber le
ırd instrument de fer et, se tournant vers Léon, elle
prit la tête à deux mains et, malgré les gémis-
nents du jeune homme, elle le berça en murmurant :

— C'est moi, mon Léon, c'est moi qui te guérirai. On t'a
que je ne t'aimais plus, que je t'avais maudit. Ce sont
s mensonges. Mais comme tu as la tête mouillée. Ils
mettaient des choses glacées. Attends, je vais t'es-
yer, te sécher.

Et, prenant une serviette, elle épongea les cheveux de
n fils et, quand elle crut qu'ils étaient assez secs, elle
enveloppa la tête d'un épais lainage en jetant de
mps à autre des regards inquiets du côté d'Aline, comme
elle eût craint qu'on voulût l'en empêcher.

— Mais, mademoiselle, disait à voix basse la concierge,
le va rendre votre frère beaucoup plus malade.

— Je le vois bien et je ne sais que faire.

— Il faut la prendre et l'enfermer dans sa chambre.

— Je n'ose pas, et puis... c'est ma mère.

Aline se sentait une extrême répugnance à employer
ntre Mme Tourseulles n'importe quel moyen violent.

Elle espérait qu'il y aurait dans le cours de ses idées u changement quelconque qui lui permettrait de reprendr les soins qu'elle donnait à Léon. Celui-ci, du reste, ve nait d'être pris par le délire et divaguait, cherchant ins tinctivement à se débarrasser de l'espèce de turban don sa mère l'avait affublé. La scène que nous venons de ra conter avait duré fort longtemps. Les hésitations d'Aline les longs silences menaçants de la folle, tout cela avait pri du temps et il était près de six heures, lorsqu'enfin o parvint à l'arracher à cette chambre et à la conduir dans la sienne, où elle ne tarda pas à s'assoupir, épuisée

Aussitôt que la concierge eut réussi à éloigner Mme Tourseulles, Aline recommença le traitement ordonné par le docteur. Elle remit à son frère sa calotte de glace et lui fit absorber sa potion. Léon parlait beaucoup, battant la campagne. Il avait des sursauts. Ses bras et ses jambes remuaient sans cesse.

A six heures et demie, le docteur, qui venait de conduire Clémence rue Barbet-de-Jouy, arriva tout essoufflé. Il avait monté l'escalier d'un seul trait et rapidement, comme un jeune homme. Au tintement de la clochette, Aline avait malgré elle pensé encore une fois à Cramoizan, mais l'heure qu'il était ne lui permit même pas d'espérer.

Ce ne pouvait être que Malbec.

A peine fut-il entré, que la jeune fille l'entraîna dans la chambre de Léon et lui raconta ce qui s'était passé.

Pendant qu'Aline achevait son récit, le docteur fronçait le sourcil et se penchait de seconde en seconde sur le malade, pour écouter sa respiration, pour lui regarder les yeux.

Enfin, Aline s'arrêta. Malbec resta un moment silencieux.

— Est-ce que?... demanda Aline hésitante.

— Je ne puis dire maintenant si je sauverai Léon. Je 'en réponds plus. Il est jeune et vigoureux. Je n'ai plus 'espoir que dans la nature. Êtes-vous forte?

— Qu'allez-vous me dire ?

— Je crains bien que votre mère n'ait tué son fils.

— Oh! mon Dieu !

— Cet amour maternel poussé jusqu'à la frénésie a ait le malheur de Léon et le poursuit jusqu'à la mort. Il ût mieux valu cent fois que sa mère l'eût haï de toute on âme. Il serait resté honnête, et probablement aujour-'hui vous le verriez sain et bien portant. C'est le châti-nent.

— Ainsi, mon frère va mourir? demanda Aline dont a tête se perdait.

— Vous avez beaucoup souffert, mademoiselle, il se eut que vous ayez encore ce malheur à déplorer. C'est ne chose terrible; il meurt de l'amour que lui portait sa nère.

— C'est épouvantable, dit Aline. Mais il ne mourra pas, ous le sauverez, docteur. Il n'est pas possible qu'une nère tue ainsi son fils.

Dix minutes après, Malbec appliquait lui-même une nédication, puis il se disposa à partir.

— Vous allez me quitter? lui demanda Aline effrayée. La malheureuse enfant ne s'était jamais trouvée en résence de la mort, et elle avait peur de voir son frère asser sous ses yeux. Sa physionomie prit une expres-ion de terreur si grande que Malbec en eut pitié.

— Avez-vous un morceau de pain, quelque chose à ne donner? demanda-t-il. Mais j'y pense, vous n'avez as dîné?

— Hélas! je n'ai pas faim.

— Peu importe, mon enfant, il faut prendre quelque chose.

— Soit.

Aline mit deux couverts, et quelques minutes après elle mangeait silencieusement en tête-à-tête avec le docteur.

Ce ne fut pas bien long. Ils n'avaient d'appétit ni l'un ni l'autre.

— Et maintenant, mon enfant, je vais rester avec vous jusque vers le milieu de la nuit. Je saurai avant de partir si Léon pourra s'en tirer.

— Vous êtes le meilleur des hommes.

— Voilà un compliment que vous ne m'auriez pas fait ce matin, dit Malbec.

La soirée s'écoula lentement. Vers minuit, le docteur s'approcha du malade et, l'ayant examiné longuement :

— Tout danger est passé pour vingt-quatre heures, dit-il. Allez vous reposer, mon enfant.

— Mais...

— Mais, reprit le médecin avec impatience, il faut suivre mes prescriptions. Lucile veillera.

— Je vais vous obéir.

— Et vous ferez bien.

Malbec s'en alla, et ce fut en rentrant chez lui qu'il trouva Clémence.

— Vous, vous ici, imprudente! Ne savez-vous donc pas que Peyretorte pourrait y venir avec ou sans prétexte; qu'à ses yeux je suis un allié, et que, s'il vous trouvait chez moi, je perdrais au moins la ressource de le voir et de le surveiller de près?

Sans répondre à cette semonce, Clémence montra au docteur un petit morceau de linge brodé, et lui dit, joyeuse :

— J'ai le petit bonnet.

— Comment! vous avez osé aller chez Peyretorte?

— Oui. Il le fallait bien.

— Racontez moi comment cela s'est passé.

Clémence mit Malbec au courant en deux mots.

— Très bien. Et Dieu veuille que vous n'ayez pas été suivie! Voulez-vous me laisser voir ce petit bonnet?

Le premier mouvement de Clémence, à cette question, fut de cacher le bonnet comme un trésor.

— Allons! dit Malbec, vous n'avez pas confiance en moi. Oh! je ne vous en veux pas trop, mais je ne sais que faire pour vous l'inspirer.

— Tenez, tenez, s'écria alors Clémence en lui mettant sa relique dans les mains, le voilà. J'ai confiance, je vous le jure. Et la preuve, c'est que je vous prie de le garder. Je ne veux même pas l'emporter. Lorsque votre messager reviendra de Cramoizan, vous le comparerez vous-même avec l'autre.

Mme Puydaniel avait fait cela avec un élan sans pareil, Malbec en fut ému.

— J'accepte votre dépôt, madame, lui dit-il, parce que je suis touché de la façon dont vous venez de me prouver que vous croyez en moi. Mais je l'accepte aussi parce que chez moi il sera plus en sûreté que chez vous, dans le cas où Peyretorte serait mis au courant de ce que nous poursuivons et des moyens dont nous nous servons.

— Je me retire.

— Oui, mais au nom du ciel, cette fois, ne bougez plus jusqu'au moment où vous recevrez mes instructions.

— Je vous le promets.

— Un peu plus sérieusement, je pense, que cette après-midi ?

— Oui, docteur, oui, répondit Mme Puydaniel presque gracieuse.

— Eh bien ! au revoir. J'ai besoin de quelques heures de sommeil et je vais me coucher ; car la journée de demain sera peut-être terriblement fatigante.

Quand il fut seul, Malbec se hâta, comme il l'avait dit, de se mettre au lit.

— Quelle bête d'idée j'avais eue d'envoyer à Cramoizan. Il était bien plus simple de lancer une dépêche, et c'est ce que j'ai fait. Le maire me répondra demain, et nous gagnerons deux jours au moins.

Le lendemain matin à cinq heures le docteur était sur pied. Il se rendit aussitôt près de Léon. Avec quelle anxiété la pauvre Aline l'attendait !

— Eh bien ? mon enfant, dit Malbec en arrivant, comment va le malade ?

— J'ai bien peur qu'il ne soit très mal. J'allais envoyer chez vous.

— Ma chère enfant, il faudra vous résoudre à un douloureux sacrifice, dit Malbec d'un ton navré.

— Et lequel ? demanda la jeune fille avec inquiétude.

— Il faudra mettre madame votre mère dans une maison de santé...

— Jamais ! s'écria Aline épouvantée.

— Pour quelques jours seulement...

— Pas pour une minute.

— Votre mère, mon enfant, a failli tuer son fils. Ce qu'elle a fait peut se renouveler. Elle n'est plus maniable. Souvenez-vous de ce qui s'est passé hier et laissez-moi agir.

Aline ne répondit pas. Au souvenir que venait d'évoquer le docteur elle se sentit trembler.

— Quelle journée! quelle journée! murmura-t-elle.

— Le danger n'a pas augmenté, dit Malbec; mais il n'y a pas non plus de mieux sensible. Où est Mme Tourseulles?

— Dans sa chambre.

Comme Aline disait cela, Lucile entra.

— Eh bien? demanda la jeune fille.

— Elle est nerveuse, répondit la concierge. Pourvu que cela ne la reprenne pas comme hier.

— Je vais la voir, dit le docteur.

— Elle est très altérée, à ce qu'elle dit.

Malbec se leva et se rendit auprès de Mme Tourseulles, qui, malgré des regards défiants, le reçut à peu près bien. Mais elle avait les muscles du visage affreusement contractés. Elle remuait involontairement les bras et les mains.

— Vous avez bien soif, n'est-ce pas, chère madame? dit le docteur, qui devina qu'une crise plus violente encore que celle de la veille pouvait se produire d'un moment à l'autre.

— Oh! oui, répondit-elle.

— Je vais vous préparer une boisson.

— Où est mon fils? Je ne le vois pas. Je l'avais guéri pourtant hier.

— Buvez d'abord, vous le verrez ensuite.

Malbec avait préparé un verre d'eau sucrée dans lequel il avait mis quelques gouttes d'un flacon qu'il portait toujours sur lui. La folle but avec avidité, et poussa un long soupir de contentement en reposant son verre.

— Oh! c'est bon, dit-elle. Encore, donnez-m'en encore.

— Attendez, madame, je vais vous en préparer un autre verre.

Mme Tourseulles s'assit dans un fauteuil en entendan cette réponse, et, comme les enfants, elle suivit de l'œi tous les mouvements du médecin, qui faisait semblan de verser un deuxième verre d'eau sucrée. Il ne se pressai guère.

— Allons! allons! dépêchez-vous! lui dit la vieille dame d'un ton d'autorité.

— Veuillez attendre une minute et me donner le temps.

— Attendre! reprit la folle en éclatant de rire. Attendre! Je vais faire cela moi-même.

Elle voulut se lever, mais ses jambes refusèrent de la porter, et elle retomba lourdement dans son fauteuil. La stupeur se peignit alors dans ses traits, puis elle eut un charmant sourire; ses bras, détendus, tombèrent inertes sur ses genoux; elle ferma les yeux, sa tête s'inclina doucement sur le dossier du fauteuil et elle s'endormit.

— C'est parfait, dit le docteur, la voilà hors d'état de nuire. En sortant d'ici, j'irai faire les démarches nécessaires pour son admission dans une maison d'aliénées.

Malbec allait partir lorsque Mlle Tourseulles l'arrêta, et tout en rougissant très fort :

— Est-ce que, lui demanda-t-elle, il est arrivé quelque chose à M. de Cramoizan?

— Il n'est donc pas revenu? interrogea le docteur.

Mlle Tourseulles, à cette question, baissa lentement la tête, et une grosse larme jaillit de ses yeux.

Malbec comprit, et garda un instant le silence.

— Je vous le ramènerai, mon enfant, dit-il.

XV

L'INTRIGUE.

Dans sa rencontre avec Duciment, général des repor-
ers, Cramoizan avait blessé celui-ci au bras et ajouté
ce coup d'épée trois ou quatre piqures à fleur de peau,
n pleine poitrine.

En rentrant chez lui, après le combat, il trouva deux
ettres. L'une était timbrée de Bordeaux et signée du
apitaine Henry. Ce qu'elle contenait se rapportait à un
etard que le *Malabar* avait subi dans son voyage, par
uite d'avaries dues à l'abordage d'un vapeur anglais qui
était jeté sur le trois-mâts au moment où celui-ci
llait prendre la mer. Ces détails n'auraient aucun inté-
êt pour le lecteur si cette lettre n'avait pas contenu un
ost-scriptum que nous reproduisons textuellement :

« Je pars demain matin au lever du soleil. Je me suis
u forcé de faire débarquer Baraque hier. Ce malheu-
eux, qui, je le crains, a perdu la tête, s'est jeté à l'eau
u haut du beaupré, après s'être attaché au cou la moitié
e la batterie de cuisine. Fort heureusement, en se lan-
ant à la mer, il s'est embarrassé les jambes dans un
ordage qui l'a retenu à la surface de la rivière assez de
emps pour qu'on pût le sauver. Je l'ai renvoyé à Bor-
eaux, après avoir recommandé de le surveiller. »

— Pauvre Baraque ! murmura Cramoizan. Mais voyons
'autre lettre ; c'est une écriture de femme, à ce qu'il me
emble.

Il rompit le cachet.

— D'Aline ! c'est une lettre d'Aline ! s'écria-t-il.

Et, sans prendre le temps de voir ce qu'elle disait, embrassa à plusieurs reprises le bienheureux papier. Cr moizan était encore de ceux qui croient qu'il n'y a a cune honte à se laisser aller en amour à son premi mouvement, qui est souvent le meilleur ; c'est pourqu il couvrit de baisers cette lettre, sans se demander c'était de bon ou de mauvais goût. Après ces marqu d'effusion sans pareille, il finit par où il aurait dû com mencer, c'est-à-dire qu'il lut la missive. Elle était ain conçue :

« Mon ami,

» Je viens mettre votre affection à une rude épreuv Voulez-vous m'obéir? C'est la première fois que je vou le demande. Oui, n'est-ce pas? Eh bien! je vous serai reconnaissante de ne pas venir à la maison demain. C n'est pas un caprice. Vous me croyez, je pense, assez sé rieuse pour n'avoir pas de fantaisies. Pendant ces deu jours revient pour moi un anniversaire douloureux et je voudrais les passer seule avec mon frère malade e ma pauvre mère.

» Je vous attendrai jeudi depuis le matin, mon ami. Ne m'en veuillez pas et croyez-moi bien

» Votre

» ALINE. »

Cette lettre surprit un peu Cramoizan. Il en trouva la forme singulière. Néanmoins elle était possible, et, comme Jacques ne connaissait pas l'écriture de Mlle Tourseulles, il fut bien forcé de croire que c'était d'elle. Du reste, ce qu'elle demandait était chose simple. Jacques

tait bien promis d'aller la voir le jour même ; mais, en
ce d'un désir si nettement exprimé, il s'inclina.

— C'est égal, dit-il, je vais joliment m'ennuyer toute
journée. Il est bien singulier qu'hier elle ne m'ait rien
t de cet anniversaire.

Il réfléchit un moment.

— Et si cette lettre n'était pas d'Aline? pensa-t-il. Bah!
de qui serait-elle? Allons, allons, monsieur de Cra-
oizan, il va falloir ronger son frein pendant deux jours.
Jeudi, reprit-il, on jurerait que c'est fait exprès. C'est
stement le jour de mon duel avec ce brigand de
aguiche, et je ne pourrai voir Aline que dans la
irée.

Comme le lecteur l'a déjà deviné, cette lettre n'était
as d'Aline. C'était la suite d'un plan dressé par Cé-
ste Montgaillard. Peyretorte avait été initié et associé
ar Coquelicot à son odieuse machination, et il ne
emandait pas mieux que d'y tenir un rôle, lui aussi.
elon sa promesse, il devait voir Aline ce jour-là et lui
emander quelle décision elle avait prise au sujet de la
roposition qu'il lui avait faite. Il se rendit donc rue
ellefonds, et se trouva en tête-à-tête avec la jeune fille.
'expression tête-à-tête n'est peut-être pas très-exacte,
ar Mme Tourseulles, toujours endormie, était restée dans
on fauteuil et semblait assister à l'entretien.

— Mademoiselle, dit Peyretorte, vous devinez pour-
uoi je suis venu, je pense. Il m'a fallu beaucoup de
orce d'âme pour dominer l'impatience qui me dévorait,
t vous êtes la dernière qui puissiez douter de l'empres-
ement avec lequel je viens connaître ma destinée.

— Si je comprends, monsieur, votre langage un peu
bscur, vous venez chercher la réponse à la proposition
ue vous m'avez faite avant-hier.

— Oui, mademoiselle, et je pense que mes parc
cette fois, ne vous paraîtront ni obscures ni ambiguë

— Eh bien, monsieur, moi aussi je serai claire. Ma
ponse la voici : Je suis infiniment honorée de l'atten
que vous avez bien voulu jeter sur moi. Votre dema
me touche au plus haut degré...

— Mais... interrompit Peyretorte, qui s'attendait à
seconde partie de la phrase, mais vous refusez ?

— Oui, monsieur.

Le banquier ne put s'empêcher de faire un mouvem
de dépit. Au contact de la toute charmante jeune fill
venait de sentir sa passion se réveiller plus arden
et ce refus l'atteignait durement. Il se mordit les lèvr

— Je respecte votre décision, mademoiselle, dit
mais vous ne pouvez me désespérer ainsi d'un seul m
sans être au moins assez charitable pour me dire quel
sont les raisons du congé que vous me signifiez.

— Il y en a plusieurs, monsieur, répondit Aline. D
bord, je ne me sens pas digne de l'honneur que vous vo
lez me faire.

— Vous êtres trop modeste, dit ironiquement Peyr
torte.

— Ensuite, je crains de ne pouvoir vous aimer comn
vous le méritez.

— Je vous en prie, mademoiselle, ne raillez pas, dit l
banquier.

— Et enfin vous n'avez pas tenu la parole que vou
m'aviez donnée, et je suis dégagée de toute reconnais
sance.

— Quelle parole ?

— N'aviez-vous pas promis d'empêcher, jusqu'à
l'heure où je vous répondrais, toute poursuite contre
mon frère ?

— Oui, mademoiselle. Mais j'ai tenu ma promesse.
— C'est vous qui raillez maintenant, monsieur. Vous vez si peu tenue, dit Aline en se levant comme si elle nsidérait que l'entretien fût terminé, qu'on est venu ur l'arrêter hier matin.
— Et il est en prison ?
— Il sera peut-être mort ce soir, monsieur. La justice u plus de pitié pour lui et pour moi que vous n'en ez eu vous-même, vous qui vous disiez si désireux de être agréable.
Aline avait pris, pour prononcer ces dernières paroles, air dédaigneux qui lui seyait admirablement. L'effort 'elle avait fait pour répondre sur ce ton l'avait animée : s yeux brillaient de colère et, en même temps, d'un u de fièvre. Peyretorte la regardait, réellement et sin-rement émerveillé. A chaque fois qu'il la voyait, il la ouvait plus charmante, plus séduisante, plus adorable, son amour grandissait à mesure que les événements, ie ses actes, que la répulsion qu'il inspirait à Aline éloignaient de la jeune fille. Il se sentait troublé jus-'au fond de son être.
La façon dont le congédiait Mlle Tourseulles, car c'était aiment un congé en bonne forme que recevait Peyre-rte, lui inspira, sous l'impulsion des sentiments qui le aîtrisaient, un véritable mouvement de rage.
Il se souvint alors de ce que Coquelicot avait imaginé, t n'hésita pas à se lancer dans la voie que lui avait in-iqué la misérable fille.
— Mademoiselle, dit-il, je suis on ne peut plus mortifié e la réponse que vous venez de me faire. J'ai vu, avant-ier, tous les créanciers de M. votre frère, sauf un seul.
— C'est, sans doute, celui-là qu'il fallait voir, répondit line.

— Sauf M. de Cramoizan.

— Laissez-moi vous dire alors, monsieur, que vou n'avez même pas vu tous les autres ; car ce n'est pas la requête de M. de Cramoizan qu'un mandat d'amene a été décerné contre Léon.

— Qu'en savez-vous ?

— Comment ! monsieur, s'écria Aline, et elle jeta au financier un tel regard que celui-ci fut un instant désarçonné.

— Tenez, mademoiselle, laissez-moi vous dire tout ce que j'ai sur le cœur, reprit-il. Si je n'ai pas l'heur d'être agréé par vous, c'est que vous en aimez certainement un autre.

— Vous êtes perspicace, monsieur, répondit Aline avec un sourire sourd.

— Et cet autre, c'est M. de Cramoizan, s'écria Peyretorte.

— Vous m'épargnez la peine de vous en informer, monsieur.

Ce sang-froid, ce ton railleur mettaient le banquier dans un état de fureur intérieure qu'il avait toutes les peines du monde à contenir. De plus, lui dont la brutalité avait effrayé presque toutes les femmes qui s'étaient trouvées sur son chemin, il se sentait mené rondement par cette jeune enfant malade, et, comme cela arrive bien souvent à une catégorie d'hommes qui ne cessent d'être méchants que lorsqu'ils sont malmenés, il éprouvait des envies folles de se prosterner devant Aline. Cependant ce fut la fureur prit le dessus, et il répondit :

— Ce monsieur est donc bien riche et bien aimable ?

— Riche, je n'en sais rien ; aimable c'est possible. L'important, c'est que je l'aime, et surtout qu'il m'aime.

— Il vous l'a dit ?

— Monsieur Peyretorte, dit la jeune fille d'une voix laire et un peu sèche, je suis la fiancée de M. de Craioizan, et j'ai l'honneur de vous informer qu'il saura me éfendre contre ceux qui tenteraient de me manquer de espect.

— Je ne sais, mademoiselle, répliqua Peyretorte, si I. de Cramoizan est aussi décidé que vous le dites à vous éfendre contre les autres et contre moi ; mais ce que je uis vous affirmer, c'est que vous n'êtes pas la seule que e monsieur daigne protéger.

— Monsieur, épargnez-vous le tort de débiter des caomnies.

— Des calomnies ! interrompit le banquier d'un ton irpris.

— Oui, monsieur, des calomnies. On a déjà tenté de l'irriter contre M. de Cramoizan, mais je vous assure u'on n'a pas réussi.

— Cela prouve, mademoiselle, que vous savez aimer, iême ceux qui ne sont pas dignes de votre amour, et out ce que vous me dites redouble mes regrets.

Aline s'inclina en faisant un pas vers la porte.

— Voulez-vous me permettre une seule question, maemoiselle ? demanda Peyretorte.

— Une seule ! oui.

— Vous attendez en vain M. de Cramoizan depuis hier iatin, et il n'est pas venu.

— Qui vous a dit cela ? répliqua la jeune fille.

— Peu importe si je le sais. M. de Cramoizan ne vienra pas, mademoiselle.

— Jacques vous a donc fait ses confidences ?

— Il ne viendra pas avant jeudi, parce qu'on lui a déendu de venir.

— Qui donc ?

— Mais quelqu'un, sans doute, qui a droit à son obéissance.

Chaque parole que prononçait le banquier blessait cruellement Aline. Elle devenait jalouse. Aussi ne put-elle pas garder son sang-froid et, se précipitant pour ainsi dire tête baissée au devant des révélations qu'elle redoutait tout à l'heure, elle s'écria :

— Je ne comprends pas, monsieur. Depuis un moment vous insinuez des choses graves. Il faut préciser; on ne calomnie pas un homme avec des demi-mots, des réticences, des finesses étudiées. Si vous avez quelque accusation sérieuse à formuler, je l'attends.

— Je suis prêt, mademoiselle, à vous satisfaire.

— Tant mieux. Il faut en finir avec ces manœuvres. Quand je saurai ce que vous tenez tant à me raconter, peut-être me ferez-vous la faveur de supposer que vos inventions ont été inutiles, et de vous retirer. Je vous écoute, monsieur.

— M. de Cramoizan, mademoiselle, je regrette de vous le dire, car je ne l'aurais pas fait si vous ne me l'eussiez ordonné, M. de Cramoizan, qui vous aime peut-être, est cependant sous la domination d'une femme qui fait de lui tout ce qu'elle veut.

Ce matin même, M. de Cramoizan s'est battu à cause de cette... demoiselle.

— Vous me trompez... Vous voulez me tromper, s'écria la pauvre Aline toute bouleversée.

— Mais, mademoiselle, il vous sera bien facile de vous en informer.

— Allons! allons, ce n'est pas possible. Ce serait trop horrible.

— Calmez-vous, mademoiselle.

— Me calmer! quand vous venez ici... Mais je sais que

vous avez imaginé tout cela pour me faire céder au dépit. Oh ! si je croyais ce que vous me dites! s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Comment saurais-je, mademoiselle, que M. de Cramoizan ne doit pas venir vous voir avant jeudi, si je ne le tenais de cette personne elle-même?

— Ainsi, c'est vrai ? Mais non, mais non, cent fois non. Je ne veux pas vous croire.

La pauvre enfant se débattait au milieu des tortures que lui infligeait ce misérable Peyretorte. Elle était agitée, en une minute, par dix sentiments divers et elle souffrait horriblement. Un tigre aurait eu pitié de tant de douleurs, mais le banquier ne voyait que sa passion à satisfaire et il était implacable.

— Et encore, jeudi!... ajouta lentement Peyretorte.

Aline se tut. Au milieu de ses pleurs et de son désespoir, elle ne s'aperçut pas que Peyretorte s'était rapproché d'elle. Mais, tout à coup, elle se sentit prise doucement, cauteleusement par la taille. Le banquier murmurait de banales consolations.

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle, comme si elle eut éprouvé le contact d'un serpent.

Et elle se dégagea si brusquement que Peyretorte resta au mileu du salon dans une position assez ridicule. Il voulut alors faire un pas vers la jeune fille, mais celle-ci reculant :

— N'approchez pas, dit-elle, n'approchez pas.

Cette défense ne suffit pas pour arrêter Peyretorte qui avança, ivre de passion, fou de son égoïste amour, sans trop savoir ce qu'il faisait. Aline épouvantée s'élança vers la chambre de son frère. Le banquier, la tête perdue, courut après elle et quoiqu'elle eût tiré la porte derrière elle, il parvint à l'ouvrir et entra. Mais il s'arrêta brus-

quement. Aline était debout, à côté de la panoplie ; elle tenait à la main un kriss malais, avec lequel on devinait qu'elle était décidée à se défendre.

— Puisque vous ne respectez ni ce mourant ni cette pauvre femme, dit-elle en désignant son frère et sa mère, sortez, monsieur, sortez d'ici, où vous me ferez la faveur de ne jamais revenir.

Peyretorte avait un défaut : il tenait à la vie. Depuis longtemps il connaissait l'arme empoisonnée que tenait Aline, et il savait qu'une simple piqûre suffisait pour donner la mort.

— Je me retire, mademoiselle, dit-il, puisque vous me chassez ; cela ne vous rendra pas l'amour de M. de Cramoizan.

Il se retourna pour partir. Mais, en ce moment, Mme Tourseulles se dressa toute droite, et encore sous l'influence du narcotique que lui avait versé le docteur, elle regarda le banquier d'un œil vitreux et terne, au fond duquel on devinait le naufrage de la raison et qui, par cela même, était affreux. Peyretorte ne fut point effrayé. Cet homme avait vu dans sa vie des choses plus terribles que celle-là sans être ému. Mais il se sentit troublé jusque dans ses entrailles. Aline comprit que le ciel lui envoyait une protection, et elle se jeta dans les bras de Mme Tourseulles en criant :

— Ma mère ! ma mère ! sauvez-moi !

La folle enveloppa sa fille de ses bras pour la protéger et tourna lentement ses yeux de statue vers Peyretorte. Celui-ci, qui avait ébauché un sourire railleur, frémit sous ce regard si étrange ; puis il s'inclina et sortit.

Quand le banquier eut disparu, la folle ouvrit ses bras comme si elle eût compris que son secours était devenu inutile, et elle se laissa retomber dans son fauteuil où

elle acheva de reprendre ses sens. La façon dramatique dont s'était terminée la scène qu'on vient de lire n'avait pas pu distraire Aline des tortures qu'elle endurait. La concierge, qui s'était absentée fort mal à propos pendant la visite de Peyretorte, rentra en ce moment.

— Veillez sur ma mère, s'il vous plaît, Lucile, lui dit la jeune fille.

Et, sans attendre de réponse, elle rentra dans la chambre de Léon à qui elle fit boire sa potion.

— M. de Gramoizan m'aurait trompée? se disait-elle en accomplissant ses fonctions de garde-malade. Jacques serait un misérable! Que croire? mon Dieu! Quel affreux tourment!

XVI

RÉVÉLATIONS.

Malbec, en quittant Aline, était passé chez lui. Il y trouva un télégramme du maire de Gramoizan qui était ainsi conçu :

« Je vous envoie le bonnet par train rapide. Le temps
» a fait ressortir dans linge, trace d'anciennes marques:
» A. P.

» Robin. »

— Victoire! s'écria Malbec, victoire! Cette fois, le doute n'est plus permis. Vite, vite, un mot à Clémence, et ensuite à l'hôtel du Louvre.

Il se mit à son bureau et écrivit la lettre suivante :

« Madame,

» Je serai chez vous aujourd'hui même, à quatre heures.
» Le temps, me dit une dépêche, a fait ressortir les mar-
» ques du linge que portait l'enfant. Ces marques sont
» A. P. Il faut savoir supporter cette joie ; soyez forte
» contre le bonheur, comme vous l'avez été contre l'in-
» fortune. J'ai, en outre, une preuve plus certaine. Vous
» la connaîtrez en présence de M. de Cramoizan lui-même
» que je vous amènerai.

» MALBEC. »

Cette courte lettre, il l'envoya aussitôt par son propre domestique, auquel il fit mille recommandations. Après quoi il sortit et se rendit à l'hôtel du Louvre pour voir Cramoizan.

Jacques était chez lui en compagnie de ses deux amis, avec lesquels il causait de son duel du lendemain, lorsque le docteur frappa discrètement à sa porte.

— Entrez ! cria le capitaine.

A la vue de Malbec, le marin se leva.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il d'un air un peu raide.

Les sentiments de défiance qu'il avait nourris contre Malbec ne s'étaient pas complétement fondus, malgré les preuves de bienveillance que lui avait données le docteur.

— Je voudrais vous entretenir un instant en particulier, répondit le médecin.

— A vos ordres, monsieur.

Delbos et Lintillac, sur un signe du jeune homme, se retirèrent.

— Vous m'attendrez pour déjeuner, mes enfants, leur ria Jacques.

— Oui, capitaine, répondirent les deux marins en disaraissant.

— Vous avez tort, monsieur, lui dit le docteur, de les etenir pour cela, car je crois pouvoir vous prédire que ous n'aurez pas faim.

— C'est une prédiction qui ne se réalisera pas, monieur. Il n'est pas d'événements qui puissent me couper appétit.

— Pas d'événement malheureux, reprit Malbec ; mais ne grande joie ?

— Vous venez me parler de Mlle Tourseulles, s'écria acques avec élan.

— Mlle Tourseulles? pas encore, répondit le docteur.

— Alors, monsieur, dit avec une pointe de tristesse le apitaine, je déjeunerai de bon appétit. Du reste, je vous rierai de ne pas donner à la conversation une allure ibyllique. Je ne suis pas amateur de mystères, et je vous erais extrêmement reconnaissant d'aller droit au but t de dire carrément ce qui me vaut l'honneur de votre isite.

En prononçant ces dernières paroles, Cramoizan avait epris une attitude réservée et un ton quelque peu rude.

— Avec plaisir, capitaine, répondit le docteur, qui remarqua cette attitude.

— Je vous écoute.

—Je sais, monsieur, et le ton dont vous venez de me arler me l'apprendrait, si je l'ignorais, dit Malbec, je ais que vous me tenez en médiocre estime. On affirme nême que vous me voyez de fort mauvais œil.

— Au fait, monsieur le médecin, au fait.

— J'espère que cette opinion que vous avez de moi ne

vous empêchera pas de répondre à la question que j
vais avoir l'honneur de vous faire. N'avez-vous jamai
songé que vous pouviez avoir une mère.

Cramoizan, qui tisonnait en prêtant l'oreille au doc
teur, laissa tomber les pincettes sur le tapis et se lev
brusquement :

— Ma mère ! s'écria-t-il en pâlissant. Vous connaisse
ma mère ?

L'émotion qui s'empara du jeune homme, après ce
paroles, fut telle qu'il chancela. Malbec éprouva un véritable plaisir à voir l'effet que produisait sur le marin cett
simple question. Il répondit néanmoins tout aussitôt :

— Je n'ai pas dit cela.

— Bref, monsieur ? interrogea Cramoizan.

— Bref, monsieur, il existe au monde une femme
qui pourrait être votre mère.

— Ma mère ! répéta Jacques avec ravissement. Oh ! monsieur, pour la bonne nouvelle que vous m'apportez, que
puis-je faire ? Mais, avant tout, allons la trouver. Eclaircissons tout de suite...

— Ne nous hâtons pas trop, au contraire. Décidément,
vous êtes rageur, susceptible et impatient.

— Ah ça ! répliqua Cramoizan, voilà vingt-huit ans que
j'attends ma mère, et vous trouvez étonnant que je sois
pressé de la voir, de l'embrasser, de l'étouffer sous mes
caresses !

Le docteur souriait. Il faut avouer que Malbec était laid
quand il riait, mais il était plus laid encore quand il ne
faisait que sourire.

— Vous êtes bien tel que je vous ai compris, tel que
je voulais vous trouver, dit-il.

— Oh ! monsieur, s'écria Cramoizan, ne me faites pas
languir. Où est ma mère ?

— Vous la verrez ce soir à quatre heures.

— Pourquoi ce soir seulement?

— Parce que j'ai à ménager, moi aussi, les nerfs et la santé d'une femme qui vous attend, qui vous cherche depuis vingt-huit ans. Vous ne voudriez pas retrouver votre mère pour la voir mourir dans vos bras.

— Mourir!

— Oui, de joie; mais enfin mourir. Du reste, je l'ai prévenue que je vous conduirai ce soir à quatre heures chez elle, et si j'ai agi ainsi, c'est pour lui donner le temps de digérer son bonheur, pour ainsi dire.

— Quatre heures! mais cela va durer un siècle, dit Cramoizan.

Puis, comme ils gardaient tous les deux le silence, Jacques se mit à réfléchir à ce qui lui arrivait. Pendant les premières minutes, il nagea en pleine ivresse, mais bientôt il redevint inquiet. Complétement enveloppé par l'heureuse nouvelle, il n'avait pas songé à demander comment et par qui elle lui arrivait. C'était un oubli bien compréhensible, même chez un homme aussi prudent, en présence d'une révélation si complètement inespérée. Mais, après quelques secondes de réflexion, il fit comme Clémence, et il s'étonna que le docteur Malbec fût si bien au courant de ses affaires.

— Pardon, monsieur, reprit-il au bout de quelques minutes, je voudrais vous adresser une question.

— Parlez.

— Comment se fait-il que vous vous soyez assez intéressé à moi, vous qui ne me connaissez que depuis peu de temps, pour m'avoir trouvé une famille...

— Pardon, je vous connais depuis vingt-huit ans.

— Ah!

— Oui, monsieur le capitaine.

— Ceci est à vérifier. Mais comment avez-vous pu en si peu de temps retrouver ma mère...

— Le temps ici, monsieur de Cramoizan, n'est rien, c'est le hasard ou la Providence qui a tout fait. Maintenant, voulez-vous me permettre à mon tour de vous interroger?

— Faites.

— N'avez-vous jamais lu l'acte qui établit votre état civil?

— Si, quelquefois, il ne me quitte d'ailleurs jamais.

— Voulez-vous être assez bon pour le parcourir avec moi?

Le capitaine lut à haute voix l'extrait des registres de l'état civil de la commune de Cramoizan. Quand il fut arrivé à la fin, il s'arrêta.

— Pardon, lui dit le docteur, il y a encore quelque chose.

— Non, pas autre chose.

— Comment! n'y a-t-il pas écrit: Et ont signé.

— Ah! si. Et ont signé: Jacques Salvetat, armateur, Joseph Brun, Luc Lascazère, témoins...

— Et...

— Et Malbec, maire.

— Eh bien?

— Malbec! c'était vous? c'était vous?

— Moi-même, cher monsieur, moi qui vous ai donné un nom, un joli nom, je m'en flatte, et qui suis votre ami le plus dévoué quoique les apparences soient contre moi.

Et, en quelques mots, le docteur raconta au marin comment il avait quitté son pays natal. Il ne put se priver du plaisir de narrer quelques histoires de sa jeu-

nesse; il apprit à Jacques qu'il surveillait Peyretorte depuis longtemps, et qu'il avait feint d'être son allié pour mieux protéger ses victimes. Enfin il le mit au courant de tout ce qui l'intéressait. Puis, peu à peu, la conversation glissa sur une pente plus douce, plus attendrie, et Cramoizan, confiant désormais dans le vieillard qui allait lui rendre sa mère, Cramoizan lui prit les deux mains et lui dit :

— Vous me demandiez tout à l'heure si j'avais jamais songé à ma mère. Je n'ai pas fait autre chose depuis que j'ai l'âge de raison. Je me demandais d'abord pourquoi, seul, j'étais privé de ces caresses prodiguées aux autres enfants. Au collége, quand M. Salvetat venait me voir, je voyais au parloir de jeunes dames qui apportaient des bonbons et des jouets à leurs fils et qui accompagnaient ces présents d'un baiser. Ah ! ce baiser, monsieur, c'était tout. Sans ce baiser, les joujoux et les sucreries que me donnait aussi M. Salvetat me paraissaient laids et ridicules. Je les aurais jetés. Une fois, mon père adoptif m'apporta un nouveau jeu, très rare et très cher. Au parloir, pendant qu'il causait avec moi, je remarquai une jeune mère qui donnait à son enfant une toupie de deux sous. Et, comme le petit bonhomme paraissait content, elle lui prit la tête avec une sorte de frénésie et lui planta sur les joues deux gros baisers qui retentirent dans mon cœur. Pour ces deux baisers-là j'aurais donné tout ce qu'on m'aurait demandé, et ma vie par-dessus le marché.

— Pauvre enfant ! murmura le docteur. Continuez.

— Le soir, à la récréation, j'eus un grand succès avec mon jouet. Mon petit camarade, l'enfant à la toupie, fut un de ceux qui l'admirèrent le plus. Voyant cela et me rappelant les deux baisers du matin, je lui proposai d'é-

changer mon joujou contre sa toupie. A cette proposition, tout le monde éclata de rire autour de nous et je vis se fâcher le fils de la jolie maman. Maman! ce mot si doux que je n'ai jamais adressé à personne. Mais je vous ennuie?

— Non certes.

— J'eus toutes les peines du monde à convaincre mon petit ami que ma proposition était sérieuse, mais je finis par réussir. Nous fîmes l'échange, au grand ébahissement des autres collégiens, et, lorsque je me crus légitime propriétaire de la bienheureuse toupie, je me sauvai avec elle dans un coin, où je l'embrassai avec rage, en pleurant à chaudes larmes. C'est bête, n'est-ce pas?

— C'est sublime, capitaine, murmura le docteur tout ému.

— Un jour, j'interrogeai M. Salvetat. Je lui demandai s'il avait connu ma mère, Il me répondit que non et me raconta mon histoire tout au long. Ah! j'ai bien pleuré à la suite de ces révélations. Quand je fus un peu plus grand, je compris bien des choses, et c'est pour cela que j'ai voulu me faire marin. Que de fois, sous l'Equateur, par ces belles nuits si splendidement étoilées qu'on prendrait le ciel pour un tapis couvert de poudre d'or, que de fois suis-je resté des quarts entiers les yeux machinalement fixés sur la Croix du Sud ou quelqu'autre constellation, pensant que j'aurais pu avoir une mère! Et depuis j'ai grandi, j'ai eu du bonheur, ou du moins ce que les hommes appellent du bonheur. Je suis riche, j'exerce une autorité presque sans limite sur un certain nombre d'hommes qui m'aiment beaucoup et me respectent un peu. Mais au milieu de ces chances, je n'ai jamais été complétement heureux. Vous me disiez tout à l'heure que j'étais ombrageux et

rageur. C'est encore à cela qu'il faut attribuer mon caractère. Je le dis à ma honte, je suis jaloux de ceux qui ont une mère.

— C'est aller peut-être un peu loin, dit le docteur.

— Je ne dis pas non. Mais songez que je n'ai jamais parlé à personne qu'à vous de cette aspiration, de ce besoin qui me tourmentait.

— Et pourquoi?

— Parce que...

Cramoizan hésita.

— Parce que..., reprit-il, si vous n'étiez pas venu me dire : « Je sais une honnête femme qui est peut-être votre mère », jamais je n'aurais parlé devant vous comme je viens de le faire. C'est une honnête femme, n'est-ce pas, celle vers qui vous me conduirez ce soir?

— Une très honnête femme, capitaine, je vous l'assure.

— Eh bien, je craignais que les gens à qui je me serais confié ne pensassent que celle que j'appelais de mes vœux n'était pas une femme honnête.

— Brave garçon! s'écria le docteur en tendant la main à Cramoizan.

En ce moment, Delbos ouvrit familièrement la porte et cria en riant au capitaine :

— Commandant, le déjeuner est joliment ennuyé d'attendre.

— J'y vais, mes enfants, j'y vais. Encore une minute, une minute seulement. Résumons-nous, docteur.

— Volontiers. Ce soir, à trois heures et demie, vous viendrez me prendre chez moi pour que je vous conduise...

— Chez ma mère, interrompit Jacques avec ravissement. Quelle est votre adresse?

— Rue Caumartin, 21. Mais non ; il vaut mieu que vous veniez chez Mlle Tourseulles et je vous atten drai.

— Chez Mlle Tourseulles ! répéta Cramoizan, mais j ne saurais...

— Comment ! vous ne sauriez ! vous ne l'aimez don pas ?

— Je l'adore, au contraire, mais elle m'a prié de n pas me présenter chez elle jusqu'à demain jeudi.

— Mlle Aline vous a prié ?...

— Mlle Aline elle-même.

— De vive voix ?

— Non, par lettre.

— Ce n'est pas possible. Vous avez été trompé. Je crois, — je sais, entendez-vous, que Mlle Tourseulles vous attend avec une bien vive impatience et que peut-être elle vous accuse d'indifférence.

— D'indifférence ! moi ! Mais j'y cours à l'instant même.

— Ah ! Marche-ou-Crève le bien nommé, ne serez-vous pas à temps de la voir, de lui parler, de la rassurer à trois heures et demie ? Et puis, son frère est très-mal, très mal. Je crains qu'il ne passe pas la journée. Ce n'est pas le moment des tendres effusions et des serments d'amour.

Cramoizan, à ces paroles, rougit un peu, car il se souvint dans quelles terribles circonstances il avait promis aide et protection à celle qu'il considérait comme sa fiancée.

— Venez à trois heures, vous aurez trente minutes pour dire à Mlle Aline mille bonnes choses dont elle a grand besoin, car elle est malade aussi. Tout cela est bien convenu, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais si ce n'est pas elle qui m'a écrit, qui donc ...sé ?

— Eh! le sais-je? répondit le docteur, qui soupçonnait ...n Coquelicot, mais n'osait cependant formuler une ...cusation. Vous êtes entouré d'ennemis. On vous veut ... mal.

— A moi? Pourquoi?

— Comment, pourquoi? Vous vous figurez donc qu'on ...ut être un don Quichotte en plein dix-neuvième siècle ...ns ameuter contre soi tous les génies malfaisants? Te...z, voulez-vous un conseil. Ne vous battez pas demain ...ec le sieur de Maguiche. Il y a là-dessous quelque ma...gance qui peut vous coûter cher.

— Cela, docteur, je ne puis vous le promettre, je ne le ...is.

— Alors, allez rejoindre vos amis.

— Voulez-vous partager notre repas?

— Non, merci, j'ai déjeuné.

Malbec s'éloigna rapidement. Cramoizan, après avoir ...angé du bout des dents, selon la prévision du docteur, ...it rendez-vous avec les deux jeunes marins pour une ...ure un peu avancée de la soirée, puis il les quitta, et en ...tendant le moment de se rendre chez Aline, il alla se ...omener aux Tuileries. Il faisait, ce jour-là, un temps ...ède comme on en a parfois vers le milieu de février. Les ...randes allées du jardin étaient encombrées de mamans, ... nourrices et de babys qui jouissaient des quelques ...eures de la chaleur que le soleil répandait avec assez de ...rodigalité. Toute cette joie des enfants n'incommoda ...as trop Cramoizan. Il contempla ce bonheur avec des ...eux attendris, et, pour la première fois de sa vie peut-...tre, sans regrets et sans jalousie.

Le monde lui paraissait beau, la vie excellente. Une

joie immense débordait de son cœur et lui rempliss
les yeux. Il allait lentement devant lui, suivant les allé
dépouillées dans les arbres desquelles on devinait dé
les frémissements de la séve, et chaque fois qu'un enfa
étourdi venait se jeter dans ses jambes, il prenait, av
une aimable gaucherie, mille précautions pour ne pas l
gêner, pour ne pas lui faire de mal.

Mais il était poursuivi par une idée fixe : l'heure d
son rendez-vous. A chaque instant il regardait s
montre, et parfois il la portait à son oreille, comme s'i
eût été certain qu'elle venait de s'arrêter, tant il lui sem
blait que le temps s'écoulait avec une désespérante len
teur. Enfin, il n'y tint plus. Vers une heure et demie, i
se dirigea vers une des portes du jardin.

— Ma montre doit retarder, dit-il.

Puis il prit la rue Castiglione, ne se hâtant pas trop.

— Ces trois maudites heures ne s'écouleront donc jamais? murmurait-il.

A chaque étalage de magasin, il s'arrêtait et regardait d'un air connaisseur les objets offerts en tentation aux passants. Mais il avait beau faire des efforts pour s'intéresser à ce qui frappait ses yeux, son esprit était ailleurs. Il voyait Aline et son sourire d'ange; mais il voyait surtout sa mère, cette femme dont il n'osait pas se faire un portrait, sa mère qui, brisée par une suffocante joie, lui tendait ses mains aux caresses desquelles on l'avait arraché si jeune. Puis c'était alors une douce rêverie. Il faisait un petit roman dans lequel Aline et sa mère, heureuses toutes deux, vivaient auprès de lui. Mais l'heure ne passait pas plus rapidement pour cela. Deux coups tintèrent cependant à l'horloge du Ministère de la justice.

— Plus que soixante minutes! dit-il. En marchant bien lentement je ne serai pas trop tôt rue Bellefonds.

Et il partit d'un pas rapide. Comme il arrivait au square Montholon, il consulta de nouveau sa montre.

— La demie seulement, dit-il avec découragement. On a allongé les heures de cette journée.

Il fit deux fois le tour du square, puis n'y pouvant plus tenir, il se remit en marche d'un pas délibéré.

— Ma foi, tant pis, dit-il. Le docteur dira tout ce qu'il voudra, Aline me grondera si elle le veut et tant qu'elle pourra, mais je n'ai plus la force de me consumer ainsi à attendre. J'y vais.

Et il monta lestement le raide escalier qui sert de communication entre la rue Bellefonds et la rue Baudin.

Dans l'appartement de la rue Barbet-de-Jouy, la fièvre d'impatience qui s'était emparée de Mme Puydaniel n'était — ai-je besoin de le dire — ni moins grande, ni moins dévorante. Depuis le moment où la pauvre femme avait reçu le billet de Malbec, elle ne tenait plus en place. A diverses reprises, elle avait ouvert sa porte, croyant entendre monter les degrés de l'escalier, trompée qu'elle était par les battements de son sang dans les tempes. Cependant elle supporta assez courageusement et assez patiemment l'attente jusqu'à trois heures et demie. Mais, à mesure que l'heure approchait, elle devint nerveuse, agitée.

Elle s'asseyait alternativement sur toutes ses chaises, se levait, faisait quelques pas, consultait l'heure, s'asseyait de nouveau et se redressait brusquement pour recommencer encore et dix fois pendant ces mortelles minutes qui s'écoulaient si lentement. Quatre heures sonnèrent pourtant.

— Je vais le voir ! s'écria Clémence. Enfin, je vais être heureuse, tout à fait heureuse. L'ingrat, il est déjà en

retard ! Mais sait-il seulement qu'on le mène dans le bras de sa mère ?

Elle recommença ses promenades dans la petite pièce où elle s'était placée pour recevoir le docteur et Cramoizan.

— Déjà quatre heures cinq minutes, dit-elle bientôt. Mais je suis folle. Ne peut-on être en retard de cinq minutes ? Dans tous les rendez-vous on accorde un quart d'heure de grâce. Ils sont là, j'en suis sûre. Ils vont sonner.

Elle se tut un instant pour écouter les bruits de l'escalier. Son sourire était resté joyeux sur ses lèvres où le sang remontait maintenant.

— Et puis, reprit-elle, cette rue Barbet-de-Joüy est au bout du monde. S'ils ont pris quelque cocher maladroit qui ne sache pas bien son chemin, ils peuvent être retardés de vingt minutes.

Vingt minutes ! Clémence leur accordait vingt minutes. Elle avait peur. Tout à l'heure sa pendule ne marchait pas assez vite à son gré. Maintenant la pauvre femme voyait fuir le temps avec effroi. Son sourire s'en allait insensiblement.

— Peut-être que ce cocher n'a qu'une misérable rosse qui ne peut avancer. Peut-être même qu'il leur est arrivé quelque accident !

Mais Clémence avait beau chercher et trouver des raisons, l'heure s'enfuyait rapide, et ceux qu'elle attendait ne venaient toujours pas.

— Quatre heures et demie ! s'écria tout à coup Mme Puydaniel. Vraiment, ils sont trop en retard.

Et, sur cette remarque, on aurait pu voir s'envoler le reste de son sourire. Toute sa joie, tout son espoir s'en allaient aussi peu à peu et le doute s'installait à leur

ace dans son cœur. Derrière ce doute se montrait déjà ême le soupçon haineux.

— On m'aurait trompée! murmura la pauvre femme.

Cinq heures moins un quart, cinq heures arrivèrent, ais le temps continua sa course cruelle, impitoyable. a! c'est maintenant que la malheureuse Clémence eût oulu en être encore à l'attente, et que quatre heures ne ssent pas sonnées.

— Cette pendule, pensa-t-elle, avance prodigieuse-ent, peut-être. Il faut aller voir ailleurs quelle est eure véritable.

Elle descendit, et acquit la conviction que sa pendule lait bien.

Lorsqu'elle fut remontée dans son appartement, elle laissa aller dans un fauteuil, écrasée par ce qui lui ar-vait.

— Je n'ai jamais rien souffert de plus horrible, dit-elle 'une voix sombre.

Mais, soudain, elle se releva. La pendule venait de onner.

— Cinq heures et demie, dit-elle. Les hommes ne peu-ent tous être aussi méchants que je le crois. Il est arrivé uelque chose et il faut que je le sache. Le docteur dira e qu'il voudra, je vais de ce pas chez lui.

Clémence s'habilla à la hâte et s'élança dans l'es-alier.

Quelques minutes après, elle était emportée vers la ue Caumartin par le plus lent et le plus grinçant des iacres.

XVII

L'OBSTACLE.

Qu'était-il donc arrivé d'assez grave pour empêcher docteur Malbec de tenir sa promesse ; pour le mettr sans doute, dans l'impossibilité de réunir cette mère ce fils auxquels il avait appris leur bonheur, et qui n'a tendaient plus que de lui la réalisation de leur espoir ? lui était arrivé quelque chose d'effroyable et de terribl Lorsqu'il eût quitté Cramoizan et qu'il se fût rendu e toute hâte chez Léon, il trouva Mlle Aline dans la cons ternation. Son frère était au plus mal, et Mme Tourseul les, déjà sous l'empire d'un accès de folie furieuse, venai de s'installer dans la chambre de son fils et semblait l veiller. Malgré tout ce qu'on avait fait depuis le matii pour l'éloigner, l'aliénée était restée là, accrochée pou ainsi dire à ce lit, les yeux hagards, les gestes désordonnés et inquiétants, la voix rauque et menaçante.

— Ma pauvre demoiselle, dit le docteur, il va falloir employer contre Mme Tourseulles des moyens un peu durs, mais absolument nécessaires,

— Que voulez-vous faire ?

— J'ai envoyé chercher quatre infirmiers qui la conduiront provisoirement dans un hospice.

— Dans un hospice ?

— Ma chère enfant, reprit Malbec, ne vous effrayez pas de ce mot. Vous vous figurez qu'un hôpital est un tombeau. Croyez bien qu'il y a des gens aisés, des gens riches qui ne craignent pas d'y aller passer des mois

tiers pour se guérir de maux difficiles à soigner chez . Laissez-moi donc faire.

Aussitôt que ces hommes arriveront, mon enfant, prit le médecin, vous vous retirerez dans votre chambre.

— Docteur, c'est épouvantable...

— Oui, oui, je le sais, répondit Malbec un peu impatienté; mais je vous prie de réfléchir que là où on va la conduire, madame votre mère sera soignée tout de suite, énergiquement soignée, et si jamais elle recouvre la raison, ce ne sera que par la médication de ces établissements-là. Réjouissez-vous donc, au contraire, de ce que je vais faire.

Le docteur, après avoir informé la jeune fille de ce qui allait se passer, entra résolûment dans la chambre de Léon. Il fallait un certain courage pour oser s'enfermer ainsi avec une femme dans un tel état. Malbec, en ôtant ses gants, se dirigea vers le lit de Léon, sans avoir l'air de faire attention à la folle qui le regardait avec une espèce d'anxiété. Il se pencha sur le malade, lui tâta le pouls, releva une paupière et cessa son examen.

— Il est perdu, pensa-t-il.

— Vous êtes le médecin, vous? demanda Mme Tourseulles.

— Oui, madame. Et vous, qui êtes-vous? répliqua d'une voix très douce le docteur.

— Je suis la mère, monsieur.

— En effet, voilà plusieurs fois que je vous vois au chevet de ce lit. Vous devez être bien fatiguée, bien accablée depuis le temps que vous veillez votre fils. Vous devriez vous reposer un peu.

Mme Tourseulles, sans répondre à cette invitation du docteur, se leva, marcha vers lui, et, le regardant jus-

qu'au fond des yeux de ce regard froid, aigu, terrible des insensés, elle lui dit :

— C'est vous qui avez promis de le sauver, ce pauvre Léon ?

— Oui, madame.

— Et vous le sauverez?

— Je l'espère.

— Cette réponse, par laquelle on berne tout le monde, ne me suffit pas, répondit-elle en éclatant. Il faut que vous me disiez si vous sauverez, oui ou non, mon fils, mon pauvre fils.

— Oui, madame, je le sauverai.

— C'est bien. N'oubliez pas cette promesse ; moi je ne l'oublierai pas, je vous assure.

Malbec aurait promis la lune à Mme Tourseulles pourvu qu'elle restât calme et qu'il pût attendre ainsi le moment où les infirmiers qu'il avait mandés viendraient le délivrer des dangers que faisait craindre sa présence. En réalité, Léon, qui l'avant-veille était en excellente voie de guérison, avait subi une rechute grave.

La maladie faisait, de minute en minute, de terribles progrès sous les yeux du docteur qui l'observait. Bientôt même le moribond s'agita, fit des efforts comme s'il eût voulu se lever dans un accès de fièvre chaude ; mais il n'avait aucune force et il retomba inerte sur son lit. L'agonie commençait. A certains symptômes, que le docteur ne pouvait méconnaître, elle devait être courte. Deux heures de râle, peut-être moins, et ce serait fini.

Malbec crut de son devoir d'avertir Aline. Cette nouvelle la frappa comme si elle ne l''eût pas prévue. Elle oublia tout à ce moment pour ne penser qu'à ce frère qu'elle aimait encore, et qui avait été le compagnon de son enfance. Le docteur, lui, redoutait une chose, c'est

ue le fatal événement ne se produisît avant que Mme Tour-
ulles eût été emmenée, et une crise affreuse était à
aindre. Il fit part de ses inquiétudes à la jeune fille qui
i dit :

— Vous avez raison, docteur, la mort de Léon va pro-
oquer chez ma mère un épouvantable accès. Je crois
ême que vous devriez vous soustraire à ses emporte-
ents, car, lorsqu'elle connaîtra son malheur, elle s'en
rendra à vous ?

— A moi?

— Oui, si j'en crois certaines paroles qu'elle a proférées
ier, avant-hier et aujourd'hui même.

— Vous pensez qu'elle est capable?...

— Je ne sais, je n'affirme rien! Mais le plus prudent
erait de ne pas paraître, et...

— Et de vous laisser, vous, malheureuse enfant, à la
erci de ses fureurs. Vous n'y pensez pas, je gage. Du
este, je suis encore assez vigoureux, et en somme Léon
'aura pas cessé de vivre quand les hommes que j'attends
rriveront ici. En conséquence, et pour une foule d'autres
aisons, je reste avec vous, qui aurez peut-être besoin
'être protégée plus que moi-même.

Aline n'insista pas. Elle accompagna le docteur dans la
hambre de Léon, puis, pendant que Malbec s'occupait
ncore de son malade, elle s'agenouilla pieusement au
ied du lit et se mit à prier. Mme Tourseulles la regarda
aire avec étonnement. Un moment même elle jeta un
egard ému sur sa fille et l'on put concevoir l'espérance
u'une lueur de raison allait éclairer cette intelligence
teinte. Dans le regard moins farouche de la folle brilla
omme un embryon de larme, et elle s'assit. A plusieurs
eprises elle passa lentement sa main sur ses yeux,
omme s'ils eussent aperçu quelque chose qu'un brouil-

lard épais lui cachait et elle resta longtemps dans une pose méditative.

— Priez, priez, mon enfant, murmurait le docteur à voix basse. Priez pour celui qui va mourir, priez pour cette malheureuse femme. Dieu peut faire un miracle et lui rendre un instant sa raison.

— Que le ciel vous entende ! répondit dévotement la jeune fille.

Et elle reprit ses oraisons. Mais la mort arrivait pour Léon beaucoup plus vite encore que ne l'avait prévu Malbec. Le râle devenait moins distinct; l'agitation fébrile du corps diminuait de seconde en seconde. Tout à coup le malade se redressa à moitié sur son lit; il regarda autour de lui, vit les larmes de sa sœur en prière, lui tendit la main, balbutia quelques paroles, au milieu desquels on distinguait le mot de pardon.

— Il vous prie de lui pardonner sans doute tout le le mal qu'il vous a fait, dit Malbec.

— Ah ! de grand cœur, répondit Aline avec un sanglot.

Mais le médecin n'entendit pas cette parole chrétienne de la jeune fille, car il s'était élancé vers Léon qui retomba tout d'une pièce sur son oreiller.

On entendit quelque chose comme un pénible sifflement, puis plus rien. Léon venait de rendre le dernier soupir. Le docteur fut pendant quelques minutes le seul à savoir la vérité. Mais il fallait bien la dire au moins à la jeune fille. Il la força donc doucement à se relever et, l'entraînant hors de la chambre mortuaire, il lui dit :

— Votre frère Léon n'est plus, mon enfant.

Aline poussa un cri étouffé et cacha sa tête dans ses mains.

— Votre présence dans sa chambre est désormais inutile ; retirez-vous, mademoiselle, et ne revenez que lorsque votre mère sera partie.

— Ne pourrais-je pas l'embrasser ?

— Serez-vous assez forte pour cacher vos larmes devant elle ? car il faut qu'elle ne vous voie pas pleurer.

— J'aurai assez de courage pour cela, je vous le promets.

— Venez donc.

Et le docetur rentra dans la chambre où gisait Léon, où Mme Tourseulles, toujours plongée en apparence dans des réflexions profondes, restait là tranquille et muette, sans se douter certainement que son Léon, son fils bien-aimé, n'était plus qu'un cadavre. Aline se pencha d'abord sur le front de son frère et y mit un dernier baiser, puis elle lui ferma pieusement les yeux. Elle se tourna ensuite vers Mme Tourseulles et, se baissant, elle lui prit doucement la tête dans ses deux mains et l'embrassa de tout son cœur. Dire l'effort qu'elle fut obligée de faire pour contenir les sanglots qui lui emplissaient la poitrine est impossible. Mme Tourseulles, à cette caresse inattendue de sa fille, releva lentement la tête et regarda la jeune fille en face.

— Pourquoi m'embrasses-tu ? demanda-t-elle brusquement.

— N'ai-je pas l'habitude de vous embrasser chaque jour ? répondit Aline.

— Oui, oui, dit la folle.

Il y eut un moment de silence tout plein d'anxiété. Mme Tourseulles se leva toute droite et reprit, avec cet entêtement particulier aux insensés :

— C'est égal, je voudrais savoir pourquoi tu m'embrasses. Ah ! Léon !

— Il dort, ma mère.

— Il dort, vraiment !

Mme Tourseulles mit la main sur la tête du mort, et d
simplement :

— C'est vrai, il dort. Docteur, faut-il le laisser dormir

— Oui, madame, répondit Malbec.

— C'est bien.

Et, sans ajouter un mot, elle se rassit tranquillemen

Aline se retira escortée du docteur, qui, à propos de
formalités à remplir pour les obsèques de Léon, lui dit

— Ne vous inquiétez pas de tout cela ; à nous deux
M. de Cramoizan et moi, nous nous en chargerons.

— M. de Cramoizan ? répéta la jeune fille. Parlez pou
vous, docteur, n'engagez pas les autres, allez, c'est l
plus sûr.

— M. de Cramoizan sera ici dans une heure; car j
suppose que ce n'est pas vous qui lui avez écrit de ne pa
venir, et je me suis permis...

— M. de Cramoizan a reçu une lettre de moi ? Que si-
gnifie?...

Le docteur allait répondre quand Mme Tourseulles, mue
par nous ne savons quelle divination, se leva toute droite,
poussa un cri et, découvrant le corps de Léon, se pencha
sur la poitrine et écouta. Elle se redressa soudain, le vi-
sage décomposé. Une pâleur livide lui couvrait les traits.
Elle porta la main à sa gorge comme si elle étouffait, et
enfin elle cria d'une voix terrible :

— Il est mort ! Léon, mon Léon est mort ! Ils me l'ont tué !

Et, sans se soucier de rien, elle voulut prendre le corps
de son fils pour l'emporter sans doute dans sa chambre,
car elle dit :

— Je saurai bien le ressusciter, moi !

Mais le contact glacé du cadavre produisit sur elle

ne sensation affreuse. Malbec, ému, plein de pitié, oulut s'avancer pour tâcher de l'arracher à ce sinis-re spectacle. Elle se retourna alors en criant :

— Où est le médecin?

Elle aperçut Malbec, et marcha droit à lui :

— C'est vous qui avez tué mon enfant, n'est-ce pas? ui dit-elle.

— Non, madame, répondit brutalement Malbec, c'est ous.

— Moi? dit la folle, qui fut frappée un instant par cette éponse.

— Vous, qui l'avez mal aimé.

Les lueurs de raison qui apparaissaient de temps à utre dans cet esprit ne faisaient que briller et disparaî-re aussitôt. Mme Tourseulles accueillit les derniers mots u médecin par un nouvel éclat de rire. Quand les ho-uets de son horrible gaieté lui permirent enfin de par-er, elle vint se placer devant la porte.

— Vous aviez promis de le sauver, dit-elle d'un ton ıénarrable.

— Dieu est le seul maître de la vie des hommes, ma-ame.

— Ah! c'est ainsi! Voilà donc un homme qui a étudié, ppris, à qui on a donné le droit de soigner ses sembla-les, et il promet de les sauver.

— Pauvre femme!

— Moins malheureuse que toi, pauvre médecin, répli-ua la folle avec un nouveau rire. Ainsi j'aurais mis vingt ns à faire un homme de mon fils, et quels soins il a allu lui prodiguer quand il était tout petit! La nature et noi nous avons lentement vu grandir notre œuvre, et en ın seul jour un médecin maladroit vient me l'enlever, ne le tuer!

C'était un spectacle atroce. Cette femme, n'avait conservé qu'un seul sentiment dans le naufrage de sa raison et ce sentiment était encore et toujours l'amour maternel. Quelqu'un qui l'eût entendue n'eût pas cru avoir affaire à une folle, car les plaintes que lui arrachait la douleur n'auraient peut-être pas été déplacées dans la bouche d'une mère malheureuse et raisonnable. Et au milieu de ces plaintes on devinait une douleur immense chez cette femme. Mais la folie ne pouvait tarder à reprendre le dessus et, peu à peu, Malbec vit ses traits se crisper, ses yeux s'injecter de sang, des frissons agitèrent sa belle chevelure grise. Elle se redressa tout à coup et cria au docteur :

— Vous allez mourir!

Malbec comprit, en entendant cela, que ce n'était pas une vaine menace et il se leva brusquement prêt à se défendre contre la folle.

— Tu vas mourir! reprit-elle. Puisque tu t'es chargé de donner aux malades la vie et la santé et que tu les tues, tu dois éprouver le même sort et mourir à ton tour. C'est le talion.

— Mais sapristi, ne put s'empêcher de crier le docteur, je l'avais sauvé votre fils; c'est vous qui l'avez tué.

— Oui, je sais, ils disent tous ça, reprit la folle en ricanant. Mais tu es en mon pouvoir, et tu seras puni.

En ce moment même, Aline, qui avait entendu le bruit que faisait sa mère, venait d'accourir et ouvrit la porte. Mais Mme Tourseulles, voyant sa fille, la repoussa rudement, attira violemment à elle le vantail, et saisissant la clef d'une main vigoureuse, elle s'enferma avec le docteur. Cela s'était passé en un clin d'œil. Ni Aline, ni Malbec n'avaient eu le temps de songer à s'opposer à cette action si rapide.

La folle fit deux pas en avant, se plaça au pied du lit, tournant le dos à la panoplie et dit :

— A nous deux, docteur.

Malbec, qui avait échappé dans sa vie à de terribles dangers, était cependant très inquiet. Il ne lui vint pas à la pensée qu'il pût se débarrasser de la folle autrement que par les moyens en usage dans les hospices ; et cependant cette femme était bien résolue, elle, à le tuer. Dans le premier moment, elle s'avança vers lui avec des mouvements de tigresse. Douée par l'exaspération de ses nerfs d'une souplesse et d'une agilité inimaginables, elle sauta vers le pauvre homme les mains en avant, comme si elle eût voulu lui enfoncer les ongles dans les chairs et lui arracher les yeux de leurs orbites.

Attentif et froid, le docteur se déroba aux premières attaques de son adversaire. Mais à chaque fois que celle-ci était trompée dans son projet; à chaque essai infructueux, elle devenait plus acharnée, plus implacable. Le sang lui était monté à la tête. Sa face, pâle tout à l'heure, était devenue presque subitement d'un rouge noir. Le sang avait même envahi le blanc des yeux et elle était effrayante; ses mains s'ouvraient et se fermaient frénétiquement dans le vide et tous ses mouvements étaient accompagnés de cris rauques. C'était un abominable spectacle.

Le docteur ne savait que faire. Il plaçait entre la folle et lui des meubles, des chaises, des obstacles de toute sorte et ainsi parvenait à lui échapper. Quant à elle, elle faisait chute sur chute, tombait, se redressait, tombait encore et reparaissait debout plus furibonde que jamais.

— Quoi donc ! lui cria Malbec d'une voix haletante, c'est ainsi que vous respectez le cadavre de Léon !

Un instant le docteur eut la tentation de lui dire :

— Mais votre fils n'est pas mort!

Seulement il devina que cela ne réussirait pas mieux que le reste; cependant il tenta un dernier effort et lui dit:

— Léon va avoir froid; recouvrez-le donc, au moins.

Cela parut la frapper. Elle fit un bond du côté du lit, recouvrit le corps de son fils, lui arrangea la tête sur l'oreiller et le borda soigneusement; puis, comme Malbec s'était approché d'elle pendant ce temps-là, elle voulut s'élancer de nouveau vers lui.

Il avait eu un moment d'espérance, mais cela n'avait pas été bien long. La lutte recommença. Une seule chance restait au docteur : c'est que le sang qui était monté à la tête de Mme Tourseulles lui donnât une attaque d'apoplexie.

Tout à coup la folle passa devant la panoplie et s'arrêta. Elle jeta un regard sur ces armes de toute espèce et poussa un nouvel et strident éclat de rire. Malbec frissonna.

Mme Tourseulles saisit un revolver et en dirigea le canon sur le médecin. Celui-ci n'avait qu'une ressource, sauter de droite à gauche pour ne pas permettre à la folle de viser.

— Pourvu, se dit-il alors, que cette femme ne me tue pas ici! Gramoizan et Clémence seraient peut-être séparés pour jamais, si j'étais mort ce soir.

Cette idée lui donna une énergie terrible et il parvint à lasser un moment l'obstination de Mme Tourseulles. Mais ce ne fut qu'un moment d'accalmie. Bientôt elle se rua de nouveau sur lui, comme si elle eût voulu le frapper à bout portant. Il s'échappa encore, et alors commença dans cette chambre mortuaire, en présence de ce cadavre à peine refroidi, une course mortelle et hideuse. Rien ne peut égaler l'horreur d'une scène pareille.

Cette mère, à la physionomie effroyable, aux yeux in-
ectés de sang, à la face presque noire à force d'être rouge,
ui poursuivait, à côté de ce mort, un homme qu'elle
oulait tuer. Cette vieille aux cheveux épars, à la robe
u'elle avait effrontément retroussée pour ne pas être
ênée dans ses élans, et, devant elle, ce malheureux qui
ourait, fuyait, se cachait dans un espace de quelques
nètres carrés ; tout cela était épouvantable.

Malbec n'avait plus qu'une espérance, c'était qu'on
înt à son secours. Il commençait à se fatiguer dans cette
utte, et il voyait arriver le moment où il ne pourrait
lus résister aux attaques de la folle. Aline, effrayée
ar l'attitude de sa mère lorsque celle-ci l'avait repoussée
i violemment pour fermer la porte, s'était bien
loutée que le docteur allait courir les plus grands
langers.

Aussi avait-elle bientôt envoyé Lucile, la concierge,
hercher quelques hommes pour enfoncer la porte
t délivrer celui allait être la victime de Mme Tour-
eulles.

Devant le péril qui menaçait Malbec, elle n'avait pas
ésité, et au risque de voir des indifférents rire du cruel
tat dans lequel se trouvait sa mère, elle avait dit :

— Ramenez, ramenez des ouvriers, des agents de po-
ice, n'importe qui, enfin, pour enfoncer cette porte et
auver ce pauvre docteur.

La concierge partit ; mais il lui fallut au moins dix mi-
utes pour décider des hommes à venir. Elle trouva
ourtant trois ouvriers serruriers et un sergent de ville,
ui montèrent quatre à quatre. L'un des serruriers avait
mporté avec lui une pince à l'aide de laquelle il comptait
aire sauter la porte ; l'autre était armé d'un de ces
ourds marteaux sous lesquels le fer rougi éclate dans

l'atelier sombre en superbes gerbes de feu. C'était plus qu'il n'en fallait pour arriver promptement au secours de Malbec. Au besoin, il suffisait d'un coup du puissant marteau pour faire voler en éclats la porte de la chambre de Léon.

— Nous allons d'abord essayer de faire une pesée, dit un des ouvriers.

— Pourquoi ? dit le sergent de ville.

— Pour ne pas détériorer la porte, répondit le serrurier.

— Il s'agit bien de cela, répondit Mlle Tourseulles très résolue. Il faut d'abord arracher le docteur au sort qui le menace.

— On peut cogner, alors ? demanda le porteur de la masse de fer.

— Oui. Et tâchez de briser la porte d'un seul coup.

Comme la concierge achevait cette réponse, on entendit retentir dans la chambre un coup de pistolet. Puis Malbec cria très distinctement :

— Au secours ! au secours !

Et enfin, comme accompagnement à ce cri de détresse, des cris inhumains, entrecoupés par un rire qui faisait mal à entendre, retentirent dans la chambre de Léon.

— Frappez ! frappez ! dit Aline ; mais frappez donc !

L'ouvrier brandit son colossal instrument. Un silence lugubre régna pendant la seconde qui précéda le coup. Mais ce silence fut troublé par un nouveau coup de feu.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mumurait Aline, qui se tordait les mains.

La porte, ébranlée par le coup de massue du serrurier, se fendit du haut en bas. On voulu essayer de la briser, de l'enfoncer ; mais elle était toujours solide, et elle résista.

— Encore! encore! dit la concierge. Frappez de nouveau.

Tout le monde était violemment ému. Les coups de revolver continuaient. C'était sinistre. On n'entendait plus que cela. Le docteur n'appelait plus au secours. Cette fois, la porte vola en éclats. Le gardien s'élança dans la chambre, bien qu'il eût vu le canon du revolver braqué sur sa poitrine. C'était un gaillard solide. Il sauta sur la folle, lui prit les mains, la désarma et demanda main-forte pour la maintenir. Pendant ce temps, Aline et Lucile, qui avaient pénétré, elles aussi, dans la chambre mortuaire, cherchaient le docteur des yeux et, dans le premier moment ne le trouvèrent pas. Enfin Aline fit tout à coup un pas en arrière et, tendant les bras au ciel, elle s'écria :

— Grand Dieu ! vous êtes arrivés trop tard, messieurs, M. le docteur Malbec est mort.

Lucile accourut, ainsi que l'un des ouvriers serruriers, et ils virent le malheureux médecin étendu raide sur le tapis. Il avait la bouche crispée. Ses yeux étaient fermés. Une longue balafre sanglante lui traversait le front du sourcil gauche à la tempe droite.

Mlle Tourseulles, s'étant agenouillée, étancha le sang qui coulait de cette blessure. Elle était très peu profonde.

— S'il n'a reçu que cet atout, dit l'ouvrier qui avait été soldat et qui portait maintes traces d'honorables blessures, nous pouvons être rassurés. Il n'est qu'évanoui.

Cette parole donna de l'espoir. On se mit en mesure de relever le docteur, mais en le prenant par dessous les bras on s'aperçut que le sang coulait aussi de ce côté et l'on ne tarda pas à s'assurer qu'il avait reçu une balle en pleine poitrine.

— Voilà où il a été touché, dit l'ouvrier en détachant la cravate et en mettant l'épaule à nu.

— C'est horrible! murmura M[lle] Tourseulles en se cachant la figure dans ses mains. Il est bien mort, hélas! il est bien mort!

— Faut pas encore se désespérer, mademoiselle, on en a vu qui sont revenus de plus loin que ça. Voilà où la balle est entrée. Elle a peut-être passé par-dessus le poumon, on ne sait pas.

— Que l'on coure chercher un médecin, dit la jeune fille.

— Un médecin! cria la folle d'une voix rauque, un médecin! il n'y en a plus, ils sont tous morts. Je les ai tués.

Le bon ouvrier s'était élancé. Il revint quelques minutes après avec un docteur qui demeurait dans la rue Bellefonds. Celui-ci fut très péniblement impressionné par le spectacle qui frappa ses yeux lorsqu'il entra dans la chambre de Léon. D'un côté, ce cadavre rigide, dont les yeux s'étaient rouverts sous les attouchements de la folle, et qui semblait assister, indifférent, à ce qui se passait. Ensuite, cette femme échevelée, qui se débattait encore entre les mains de ceux qui s'étaient chargés de la contenir, et qui poussait de sombres gémissements mêlés à des cris de fureur à demi éteinte. Enfin, le corps du docteur étendu, inanimé, sur une chaise longue, il y avait là certainement de quoi étonner l'homme le plus impassible.

— Messieurs, dit le médecin après avoir examiné le corps, le docteur Malbec a reçu trois blessures, dont deux très sérieuses. La première, au front, n'a aucune importance. La seconde, au-dessous de la clavicule, est extrêmement grave.

La façon dont s'exprimait le praticien était un peu emphatique. Il avait pris le ton d'un professeur faisant un cours devant des carabins. Cela froissa les ouvriers qui étaient là.

— Il faudrait d'abord savoir, sans phrases, si on peut le sauver, dit tranquillement un des serruriers sur un ton assez raide.

Cette réflexion prouva sans doute au médecin que ce n'était pas le moment de faire un facile étalage de son savoir, et il répondit :

— Je vais sonder cette blessure.

On suivit avec anxiété l'opération. Quand elle fut finie, le médecin s'assura que le cœur battait encore faiblement.

— Le docteur n'est pas mort, dit-il, et qui sait? les ressources de la vie sont si grandes qu'on peut encore le sauver, peut-être. Mais ce sera bien difficile, car, outre cette balle qu'il faudra extraire, M. Malbec en a reçu une autre à la jambe, qui a été fracturée. Le tibia est cassé.

— Sacrebleu ! c'est pas avoir de chance, murmura le serrurier qui avait aidé le docteur.

Un commissaire de police prévenu vint procéder à la translation immédiate de Mme Tourseulles dans un hospice. Aline voulait qu'on la lui laissât encore, mais le magistrat fut inflexible et force fut à la jeune fille de céder. Il lui fallut aussi l'accompagner, car elle ne pouvait la laisser aller toute seule ni la quitter ainsi.

Au moment où les hommes qui portaient le docteur partaient d'un pas cadencé pour la rue Caumartin, Cramoizan, qui, malgré la lenteur avec laquelle il était venu des Tuileries, se trouvait encore en avance, Cramoizan arrivait en haut de la rue Bellefonds. Il consultait sa

montre avec impatience et semblait délibérer. Il prêt d'abord une médiocre attention à la foule qui escortai la civière. A peine lui vint-il à l'idée qu'il y avait là u malheur. Il crut qu'il s'agissait simplement d'un malad qu'on transportait à l'hôpital. Mais bientôt cependant rejoint par le cortége, enveloppé par cette cohue, il fu obligé de prêter l'oreille aux propos qui s'échangeaient Comme toujours, on grossissait les événements, et le exagérations allaient leur train.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda une bonne femme.

— Je ne sais pas au juste. On dit Maubec, Maubert, Malrègue.

Cramoizan avait entendu ces dernières paroles. Il dressa l'oreille. Ce qu'on répétait tout autour de lui, ne contribua pas peu à l'inquiéter.

— Il est arrivé un malheur? demanda-t-il à l'un des voisins.

— Un malheur, monsieur; dites qu'un crime épouvantable a été commis.

— Est-ce que vous en connaissez les détails? reprit le capitaine.

— Les détails? Non. Le fond? Oui. C'est une folle qui vient de tuer un médecin.

— Une folle! répéta Cramoizan; qui se sentit pris de terreur. Où demeure-t-elle?

— Là, au n° 26. Il paraît que le médecin soignait le fils de la dame en question. Le jeune homme étant mort, la mère a été en proie à une crise terrible, pendant laquelle elle a tué le docteur, pour le punir, disait-elle, de n'avoir pas sauvé son fils.

— Et ce docteur ne se nomme-t-il pas Malbec? demanda Cramoizan, d'une voix mal assurée.

— Si, je crois que c'est bien là le nom qui a été prononcé.

— Malbec! n'est-ce pas? est-il mort? interrogea le capitaine.

— On dit que oui, répliqua l'interlocuteur de Cramoizan.

— Mort! mort! répéta le marin en s'élançant vers les porteurs.

On voulut l'arrêter, mais il repoussa vivement ceux qui lui faisaient obstacle et s'approcha de la civière. Puis, relevant la toile qui couvrait le mourant, il put, grâce à sa haute taille, voir le visage pâle du docteur.

— Est-il mort? réellement mort? demanda-t-il encore.

— Mon Dieu, monsieur, répondit le médecin qui escortait son client de circonstance, s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux et l'on peut affirmer qu'il ne reste pas beaucoup d'espoir.

— Quel infernal malheur! s'écria Cramoizan.

Cette exclamation n'était pas faite pour amoindrir la curiosité du public, et le gros des gens qui suivaient se porta du côté du capitaine, dans l'espoir sans doute d'assister à quelque péripétie inattendue.

Mais Cramoizan se fit faire place, et se dirigea en toute hâte vers la maison d'Aline.

— C'est horrible, se disait-il en marchant. La destinée me réservait cet atroce supplice de m'enlever le seul homme qui sût où est ma mère, qui elle est, et dans quel coin de Paris je pourrais la trouver.

En faisant ces cruelles réflexions, Cramoizan était arrivé au n° 26. Sans trop savoir ce qu'il faisait, il monta lestement les trois étages qui conduisaient à l'appartement d'Aline.

— Peut-être, se disait-il, Mlle Tourseulles saura quel que chose. Le docteur, qui semblait si heureux de me voir aimer Aline, lui aura, qui sait? parlé de ma mère lui aura dit où elle était, où je la trouverais.

Il arriva haletant à cette porte, où venaient de passer la folle et le blessé, sa victime. Elle était encore ouverte. Il entra brusquement et pénétra jusqu'à la chambre de Léon, où il fut frappé par le navrant spectacle de ce mort complétement abandonné. Mais il avait l'esprit ailleurs.

— Aline, mademoiselle Aline! cria-t-il à haute voix.

Personne d'abord ne répondit à son appel, puis enfin la concierge apparut.

— Ah! c'est vous, monsieur, dit-elle en le reconnaissant.

— Où est Mlle Tourseulles? que s'est-il passé? répondez-moi.

— Mademoiselle est partie pour accompagner Mme Tourseulles à l'hospice.

— Elle aussi me manque. C'est à en devenir fou. Mais dites-moi, dites-moi comment cela s'est fait. C'est bien le docteur Malbec qui a été frappé?

— Oui, monsieur.

La concierge raconta en peu de mots ce qui s'était passé. En analysant le récit de Lucile, Cramoizan demeura convaincu que Mlle Tourseulles ne savait probablement rien de ce qui intéressait le capitaine.

— Les événements, dit-il, se sont succédé avec trop de rapidité pour que le docteur ait eu le temps de la mettre au courant. Que faire? Je ne sais rien, rien, rien. Et penser que maintenant cette pauvre et adorée mère va m'attendre, et que je ne pourrai voler dans ses bras et lui crier: C'est moi, c'est moi qui suis

ton fils! Elle est encore pleine d'une espérance qui va se changer dans quelques heures en découragement, en désespoir.

La concierge regardait Jacques sans comprendre ce qu'il disait, et se demandait peut-être si elle n'avait pas devant les yeux quelque autre insensé. Mais Cramoizan redressa tout à coup sa haute taille.

— Voyons, voyons, dit-il, ne perdons pas la tête. Soyons calme, soyons plus froid, j'ai parfois cherché et trouvé des camarades égarés dans les vastes prairies du Far-West. Il ne doit pas être plus difficile de trouver une femme qui me cherche elle-même, dans Paris.

Il se prit la tête dans les mains en murmurant à plusieurs reprises :

— Du calme, du sang-froid.

Puis, se tournant vers la concierge :

— Madame, lui dit-il, pourriez-vous me faire le plaisir de m'aller chercher un commissionnaire intelligent?

Lucile, qui savait comment le capitaine payait, n'hésita pas :

— Je vais aller chercher mon mari, répondit-elle aussitôt.

— Soit. Dites-lui qu'il faut partir tout de suite.

— Oui, oui, monsieur.

Pendant que Lucile descendait, Cramoizan, qui s'était pour ainsi dire installé comme chez lui, déchira une page de son carnet sur laquelle il écrivit :

« La dame qui attendait hier le capitaine de Cramoizan, à quatre heures, est instamment priée de faire connaître son adresse audit capitaine, hôtel du Louvre, à Paris. »

Le concierge ne fut pas long à monter.

— Tenez, mon ami, lui dit Jacques, voici quatre ou cinq lignes que vous allez porter dans un bureau d'annonces, place de la Bourse, 10. Il faut qu'elles soient insérées par tous les journaux qui paraîtront à Paris dans la journée de demain.

Prenez ces mille francs que vous donnerez en à-compte. Qu'on vienne toucher le reste à mon domicile, hôtel du Louvre.

— Maintenant, reprit Cramoizan, il faut que je cherche Delbos et Lintillac. Ils auront plus de sang-froid que moi-même et nous inventerons peut-être, à nous trois, un moyen de retrouver ma mère. Ma mère que je croyais pouvoir serrer dans mes bras ce soir même! Sans la mort de ce docteur, ce serait fait maintenant. Ah! si j'avais ici quelques-uns de ces hommes qui savent si bien suivre une piste, Baraque, par exemple.

Cramoizan, en prononçant ce nom de Baraque, fit un bond. Puis, se frappant le front :

— Baraque! s'écria-t-il. Quelle idée vient de m'éclairer tout à coup. Cette femme! cette femme de la gare, qui est venue ainsi me prendre les mains, me demander mon nom, et que Peyretorte a éloignée en me disant qu'elle n'avait pas sa tête; cette femme, c'est elle, je le croirais, je le gagerais, j'en suis sûr. C'est elle, c'est ma mère! Mon Dieu! mon Dieu! je n'ai pas assez fait attention à ses traits. Comment n'ai-je pas deviné que c'était ma mère? Je n'ai remarqué que ses yeux. Mais la reconnaîtrais-je si je la rencontrais dans la rue?

Heureusement Baraque n'est pas parti; il faut qu'il soit ici dans vingt-quatre heures au plus.

— Dites à Mlle Aline, que je viendrais la voir demain, selon son désir, s'écria Cramoizan.

Puis il s'élança dans l'escalier; cinq minutes après il

était dans un bureau télégraphique d'où il expédiait à Bordeaux la dépêche suivante :

« Faire partir Baraque ce soir même par train-poste. Je l'attends demain matin. » CRAMOIZAN. »

— Voilà qui est fait, dit-il ensuite en se frottant les mains. Quelle heure est-il ? quatre heures, si je n'ai pas trop de malchance, ma dépêche arrivera dans cinquante minutes et il restera une heure à Baraque pour se rendre à la gare. A cinq heures, demain matin, il sera ici.

Jacques, cela fait, se rendit à l'hôtel, où il trouva ses deux amis.

— Nous venons de recevoir la visite des deux témoins de Maguiche, lui dit Lintillac.

— Il s'agit bien de cela ! Écoutez-moi.

En une narration courte, précise, serrée, Jacques mit ses deux capitaines au courant de ce qui s'était passé depuis la veille. Il raconta tout : son amour pour Aline, la visite du docteur. Il parla du rendez-vous pris, de ses espérances, de sa joie, et enfin du coup de foudre qui venait de le priver du guide, qui seul avait le secret de la retraite de sa mère.

— Il ne nous reste plus qu'une chose à faire maintenant, fouiller Paris d'un bout à l'autre...

— Mais, commandant, dit Delbos, vous ne pensez pas à une chose.

— Laquelle? Voyons, dites vite, mon cher et brave Delbos ?

— Votre mère doit être, en ce moment, dans le même état d'anxiété que vous-même.

— Jugez, puisqu'elle m'attend depuis quatre heures.

— Mais elle se lassera d'attendre.

— Fort probablement.

— N'est-il pas probable alors que sa première idée, dans son impatience, sera de chercher le docteur, de sortir de chez elle pour courir chez Malbec?

— En effet, vous avez raison. Comment cette idée ne m'est-elle pas venue? Vite, mes enfants, en route. Et, d'ailleurs, mon devoir n'est-il pas de faire soigner ce pauvre Malbec, victime de son dévouement professionnel?

Les jeunes gens s'étaient levés. Ils ne firent qu'un bond de la rue de Rivoli à la rue Caumartin. Il fallut parlementer assez longuement avec la police qui gardait les issues de la maison pour empêcher les indiscrets de pénétrer chez le docteur. Il fallut aussi s'arracher aux obsessions d'un monsieur qui voulait absolument savoir qui était Cramoizan, et quel lien de parenté l'unissait au docteur. C'était un reporter. Enfin, le capitaine et ses deux amis pénétrèrent chez Malbec. Ils trouvèrent la vieille servante atterrée.

— Comment va-t-il? demanda Jacques.

— Toujours de la même façon, monsieur, répondit la domestique.

— Dieu soit loué! il n'est pas mort, alors, pensa Cramoizan. Dites-moi, madame, reprit-il tout haut en s'adressant à la vieille femme, n'est-il pas venu une dame à qui le docteur avait donné rendez-vous aujourd'hui à quatre heures, chez elle?

— Non, monsieur.

Jacques dépeignit à peu près Clémence telle qu'il se souvenait de l'avoir vue à la gare.

— Je sais, monsieur, qui vous voulez dire, répondit la servante; mais je n'ai pas revu cette dame depuis mercredi soir.

— Mais vous l'avez vue mercredi soir, n'est-ce pas?

— Sans doute; elle est venue ici pour donner à monsieur un petit bonnet d'enfant.

— C'est elle, c'est elle, à n'en pas douter. Merci, ma brave femme.

La bonne domestique ne fut pas peu surprise des questions de Cramoizan. Pour elle, en ce moment, il n'y avait qu'une chose intéressante, l'état de son maître, et elle trouvait au moins singulier qu'on s'occupât d'autre chose. Le capitaine devina sans doute ce qui se passait dans l'esprit de la brave femme, car il ramena aussitôt la conversation sur Malbec.

— Y a-t-il un médecin auprès de votre maître? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, celui qu'on est allé chercher après l'accident.

— Mais cela ne suffit pas. C'est le premier venu qu'on a amené là. Il faut, pour sauver le docteur, les princes de la science. Que quelqu'un prenne une voiture et coure chercher les trois premiers chirurgiens de Paris. Voici de l'argent.

— Nous en avons, monsieur, répondit la servante en se redressant avec dignité. Quant aux premiers chirurgiens de Paris, ils pourraient bien ne pas venir.

— Et pourquoi?

— Ça, c'est la faute de monsieur. Tout en semant le bien partout où il passe, M. Malbec s'est laissé faire une mauvaise réputation, et il y a des gens qui le prennent pour un homme peu estimable.

— C'est parbleu vrai, ce que vous me racontez.

— Et parmi ses confrères, quelques-uns ne lui pardonnent pas de ne jamais réclamer d'honoraires et de n'accepter que ceux qu'on veut bien lui offrir.

— Questions de boutique fort méprisables que tout cela.

— Oui, mais...

— Delbos, mon ami, vous allez partir vous-même. Ramenez les docteurs Picharry, Dubourg et Lelong; ramenez-les de force au besoin. S'ils invoquaient un prétexte dites-leur énergiquement ce que vous inspirera leur attitude.

Delbos s'éloigna rapidement. Ajoutons que, malgré les craintes pessimistes de la servante et de Cramoizan, il n'eut aucune peine à se faire suivre des trois habiles praticiens qu'il était chargé d'amener. Tout en l'attendant, Cramoizan avait l'oreille au guet. Il écoutait constamment, espérant à chaque minute voir arriver sa mère. Mais les visiteurs et les indifférents se succédaient dans l'escalier sans qu'aucune personne semblable à Clémence se montrât.

Enfin, Delbos revint avec les trois chirurgiens qu'on l'avait envoyé quérir. Cramoizan entra dans la chambre de Malbec avec eux. Ils se firent expliquer de quelle façon l'événement s'était produit, puis ils examinèrent le malade.

— Il y a là une balle, dit le célèbre Picharry en désignant la blessure au-dessous de la clavicule, il faut en opérer l'extraction immédiatement.

Comme c'était aussi l'avis des autres médecins, l'opération commença aussitôt et s'acheva heureusement quelques instants après.

— Vivra-t-il ? demanda Cramoizan d'une voix inquiète.

— Nous ne pouvons encore répondre de rien, répondit le docteur Lelong, mais il y a apparence qu'il s'en tirera. La blessure est moins grave qu'on ne l'aurait cru d'abord. Seulement il court le danger de rester paralysé du bras gauche.

— Merci, monsieur, merci pour cette bonne nouvelle.

— D'autre part, dit à son tour le jeune et éminent docteur Georges Dubourg, la cure sera un peu longue.

— Qu'importe, pourvu qu'il soit sauvé ! s'écria Cramoizan.

Cramoizan quitta la chambre du malade en même temps qu'eux. La servante vint l'interroger, et il la rassura. Mais Clémence ne venait pas, Jacques, qui n'avait pas un seul moment oublié sa mère, s'attendait à la voir paraître d'une seconde à l'autre. Et pourtant le temps s'écoulait. L'impatience commençait à gagner le capitaine.

— Dites-moi, madame, demanda-t-il enfin à la vieille domestique, ne savez-vous point où demeure la dame dont je vous ai parlé tout à l'heure?

— Non, répondit-elle. Ah! attendez donc, je crois que le valet de pied est allé lui porter une lettre, ce matin même.

— Et où est ce valet de pied?

— Je vais le faire venir s'il est dans la maison. Il était là tout à l'heure, quand on a rapporté monsieur.

La vieille servante fit retentir un timbre d'une certaine façon, et quelques minutes après, le jeune domestique que Malbec avait envoyé le matin chez Clémence se présenta devant Cramoizan et Lintillac.

— Mon ami, lui dit Jacques, vous avez été chargé ce matin, par M. le docteur Malbec, de porter une lettre à une vieille dame?

— Oui, monsieur.

— Où demeure cette dame?

Le valet hésita.

— Tu peux dire, lui déclara la vieille servante.

— Alors, voilà. Vous vous en irez tout droit à la rue Barbet-de-Jouy, de l'autre côté de l'eau, et vous vous

présenterez au numéro 27. Là, c'est pas tout. Vous demanderez Mme Pierre et vous ajouterez : C'est de la part du docteur. Alors, le portier vous dira à quel étage il faut monter.

Cramoizan et ses deux amis se rendirent en toute hâte rue Barbet-de-Jouy.

— Mme Pierre ? demanda Jacques dont la voix tremblait.

Puis il ajouta :

— C'est de la part du docteur.

Le portier, qui était resté impassible à la première phrase de Cramoizan, se leva en entendant la seconde et ôta respectueusement son bonnet.

— Mme Pierre est sortie, monsieur, répondit-il.

— Ah ! et ne savez-vous où elle est allée?

— Le docteur devait la venir voir à quatre heures avec une autre personne. M. Malbec s'étant fait attendre, je pense qu'elle se sera impatientée et qu'elle sera allée chez le docteur.

— Vous n'avez pas de certitude?

— Non ; mais je parierais qu'elle s'est rendue rue Caumartin.

—Y a-t-il longtemps qu'elle est sortie? interrogea Lintillac.

— Une demi-heure environ.

— Il faut retourner sans retard chez M. Malbec, dit Delbos.

— Certainement.

— Si ces messieurs voulaient accepter un conseil?

— Donnez toujours.

— Comme ils paraissent très désireux de trouver Mme Pierre, et que celle-ci pourrait bien sortir de nouveau dans la soirée, ne feraient-ils pas bien de laisser l'un d'eux en faction ici?

— C'est une excellente idée, ça, monsieur le concierge.

— Si Mme Pierre rentre, celui de vous qui sera resté lui expliquera la cause de votre visite, et elle jugera si elle doit ou non attendre les deux autres.

— Admirablement raisonné. Mais quel est celui de nous qui va rester?

Jacques planta Lintillac en faction et retourna précipitamment rue Caumartin. Quand il y arriva, on n'avait pas encore vu Mme Pierre ou Clémence, pour mieux dire.

— Peut-être est-elle venue à pied, se dit Cramoizan, et il faut plus d'une demi-heure pour venir de la rue Barbet-de-Jouy jusqu'ici. Il faut même une bonne heure.

Quand sept heures sonnèrent, Cramoizan dit à Delbos :

— Elle aura eu quelque raison que nous ne pouvons pas deviner pour rentrer chez elle sans venir jusqu'ici. Nous allons la trouver avec Lintillac qui nous attend, je gage, sans pouvoir tenir en place.

En arrivant rue Barbet-de-Jouy, ils retrouvèrent Lintillac parfaitement seul. Il n'avait vu absolument personne depuis qu'on l'avait laissé là.

— Rien, dit-il, Mme Pierre n'a pas encore reparu.

— C'est inquiétant, cela, dit le portier qui avait repris sa place de conseiller au milieu des trois jeunes hommes. C'est inquiétant.

— A-t-elle l'habitude de s'absenter ainsi de temps en temps?

— Non, une seule fois, vers onze heures du soir, elle est allée faire une course.

On juge si le désespoir commençait à se glisser dans le

cœur de Cramoizan. Le brave capitaine bouillait. Il ne pouvait se tenir en repos. Avoir eu là sa mère, sa mère tant attendue, l'avoir eue à portée de ses bras, de ses baisers pour ainsi dire, et la voir s'évanouir ainsi comme un fantôme au dernier moment. Quel supplice !

Aussi ne put-il y tenir et eut-il un moment de violente colère.

— Tonnerre ! dit-il, je commence à croire qu'on avait raison de me mettre en garde contre mes ennemis. Il y a encore là-dessous quelque affreuse invention, quelque infâme machination. Mais pourquoi Malbec ne m'a-t-il pas tout dit ? Pourquoi ne sais-je pas quels sont ceux que je dois combattre ? C'est égal, il faudra bien que nous nous trouvions face à face, ces ennemis et moi.

Il était au comble de l'exaspération. Quelqu'un qui serait venu lui proposer de démolir Paris pierre à pierre pour retrouver Clémence aurait été admirablement reçu, et Cramoizan n'aurait pas jugé l'entreprise trop insensée. Les trois jeunes gens attendirent fort longtemps. Ils espéraient que Clémence finirait par rentrer. Toute la nuit, ils allèrent de la rue Barbet-de-Jouy à la rue Caumartin, et réciproquement. Mais lorsque le jour parut, il fallut bien se résigner à constater que Mme Pierre avait disparu. Dire le désespoir et la colère de Cramoizan serait impossible

— Vous jouez de malheur, commandant, dit Lintillac.

— M. Malbec, fort heureusement, va beaucoup mieux, et dès qu'il pourra parler, remarqua Delbos, il nous fera retrouver madame votre mère.

— Oui ; mais, en attendant, c'est ce matin qu'a lieu le duel Maguiche, riposta Lintillac.

— Tiens, c'est vrai !

— Et le commandant doit être brisé par la fatigue.

Cramoizan, qui n'écoutait que d'une oreille distraite, eleva la tête et dit :

— Rassurez-vous, Delbos, j'ai assez de force pour châ-ier ce polisson.

A quelle heure devons-nous rencontrer ce monsieur ?

— A neuf heures et demie.

— Pourquoi cette heure biscornue? demanda le capi-aine.

— Parce que nous avons dû subordonner le moment le la rencontre aux heures de départ des trains.

— Du reste, ajouta Delbos, nous avons juste le temps le rentrer à l'hôtel pour faire un pouce de toilette et pour filer.

Les jeunes marins hâtèrent le pas. Quelques minutes après, ils étaient dans leur appartement de l'hôtel du Louvre. Au milieu de toutes ces émotions, Cramoizan avait complétement oublié Baraque. Aussi fut-il presque surpris en le trouvant installé chez lui. Le pauvre nègre avait toujours sa sombre physionomie. Il ne montrait plus ses dents blanches dans son large rire, et il laissait sa tête pencher tristement sur sa poitrine.

— Baraque! mon vieux Baraque! s'écria Cramoizan en tendant les deux mains au noir. Tu te souviens de la grande femme que nous avons vue à la gare?

Baraque se leva brusquement.

— Captaine, vous pas parler de grand fantôme.

— Mais si. Et je vais t'apprendre quelque chose de plus extraordinaire. La grande dame...

— Grande femme Bahia.

— Oui. C'est ma mère, ma mère, entends-tu?

Baraque, à cette révélation, resta bouche béante pendant plus de deux minutes.

— Captaine retrouver sa mère! s'écria le noir avec un

accent de joie indicible. Et, sans respect pour les salo
de l'hôtel du Louvre, Baraque ébaucha gaîment u
bamboula bien sentie.

— Grande femme mère du captaine. Alors captai
saura que Baraque pas avoir tué...

Le maître d'équipage s'arrêta net. Il comprit qu'il alla
dire une chose terrible pour Cramoizan, et fut sur l
point d'être repris par son désespoir.

— Allons, Baraque, il n'est plus question de cela
Écoute-moi. Je sais que cette femme est ma mère
j'en suis sûr. Elle a disparu, et il faut la retrouver dan
Paris. J'ai compté sur toi pour cela, puisque seul, tu l
connais.

— La vie de Baraque appartient au captaine. Baraque
cherchera femme de Bahia, dit le nègre d'un ton résigné.

En quelques mots Cramoizan mit le noir au courant
de tout ce qui s'était passé et lui dit :

— Je me bats ce matin en duel.

— Avec qui ?

— Avec un nommé Maguiche.

— Baraque est témoin? demanda le nègre.

— Non. Ce sont Delbos et Lintillac.

— Baraque ira tout de même, et commencera à chercher mère captaine après.

Cela dit, Baraque se souvint de la scène du chemin de fer, où il avait éprouvé une si grande frayeur; il comprit pourquoi Clémence avait tant voulu le rassurer, pour le faire parler sans doute. Il raconta cela au capitaine, qui ne put s'empêcher de lui dire :

— Eh ! sacré imbécile ! au lieu d'avoir une si bête de peur, tu aurais bien mieux fait d'écouter la pauvre femme.

— Baraque grosse bête, captaine a raison, vieux nègre stupide, idiot comme un marsouin.

XVIII

LE DUEL.

Vingt minutes après, Cramoizan, ses témoins et Baraque montaient en wagon.

Une demi-heure après, le train de Corbeil les déposait dans une gare située sur la lisière de la forêt de Sénart. Maguiche et ses deux témoins, gens de mine douteuse, descendirent de leur compartiment presque en même temps que nos amis. Neuf heures sonnaient lentement au clocher d'une petite église voisine, lorsque les deux combattants tombèrent en garde en face l'un de l'autre.

A la manière extrêmement correcte dont Maguiche prit son assiette sur sa jambe gauche, à la façon dont il plaça son bras bien en dedans pour couvrir sa poitrine, on pouvait deviner que Cramoizan allait avoir affaire à un tireur sérieux.

Celui-ci comprit et se le tint pour dit. Cette fois il ne négligea rien contre un tel adversaire, et le sieur de Maguiche qui, en engageant le fer, avait laissé paraître sur ses lèvres un sourire de vanité, redevint sérieux lorsqu'il eut la conviction que Jacques était aussi versé que lui dans l'art de se garder.

— Il s'agit de savoir s'il attaque aussi bien qu'il paraît savoir se défendre, pensa le Maguiche.

Le spadassin avait un principe en matière de duel, c'e qu'on a cent chances contre une de blesser ou de tu son adversaire quand on l'attaque sans hésitation et au sitôt que possible.

Il partit donc à fond en un dégagé terrible. Ce fı comme un coup de foudre. Un éclair s'échappa des épée Il y eut un han! dans la poitrine d'un des combattants (l'on entendit la voix sonore et calme de Jacques qui dit

— Vous êtes touché, monsieur de Maguiche, à l'é paule droite.

— C'est vrai, mais c'est une piqûre sans importance répondit l'adversaire de Cramoizan.

— Je ne juge pas. J'avertis nos témoins, dit Cramoizan. C'est à eux qu'il appartient de faire exécuter les conditions de notre rencontre.

Delbos et Lintillac s'approchèrent pour voir la blessure de Maguiche.

— C'est inutile, messieurs, c'est inutile, disait celui-ci.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Lintillac; ce n'est pas inutile le moins du monde. Nous voulons nous assurer si vous êtes en état de continuer la lutte. M. de Cramoizan n'a pas l'habitude de se battre avec les gens hors d'état de tenir une épée.

— Rassurez-vous, messieurs, ma blessure est insignifiante. Du reste, vous pouvez vous en assurer vous-mêmes, ajouta-t-il en entr'ouvrant sa chemise et en faisant voir une piqûre qui paraissait à peine dans le gras de l'épaule.

On se remit en garde et le duel recommença. Ce fut une lutte très savante. Maguiche était un adversaire extrêmement dangereux. On sentait qu'outre son habileté, qui aurait étonné bien des maîtres d'armes, il devait avoir quelques secrets plus ou moins bizarres. Nous ne vou-

lons pas dire qu'il possédât ce qu'on a appelé des bottes secrètes. Non, les bottes secrètes n'ont jamais existé. Seulement, Maguiche pouvait se servir de moyens qu'on ne trouve que sur la frontière qui sépare la loyauté de la félonie. Cramoizan ne soupçonnait pas son adversaire de pareille infamie. Il le croyait très habile et c'était tout. Aussi combattait-il sans faire une faute, sans trop engager le fer, sans donner prise aux tentatives du drôle.

Cependant il n'était pas difficile de deviner chez l'adversaire de Jacques quelque intention particulière. Son poignet semblait occupé à un travail mystérieux et pour ainsi dire souterrain. Tout à coup Jacques se fendit. Maguiche fit un bond de côté. Mais à peine celui-ci avait-il repris son équilibre qu'il sentit l'épée de Cramoizan à quelques pouces de sa poitrine. Il eut à peine le temps d'arriver à la parade, car sa peau en garda une longue éraflure. Jacques devint alors pressant et ne laissa plus à son ennemi un moment de repos. Celui-ci faiblissait visiblement et rompait sans cesse.

Enfin Cramoizan, jugeant qu'il fallait en finir, porta un dernier coup à Maguiche. Cette fois, celui-ci ne recula pas. Mais, du bras gauche, il fit une espèce de mouvement très rapide et se fendit. L'épée de Jacques s'était engagée dans la manche de la chemise de Maguiche et n'avait pu être retirée à temps pour parer. Cramoizan fut frappé au côté droit de la poitrine et tomba lourdement en poussant un gémissement étouffé.

— Voilà un coup, monsieur de Maguiche, dit Delbos, qui sent son assassin d'une lieue.

— Monsieur, répondit Maguiche, je ne vous reconnais pas le droit de m'insulter sur le terrain ; si vous désirez vous mesurer avec moi, je suis prêt, mais pas d'injures.

Baraque, furieux, s'était élancé vers le spadassin.

— Toi, pas connaître droit insulter, s'écria-t-il, mo prendre droit étrangler grande canaille.

— Messieurs, retenez cet énergumène, qui n'aurait pas dû assister au duel, dit un des témoins de Maguiche.

— Ça, qu'est pas duel loyal, pas duel, répondit le noir en fureur; ça qu'est simple assassinat. Ça que saura tout à l'heure grand juge français, procureur.

— Allons, assez, Baraque, dit Lintillac. Nous nous réservons de prévenir la justice. Viens nous aider à transporter le commandant.

On enleva Cramoizan, que Lintillac et Baraque portèrent dans la maison du garde. Delbos, lui, n'ayant pas la patience d'attendre un train, se mit en quête d'un cheval et d'une voiture, puis il partit à bride abattue pour Paris, où il arriva du reste bien avant le convoi du chemin de fer.

Il prit de force, pour ainsi dire, un habile chirurgien de marine qu'il connaissait intimement, le hucha dans sa carriole et le força à le suivre. Jamais on ne pourra dire de combien de malédictions le brave praticien, qui était déjà un peu gros, accabla Delbos, son cheval et sa voiture, dont les cahots étaient pour lui un supplice intolérable.

Enfin ils arrivèrent à la maison du garde où Cramoizan avait été déposé. Le chirurgien examina la blessure.

— Diable! dit-il, c'est un coup de maître, cela. Vous ne vous en êtes pas aperçu, sans doute; mais l'épée a traversé le corps de part en part. Il faut couper les vêtements de M. de Cramoizan pour le mettre au lit, nous verrons alors jusqu'où va le danger.

Baraque, avec une dextérité dont on ne l'aurait pas

ru capable, déshabilla son capitaine en un tour de main. Puis, le prenant dans ses bras avec une tendresse fraternelle, il le soutint sans faiblir, sans le faire souffrir même, pendant que le docteur sondait la blessure.

— Eh bien, major? demanda Delbos au chirurgien qui restait silencieux.

— M. de Cramoizan a fini par trouver plus fort que lui, mes amis.

— Il n'a trouvé qu'un misérable par qui il a été assassiné.

— Soit, mais il a été tout à fait grièvement atteint.

— Est-il en danger de mort?

Baraque venait de poser son précieux fardeau sur un lit tout blanc qu'avait préparé la femme du garde. Le major, sans répondre à la question de Delbos, se pencha sur la poitrine de Cramoizan et appuya l'oreille sur le sein droit. A ce moment le blessé vomit un flot de sang. Les deux marins et Baraque ne purent retenir un mouvement de terreur.

— Ce qui vous effraie, dit le major, est probablement ce qui le sauvera.

Il tâta le pouls, écouta encore dans la poitrine et, se relevant :

— Peut-être, dit-il, pourra-t-il s'en tirer. Mais je ne puis rien affirmer encore. En tous cas, il faut que M. de Cramoizan soit attentivement soigné, qu'il ne fasse aucune folie. La moindre imprudence, le plus petit abus de force ou de courage pourrait lui coûter la vie. Retenez cela.

— Et dire que le docteur Malbec lui avait annoncé qu'il lui arriverait malheur avec ce scélérat de Maguiche, s'écria Lintillac.

— Oui, cette femme même que nous avons vue un

soir au Café Anglais, Coquelicot avait averti le capitaine.

— C'est notre faute.

— Vous pas désoler, monsieur Delbos, dit le nègre Baraque trouvera grande canaille Maguiche. Vous tranquille, vous tranquille.

Le major regarda le nègre en souriant; puis, appelant la femme du garde :

— Madame, lui dit-il, est-ce que vous pourriez me dsesser un lit de sangle, un sommier, n'importe quoi pour passer ici une ou deux nuits?

— Comment, major, vous êtes assez bon pour vous installer auprès de lui?

— Mon cher Delbos, vous m'avez fait faire ce matin une course que je n'oublierai jamais. Cela n'est pas une raison pour abandonner votre ami Cramoizan. Il peut se produire dans son état une crise qui serait funeste, à coup sûr, en l'absence d'un médecin, et qui peut tourner à son profit dans le cas où il sera soigné avec intelligence. C'est pourquoi je reste.

— Merci, docteur, merci mille fois pour M. de Cramoizan et pour moi.

— Ne me remerciez pas, Delbos; je fais mon devoir et rien de plus.

— Maintenant, mon pauvre Baraque, dit Lintillac, il faut que tu retournes à Paris pour rechercher la mère du commandant.

— Ah! oui, grande femme Bahia, répondit le nègre qui ne parvenait pas à dominer la terreur que lui inspirait Clémence. Moi partir tout de suite, mais moi venir tous les jours pour voir captaine.

— Tu viendras quand tu voudras, parbleu! mon vieux Baraque.

Les deux marins restèrent auprès de Cramoizan. Le nègre
, chargé de rapporter de Paris tous les objets qui leur
raient nécessaires, et on s'installa tant bien que mal.
Lorsque Baraque arriva dans Paris, on y connaissait
jà l'issue du combat.
Les témoins de Maguiche et Maguiche lui-même avaient
conté le duel à leur façon. D'après eux, tout s'était
ssé loyalement, et M. de Cramoizan avait été blessé
ur n'être pas arrivé à temps à la parade.
— La blessure est-elle grave? avait demandé un jour-
liste aux témoins.
L'un d'eux, se penchant à l'oreille du reporter, ré-
ndit :
— Vous pouvez annoncer qu'il est mort.
— Vrai?
— Tout à fait vrai; absolument vrai, mon cher; Ma-
uiche a été superbe.
Cette nouvelle s'étant ébruitée, plusieurs personnes
aient venues à l'hôtel du Louvre pour chercher des
nseignements et, quand Baraque arriva, il fut entouré
ar une foule de curieux et interrogé. Le nègre raconta
ans son langage bizarre les péripéties du duel, mais il
ut bien faire comprendre que son capitaine avait été la
ctime d'un guet-apens. Puis il annonça que Cramoizan
'était pas mort comme on le disait. Cela n'empêcha pas
eux ou trois journaux du soir de publier un récit dé-
aillé, mais inexact, du duel, et d'annoncer que Cramoizan
vait succombé. Cela fit un bruit de tous les diables sur le
oulevard et dans plusieurs cercles de viveurs, car quoi-
ue le capitaine eût, depuis quelque temps, cessé de me-
er l'existence un peu ardente du mois de janvier, beau-
oup de personnes le voyaient encore journellement et
taient restées liées avec lui.

Peyretorte apprit l'événement par le journal, et connaissant Maguiche, il ne douta pas un instant de l'exactitude du récit qu'il avait sous les yeux.

Il se rendit chez Aline.

— Mademoiselle, lui dit-il en s'asseyant, veuillez me pardonner de me représenter chez vous, mais j'apporte une nouvelle grave, et il vaut peut-être mieux que vous l'appreniez par moi que par un autre.

— Quelle que soit cette nouvelle, répondit Aline, je suis prête à l'apprendre... Après ce qui s'est passé ici depuis trois jours, je ne crois pas que l'on puisse m'émouvoir.

— Vous ne parleriez probablement pas ainsi, mademoiselle, si vous saviez de qui et de quoi il s'agit.

— Soit, monsieur. Veuillez parler, je vous écoute, répliqua la jeune fille, qui ne put cependant dissimuler le frémissement qui l'agita.

— Je vais, mademoiselle, reprit Peyretorte, je vais vous faire beaucoup de peine, mais peut-être vaut-il mieux que vous sachiez tout de suite la fatale nouvelle. Comme vous le laissiez entendre tout à l'heure, un malheur de plus ne peut que rendre un peu plus amère la coupe que vous videz.

Aline se dressa plus pâle qu'à l'ordinaire et dit :

— Il s'agit de M. de Cramoizan ?

— Oui, mademoiselle.

— Vous pouvez tout me dire, reprit-elle. Je ne crois plus en M. de Cramoizan.

— Tant mieux, mademoiselle, car vous aurez moins de peine en apprenant ce que je suis venu vous dire. M. de Cramoizan est mort.

Aline, à cette nouvelle, porta la main à son cœur et chancela. Mais, par un effort de volonté extraordinaire, elle reprit vite son empire sur elle-même.

— Je suppose, monsieur, dit-elle, que vous n'avez pas
ıaginé cette nouvelle?

— Je l'ai apprise par le journal que voici.

Aline prit la feuille d'une main tremblante et lut, à
avers les larmes qui lui obscurcissaient la vue, le récit
ı duel dans lequel Cramoizan était censé avoir suc-
›mbé.

— Et la cause de ce duel? demanda la jeune fille après
ı moment de silence.

— Je suis le dernier, mademoiselle, qui puisse vous la
ire

— C'est, sans doute, et encore pour cette personne...

— Je n'oserais le nier, mademoiselle, et pourtant je
en suis pas sûr.

Quand il fut parti, Aline se laissa aller sur un fauteuil
ıns une pose de suprême désespoir.

— Mort! s'écria-t-elle, il est mort. Il y au monde un
›mme qui me l'a tué. Et je l'ai condamné! reprit-elle
ntement. Je voudrais avoir ce journal pour savoir exac-
ment en quel endroit a eu lieu ce duel. Il me semble que
éprouverais une immense consolation à le voir encore
ıe fois. O mon Dieu! ajouta-t-elle en une prière ardente,
je pouvais tomber morte à son côté!

Demain, demain, j'irai; je me ferai indiquer la maison
ı l'on a porté son corps, et, puisque je suis seule désor-
ais au monde, je prierai Dieu avec tant de ferveur de
ıe rappeler à lui qu'il ne pourra pas ne pas m'exaucer.

Elle descendit, acheta un journal, lut et relut avec
ridité la relation du combat; elle apprit par cœur, pour
nsi dire, les détails de cette funeste rencontre, détails
ont la plupart, on s'en doute bien, étaient purement
ntaisistes, et se prépara à partir le lendemain matin.

— Après tout, dit-elle, je suis libre. Je n'ai personne

au monde à qui je doive compte de ma conduite. Il était mon fiancé, j'avais reçu de lui, sur mon front, le baiser qui m'a unie à lui pour toujours, et c'est pour mon mari que je vais aller prier Dieu.

Une autre femme, en apprenant la mort de Cramoizan, avait été frappée de stupeur. C'était Coquelicot. En lisant le journal que lui avait apporté un de ses adorateurs, elle avait senti s'écrouler dans son âme tout l'échafaudage de haine qu'elle croyait avoir élevé. Ce fut comme un coup de foudre.

— C'est moi qui l'ai tué! s'écria-t-elle épouvantée. C'est moi qui suis cause de tout. J'ai voulu que M. de Cramoizan fût compromis par un article de journal et je ne me suis pas inquiétée de l'instrument dont se servirait Peyretorte. Fidèle à sa haine, lui, il est encore allé chercher ce Maguiche, qui n'était que trop habile. Oh! mais on a peut-être commis une erreur. Qui sait? il n'est que blessé, je gage. Les journaux sont parfois mal informés. Vite, vite, cria-t-elle à sa femme de chambre, mon chapeau, mon manteau de fourrure, une couverture de voyage. Bien! courez maintenant me chercher une voiture. Je veux le voir. Mort ou vivant, je veux...

Elle s'arrêta. Elle aussi songeait à lui donner un dernier et suprême baiser. Il était nuit noire quand elle arriva dans la forêt de Sénart. En d'autres circonstances, elle eût hésité avant de s'engager seule dans le bois, mais elle n'avait qu'une pensée : voir Cramoizan et, s'il n'était pas mort, lui demander pardon à genoux. D'un pas assuré elle marcha dans les chemins défoncés de la forêt. Les ornières, les cloaques d'eau croupissante, les obstacles de toute sorte ne lui arrachèrent pas un cri de surprise, ne lui inspirèrent pas une seule fois l'idée de ne pas

ler plus loin. Enfin elle arriva à la porte de la maison du ırde. Dans sa hâte, elle ne prit pas la peine de frapper elle se trouva tout à coup en présence de Delbos et de ntillac.

— Que venez-vous faire ici ? lui demandèrent-ils pres- ıe en même temps d'une voix contenue, mais où per- ıit une violente colère.

— Je veux le voir ! je veux le voir. Vous ne m'en em- :cherez pas, dit-elle de ce ton cassant qui était si désa- éable dans sa bouche.

— Je vous réponds pourtant bien, madame, que vous aurez pas cet odieux plaisir, dit Delbos en élevant la ix.

Céleste répondit sur le même ton et la conversation :chauffa assez pour attirer le docteur qui veillait son alade dans une pièce voisine.

— Sacrebleu ! dit-il à demi-voix, voulez-vous bien vous ire ? Vous allez tuer Cramoizan.

— Il n'est pas mort ! s'écria Céleste rayonnante.

Et sans s'inquiéter de ces hommes qui l'entouraient, la le folle se laissa tomber à genoux et adressa au ciel la emière prière de reconnaissance et de gratitude qui fût ut-être jusque-là sortie de son cœur. Les deux marins le major la regardaient stupéfaits, Delbos et Lintillac rtout. Ils avaient cru que la moitié au moins de ce qui ait arrivé on le devait à la haine de cette femme, mais ne pouvaient comprendre pourquoi elle paraissait si ureuse. Au bout d'un instant de profonde méditation, e se releva.

— Je l'avais pourtant averti qu'on ne se battait pas avec ı Maguiche ! dit-elle. Pourquoi ne l'en avez-vous pas ıpêché ?

Delbos et Lintillac ne répondirent pas.

— C'est moi qui ai fait le mal, reprit-elle, c'est à moi de le réparer autant qu'il est en mon pouvoir. Je veux le soigner, je veux le veiller, je veux le sauver.

Et, se débarrassant de son manteau de fourrures, ôtant son chapeau, elle apparut dans cette chambre de paysan rayonnante d'une beauté qui illumina tout autour d'elle, pour ainsi dire.

— Mon ami, dit-elle au garde qui la regardait tout ébahi, je passerai ici tout le temps que M. de Cramoizan sera en danger.

Et, lui jetant une bourse, elle ajouta d'un ton d'autorité inexprimable :

— Payez-vous.

— Madame, répondit le brave homme en lui rendant son argent, du moment qu'il y a ici un mourant, je ne suis plus le maître : c'est à M. le docteur qu'il faut vous adresser.

Elle se tourna alors vers le major et, le regardant avec des yeux qui eussent attendri un sauvage, elle lui demanda avec des larmes plein la gorge la permission de soigner Cramoizan. Comme il hésitait devant l'attitude de Lintillac et de son ami, Céleste lui prit la main et renouvela sa prière d'une façon si touchante, avec des accents si sincèrement émus, que le pauvre chirurgien, qui avait beaucoup plus fréquenté les matelots que les femmes galantes dans sa vie, n'eut pas le courage de la repousser.

— Mais enfin, madame, dit Lintillac en voyant faiblir le major, nous expliquerez-vous au moins votre inqualifiable conduite? Tout le mal que nous déplorons aujourd'hui c'est vous qui l'avez fait.

— Non, pas tout. Ne croyez pas cela. Je donnerais mon sang pour que ce duel n'eût pas eu lieu. Oui, c'est moi

qui ai imaginé l'article du journal la *Cagnotte,* mais je ne pouvais croire que ce Maguiche serait envoyé là par Peyrc-torte pour s'en déclarer l'auteur. Croyez-moi, si je l'avais su, j'aurais poignardé ce spadassin plutôt que de laisser battre M. de Cramoizan avec lui. Et puis, je croyais tant le haïr. Il me semblait que je ne trouverais pas de vengeance assez cruelle contre lui. Messieurs, messieurs, vous me punirez après, vous me châtierez, j'accepte d'avance tous les supplices que vous voudrez m'imposer, mais laissez-moi lui prodiguer des soins jusqu'au jour où il sera hors de danger.

Les deux marins gardaient toujours le silence.

— Rien, rien, vous ne me répondez pas! Vous ne voulez pas. Je resterai quand même. Monsieur, reprit-elle en s'adressant au garde, voulez-vous de moi pour servante? Je ne demande pas de gages, mais prenez-moi...

Il y avait quelque chose de vraiment attendrissant dans le désespoir de cette malheureuse. Delbos et Lintillac n'eurent pas la force de la brutaliser davantage.

— Soit, dit l'un d'eux, restez, madame, mais à la condition que, lorsque le commandant recouvrera sa connaissance, vous disparaîtrez, s'il l'exige.

— Je vous le promets, je vous le jure. Oh! je ne suis pas si méprisable que vous le croyez, peut-être.

Céleste entra dans la chambre où gisait Cramoizan. Une faible lumière de veilleuse éclairait le front pâle du capitaine. Il était encore beau, malgré les ravages qu'avait déjà exercés la souffrance. La jeune femme s'agenouilla devant le lit et se mit à pleurer silencieusement. La nuit fut très calme. Vers la pointe du jour, Céleste vit le capitaine faire des efforts pour parler. Il essaya de se retourner dans son lit. On entendait un sifflement pénible dans sa poitrine.

— Docteur, docteur, dit Céleste effrayée en secouant vivement le bras du chirurgien qui venait de s'assoupir.

— Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il? demanda celui-ci en sautant à bas du lit où il s'était étendu tout habillé.

— Regardez. Il veut parler, il s'agite.

— Êtes-vous courageuse? demanda le major.

— Je n'en sais rien. Mais je le serai.

— Je vais le saigner. Vous lui tiendrez le bras. Vous prendrez bien garde de ne pas le remuer.

— N'ayez aucune crainte.

Le chirurgien, sans prévenir les deux témoins de Cramoizan qui, brisés par la fatigue, s'étaient endormis vers cinq heures du matin, le chirurgien pratiqua une saignée qui réussit très bien et en attendit les effets.

— Il vivra, n'est-ce pas? demanda Céleste anxieusement.

— Je l'espère, répondit le major d'une voix assurée.

A cette réponse, Coquelicot ne put se tenir, elle se jeta éperdument au cou du chirurgien et lui planta deux gros baisers sur les joues. Le bon docteur, peu familiarisé avec ces manières, rougit jusqu'aux oreilles et resta un moment si décontenancé que Céleste lui dit :

— Je vous demande bien pardon ; mais il fallait que ma joie pût s'exhaler.

— Fort bien, répondit le major, mais ne nous avisez pas de vous jeter ainsi à la tête de M. de Cramoizan, vous risqueriez fort de le tuer net.

— Oh! n'ayez aucune crainte. Je saurai me contenir, dit Céleste. Et puis, ajouta-t-elle plus bas, je n'ai pas le droit de l'embrasser, lui.

Quand Delbos et Lintillac se réveillèrent, ils apprirent la bonne nouvelle de la bouche de Coquelicot, le docteur s'étant remis philosophiquement au lit.

— La crise a eu lieu, dit Céleste. Tout danger est écarté, du moins à ce que croit le docteur.

Le docteur se trompait, car vers huit heures et demie Cramoizan eut un moment de délire et le major effrayé fut obligé de pratiquer une deuxième saignée. Lintillac s'offrit pour aider le chirurgien dans son opération. Mais celui-ci, qui sans doute n'avait pas reçu depuis bien longtemps, sur sa vilaine frimousse, deux baisers aussi jeunes que ceux que lui avait si spontanément donnés Coquelicot, celui-ci déclara qu'il ne voulait d'autre secours que celui de la jeune femme.

Il faisait un temps radieux. La modeste chambre du garde, inondée de lumière, semblait pleine de promesses heureuses. Le jour qui frappait la jeune femme en pleine figure, la rendait plus belle encore qu'elle ne le paraissait à l'éclat des bougies ou du gaz. De ses mains délicates elle tenait le bras nu de Cramoizan. Le médecin pratiqua l'incision. Le sang s'échappa encore avec force.

Mais au même instant, et comme pour contempler ce tableau, qui eût fait envie à un peintre de genre, une jeune femme apparut dans le cadre de la porte, qui était restée ouverte. Celle-là aussi était belle, mais d'une beauté moins puissante, moins en dehors. Elle portait les vêtements de grand deuil, et sous son voile de crêpe on voyait briller ses yeux admirables, dont l'éclat trahissait la fièvre.

Presque aussi grande que Céleste, mais plus élancée, Aline, car le lecteur a bien deviné que c'était elle, Aline avait pour elle des attraits que la nature, pourtant bien prodigue, avait refusés à Céleste. En voyant Mlle Tourseulles, on se sentait absolument attiré vers elle, et, tous les yeux s'étant tournés de son côté, il n'y eut pas un seul de ces trois hommes qui n'eût abandonné la courtisane

pour aller se prosterner aux genoux de la jeune fille.

A l'aspect de Céleste accomplissant ses fonctions de garde-malade, Aline fut prise d'un tremblement nerveux. Mais elle avait trop souffert pour ne pas savoir dominer ce mouvement.

— Que désirez-vous, mademoiselle? demanda respectueusement Delbos.

— Rien, maintenant, répondit-elle de cette voix si harmonieuse qu'on ne pouvait s'empêcher de songer au contraste qu'elle faisait avec celle de Coquelicot.

— Cependant...

— Je suis Mlle Tourseulles, reprit-elle.

A ces mots, Lintillac marcha droit à elle et l'invita à entrer.

— Votre place est ici, mademoiselle, dit-il, et...

— Laissez, laissez, interrompit-elle avec un accent de mépris. M. de Cramoizan n'est pas mort. Vous me croirez quand je vous dirai que j'en suis heureuse, mais c'est tout ce que je voulais savoir. J'en ai appris, en voyant ici madame, beaucoup plus que je n'avais compté. Mais enfin peut-être vaut-il mieux qu'il ne reste aucun doute dans mon esprit.

— Mademoiselle, vous vous trompez. Cette femme n'est pas ce que vous croyez.

— Et comment donc se trouve-t-elle ici? demanda en éclatant la jeune jeune fille. Ce n'est pas vous qui devez me répondre, c'est elle.

En Coquelicot ainsi interrogée il se livra un combat. Déjà sur la route du devoir, elle fut tentée de se sacrifier tout entière à Cramoizan qui — elle ne pouvait en douter — adorait Aline. Mais elle aussi aimait Jacques. Elle espérait que ses soins, son dévouement lui attireraient au moins la reconnaissance du capitaine. Et enfin elle était jalouse,

terriblement jalouse d'Aline. Céleste ne répondit pas.

Comme Delbos et Lintillac voulaient protester :

— J'en ai trop vu, messieurs, reprit Aline, pour que vous puissiez réussir à me faire accepter un aimable mensonge. Quand M. de Cramoizan sera rétabli, vous lui direz que je suis venue et que j'ai trouvé ici madame; que le croyant mort sur la foi des journaux, et, comme un jour il m'avait appelée sa fiancée, je voulais lui donner le baiser d'adieu. Il est vivant et bien entouré, je me retire.

— Mais, mademoiselle, il ignore la présence de madame dans cette maison.

Lintillac n'avait pas achevé cette phrase que Mlle Tourseulles s'était retournée et disparaissait.

— Madame, dit Delbos en prenant le bras de Coquelicot, qu'il serra violemment, madame, courez après cette jeune fille, dites-lui que votre présence ici est le plus odieux des mensonges.

— Eh! allez le lui dire vous-même, si vous voulez.

— Vous refusez?

— Je refuse absolument. Après tout, moi aussi, j'aime M. de Cramoizan.

— Vous osez parler de votre amour abject en présence du sentiment sacré qui anime cette jeune personne! Vous êtes une misérable!

— Misérable, soit, répliqua Céleste, mais je l'aime.

Pendant ce temps, Aline chancelante s'en retournait désespérée à la gare. Il lui restait cependant une joie. Jacques était vivant et c'est ce qui la soutenait encore.

Mais elle avait consenti dans son cœur à un suprême renoncement. Jacques n'était plus digne d'elle. Au fond, tout au fond de son âme, elle en garderait un impérissable souvenir, mais elle ne voulait plus s'exposer à le croire, à lui laisser reprendre son empire.

Convaincue qu'elle ne tarderait pas à mourir du terrible mal qui la dévorait, elle était prête à tout, même à se marier avec un autre plutôt que de laisser supposer qu'elle pouvait encore aimer l'ingrat, l'infidèle.

Ah! si elle avait su qu'en tout cela elle était victime d'illusions, qu'elle se trompait, de quel cœur elle serait allée prendre sa place au chevet du blessé!

Cependant, la deuxième saignée avait définitivement écarté tout danger pour Cramoizan. Au bout d'un instant, l'espèce de râle qu'il faisait entendre depuis la veille avait fait place à une respiration presque calme.

— Il va probablement s'endormir, dit le chirurgien. Il faut quitter la chambre.

— Moi, je reste, dit Coquelicot résolûment. Je ne bougerai pas d'ici.

Delbos et Lintillac ne voulurent pas engager en ce moment une discussion avec Coquelicot, mais l'un d'eux s'installa aussi, comme s'il craignait que Céleste n'eût dans l'idée de commettre quelque infamie.

L'autre, c'était Lintillac, sortit avec le chirurgien, et ils allèrent se promener dans la forêt en fumant un cigare.

— Maintenant que nous sommes seuls, dit alors Lintillac, vous pouvez me dire sincèrement s'il vous reste encore l'espoir de sauver le commandant.

— Non-seulement j'en ai l'espérance, répondit le médecin, mais j'en ai la certitude.

— Vraiment! dit le jeune marin avec un accent de joie.

— Oui. La blessure était grave, très grave; mais M. de Cramoizan est si vigoureux, et les soins que j'ai pu lui donner ont été appliqués avec tant d'à-propos qu'il n'existe plus de péril. J'ai eu le bonheur de le saigner

dans des conditions excellentes, et j'ai tout lieu de croire que, demain ou après-demain, il pourra vous reconnaître et parler.

— Et la guérison définitive sera-t-elle longue à venir?

— Non, si l'on ne commet aucune imprudence. Mais il faudra veiller sur lui, car il serait bien capable de faire quelque folie, et alors je ne répondrais plus de rien; une rechute serait probablement mortelle.

— Ne craignez rien, major, nous l'empêcherons de vous donner des inquiétudes.

Cramoizan, selon la prévision du major, s'était endormi d'un sommeil un peu agité, il est vrai, mais qui devait lui faire le plus grand bien. Des rêves presque incessants le fatiguèrent et il prononça des paroles incohérentes au milieu desquelles on distinguait plus particulièrement le nom d'Aline et ces mots souvent répétés : ma mère! ma mère!

Lorsque le chirurgien rentra dans la chambre du malade, Delbos lui parla des cauchemars qui avaient assiégé le capitaine. Céleste, fort émue, craignait que ce ne fût le symptôme d'un nouveau danger.

— Non, non, dit le brave médecin, après avoir doucement tâté le pouls de Cramoizan, il n'y a rien à redouter. Je ne vous dirai pas : tout va bien ; je vous dis : tout va mieux.

Cramoizan, en effet, quoiqu'il ne recouvrât pas encore sa connaissance, paraissait plus fort. Sa voix, lorsqu'il parlait, dans les rares moments de délire, était plus ferme. Le nom d'Aline revenait plus souvent dans sa bouche. A chaque fois qu'il le prononçait, Coquelicot ne pouvait dissimuler un mouvement, et Delbos, qui l'observait, la vit jeter de sombres regards autour d'elle. Puis, soit qu'elle eût résolu de détourner à son profit les

sentiments de tendresse qui surnageaient dans la raiso
à demi éteinte du blessé, elle lui prenait doucement l
main, et Jacques, sous cette pression, semblait deveni
plus calme et plus heureux.

— Comme il l'aime! murmurait-elle alors avec tris-
tesse.

Et elle voyait l'heure à laquelle il lui faudrait quitter c
chevet, où elle eût voulu rester toute sa vie, car ce qu'ell
éprouvait n'était pas un caprice, quelque violent qu'on l
suppose; c'était une passion irrésistible.

— Oui, mais je l'aime, moi aussi, disait-elle, bien plu
que cette innocente. Si elle avait eu pour lui un amou
aussi profond que le mien, est-ce qu'elle n'aurait pas de-
viné que je l'avais trompée? Est-ce qu'elle ne m'aurait
pas disputé le droit de s'asseoir à cette place et de lui
prodiguer ses tendresses? Non, elle ne sait pas aimer
comme moi.

Mais, quand elle achevait de se donner ces raisons, il
lui venait au cœur et à l'esprit un trouble cruel. Qui
était-elle pour oser prétendre à l'amour de cet homme?
Une misérable fille.

— Il me méprise, pensait-elle toute découragée; il me
dédaigne. Je ne suis pour lui que la dernière des drô-
lesses. Et, quand il me trouvera à son côté, au lieu d'un
sourire de remerciement, il n'aura pour moi qu'un re-
gard de dégoût.

XIX

DÉPIT.

A Paris, cependant, on avait fini par savoir la vérité tout entière sur le duel de Gramoizan et de Maguiche. Les journaux du matin, exactement renseignés par Baraque, annoncèrent d'abord que le capitaine était encore vivant, et l'un d'eux raconta en détail les péripéties du combat, sans omettre bien entendu de faire ressortir avec quelle adresse le sieur de Maguiche avait su se débarrasser de l'épée de son adversaire. Ce journal terminait ainsi sa relation :

« Ce coup était déjà connu, mais il a été perfectionné par M. de Maguiche. Autrefois, dans les vaudevilles, on riait beaucoup d'un duel dans lequel l'un des deux combattants prenait tranquillement l'arme de son ennemi d'une main, pendant que de l'autre il lui enfonçait tranquillement la sienne dans la poitrine. M. de Maguiche a trouvé un moyen ingénieux d'en faire autant, mais avec infiniment plus d'habileté. Il reste à savoir si tout le monde goûtera cette nouvelle application du coup du Commandeur. »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que de telles révélation émurent beaucoup cette partie du public qu'on est convenu d'appeler tout Paris. Mais un personnage à qui elles furent tout particulièrement désagréables, c'est Peyre torte. D'abord il dut commencer par rengaîner son indécente joie. Au lieu d'un homme qu'il aurait voulu e

qu'il avait cru mort, il n'y avait qu'un blessé. Ce blessé pouvait, à la vérité, succomber, mais ce n'était qu'un atout dans une partie qui, décidément, était mal engagée.

De plus, le spadassin Maguiche avait outrepassé ses instructions.

— Si cet imbécile n'était pas assez fort pour tuer Cramoizan sans employer de moyens déloyaux, il aurait dû me laisser le soin de me débarrasser de ce navigateur d'une manière plus ingénieuse.

Peyretorte ne doutait pas, d'ailleurs, que la magistrature n'éprouvât un violent désir de jeter quelque lumière sur cette affaire.

Mais heureusement Maguiche avait disparu.

Le départ du spadassin n'empêcha pas le parquet de procéder à une instruction minutieuse. Les témoins de Maguiche furent arrêtés. Et, comme on savait que Baraque avait assisté au duel, il fut mandé pour le mardi suivant, afin de donner des renseignements précis.

Peyretorte rassuré du côté de Maguiche conçut l'idée assez audacieuse de se réhabiliter auprès d'Aline. Sans se poser désormais en prétendant, il voulait prouver à Mlle Tourseulles qu'il n'avait pour elle qu'une affection des plus désintéressées. Dès le lendemain du jour ou Maguiche s'était échappé, le banquier se présenta chez celle pour laquelle il avait conçu une passion si violente et, après lui avoir fait ses compliments :

— Mademoiselle, lui dit-il, je vous apporte une bonne nouvelle.

Aline, désormais indifférente à tout, leva sur lui, par pure politesse, un œil très médiocrement interrogateur, mais elle ne répondit pas un mot. Peyretorte se contenta

e cette question muette, à défaut d'autre chose, et continua :

— Je suis passé, dit-il, chez le commissaire-priseur qui été chargé de la vente des curiosités et bibelots de votre pauvre frère. On a trouvé un acquéreur pour le tout à un prix suffisamment élevé, quatre-vingt-deux mille francs.

— Tant mieux.

— En apprenant cela, mademoiselle, j'ai pris une initiative que je vous prie de me pardonner.

— Laquelle, monsieur?

— Je me suis permis de voir la plupart de ces messieurs et de leur solder leur dû.

— Mais, monsieur, vous avez eu tort. N'ayant qu'une somme insuffisante pour payer les dettes de mon frère, je devais la partager entre tous ses créanciers. Et, si vous en avez payé quelques-uns intégralement, il y en aura qui seront lésés, un entre autres à qui je ne veux pas faire tort d'un centime.

— Quel est ce monsieur? demanda Peyretorte un peu intrigué.

— C'est M. le capitaine de Cramoizan, qui n'est pas mort comme vous vous étiez peut-être trop hâté de venir me l'affirmer.

Le ton dont Aline avait prononcé ces paroles était tel que Peyretorte y crut découvrir tous les symptômes d'un vif dépit et il n'était pas homme à laisser échapper l'occasion de s'en assurer.

— Je croyais que M. de Cramoizan, dit-il, vous avait offert à tout le moins beaucoup de temps pour vous acquitter envers lui?

— Vous aviez été mal informé, monsieur. Du reste, si le capitaine de Cramoizan jugeait à propos de me faire la gracieuseté dont vous parlez, je ne pourrais pas l'accepter

— Et pourquoi, mon Dieu ? demanda Peyretorte d'u air fort étonné.

— Veuillez me dispenser, monsieur, de vous donner de raisons qui ne regardent que moi.

— Je serais désolé d'être indiscret, s'écria Peyretorte mais, si vous étiez assez bonne, mademoiselle, pour vouloir bien accepter mes services, je serais extrêmement heureux de payer à M. de Cramoizan les sommes dont Léon lui avait fait tort.

— Cela est également impossible, dit Aline. Les quatre-vingt-deux mille francs que produiront les objets d'art, tableaux et meubles antiques de Léon, ne seraient pas suffisants, pour vous rembourser si vous soldiez M. de Cramoizan.

— Il y aurait peut-être un moyen d'arranger tout cela, dit le banquier d'un air timide qu'on ne lui avait pas vu jusqu'à ce jour.

— Et lequel ? demanda Aline.

— Ce serait de laisser à votre mari le soin de veiller sur l'honorabilité de votre nom.

Aline, à cette phrase entortillée, ne répondit rien. Depuis le moment où elle avait vu Coquelicot servant de garde-malade à Cramoizan, une colère sourde, mais terrible s'était emparée d'elle. A la manière de bien des jeunes filles sans expérience, elle eût volontiers, pour se venger de Jacques, qu'elle croyait coupable, commis la folie de se sacrifier. Combien y a-t-il de jeunes personnes qui, dans un moment de mauvaise humeur, consentent à être malheureuses toute leur vie, à condition que celui qu'elles veulent punir, souffre aussi pendant quelques semaines ! Dans son dépit, Aline voyait son mariage avec Peyretorte sans trop de frayeur. Les offres de celui-ci, d'ailleurs, lui permettaient de racheter la misérable conduite de Léon,

le payer tout le monde, surtout ce Cramoizan détesté ou trop adoré, comme on voudra.

Le banquier, qui s'attendait à recevoir une réponse un peu dure, comme d'ailleurs il y avait été habitué, le banquier, dis-je, ne fut pas peu surpris en voyant Aline ne pas se révolter à cette idée de devenir sa femme. Elle n'avait pas dit oui, certes! mais elle n'avait pas dit non, et c'était beaucoup. Peyretorte ne prit pas la peine de se demander quel événement avait pu changer ainsi les dispositions de la jeune fille, il ne songea qu'à profiter de l'avantage qu'il venait de remporter beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait espéré.

— Vous me pardonnerez, mademoiselle, de formuler, malgré vos refus antérieurs, le vœu le plus ardent de ma vie. Ce n'est pas que je me croie digne de l'honneur que j'ose solliciter de vous; mais si, par mon dévouement et les services que je vous rendrai, je pouvais faire oublier et ma fortune et mon âge, je ne demanderais plus d'autre bonheur jusqu'à la fin de ma vie.

Aline ne se demanda pas comment le loup était devenu un agneau bêlant et timide. Elle ne se souvint pas de l'odieuse scène dans laquelle elle avait été forcée de se défendre avec une arme empoisonnée. Il ne lui restait malheureusement plus dans le cœur qu'un sentiment, le désir de punir Cramoizan.

— Serait-il possible, mademoiselle, que vous revinssiez sur votre cruelle décision?

Aline, le cœur serré, allait lui formuler un non brutal, lorsque l'image de Cramoizan, étendu pâle dans son lit, se dressa devant elle. Le chirurgien aussi était là, et à côté, dans son étonnante beauté, cette femme tenant le bras nu de Jacques.

— Monsieur, dit-elle avec effort, je ne puis répondre

aujourd'hui à votre question. Revenez demain, je vous prie.

Elle accompagna ces derniers mots d'un sourire assez gracieux pour que Peyretorte se crût au comble du bonheur et sûr du succès.

— Merci, mademoiselle, dit-il, merci de m'avoir donné cette espérance. Je vais être heureux jusqu'à demain.

Et, sans attendre davantage, Peyretorte prit congé.

— Que m'importe celui-là ou un autre ! s'écria Mlle Tourseulles avec un sanglot quand le banquier fut parti ; pour le temps qu'il me reste à vivre ? En tous cas, M. de Cramoizan saura qu'on ne se joue pas de moi.

XX

LA MISSION DE DELBOS.

Le lendemain de ce jour, Cramoizan avait recouvré sa connaissance. Sa première poignée de main avait été pour ses deux amis, puis il avait aperçu la robe de Coquelicot et s'était écrié d'une voix joyeuse :

— Aline ! c'est Aline !

Mais il avait fallu le détromper promptement.

Quand il sut que c'était Céleste :

— Que veut cette femme et qu'est-elle venue faire ici ? dit-il. Quelle est l'œuvre ténébreuse dont elle s'est chargée ? Que signifie sa présence au chevet de mon lit ? Depuis quand y est-elle ?

— Faut-il la renvoyer ?

— Mais sans doute, répondit Cramoizan.

— Oh! ne me chassez pas, cria Coquelicot d'une voix suppliante.

— Il serait cruel de traiter madame en ennemie, dit le chirurgien-major, car elle a soigné M. de Cramoizan avec une si touchante tendresse, qu'on devrait la laisser là, ne fût-ce que par pitié.

— Et que m'importe sa tendresse? Qu'on la chasse; je ne veux pas la voir. Qu'on ne me parle pas de cette malheureuse.

Puis, se tournant vers Delbos qui était à sa droite, tandis que le major se tenait de l'autre côté du lit, attentif à ce qui se passait, Cramoizan lui dit:

— Et Aline?

— Vous voulez parler de Mlle Tourseulles, commandant?

— Oui, est-elle venue?

Le jeune marin allait parler et raconter le scène qui avait eu lieu, lorsque le docteur lui fit signe de se taire et de répondre évasivement.

— Non, répliqua Delbos, Mlle Tourseulles n'est pas venue.

— Ah! fit Jacques.

Il y avait tant de douleur dans ce « ah! » prononcé par Cramoizan, que Céleste ne put y tenir et sortit de la chambre.

— Suis-je assez folle, murmura-t-elle, d'espérer que cet homme m'aimera un jour!

Le capitaine s'était tu et avait fermé les yeux comme s'il eût voulu dormir. Le chirurgien et les deux jeunes gens s'y trompèrent; ils se retirèrent discrètement sur la pointe du pied et Cramoizan resta seul.

— Aline n'a pas donné de ses nouvelles, se dit-il, tandis

que cette Céleste... Et ma mère ! Oh ! mon Dieu ! que de choses, et que cette blessure est venue mal à propos !

Après avoir songé longtemps, longtemps, il entendit parler ses amis dans la pièce qui précédait sa chambre.

— Delbos ! cria-t-il d'une voix impérieuse, au grand effroi du médecin, qui accourut en lui faisant signe de se taire.

— Où est Delbos? reprit Cramoizan, je voudrais lui parler.

— Me voici, commandant, dit le jeune marin en s'avançant.

— Mon ami, vous allez me rendre un grand service, dit Cramoizan.

— Je vous en prie, capitaine, dit le chirurgien en interrompant son malade, ne parlez pas encore longuement. Si vous aimez M[lle] Tourseulles, si vous voulez que madame votre mère ait l'ineffable joie de vous retrouver vivant, ne vous fatiguez pas.

— Un mot seulement, docteur, dit Cramoizan d'une voix presque suppliante.

— Soit, mais songez à ceux qui vous aiment.

— Ne craignez rien, j'y songerai pendant tout le temps que je parlerai, je vous le jure, répondit en souriant le capitaine.

Le chirurgien haussa les épaules et garda le silence.

— Mon ami Delbos, reprit Cramoizan, vous allez partir pour Paris. Dès que vous aurez quitté le chemin de fer, vous vous ferez porter rue de Bellefonds, 26, chez M[lle] Tourseulles.

— Bien, commandant.

— Vous vous présenterez de ma part.

— Et que lui dirai-je ? demanda Delbos qui n'aimait pas beaucoup cette mission de confiance.

— Vous lui annoncerez que je suis blessé et vous lui irez que c'est pour cela que je n'ai pu lui rendre visite eudi, ainsi qu'elle l'avait désiré. Puis vous lui demanerez si elle n'avait pas connaissance de la déplorable ssue de mon duel.

— Oui, commandant, reprit Delbos, mais ne vous hâez pas trop d'accuser Mlle Tourseulles.

— Je ne l'accuse pas, répliqua Cramoizan d'un ton sec.

Sans faire attention à cette réponse, Delbos continua :

— Mlle Tourseulles a perdu son frère la veille même de votre duel. Vous n'ignorez pas quelles terribles scènes se ont passées chez elle. Pensez-vous qu'elle ait eu le loisir le quitter sa maison après tous les événements de mercredi ?

— C'est vrai, c'est vrai, disait Cramoizan, comme si tout à coup il venait de se rappeler les effroyables malheurs de la jeune fille.

— Et qui sait, reprit Delbos, si en apprenant votre mort, — car les journaux l'ont annoncée samedi soir, — Mlle Aline n'a pas été rudement frappée par ce dernier coup ?

— Vous avez raison, Delbos, c'est moi qui suis un ingrat exigeant. Il faut que je la voie. Je veux y aller tout de suite, lui parler, la consoler.

— Voulez-vous bien vous taire, commandant! Dans quinze jours, oui, mais pour le moment il faut suivre les prescriptions du major.

— Non, non, je veux.

— Commandant, je pars à l'instant même pour Paris. Ce soir, je vous apporterai des nouvelles, de bonnes nouvelles, j'en suis sûr.

— Attendez, je n'ai pas tout dit; vous verrez Baraque et vous saurez ce qu'il a fait pour découvrir ma mère,

— Oui, commandant.

Delbos serra la main au chirurgien et à Lintillac, puis alla s'embarquer à la gare voisine.

Il se serait bien passé de faire la première des commissions de Cramoizan. Excellent marin, très aimable compagnon, joyeux convive, notre ami Delbos, il faut bien le dire, n'avait eu que peu de relations avec le monde, et il était fort embarrassé quand le hasard ou le devoir le conduisait dans l'intérieur d'une famille. Il n'en obéit pourtant pas moins, et se fit transporter tout d'abord chez Mlle Tourseulles. Deux heures sonnaient lorsqu'il montait les trois étages que Jacques avait escaladés parfois avec tant de hâte et qu'il avait descendus le cœur si plein d'une douce ivresse.

Aline, soit qu'elle jouât la surprise, soit qu'elle fût réellement étonnée de recevoir le jeune marin, Aline laissa voir dans ses yeux et dans tout son maintien qu'elle ne s'attendait pas le moins du monde à la visite de Delbos. Cependant, elle ne parut pas vouloir fuir une explication, car, après avoir fait asseoir le marin, Mlle Tourseulles lui dit :

— Vous venez sans doute, monsieur, de la part de M. de Cramoizan ?

— Oui, mademoiselle, reprit Delbos, qui était déjà reconnaissant envers la jeune fille de lui avoir épargné la moitié du difficile chemin qu'il avait à parcourir.

— Sans doute, il vous envoie pour me fournir des éclaircissements sur les procédés difficilement qualifiables qu'il a employés à mon égard?

— Sauf les termes, que vous me permettrez, mademoiselle, de trouver un peu durs ou exagérés, c'est bien en cela et même en quelque chose de plus, que consiste ma mission.

— Alors, monsieur, je vous écoute.

— Je regrette, mademoiselle, que vous n'ayez pas encore daigné vous informer auprès de moi de l'état dans lequel se trouve M. de Cramoizan.

Aline resta muette.

— Mais puisque vous me contraignez de m'en tenir aux termes précis de ce que je suis dois vous dire, le capitaine m'a chargé de vous apprendre que, sans sa blessure, il serait venu jeudi vous faire une visite selon le désir que vous lui en aviez exprimé.

— Moi ! dit Aline étonnée, j'ai exprimé à M. de Cramoizan le désir qu'il vînt me voir jeudi.

— Je ne suis pas plus particulièrement au courant de ce détail que de certains autres, dit Delbos, mais je crois, mademoiselle, que le commandant avait reçu de vous un billet le priant de ne pas venir pendant deux jours.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas? demanda la jeune fille.

— Non, mademoiselle.

— Alors c'est un mensonge et cela me surprend moins.

— Mademoiselle, répliqua Delbos, que la raideur d'Aline commençait à taquiner, M. de Cramoizan n'a jamais menti, que je sache, de sa vie, sauf les cas où un mensonge est une bonne œuvre. Je me permets donc d'affirmer que le commandant a reçu la lettre dont je vous parle.

— Faites-la-moi donc voir, dit alors la jeune fille.

— Je ne l'ai pas emportée avec moi, car je supposais que vous auriez confiance en la parole d'un loyal marin.

— Du reste, peu importe cela. Si M. de Cramoizan était venu le mercredi, jour de la mort de mon frère...

— Il est venu. Votre concierge ne vous l'a-t-elle pas dit? C'est chez vous qu'il a rédigé une annonce qui a dû paraître dans tous les journaux.

— Ce jour-là, à quatre heures, reprit Delbos, M. le docteur Malbec devait réunir deux êtres qui s'aimaient bien tendrement sans se connaître.

— M. le docteur Malbec? dit Aline.

— M. de Cramoizan allait retrouver sa mère, et la malheureuse femme, qui depuis vingt-huit ans n'avait pas perdu tout espoir, attendait son enfant. Seulement, le docteur avait oublié de dire à la mère où elle pourrait trouver son fils en cas d'événement grave, au fils où il trouverait sa mère. Le capitaine de Cramoizan, éloigné de vous par un billet que je regrette de n'avoir pas apporté, devait venir rejoindre le docteur ici. Au moment où il arrivait la joie au cœur, le sourire aux lèvres, au moment où il bénissait cette journée dans laquelle il allait retrouver sa mère et lui demander en même temps la permission de vous épouser, on emportait Malbec, grièvement blessé.

Aline en entendant ce récit fut frappée de l'accent de sincérité avec lequel il était fait. Elle apprit aussi tout ce qui s'était passé pendant cette lamentable nuit où le capitaine et ses amis avaient attendu Clémence rue Barbet de-Jouy jusqu'au jour.

— Soit, monsieur, reprit-elle, j'admets que j'aie été trompée et que les suppositions qu'on m'avait communiquées soient inexactes, mais il est des faits que M. de Cramoizan ne niera pas.

— Puis-je vous demander lesquels ?

— Il est une femme, vous la connaissez bien, c'est celle que j'ai vue là-bas, qui se vante d'être aimée par M. de Cramoizan.

— Cette femme a menti, répliqua vivement Delbos en se levant.

— Pardon, monsieur, veuillez vous rasseoir, dit Aline.

Delbos reprit sa place.

— Mes yeux ont-ils menti également, répéta la jeune fille, quand dimanche j'ai encore trouvé cette dame en pleines fonctions de garde-malade. Nierez-vous qu'elle fût là? Passait-elle par hasard dans la forêt, quand on l'a appelée pour tenir le bras de M. de Cramoizan? ajouta Mlle Tourseulles avec un rire ironique.

Delbos, cette fois, fut bien embarrassé pour répondre. La vérité était si invraisemblable qu'il ne tenta pas même de la dire.

— La présence de cette dame dans la maison du garde, répondit-il, est inexplicable. Je vous dirais ce que je pense que vous ne me croiriez pas. Seulement, mademoiselle, je ne veux pas vous quitter sans vous dire tout ce qui fait partie de ma mission. Vous êtes extrêmement irritée contre M. de Cramoizan, et les apparences étant contre lui, vous ne pouvez pas admettre que vous ayez tort. Il ne faut jamais écouter la colère. Lorsque M. de Cramoizan sera rétabli, il saura sans doute réduire à néant tout ce que vous lui reprochez...

— Je ne pense pas.

— Et pourquoi donc?

— Parce que j'aurai le regret de ne pas recevoir M. de Cramoizan.

— Vraiment, mademoiselle? dit Delbos effrayé.

— Je ne pourrai pas le recevoir, pour cette raison bien simple que demain je ne m'appartiendrai plus.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que ce soir je dois accepter M. Peyretorte, banquier, pour mon futur mari, dit Aline avec une

sombre colère. Vous pourrez le dire à M. de Cramoizan, si vous le jugez convenable.

— Si je rapportais vos paroles au commandant, mademoiselle, je le tuerais net. Vous ne vous étonnerez donc pas si j'attends, pour tout lui dire, qu'il soit complétement rétabli. Vous n'aurez pas la satisfaction de le voir mourir, lui aussi.

— Oh! monsieur! s'écria Aline avec un véritable accent de douleur.

— Mais, continua imperturbablement Delbos, je vous jure qu'il saura comment vous l'avez aimé.

Aline, plus raide encore qu'au commencement de la conversation, malgré l'élan passager qui lui avait fait proférer une vive protestation contre une cruelle pensée, Aline se leva et fit comprendre à Delbos que sa visite avait été assez longue.

— Ainsi, mademoiselle, dit le jeune marin, je ne rapporterai à M. de Cramoizan aucune parole de consolation.

— Je regrette, monsieur, répondit-elle, de n'avoir plus rien à vous dire.

— S'il arrive malheur au commandant, c'est sur vous que j'en ferai retomber la responsabilité.

— Et vous aurez tort, monsieur, parce que ce n'est pas moi qui ai créé les obstacles qui nous séparent. Tout à l'heure, quand je vous ai mis en demeure de me donner des explications sur la présence de cette femme au chevet de M. de Cramoizan, vous n'avez trouvé aucune bonne raison. Souffrez donc que je me considère comme dégagée, M. de Cramoizan n'est plus rien pour moi.

— Ce que vous faites là, mademoiselle, est cruel, et je suis convaincu que vous vous en repentirez, car j'affirme que vous avez été abusée.

Aline garda un silence glacial. Delbos s'inclina sans ıot dire et se retira.

Quand il eut quitté la jeune fille, le marin se mit à la ɔcherche de Baraque. Mais celui-ci avait été appelé chez juge d'instruction pour déposer sur les faits relatifs au uel et, lorsque Delbos arriva au Palais de Justice pour ıcher de l'y rencontrer, le nègre venait de partir pour ɔvenir le surlendemain, le commencement de la procé-ure ayant été retardé de deux jours.

Le jeune officier, en revenant vers la maison du garde, demandait ce qu'il allait répondre aux questions de ramoizan. Celui-ci était fort agité. A chaque bruit nou-ɔau qui se faisait dans la maisonnette, il tournait vive-ıent la tête du côté de la porte et se préparait à voir elbos. La nuit tombait quand le lieutenant arriva de son ɛcursion à Paris. Il avait forgé en venant de la gare une ɔtite histoire propre à faire patienter Jacques jusqu'au ɔur où il serait en état d'apprendre la vérité. Lorsqu'il ıtra dans la chambre du blessé, ce dernier se souleva resque pour voir dans les yeux de Delbos ce qu'il devait raindre ou espérer.

— Eh bien? dit-il.

— J'ai vu Mlle Tourseulles; vous savez, commandant, ɔmbien elle a été malheureuse depuis huit jours.

— Pauvre Aline!

— Elle n'a pas eu un moment de repos. Il a fallu faire rocéder aux obsèques de son frère, et cette pauvre de-ıoiselle était toute seule pour s'occuper de ces navrants étails.

— Oui, oui, j'aurais dû penser à tout cela.

— Lorsqu'elle a appris par les journaux quelle avait été issue de votre duel, cette nouvelle l'a trouvée sans force. lle vous a cru mort et a failli en mourir elle-même.

— Malheureuse enfant! quelle existence de bonheur et de repos il faudra lui faire pour qu'elle oublie tant de maux. Après! après!

—Malgré les terribles préoccupations qui l'assiégeaient lorsqu'elle vous croyait étendu sur votre lit de mort, elle avait résolu de venir vous donner un suprême baiser, mais elle apprit le dimanche matin que votre blessure pouvait ne pas être mortelle, et elle a pensé qu'une jeune fille ne devait pas...

— Quoi donc? elle a pensé aux convenances en un pareil moment! s'écria Jacques.

— Le monde a des exigences, répliqua sentencieusement Delbos d'un accent qui manquait de conviction.

— Laissez-moi donc tranquille. Bref, viendra-t-elle?

— Vous savez qu'elle est mineure, reprit Delbos qui était au bout de ses inventions et qui ne savait plus qu'imaginer.

— Eh bien, après?

— Eh bien, il faut lui nommer un tuteur. Il y a réunion d'un conseil de famille. Et puis les créanciers de son frère sont menaçants.

— Peyretorte, je parie.

— C'est cela, Peyretorte, en effet. Elle m'a parlé d'un certain Peyretorte.

—Le misérable!

— Bref, elle viendra vers la fin de la semaine, plus tôt si elle peut, et surtout si l'un de ses parents veut l'accompagner.

— Allons, encore les usages, le respect humain. Je ne croyais pas Mlle Tourseulles capable de pareils scrupules.

— Oh! commandant, vous ne pouvez pas lui en vouloir pour ça, dit Delbos qui rougissait comme une petite fille, en perpétrant ce chapelet de mensonges.

— Et Baraque? et ma mère? reprit Cramoizan qui était
léjà de mauvaise humeur.

— Baraque est fort occupé à chercher Mme votre mère.
l a pris des renseignements de tous côtés, et il viendra de-
nain vous rendre compte de ses perquisitions.

Delbos, très gêné, ne fut pas fâché que la conversation
'arrêtât là. Il s'informa de l'état dans lequel se trouvait
ramoizan, et il apprit avec plaisir que la guérison du
lessé avait fait dans cette journée des progrès inespérés.

Le capitaine demanda à son ami de le laisser seul un
nstant, et Delbos alla rejoindre Lintillac et le major.

— Est-ce qu'Aline ne m'aimerait plus? pensait Jac-
ues. Les réponses de Delbos m'ont paru embarrassées.
l m'a raconté des histoires de l'autre monde. Ce tuteur,
e conseil de famille, qu'ont-ils à faire avec l'amour
u'elle m'avait voué, et cela devrait-il l'empêcher de venir
n'apporter les consolations que j'attends d'elle seule? On
ne cache quelque chose.

XXI

MARCHE OU CRÈVE.

Deux jours plus tard, dans la soirée, Delbos, Lintillac et
e chirurgien, pensant que Cramoizan dormait déjà, fu-
naient tranquillement leurs cigares, en faisant les cent
as dans la petite avenue qui conduisait à la maison du
garde. Grâce au vent du Sud qui soufflait depuis l'avant-
veille, la nuit était tiède. La lune brillait dans un ciel pur
et donnait aux arbres desséchés des apparences fantasti-
ques. On voyait au loin, dans la forêt, les troncs de bou-

leaux éclairés par sa lumière d'argent. C'était vraiment une soirée merveilleuse, comme février en réserve quelquefois à nos régions. Coquelicot, la tête et les épaules enveloppées dans une mante de laine, s'était pelotonnée sur un banc de pierre qui se dressait à côté de la porte, et restait là immobile comme une statue, délibérant si elle quitterait cette maison, maintenant que Jacques était sauvé.

Les trois hommes causaient à voix basse et se faisaient part de l'inquiétude dont ils étaient saisis à la pensée que Cramoizan pouvait, d'un moment à l'autre, apprendre la vérité sur les sentiments de Mlle Tourseulles.

— La vérité, dit Lintillac, nous ne la savons pas nous-mêmes. Il y a là-dessous quelque chose qui nous échappe. Mais je gagerais bien que cette drôlesse, cette Coquelicot, en sait beaucoup plus long que nous.

— Vous croyez? demanda le chirurgien.

— Parbleu! mais le difficile serait de le lui faire avouer.

— Bah! pas si difficile que cela, si réellement elle aime Cramoizan comme elle en a l'air, dit le major.

— En tous cas, on pourrait bien essayer.

Lintillac se dirigea vers Céleste et lui toucha l'épaule. La jeune femme sortit de sa torpeur et releva lentement la tête vers le marin, en lui adressant un regard interrogateur.

— Madame, lui dit Lintillac, le major, mon ami et moi-même, nous avons à vous parler.

— Je vous écoute, monsieur, répondit-elle.

— Madame, dit à son tour le chirurgien, il s'est élevé, entre ces messieurs et moi, une courte discussion. Nous vous avons fait venir pour que vous jugiez entre nous.

— Je n'en suis guère digne, répondit Coquelicot.

— Cette réponse nous fait penser, au contraire, que

vous serez un juge fort impartial. Et puis, ce qui vous paraîtra sans doute une raison sans réplique, vous seule pouvez nous mettre d'accord.

— Alors, monsieur, parlez.

— Vous aimez M. de Cramoizan.

— En quoi cela peut-il vous intéresser, et sur quoi vous basez-vous pour supposer que je suis tant amoureuse?

— Mon Dieu, madame, nous n'avons pas de temps à perdre en paroles oiseuses, reprit le major. Vous devez aimer M. de Cramoizan pour trois raisons : d'abord, parce qu'il ne vous aime pas.

— Vous êtes cruel, monsieur.

— Ensuite, parce que vous venez de me répondre que je suis cruel, et, enfin, parce que vous n'auriez pas abandonné Paris, vos nombreux plaisirs et vos quelques affaires pour soigner un homme à qui vous ne devez que de mauvais traitements si vous n'en étiez pas folle.

— Qui vous dit que je ne poursuis pas toujours une vengeance?

— C'est ce que ces messieurs soutiennent et ce que nous allons voir tout à l'heure, puisque vous ne voulez pas nous répondre catégoriquement.

Coquelicot était fort intriguée par ce singulier préambule. Le major lui avait témoigné de la sympathie; elle se sentait vaguement protégée par lui. Ce fut avec une certaine anxiété qu'elle attendit la suite de l'entretien.

Le chirurgien, parlant alors tout à fait à voix basse lui dit :

— M. de Cramoizan, madame, n'est pas sauvé, comme nous l'avions espéré aujourd'hui.

— Ce n'est pas possible! s'écria Céleste en serrant violemment le bras du docteur.

— Hélas! madame, ce n'est que trop vrai. Des compli-

cations internes survenues dans la journée, et qui rendent l'art du médecin impuissant, nous font craindre un prochain et fatal dénouement.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? vous voulez me faire peur. Il vivra?

— Je ne puis vous laisser aucun espoir, madame. Ces messieurs sont préparés à ce cruel événement.

— Mais c'est horrible cela! Ne pouvez-vous rien imaginer pour le sauver, pour le guérir? Je ne sais pas, moi, ajoutait Céleste en se tordant les mains, mais s'il ne fallait que mon sang! Dites-moi, docteur, si on lui infusait mon sang, mon sang tout entier, dussé-je en mourir, pourvu que vous le lui disiez ensuite et qu'il me pardonnât!

— Je n'ai pas besoin, madame, de vous demander si vous l'aimez.

— Eh bien, oui, je l'aime, je l'aime depuis le jour où je l'ai vu entrer dans la salle à manger du Cercle de l'Opéra. Je l'aime parce qu'il m'a traitée comme une misérable que je suis, je l'aime parce que je l'aime enfin et que cela ne se commande pas. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le haïr. J'ai imaginé mille infamies, cent piéges sous ses pas, et j'avais beau me dire que j'étais altérée de vengeance, ce n'était pas vrai, c'était d'amour que j'avais soif. Et plus je voulais croire que je le haïssais, plus mon amour grandissait dans mon cœur.

— Très bien, madame, dit froidement le chirurgien, nous allons voir si vous ne vous trompez pas et si vous l'aimez vraiment.

— Qu'entendez-vous dire?

— Ce que je vais vous proposer est destiné à résoudre la question en litige, à savoir si vous l'aimez ou si vous ne l'aimez pas.

— Vous vous moquez.

— Pas le moins du monde. Ecoutez-moi. Avant d'aller ır le terrain où l'épée d'un lâche spadassin devait le couıer mourant, M. de Cramoizan avait recommandé à . Lintillac, dans le cas où il serait mortellement frappé, e faire venir à son lit de mort Mlle Aline Tourseulles ue, vraisemblablement, vous connaissez, si nous nous en apportons à ce qui s'est passé ici dimanche matin.

Coquelicot en entendant cela ne put s'empêcher de ressaillir.

— Vous frissonnez, madame, dit Lintillac.

— Continuez, fit Coquelicot, pour toute réponse.

— M. de Cramoizan ignore que Mlle Tourseulles est ve-ue ici. Nous n'avions pas voulu le lui dire pour ne pas ggraver son état. Mais tout espoir ayant disparu et M. de ramoizan devant conserver sa raison jusqu'au dernier oupir, M. Delbos est allé aujourd'hui à Paris, a vu Ille Tourseulles, lui a fait part du suprême désir de celui u'elle a appelé son fiancé (ne tremblez pas ainsi, ma-lame) et Mlle Aline a refusé de se rendre à ce dernier ap-pel d'un mourant. Ne savez-vous pas pourquoi? reprit le hirurgien d'un ton sévère.

— Moi! moi! murmura Coquelicot, mais non, je ne sais. Que voulez-vous dire? Parlez, je ne comprends pas.

Les interlocuteurs, en s'échauffant, avaient repris la conversation à voix haute, ce qui les empêcha d'entendre un léger bruit qui se produisit dans la chambre de Jacques, devant les fenêtres de laquelle ils se trouvaient. Le major reprit :

— Mlle Tourseulles, par suite de nous ne savons quelle intrigue, est convaincue que M. de Cramoizan est votre amant. Bref, elle s'est décidée à en épouser un autre. Soutiendrez-vous que vous n'avez rien fait pour cela?

Coquelicot, qui avait repris un air farouche, garda silence.

— Vous ne répondez pas? A votre aise. Nous allon rentrer dans la chambre du capitaine. Nous lui diron l'insuccès de la démarche qu'a faite M. Delbos. Nous lu apprendrons que Mlle Aline Tourseulles est venue pour l voir et que votre présence l'a chassée. Il saura que c'es à vous qu'il devra cette suprême douleur d'être aban donné à sa dernière heure par celle qu'il aime.

— Taisez-vous!

— De quel droit êtes-vous venue vous jeter dans la vi de cet homme et l'empêcher d'être heureux? Vous a-t-i jamais adressé un mot d'amour? Vous a-t-il encouragée à le poursuivre de vos désirs?

— Mais, je l'aime!

— Et c'est pour cela que vous le faites souffrir, car c'est vous, n'est-ce pas, qui lui avez écrit un billet signé Aline, dans lequel, parlant comme si vous étiez Mlle Tourseulles, vous le priiez de ne venir que le jeudi; c'est vous, n'est-ce pas? Vous vous taisez, c'est un aveu.

— Pourquoi me torturez-vous ainsi? Que vous ai-je fait?

— Et Cramoizan, et cette innocente jeune fille sur qui tous les malheurs se sont abattus, que vous avaient-ils fait?

— Allons, madame, reprit le major, venez voir mourir M. de Cramoizan! venez entendre la malédiction qu'il va proférer sur votre tête!

— Non, non! cria Coquelicot d'une voix sourde, laissez moi! épargnez-moi ce supplice!

— Venez, madame, venez, reprit Lintillac en la prenant par l'autre bras.

— Je vous en supplie!

— Avez-vous eu pitié? vous. Il faut que vous soyez naudite par le commandant, et que jusqu'à vos derniers ours ce souvenir empoisonne votre vie.

— Non, non, messieurs, je ferai tout ce que vous vou-lrez, j'irai trouver Mlle Tourseulles et je lui dirai que je 'ai trompée. Je lui révélerai tout ce qui s'est passé; mais ne m'infligez pas cette torture.

— Soit, madame, mais vous avouerez tout? Vous répa-erez autant qu'il sera en votre pouvoir le mal que vous vez fait?

— Je vous le promets solennellement.

— C'est bien, madame, nous retenons votre promesse. Demain matin vous partirez pour Paris et vous irez, en compagnie de M. Delbos, faire votre confession aux ge-noux de Mlle Tourseulles, et la supplier de venir adoucir es dernières heures de Cramoizan.

— J'irai, dit-elle.

On se sépara. Céleste se rendit dans sa chambre où pour la première fois, depuis cinq jours, elle allait dor-mir; les trois autres interlocuteurs rentrèrent dans la maison, et avant de se retirer dans leurs chambres res-pectives, ils allèrent faire leur visite au blessé.

Celui-ci reposait d'un air somnolent dans son lit et leur parla d'une voix presque endormie. Mais quelqu'un qui l'eût attentivement observé eût remarqué dans ses yeux une flamme des plus vives.

Cramoizan venait de tout entendre. Quand il avait vu le docteur et ses deux amis assis sur le banc, il avait pensé qu'en se levant et en s'approchant de la fenêtre il pourrait peut-être distinguer quelque chose de leur con-versation. Il était donc sorti de son lit, malgré les vives douleurs que lui faisait éprouver encore sa blessure, et se chaussant de chaudes pantoufles, s'enveloppant d'un

manteau, il s'était approché de la fenêtre. Mais il ne pou vait percevoir qu'un murmure indistinct. Aussi résolut il de l'ouvrir. Avec quelle adresse il s'y prit! Avec quell habileté de sauvage il sut éviter jusqu'au moindre grin cement de cette espagnolette de campagne! Il méritait de réussir, tant il y mit de patiente obstination et de pru dence.

Quand il eut atteint son but, il entr'ouvrit imperceptiblement la croisée, et il eut la joie d'entendre ce que di sait le major.

C'était précisément le moment où le docteur rappelait que Mlle Tourseulles était venue, qu'elle avait été trompée et qu'il fallait réparer ces infamies; quand il en sut assez, il ferma la fenêtre et revint se mettre au lit. Il était en proie à une émotion extraordinaire. Des frissons l'agitèrent un moment, mais bientôt il se dit :

— Il faut que je vive! Du calme, capitaine Cramoizan, du calme!

Malgré cette objurgation de Jacques à lui-même, il ne put s'empêcher de bondir dans son lit, lorsqu'il se souvint de ce qu'avait fait Coquelicot.

— La misérable fille! s'écria-t-il.

Et pendant cinq minutes il délibéra s'il ne se lèverait pas pour aller la trouver et la châtier de sa main. Mais il parvint à se calmer, grâce à un puissant effort de volonté.

— Plus tard, pensa-t-il, je punirai cette infâme coquine. Pour le moment, il faut que je dorme et du plus profond sommeil, parce que j'aurai besoin de toutes mes forces demain matin.

Alors Jacques, qui possédait cette faculté si fréquente chez les voyageurs et les marins de dormir à volonté,

Jacques ferma les yeux et, cinq minutes après, il était endormi.

Le docteur, lui, ne pouvait ni ne voulait dormir sitôt. Chaque soir, il lisait au lit pendant de longues heures, parce qu'il tenait à surveiller le sommeil de son malade. Aussi restait-il couché la grasse matinée, et vers cinq ou six heures du matin il ronflait comme une toupie.

Au moment où cinq heures sonnèrent, Cramoizan s'éveilla comme si quelqu'un lui eût frappé sur l'épaule ; une veilleuse brûlait sur la table du chirurgien, sa lumière était plus que suffisante pour ce que voulait faire le capitaine. Il se tourna, fort péniblement du reste, du côté du lit du major et quand il fut bien sûr qu'il ne s'éveillerait pas, il se dressa sur son séant.

— Allons, dit-il, cela ne va pas trop mal pour un homme aussi dangereusement atteint. Debout, capitaine Cramoizan, debout, et à Paris.

Jacques se glissa hors de son lit et s'habilla aussi lestement que le permettait son état. Quand il fut prêt :

— Le plus fort n'est pas fait, reprit-il. Maintenant, il faut sortir.

Alors, avec mille précautions, il s'approcha de la porte et l'ouvrit silencieusement, puis il se glissa hors de la chambre. En ce moment, Lintillac, qui dormait mal, crut entendre quelque chose d'inusité et se leva pour voir si par hasard le docteur n'avait pas besoin de lui. Cramoizan se blottit dans un coin obscur et attendit. Le jeune marin ne percevant plus rien pensa qu'il s'était trompé, recula devant l'inconvénient de réveiller Jacques en entrant dans sa chambre et alla se recoucher. Le capitaine poussa un soupir de soulagement et se dirigea vers la porte principale, qu'il ouvrit sans attirer l'attention de personne, puis il s'engagea dans l'avenue qui conduisait à la gare.

— Eh! eh! ne put-il s'empêcher de dire quand il eu essayé quelques pas, les jambes me feraient-elles l'affron de refuser le service? Ce serait une déloyauté que je n leur pardonnerais jamais. En avant! en avant!

Et d'un pas hâtif il continua sa route. Mais à cen mètres de la gare il se sentit envahi par une lassitud terrible. Son front et tout son corps étaient inondés d sueur. Il s'arrêta.

— Pourvu que je ne m'évanouisse pas au moment d'at teindre le but! Reposons-nous un peu. Peut-être le forces reviendront-elles.

Il s'assit sur un arbre abattu, et prenant son mouchoi il s'épongea la figure.

— Et cette satanée blessure qui se met de la partie, reprit-il au bout d'un instant en portant la main à sa poitrine.

Au bout de quelques minutes, il se sentit un peu plus fort. Il était d'ailleurs parfaitement décidé à ne pas revenir en arrière. Il se leva et atteignit la gare. Le train de cinq heures quarante-cinq ne se fit pas attendre. Gramoizan prit un billet de première et s'installa dans un compartiment où il pût s'étendre de tout son long.

— C'est encore ça de gagné, dit-il.

Quand le convoi entra en gare de Paris, le capitaine était assez dispos. Il descendit de wagon et chercha une voiture. Par un hasard malheureux, il n'y en avait pas une; pas le moindre omnibus non plus.

— C'est jouer de malheur, dit-il. Bah! je vais aller à pied, et ce sera bien de la malchance si je ne rencontre pas un fiacre sur mon chemin.

Il partit, traversa le pont d'Austerlitz, et prit par les bords du Canal pour gagner la place de la Bastille. Ce fut pour lui une rude besogne. Plus d'une fois, il fut obligé

de s'appuyer au parapet du canal et d'attendre que ses souffrances lui permissent de marcher. Il faisait peine à voir. Le jour naissait, et les ouvriers matineux qui se rendaient à leurs chantiers le regardaient avec compassion, imaginant bien qu'il accomplissait quelque effroyable acte de courage. Peu à peu ses forces s'épuisaient, ses jambes vacillaient sous le poids de son corps, et il marchait comme un mourant. Cependant, il ne s'arrêtait plus.

— Si j'allais mourir là ! se dit-il, sans avoir revu Aline, sans lui avoir prouvé qu'on l'a trompée et que jamais je n'ai aimé qu'elle ! Ce serait épouvantable. Allons ! allons ! marche ou crève, mon garçon. C'est maintenant que le mot est juste.

Et, toujours chancelant, il avançait. Il prit les boulevards et, s'appuyant aux maisons, continua sa route. A la hauteur du Cirque d'hiver, il sentit quelque chose qui coulait sur la poitrine.

— Bon, ma blessure qui s'est rouverte, comme si elle n'aurait pas pu attendre encore pour me jouer ce mauvais tour. Ah ! une voiture, Dieu merci !

Cramoizan voulut faire signe au cocher ; mais il était à bout de force. Il tomba. Un gardien de la paix et le cocher qu'il avait appelé s'élancèrent à son secours. On le porta chez un pharmacien, qui lui administra un cordial. Revenu à lui, le capitaine, dominé par son idée fixe, demanda une voiture.

— Elle est là, bourgeois, répondit le cocher.

— C'est bien, partons, dit Cramoizan. Rue Bellefonds, n° 26.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas en état..... voulut dire le pharmacien.

— Laissez, laissez, et aidez-moi à monter en fiacre.

— Mais vous êtes blessé ; votre chemise est tachée de sang.

— Il faut que j'aille rue Bellefonds, 26, répondit le capitaine. C'est une question de vie ou de mort.

— Laissez-moi au moins vous panser.

— Ah ! que tout cela est long.

Malgré sa résistance, le pharmacien mit sa poitrine à découvert et s'écria :

— Il faut être fou pour courir les rues de Paris avec une blessure pareille.

— Eh ! faites vite, murmura Cramoizan.

Quand il fut pansé, il se redressa :

— Cela va mieux, dit-il. En voiture !

On l'aida à monter dans le fiacre, et le cocher, qui était un bon homme, le conduisit doucement, évitant les cahots et choisissant les rues où les voitures sautent le moins.

Enfin, on arriva devant la maison de Mlle Tourseulles. Il était neuf heures environ.

Réellement, le malheureux capitaine n'était plus en état de marcher. Cependant il fit un dernier effort, et courbé en deux, il entra dans la maison.

— Mlle Tourseulles est-elle chez elle ? demanda-t-il à la concierge.

— Monsieur de Cramoizan ! s'écria celle-ci épouvantée. Dans quel état, mon Dieu !

— Votre mari est-il là ?

— Oui, monsieur.

— Qu'il vienne m'aider à monter chez Mlle Aline.

Lucile appela son mari, qui accourut au nom de M. de Cramoizan et qui offrit son bras au capitaine.

Pendant qu'il gravissait les trois étages au prix de mille souffrances, pendant que son corps s'épuisait malgré l'indomptable volonté qui lui commandait, la con-

cierge était montée chez Aline et l'avait prévenue.

— Je ne veux pas voir ce monsieur, avait répondu Mlle Tourseulles au premier mot que lui avait dit Lucile.

— Mais, mademoiselle, il est mourant. Si vous ne le recevez pas, il va mourir dans l'escalier, vous ne pouvez pas être si cruelle.

— Que vient-il faire ici? demanda la jeune fille qui se sentait faiblir.

— Recevez-le, mademoiselle, recevez-le!

Aline ne répondit pas.

En ce moment, Cramoizan et son guide arrivaient sur le palier du troisième. La sonnette ayant retenti, ce fut la concierge qui vint ouvrir.

Jacques s'était redressé pour entrer chez Aline. Il s'avança d'un pas automatique dans le petit salon qu'il connaissait bien, et où Mlle Tourseulles l'attendait. Lorsqu'elle le vit elle ne put retenir un cri de surprise et de douleur. Ah! ce n'était plus le brillant capitaine de Cramoizan; ses yeux vitreux, sa lèvre blémie, sa figure pâle, et tout son corps amaigri lui donnaient l'apparence d'un spectre. Il n'eut pas la force de rester une minute debout, et il se laissa aller dans un fauteuil en portant la main à sa blessure comme pour arrêter le flot de sang qui s'en échappait.

Aline était toute tremblante devant lui. Elle aussi était cruellement changée. Sur ses joues creusées par la souffrance et par les larmes, la redoutable tache rose qui sert d'enseigne à la phthisie faisait un affreux contraste avec la pâleur déjà terreuse de son visage. Ses épaules avaient une tendance à se voûter, et dans ses vêtements trop larges, qui semblaient flotter sur ses membres, elle était devenue pour ainsi dire incorporelle. Il y avait en elle quelque chose de vague, comme si déjà son âme do-

minât et eût absorbé son corps. Cramoizan ne se ren dit pas compte des ravages que la douleur avait fai chez cette enfant, hier si belle. Il resta un momen silencieux pour avoir le temps de retrouver ses force Aline n'avait pas le courage de l'interroger la pr mière. Elle s'assit en face de lui. La concierge et so mari se retirèrent. Mais, avant de sortir, Lucile se pench à l'oreille d'Aline et lui dit à voix basse :

— Nous sommes là sur le palier, s'il avait besoin d secours.

Quand ils furent seuls, Cramoizan retira par mégard de sa poitrine sa main tout ensanglantée.

— Qu'est-ce que cela? s'écria la jeune fille; au secours

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle, répondit Jac ques, ce n'est rien. Il s'affermit un peu, cacha cette mair par laquelle il avait, sans le vouloir, effrayé Mlle Tour seulles et reprit la parole d'une voix sifflante :

— Vraisemblablement, mademoiselle, dit-il, je n'ai pas de longues heures à vivre. Je vous serais donc bien reconnaissant de vouloir me prêter quelques minutes d'attention. Voici d'abord une lettre dont je vous prie de prendre connaissance; quand vous l'aurez lue, vous me ferez la faveur de me dire si c'est vous qui l'avez écrite.

Aline, le cœur gros, les yeux pleins de larmes, se pencha pour prendre le papier que lui tendait Cramoizan. Leurs mains se rencontrèrent et, à ce contact, ils eurent l'un et l'autre un frisson qui les secoua des pieds aux cheveux. Mlle Tourseulles ouvrit la lettre qu'elle venait de prendre et voulut la lire. Mais les larmes qui roulaient dans ses yeux l'en empêchèrent et elle fut obligée d'attendre un instant. Cramoizan resta impassible.

— Mais cette lettre n'est pas de moi, s'écria la jeune

fille, quand elle eut pris connaissance du billet de Céleste.

— Pouvais-je le deviner, mademoiselle? Alors, qui a écrit cela?

— Monsieur de Cramoizan, c'est cette femme.

— Quelle femme? demanda Jacques, qui reprenait un peu de force depuis qu'il était là.

Aline rougit, baissa les yeux, puis répondit :

— Une femme que j'ai trouvée sur mon chemin chaque fois que... Mais qu'avez-vous, monsieur de Cramoizan? Au secours! au secours!

— N'appelez pas, mademoiselle! n'appelez pas. Je vais mourir. Puisque vous deviez être à un autre, c'est encore un bonheur pour moi. Restez-là, près de moi; donnez-moi votre main. Nous avons été, l'un et l'autre, victimes d'abominables, d'infâmes intrigues. Cette femme, je la méprise...

Cramoizan eut un hoquet, et le sang lui vint aux lèvres.

— Pour Dieu, Jacques! s'écria la pauvre enfant, laissez-moi courir chercher du secours.

— Non, ne me ravissez pas, Aline, vous que seule j'ai aimée dans toute ma vie...

— Oh! Dieu!

— Ne me ravissez pas une minute du temps qui me reste! Votre main... Merci. Je vous pardonne. Vous vous souviendrez de moi?

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement, et trois hommes apparurent. C'étaient, comme on le pense bien, Lintillac, Delbos et le chirurgien.

— Le malheureux! s'écria ce dernier, nous avions bien deviné que nous le trouverions ici.

Jacques, qui n'entendait plus rien, avait attiré Aline

vers lui et appuyait sa tête, comme pour rendre le de
nier soupir, sur l'épaule de la jeune fille, qui murmu
rait :

— Je voudrais mourir aussi.

Le major prit la main de Cramoizan et lui tâta
pouls.

— Quelle fièvre, mon Dieu! quelle fièvre! Dieu merc
il n'est qu'évanoui. Ah! sa blessure s'est rouverte. C'e
bien ce que je craignais. Mademoiselle, avez-vous un l
pour étendre ce fou et pour tâcher de le sauver?

— Un lit? répéta Mlle Tourseulles, ramenée au senti
ment de la réalité.

Elle hésitait.

— Eh bien, mademoiselle? interrogea le docteur.

Aline regarda le capitaine dont la tête, pâle comm
celle d'un cadavre, reposait inerte, et elle dit :

— Oui, monsieur; portez-le dans le lit de mon frère
Non, reprit-elle tout à coup, trop de malheur se son
accomplis là. Venez ici, dit-elle en se levant, pendan
que Lintillac et Delbos enlevaient le commandant.

Jacques fut transporté dans le lit de Mme Tourseulles
Le docteur resta longtemps à examiner le blessé. Il l
soigna, le pansa et dit :

— A la garde de Dieu, mes amis. Vous, mademoiselle
si vous l'avez aimé, priez; le ciel peut encore faire un
miracle.

Pendant la guerre du Mexique, un jeune officier fran-
çais reçut, dans un combat, un nombre incroyable de
blessures. Un coup de lance lui avait traversé la poitrine;
il avait attrapé cinq coups de feu, dont deux à la tête.
On ne comptait pas les coups de sabre. Ce malheureux,
avec ses dix-huit blessures graves, n'était pas mort. On le
mit sur une charrette; mais les mules qui la traînaient

ayant été mal conduites, tout l'attelage roula dans un précipice. Naturellement, on crut que c'en était fait, cette fois, du pauvre officier. Point. Il respirait encore ; on le plaça sur un cacolet, et non-seulement il arriva vivant à l'ambulance, mais encore il en sortit guéri, quoique privé d'un ou deux membres. A quelque temps de là, il arriva en France et vint à Paris, où nous eûmes l'honneur de le voir. Il est aujourd'hui receveur particulier quelque part.

Cramoizan était un gaillard bâti sur le même gabarit que cet officier.

Pendant vingt-quatre heures, il fut entre la vie et la mort; mais la nature fut plus puissante que le mal, et on put espérer qu'il serait bientôt hors de danger.

— S'il ne s'expose pas à quelque autre émotion extraordinaire, j'en réponds cette fois encore, avait dit le major.

Du reste, il semblait que la douleur et la souffrance eussent été chassées par la présence d'Aline. La pauvre jeune fille, qui ne savait encore que penser, mais qui avait le cœur tout inondé d'espérance, s'était installée à ce chevet, d'où nul ne pouvait l'éloigner, et n'avait pas quitté la main du blessé une seule minute. Elle avait entendu dire que certains médecins sauvaient leurs malades en usant d'une espèce de magnétisme, et que le mal se retirait devant les efforts réitérés de leur volonté. Patiente, acharnée, ses yeux sur les yeux du moribond, elle ordonnait naïvement à la douleur de cesser ses ravages.

Le capitaine fut, en peu de temps, capable de parler. Ah! si on l'eût laissé faire! Mais le docteur lui imposa silence.

Comme il ne voulait pas obéir :

— Mon cher monsieur, lui dit le major, si vous persist à désobéir à la Faculté, je serai forcé de faire retir mademoiselle.

— Oh! non ! s'écria Cramoizan.

— Alors, taisez-vous.

— Que vous êtes cruel! docteur.

— Très cruel, par humanité.

— Allons, monsieur, soumettez-vous, dit Aline, et j resterai là.

— Comment, reprit le chirurgien, vous pouvez passe votre temps à admirer ces deux beaux yeux, et vous vou plaignez.

— C'est que j'ai tant de choses à dire.

— Vous les direz demain et on ne les écoutera pas avec moins de ravissement, je vous assure.

Le capitaine prit le parti de se taire et d'attendre.

Aline, il faut bien le dire, avait obéi, lorsqu'elle avait permis de soigner Cramoizan chez elle, à un profond sentiment de pitié ; mais elle n'était pas encore convaincue de l'innocence de celui qu'elle accusait. Les quelques mots qu'ils avaient échangés ne pouvaient suffire à lui donner autre chose qu'un vague espoir; mais Jacques ne s'était pas justifié. Il y avait bien la fausse lettre qui la mettait sur la trace des manœuvres employées pour les tromper tous les deux. Ce n'était pas cependant une preuve complète, et elle ne s'expliquait pas encore la présence de Coquelicot dans la maison du garde.

C'est pourquoi la jeune fille attendait, avec plus d'impatience encore que Cramoizan, l'heure des explications. Cela ne l'empêchait pas de penser en frémissant à Peyretorte et aux promesses qu'elle lui avait faites. Mais, chose singulière, le banquier n'avait pas reparu depuis le jour où elle n'avait pas été maîtresse de son dépit. En vain

lle se demandait ce qui avait pu l'empêcher de venir.

— Peut-être, se disait-elle, il a appris que M. de Cramoizan est ici.

C'était, en effet, quelque chose de bien particulier que cette attitude de Peyretorte. Le banquier n'était pas homme, dominé comme il l'était par sa passion, à renoncer si facilement à la main d'Aline. Quoique doué de peu de courage, il eût été capable de provoquer Cramoizan, plutôt que de le laisser triompher sans résistance. Néanmoins, les vingt-quatre heures réclamées par le docteur s'écoulèrent sans qu'on eût des nouvelles de Peyretorte, et comme Cramoizan était réellement beaucoup mieux, le chirurgien lui permit alors de parler. Cette autorisation accordée, on juge si le malade en profita. Son premier mot fut un reproche, pourtant, car il sentait, lui aussi, que ce qui était le plus nécessaire, c'était une justification.

— Ainsi, dit-il, vous m'avez accusé?

— Vous me pardonnerez, monsieur de Cramoizan, répondit Aline ; mais on m'a trompée.....

— Racontez-moi tout, je vous en supplie ; dites-moi ce que vous avez cru, ce que vous avez vu. Moi, vous le savez, je suis venu, et en me présentant chez vous, je croyais vous désobéir.

— Oui, cette lettre maudite !

Aline alors lui raconta, dans tous ses détails, ses terreurs et ses souffrances ; ce qu'on lui avait dit de Coquelicot et ce qu'elle avait dû croire. A ces révélations, Cramoizan bondit. Il ne tenait plus dans son lit, et ses élans de fureur le dominaient tellement, que Mlle Tourseulles eut peur.

— Calmez-vous, monsieur de Cramoizan, calmez-vous, ou je serai forcée de faire intervenir le docteur.

— Cette misérable! reprenait le capitaine d'une voix tremblante de colère.

Aline, à force de douceur, de patience, de protestations, finit par calmer Cramoizan.

Il ne lui restait plus qu'à raconter comment elle avait trouvé Coquelicot installée au chevet de Cramoizan, et elle le fit avec beaucoup de réserve, pour ne pas exciter davantage la colère du capitaine. Mais elle laissa comprendre qu'elle ne pouvait s'expliquer la présence de Céleste auprès de Jacques que par suite d'un droit acquis.

— Mademoiselle, dit alors Jacques avec une certaine gravité, le jour même où l'on me séparait de vous en m'écrivant ce fatal billet, je devais être emmené dans les bras de ma mère. Le docteur Malbec se trouvant empêché de me conduire auprès d'elle, j'ai perdu ses traces, et le lendemain j'ai été blessé. Ma vie vous appartient, vous le savez, mais je donnerais mon salut éternel pour retrouver ma mère. Eh bien! je vous jure sur la tête de cette femme que j'adore sans l'avoir jamais vue, je vous jure que jamais cette Céleste Montgaillard n'a été pour moi qu'une courtisane éhontée. Je la méprisais, maintenant je vais la haïr, voilà tout. Demandez à mes deux amis, demandez-leur si jamais ils l'ont vue chez moi? Je ne l'ai rencontrée que trois fois dans ma vie: la nuit de Noël, quand j'allais remplir auprès d'elle une mission funèbre et que je la trouvai soupant avec des fous! Je l'ai revue encore au Café Anglais, lorsqu'elle vint me dire que Maguiche était un spadassin. Pourquoi m'a-t-elle dit cela?

— Et enfin, la troisième fois? demanda Aline.

— La troisième fois, au pied de mon lit, lorsque j'ai recouvré ma raison, trois jours après mon duel.

— Monsieur de Cramoizan, cette femme vous aime.

— Ne le croyez pas.

— J'en suis sûre. Je le sens d'ailleurs à ma colère et la haine que je lui avais vouée; car, après tout, je n'ai pas assez de grandeur d'âme pour lui pardonner le mal qu'elle nous a fait.

— Et maintenant, Aline, reprit Cramoizan, me croyez-vous? me pardonnez-vous?

— Je n'ai rien à vous pardonner, puisque...

— M'appellerez-vous encore M. de Cramoizan?

Aline cacha sa figure dans ses mains et laissa couler ses larmes, mais cette fois c'étaient des larmes de joie et de douce ivresse.

— Jacques, Jacques, dit-elle, si vous saviez ce que j'ai souffert!

— N'aviez-vous plus souvenance du baiser de fiancé que je vous avais donné?

— O mon ami, pardonnez-moi.

— Vous pardonner! pauvre sainte enfant que vous êtes, vous pardonner! mais qui n'aurait cru comme vous à ces horribles inventions! Venez, mon Aline, ma femme, venez et recevez mes serments; jamais je n'ai aimé que vous, jamais je n'en aurais épousé d'autre; je jure de vous adorer toute la vie! Oh! que ma mère sera heureuse quand elle vous verra, quand je lui présenterai, après son fils, une autre enfant, une fille, un ange à aimer de toutes ses forces.

Et Jacques continua de parler. La joie dont il s'enivrait grandissait de minute en minute et devenait du délire. Les deux mains dans celles d'Aline, il s'abandonnait à l'amour. La jeune fille, elle, retenait sa respiration et se sentait ravie en délicieuse extase. Ils goûtaient un bonheur ineffable. La chaleur et la vie étaient revenues

aux joues d'Aline, dont le cœur battait de joie. Jamais on ne l'avait vue plus belle. Ah! si Coquelicot avait pu l'apercevoir en ce moment!!!

Coquelicot! Après le départ du chirurgien, de Delbos et de Lintillac, elle resta quelque temps atterrée par les événements dont elle était pour ainsi dire la cause. Les dures paroles du docteur lui résonnaient aux oreilles une heure après son départ. Elle comprit qu'elle n'avait plus rien à faire dans la maison du garde. Il était clair que le capitaine, s'il n'en mourait pas, serait soigné à Paris même, et elle sentait bien que c'était chez Aline qu'il mourrait ou qu'il reviendrait à la santé.

— Pourquoi ai-je trouvé cet homme sur mon chemin? murmura-t-elle, en se laissant tomber sur une chaise, dans la petite chambre que lui avait cédée le garde.

Après ces paroles, elle garda un long silence.

— C'est la punition, dit-elle enfin, c'est le châtiment.

Et elle se rappela la douloureuse histoire de son père, sa lutte, ses souffrances, l'injuste accusation dont il avait été l'objet et sa prison préventive.

— C'est alors, dit-elle sourdement, que j'ai été infâme. Je n'ai pas eu de courage, pas même de patience, car je n'ai pas souffert, moi. Dès le jour où le spectre de la faim et de la misère s'est dressé devant moi, je suis allée au vice et je lui ai dit: me voilà! Ils ont bien raison, je suis une misérable. Et j'avais l'audace d'aimer cet honnête homme, ce loyal, noble, héroïque marin, moi!

Mon père sortit de prison, il vint chez moi. Je n'ai pas deviné qu'il ne me maudissait pas encore et qu'il allait peut-être me tendre les bras, me pardonner. Je l'ai accueilli avec des paroles affreuses. Comment ai-je pu être si profondément coupable, si atrocement cruelle, si cyniquement corrompue! Ah! je n'aimais pas encore

Cramoizan. Oui, reprit-elle lentement, c'est le châtiment. Le lendemain, il m'est apparu si beau, que je n'ai pu m'empêcher de le dire. Je crus faire acte de fanfaronnade ou étalage d'impudence en proclamant mon admiration : c'était le commencement de la punition qui m'attendait.

Dès ce moment, j'ai été son esclave. Je croyais que je me vengerais de lui. Allons donc ! Il m'eût ordonné d'aller, nu-pieds, faire amende honorable à quelque madone de Bretagne ou à quelque saint de Galice, que je lui aurais obéi avec transport. Depuis le jour où je l'ai vu pour la première fois il n'est pas un homme qui ne m'ait fait horreur. Je n'ai permis à aucun d'eux de franchir le seuil de mon appartement. Je me suis consacrée à lui tout entière. Un moment, quand je l'ai vu mourant devant moi, j'ai cru que je trouverais dans mon amour des accents tels qu'il ne pourrait me chasser. Comme je m'étais trompée ! Que ne donnerais-je pas pour le servir à deux genoux, sans même avoir en échange ni un coup d'œil de gratitude, ni une parole de consolation? Mais un pareil bonheur n'est pas fait et ne pouvait être fait pour moi, car je ne suis qu'une fille, car j'ai tué mon père, car j'ai vendu mon corps, et je n'ai pas le droit de parler de mon cœur. Je suis maudite !

Après s'être jugée ainsi, Coquelicot s'affaissa dans une pose de douleur suprême et resta immobile pendant plus de deux heures. Elle pleurait sur le bonheur qu'elle avait entrevu, et maudissait son lâche cœur qui n'avait pas su attendre la souffrance et l'endurer.

Cependant, il fallait quitter cette maison dans laquelle elle avait eu au moins une grande joie, celle de se dévouer pendant trois jours à Cramoizan. Après avoir récompensé et remercié le garde, elle reprit tristement le

chemin de Paris. La soubrette effrontée qui était à son service et que nous avons entrevue au commencement de cette histoire, ne put s'empêcher de laisser voir son étonnement lorsqu'elle rentra chez elle. Céleste, en effet, n'avait plus cet air évaporé qui était un de ses attraits pour le monde qu'elle fréquentait. Au contraire, elle baissait les yeux comme si elle eût regardé en son âme, et, dans son maintien, elle avait déjà quelque chose de modeste. La femme de chambre, après l'avoir servie, ne manqua pas de dire à la cuisinière :

— Madame a des peines de cœur !

— Allons donc !

— Oh ! vous pouvez me croire, je m'y connais, moi. Elle va rester dans cet état huit jours au moins, pendant lesquels elle sera joliment tannante. J'ai eu d'autres maîtresses à qui ce malheur-là est arrivé, et c'est pas amusant.

XXII

DERNIÈRE ENTREVUE DE DEUX COMPLICES

A deux jours de là, dans la soirée, Céleste venait de sortir de chez elle pour la première fois depuis son retour, avec l'intention inavouée peut-être, d'aller demander des nouvelles de Cramoizan, lorsque le hasard la mit en présence de Peyretorte.

Le banquier n'était plus le même. Sous sa mine soucieuse on devinait de graves préoccupations qu'il essayait de dissimuler. Céleste, de son côté, ne tenait pas à lui laisser voir quel changement s'était opéré en elle. Par un sen-

timent de fausse honte elle eût rougi d'avouer devant ce complice de ses manœuvres, devant ce camarade de débauches que son cœur était épris de celui-là précisément contre lequel elle s'était liguée avec le banquier. Pour donner le change, elle prit un air dégagé : elle retrouva même ses intonations d'autrefois et entama la conversation sur un ton assez haut.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, n'est-ce pas Crésus en personne que j'aperçois ? Dieu ! mon ami et complice, que vous vous faites rare depuis quelque temps !

— Moins rare que vous, ma toute belle, qu'on n'a vue nulle part depuis plus de huit jours.

— Oh ! moi, mon cher, j'ai des occupations mystérieuses.

En entendant ces paroles, Peyretorte regarda plus attentivement Coquelicot et remarqua qu'elle était habillée avec une simplicité qui n'était pas dans ses habitudes.

— En effet, ma chère, vous voilà presque en grisette, qu'est-ce que cela signifie ?

— Chut !

— Vraiment ? Est-ce que votre joli petit cœur aurait trouvé un conquérant ?

— Chut ! vous dis-je. Mais, vous-même, n'êtes-vous plus épris de votre Aline, ou bien est-elle de plus en plus rebelle à vos honorables propositions ?

— Eh ! non, au contraire, répondit le banquier.

— Ah ! fit Céleste réellement étonnée. Il y a peut-être longtemps que vous ne l'avez vue ?

— Mais je l'ai vue il y a cinq jours.

— Et vous pouvez rester aussi longtemps sans contempler l'objet de vos feux ?

— Oh ! cela tient à un plan que j'ai conçu.

Il y eut un silence. Céleste et Peyretorte grillaient d'envie, l'un et l'autre, de parler de Cramoizan ; mais ils attendaient que le premier mot, sur ce sujet, vînt de la partie adverse. Ce fut la jeune femme qui, impatientée de tourner ainsi autour du pot, finit par rompre la glace.

— Dites donc, mon cher, reprit-elle, il paraît qu'on lui a joliment détérioré son capitaine, à votre Aline?

— Oui, répondit le banquier. J'ai même cru un moment, sur la foi des journaux, qu'il était mort.

— Et vous auriez gaiement chanté un *De profundis* sur sa tombe, n'est-ce pas ?

— J'en conviens. Et vous-même ?

— Oh ! moi...

— Tiens ! je me souviens ; vous n'étiez pas pour les moyens violents, et Malbec était tellement étonné de cela qu'il soutenait énergiquement que vous étiez follement amoureuse de Cramoizan.

— Il a toujours des idées cocasses, ce Malbec. A propos, comment va-t-il ?

— Qui ? Cramoizan ou Malbec ?

— Mon cher, si vous avez des nouvelles, donnez-m'en de l'un et de l'autre.

— Cramoizan est toujours dans sa forêt de Sénart, d'où il sortira mal guéri.

— Ah ! fit Céleste, qui ne fut pas peu surprise d'apprendre que Peyretorte n'était pas du tout au courant de ce qui s'était passé.

— Quant à Malbec, il va mieux. On le sauvera. Depuis hier, il reçoit quelques visites, et demain j'irai le voir.

— C'est à vous qu'il doit cette jolie blessure.

— A moi?

— N'est-ce pas vous qui l'avez envoyé chez Mme Tourseulles.

— Tiens! c'est vrai.

— Je voudrais bien savoir, reprit Céleste d'un air assez indifférent, pourquoi Malbec a imaginé de vous faire croire que j'étais éprise de Cramoizan.

— Je serais fort embarrassé pour vous éclairer sur ce point.

— Du reste, peu importe, dit la jeune femme qui, pour ne pas laisser tomber la conversation, partit sur nouveaux frais, débita pas mal d'infamies et sembla vouloir se griser de paroles cyniques. Tant et si bien, que Peyretorte parut illuminé par une inspiration soudaine et lui proposa de l'emmener chez lui pour causer. Coquelicot accepta sans hésiter. Quelques instants après, le financier l'introduisait dans son cabinet, s'assurait que tous ses commis étaient partis, fermait la porte et faisait glisser sur sa tringle le lourd rideau dont nous avons déjà parlé.

— Maintenant, dit-il, jouons cartes sur table.

— Je ne demande pas mieux, répondit Céleste.

— Ma chère Coquelicot, êtes-vous de force à séduire un notaire?

— Un seul? demanda Coquelicot en souriant et du ton d'une femme qui trouve que c'est bien peu.

— Oui, ma chère, un seul.

— Oh! Peyretorte, il faut que vous ayez bien mauvaise opinion de moi pour me faire une semblable question.

— Je tiens pourtant à ce que vous y répondiez.

— Demandez-moi un salmis de notaire, voilà une tâche à la hauteur de mes forces et de mon talent, mais faire tourner la tête à un seul notaire, c'est vraiment indigne de moi.

— Soit.

— Quel est le nom de cet infortuné? demanda Coquelicot.

— Maleret.

— Où se trouve son usine à paperasses?

— Rue Poissonnière.

— Très bien; mais je suppose que vous n'avez pas un but absolument platonique en me lançant contre cet homme à panonceaux. Vous ne tenez pas à ce que je vous l'amène pieds et poings liés et dompté comme un simple lion.

— Voyons, Coquelicot, soyons plus sérieux. Dans l'étude de ce notaire, ou plutôt dans le cabinet de son maître clerc, il y a une sorte de bibliothèque où sont rangés symétriquement des boîtes en carton faites comme de gros dictionnaires.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire.

— Sur le deuxième rayon, à gauche, vous verrez une de ces boîtes sur le dos de laquelle est écrit : *Minutes juillet* 1864.

— Je vois ça d'ici.

— Quand vous aurez soumis le tabellion à vos lois, vous lui apprendrez, avec précaution, qu'il vous passe une fantaisie par la tête, et que vous voulez la mettre à exécution. Vous lui témoignerez le désir de faire un souper fin et très folâtre, en pleine étude; c'est suffisamment original. Pour justifier cette idée bizarre, vous inventerez des raisons qui devront le faire rire et par conséquent le désarmer.

— Rapportez-vous-en à moi.

— A ce souper, il n'y aura que vous et lui. Ce sera plus facile à obtenir.

— Bien.

— Une fois dans la place, je pense que vous saurez griser votre notaire.

— Parbleu! et, enfin?

— Et, quand il sera hors d'état de voir ce que vous ferez, vous vous emparerez de la boîte en question, vous l'ouvrirez et, en cherchant par ordre alphabétique, vous y prendrez un acte sur la couverture duquel vous lirez : *Peyretorte et Compagnie*. Aussitôt que vous l'aurez, vous le mettrez dans votre poche et vous continuerez à égayer l'officier ministériel, non pourtant sans avoir remis à sa place la boîte aux minutes.

— C'est parfait, dit Coquelicot; maintenant, voulez-vous me permettre de vous interroger?

— Je vous écoute.

— Vous avez, reprit Céleste, un intérêt majeur à posséder cet acte notarié?

— Naturellement.

— Veuillez me dire quel est cet intérêt, et de quelle manière l'action, plus que répréhensible, dont je me rendrai coupable me conduira sur le chemin de la fortune.

Peyretorte regarda Céleste bien en face. A deux ou trois reprises il fut sur le point de parler, puis il s'arrêta.

— N'avez-vous pas confiance en moi? demanda-t-il.

— Oh! pas le moins du monde. Vous avez un secret, je veux le connaître, pour vous tenir dans ma main. Je ne veux pas que vous me fassiez la plaisanterie de m'abandonner à mon triste sort et à la justice, si on venait à s'apercevoir de cette soustraction. Ainsi donc, parlez, si vous voulez que j'agisse.

Peyretorte hésita longtemps. Il réfléchissait profondément et pesait le pour et le contre. Céleste, de son côté, n'était pas fâchée de cet instant de répit que lui laissait l'hésitation du banquier. Elle en profita pour chercher à voir un peu clair dans la nouvelle aventure où elle venait de s'engager tête baissée. Depuis longtemps elle savait que Peyretorte avait contre Cramoizan une haine mor-

telle, mais elle en ignorait la cause, car elle n'admettait pas que ce fût la scène du Cercle des Topinambours qui eût amené un sentiment aussi féroce dans le cœur du banquier. Il y avait donc autre chose, et c'est ce que Coquelicot voulait savoir. Elle sentait instinctivement qu'elle tenait le fil de bien des mystères, et c'est pour cela qu'elle ne recula devant aucune des propositions de Peyretorte. Celui-ci finit par relever la tête et dit :

— Je vais, chère amie, vous confier les secrets les plus importants de ma vie.

— Ah! fit Coquelicot, avec un petit frémissement de curiosité satisfaite tout à fait admirablement joué.

— M. de Cramoizan est de ma famille, reprit lentement Peyretorte.

— A quel degré?

— Peu vous importe.

— Pardon, il m'importe si bien que je romps toutes les négociations si vous ne me répondez pas.

— C'est mon neveu.

— Très proche parenté, mon cher, et je ne suis pas surprise de la touchante tendresse que vous lui témoignez.

— Si vous saviez!...

— Je ne demande qu'à savoir, répliqua Céleste.

— C'est un neveu par accident.

— Tiens! c'est vrai, j'ai entendu dire qu'il était bâtard. Mais dites donc, Peyretorte, cela ne lui a pas porté malheur. A-t-il été reconnu par son père ou par sa mère?

— Ma chère Coquelicot, sa mère, c'est la femme que vous avez vue ici.

— Enfin! mon cher Crésus, pour la première fois, vous consentez à dire la vérité.

— Comment?

— Je savais tout ce que vous venez de me dire depuis longtemps.

— Et qui vous l'avait appris?

— Mais le bon Malbec. Dites-moi, maintenant, qu'est devenue cette femme, cette Clémence, la mère du capitaine, enfin?

Céleste n'avait tant et inutilement bavardé depuis quelques instants, que pour en arriver à faire cette question. Mais Peyretorte n'en fut pas moins surpris. Il trouva que la jeune femme en voulait savoir bien long. Néanmoins, il était trop engagé pour reculer, et, avec cette imprudence qui est le propre des gens qui se perdent, il répondit :

— J'ai fait une maladresse...

— Vous, l'homme habile?

— Clémence avait disparu de chez moi. J'appris qu'elle avait rencontré Cramoizan et qu'elle l'avait reconnu, grâce à sa ressemblance avec son mari.

— Tiens! le père n'était donc pas inconnu!

— Eh! non. Mais Clémence, avant de sortir de ma maison et craignant sans doute de manquer d'argent, m'a volé une assez forte somme.

Coquelicot, en entendant cette accusation, leva ses yeux hardis sur Peyretorte, qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir et qui continua :

— Inquiet, furieux d'être volé, je me mis à la recherche de cette femme. Toutes mes perquisitions furent vaines. Alors je me rendis chez un commissaire de police, et je déposai une plainte contre elle.

— Combien vous avait-elle emporté?

— Cent mille francs.

— Et le commissaire de police vous a cru?

— Mais certainement.

— Il est vrai qu'il ne vous connaissait pas. Moi qui vous connais, je ne vous crois pas, et j'ai le regret de constater que vous mentez. Je ne puis donc me fier à vous.

— Qui peut vous faire croire que je vous trompe? demanda Peyretorte.

— D'abord, mon excellent ami, vous me ferez difficilement accepter qu'il y a chez vous un commis, un employé, un domestique à la portée de qui vous laissez traîner des cent mille francs. Ensuite, j'ai vu cette femme deux fois, et ce n'est pas une voleuse.

— Enfin, reprit le banquier pendant que Céleste jubilait de lui arracher ainsi ses secrets les uns après les autres, enfin je n'en ai pas moins déposé une plainte contre elle.

— Vous avez joué gros jeu; mais elle n'a pas été retrouvée, je pense?

— Au contraire, on l'a arrêtée l'autre soir, le vendredi, le jour où Malbec a été si bien arrangé par la folle.

— Arrêtée!... répéta Coquelicot stupéfaite.

— Oui. Elle connaissait Malbec sans doute, ou bien elle venait dans cette maison pour y voir une autre personne. Quoi qu'il en soit, il y avait là un certain nombre d'agents de police qui avaient accompagné le magistrat chargé de l'enquête. Lorsqu'elle descendit de voiture.....

— Qui vous a donné tous ces détails?

— L'agent qui a procédé à son arrestation.

— Continuez.

— Lorsqu'elle descendit de voiture, les policiers ne pensaient pas à elle. Mais, comme ils l'avaient cherchée dans tout Paris pendant plus d'un mois, ils ne manquèrent pas de la reconnaître et la laissèrent entrer dans la maison. C'est alors qu'un des agents, l'arrêtant par le bras, lui demanda qui elle était et, sur sa réponse, l'envoya aussitôt au Dépôt.

— Mais, enfin, demanda Coquelicot, comment savez-vous tous ces détails?

— Par le magistrat instructeur qui m'a fait appeler et m'a demandé, fort gracieusement du reste, quel jour il me plairait d'être confronté avec Clémence et à quelle heure il me serait le plus agréable de déposer contre cette femme.

Céleste, en entendant cela, était épouvantée. Dans sa courte vie de drôlesse, elle avait connu quelques misérables et vu pas mal d'infamies, sans compter celles qu'elle avait commises. Mais jamais, au grand jamais, elle n'aurait soupçonné qu'on pût se rendre coupable d'actions aussi criminelles que celle dont parlait si tranquillement Peyretorte.

— Ainsi, se disait Céleste, voilà une femme honnête, une femme innocente, une mère qui était sur le point de retrouver son fils, et il a fallu que la dénonciation d'un misérable vînt la priver de sa liberté et l'arracher au bonheur ineffable qui l'attendait. Rien n'est plus horrible que cela.

Céleste fut sur le point de se lever et de crier :

— Ne me croyez ni votre alliée, ni votre complice. J'aime Cramoizan et je vais de ce pas lui dire qui vous êtes et ce que vous avez fait.

Mais elle n'en savait pas assez encore. Elle ne connaissait pas les intentions du banquier. Il fallait que celui-ci lui dît ce qu'il comptait faire avant qu'elle-même prît un parti. Ce ne fut pas sans effort qu'elle ramassa la conversation.

— Vous m'avez presque avoué que cette femme n'était nullement coupable du vol dont vous l'avez accusée.

— C'est une supposition de votre part que j'admets.

— Ah ! Peyretorte, que vous avez un langage réussi ! Votre mot supposition est du dernier joli.

— Trêve aux compliments.

— Soit. Cette femme étant innocente, la magistrature ne tardera pas à s'en apercevoir, et alors ?

— Alors, ma chère, il me reste deux voies à suivre : ou bien j'irai déclarer au juge d'instruction que je me suis trompé.

— Ah! comme cela, tout simplement?

— Mon Dieu, oui. A l'appui de mon dire je montrerai une lettre toute prête, de laquelle il résultera que mon voleur est une autre personne et que cette personne a gagné le Brésil ou la Plata.

— Parfait. Et l'autre moyen?

— Ce sera de persister dans mon accusation et de soutenir *mordicus* que cette femme est ma voleuse.

— Quel intérêt avez-vous à employer ce dernier procédé?

— Je vais vous le dire, chère amie, Mme Clémence Puydaniel...

— Ah ! elle s'appelle aussi Puydaniel?

— Oui. Mme Puydaniel n'est pas seulement ma parente, elle est aussi ma commanditaire.

— Tiens! tiens!

— C'est avec sa fortune que je fais la banque.

— Quelqu'un sait-il que cette Clémence vous a confié sa fortune ?

— Parbleu, il y a le notaire d'abord.

— Ah ! ah ! je commence à comprendre. Si je ne parviens pas à soustraire au tabellion la fameuse minute de l'acte de société qui vous fait le débiteur et l'obligé de Mme Puydaniel, vous convenez naïvement que vous vous êtes trompé et que votre voleur a traversé les mers.

— C'est parfaitement cela.

— Mais si je suis assez habile pour enlever le papier mbré au nez et à la barbe de l'officier ministériel, vous ersistez dans votre accusation.

— Ma chère Coquelicot, vous êtes vraiment tout à fait ıtelligente.

— Alors, pour se défendre, Mme Puydaniel apprend au ıge que l'accusation est stupide, parce qu'il n'est pas ossible de se voler soi-même.

— Très-juste.

— Et elle révèle l'existence de l'acte de société. On court hez le notaire. Celui-ci cherche dans ses jolis cartons, ne rouve rien, est fort surpris, dissimule son étonnement, et lémence est parfaitement convaincue de mensonge, jusqu'à ce qu'elle soit condamnée pour vol.

— C'est tout à fait ça.

Ce que venait de lui apprendre Peyretorte, était à peu rès tout ce que Céleste désirait savoir. Elle aurait donc u briser là l'entretien et ne pas accorder son concours u banquier. Mais sa brusque retraite pouvait amener des omplications imprévues. Elle aima mieux laisser croire . Peyretorte qu'elle ne refusait pas tout à fait.

— Crésus, dit-elle, vous êtes un brigand naïf, un malaiteur tout pétri d'innocence. Vous vous êtes figuré que orsque j'aurai volé — appelons les choses par leur nom — a pièce notariée, tout sera dit?

— Mais il me semble...

— Il vous semble fort mal. Le notaire qui, vous me 'avez annoncé, est à califourchon sur les principes, le ıotaire a dans son étude un répertoire des actes passés hez lui. Il le consultera, ou sans le consulter il se souiendra de cet acte de société.

— Ce n'est pas lui, ma chère, c'est son prédécesseur ui l'a rédigé.

— Bien, mais vous oubliez encore que votre association avec Clémence a été bien et dûment enregistrée au bénéfice de l'État. La Commune n'a pas brûlé les livres de l'Enregistrement, et rien ne sera plus facile que de les consulter.

— Vous pensez à tout! dit Peyretorte qui finissait par admirer sincèrement Céleste.

— Et alors j'aurai commis un crime inutile dont ni vous ni moi ne pourrions profiter. Mon excellent Peyretorte, j'en suis bien fâchée, mais, si vous ne devez encaisser la succession Cramoizan qu'à la suite de l'exécution du petit plan que vous m'avez soumis, vous risquerez fort de lui laisser, au contraire, votre héritage en votre qualité d'oncle, et d'oncle d'Amérique même, si j'en crois quelques réticences du docteur Malbec.

Le banquier ne répondit pas. Il était trop clair que Céleste avait raison.

— Vous avez fait une sottise, mon cher, reprit la courtisane, le jour où, dans votre frayeur de voir Clémence et son fils vous demander quelques explications, vous vous êtes oublié jusqu'à accuser une brave femme à laquelle il sera facile de se disculper.

— Pas si facile que vous le croyez, ma chère. Voilà déjà près de huit jours que Clémence est arrêtée, et elle n'est pas parvenue encore à se faire relâcher, quoique, selon toute apparence, elle ait tout dit pour sa justification. Quand on est dans les mains de la justice, on ne s'en tire pas avec tant d'aisance.

Céleste, à son tour, garda le silence. Ce qu'elle aurait pu dire pour confondre Peyretorte, elle préféra le garder. Tout s'était éclairci pour elle. La conduite de Malbec n'était plus un mystère et elle se sentit attirée vers lui. Elle comprit qu'un seul mot du docteur ferait rendre aussitôt

liberté à Clémence, et comme Malbec allait beaucoup ieux, ce mot il pouvait le dire à l'instant même, si cela ait nécessaire.

Mais le brave médecin ignorait certainement jusqu'à iel degré Peyretorte avait été misérable, et, pour lui omme pour les autres, Clémence avait disparu.

XXIII

L'HISTOIRE DE BAHIA.

Céleste prit congé du banquier après quelques banales flexions, et de son pied léger elle se rendit, sans plus tendre, chez le docteur Malbec.

Oh ! il n'était pas brillant, le bon docteur. Furieusement maigri, pâle, un peu triste, il grignotait un aileron e volaille pour la première fois. Moins robuste que ramoizan, il avait moins bien supporté une blessure ui n'était pas, sauf l'arme qui l'avait produite, sans ıalogie avec celle du capitaine. La pointe de tristesse ui l'avait envahi prenait sa source dans l'ignorance où il tait de ce qu'étaient devenus Jacques et Clémence. ès qu'il avait pu parler, le pauvre docteur, dont la pense était constamment tournée vers cette mère qui attenait son fils, le pauvre docteur, dis-je, s'était hâté d'interroger sa servante.

— M. de Cramoizan n'est pas venu? avait-il demandé.

— Je ne le connais pas, avait répondu la vieille.

Mais Malbec en fit en quelques mots une description si xacte, que la bonne domestique se souvint et raconta à

son maître avec quelle anxiété le jeune homme dont s'informait avait demandé l'adresse de Mme Pierre.

— Et vous la lui avez donnée, je pense? demanda docteur.

— Votre imbécile de domestique ne voulait pas, d' bord.

— L'animal!

— Mais on l'a tant supplié, qu'il a fini par consentir.

— Et alors?

— Alors M. de Cramoizan est reparti. Seulement il r pas trouvé Mme Pierre chez elle et il est revenu; puis apr l'avoir attendue assez longtemps, il est encore allé r Barbet-de-Jouy et n'a plus reparu.

— Très bien. Et depuis est-il revenu prendre de m nouvelles?

— Non.

— Ni Mme Pierre non plus?

— Non plus.

— Les ingrats! dit tristement le pauvre Malbec; i grats et égoïstes! Ils se sont retrouvés et ils sont heureu Le bonheur n'aime pas le spectacle des souffrances. Qua ils auront épuisé leur joie ils viendront me voir.

Il attendit, mais personne ne parut et c'était déjà le tr sième jour qu'il voyait s'en aller son espérance, lorsq Céleste se fit annoncer.

— Qu'elle entre! qu'elle entre! dit Malbec.

Il pensait que la jeune femme, si elle ne lui disait p de bien de Cramoizan, apporterait au moins de ses no velles, et ce fut avec une véritable joie qu'il l'accueillit.

— Vous vous souvenez enfin du pauvre diable, n chère enfant; mieux vaut tard que jamais, et je vous r mercie. Asseyez-vous là.

— Docteur, ne m'en veuillez pas. J'ai quitté Paris

lendemain du funeste événement qui a failli vous coûter la vie.

— Quelque joyeuse excursion, sans doute? toujours la même.

— Non, docteur, non, répondit Céleste. Ce n'est point une joyeuse excursion qui m'a éloignée de Paris pendant cinq jours.

Comme la jeune femme avait prononcé ces paroles sur un ton navré, le docteur reprit :

— Pardonnez-moi, ma chère, d'avoir réveillé chez vous quelque tourment. Si j'ai parlé ainsi, c'est que je vous croyais très réfractaire à la douleur.

— Docteur, dit Céleste, le temps est trop précieux pour jouer au plus fin. Disposez-vous à entendre des nouvelles graves.

— Qu'est-ce donc, mon enfant, et comme vous voilà solennelle !

— Vous aviez deviné que je n'étais pas l'ennemie de Cramoizan. Ne vous étonnez donc pas si c'est moi qui viens vous dire : le capitaine est mourant et Mme Clémence Puydaniel est en prison.

— Le fils est mourant, la mère arrêtée ! Vite, vite, qu'est-il arrivé? Ah! j'y suis. C'est ce Maguiche...

— Il l'a assassiné, monsieur.

— Je l'avais prévenu la veille encore. Le sauvera-t-on ?

— Hier, on espérait.

— Où a-t-il été transporté?

— Chez Mlle Tourseulles, répondit Céleste en rougissant d'une façon extraordinaire.

— Très-bien. Et la mère?

— Vous savez probablement que Peyretorte fut extrêmement effrayé lorsque Mme Clémence, dont il avait cru se débarrasser, ne continua pas son voyage et revint à Paris.

— Oui, je sais cela.

— Mais, ce que vous ignorez, selon toute apparence, c'est que pour la retrouver il n'avait pas hésité à la dénoncer à la police comme voleuse.

— Comme voleuse ! s'écria Malbec en bondissant. Le misérable ! De tous les crimes qu'il a commis, celui-ci est le plus atroce.

— Mais Mme Clémence était bien cachée. La police ne la trouva pas, et l'on n'y pensait plus, lorsque le jour où vous avez été blessé, elle vint ici, sans doute pour vous voir.

— Ou pour trouver son fils, que je devais lui amener, ce même soir, à quatre heures.

— Probablement. Bref, elle fut reconnue par un agent au moment où elle entrait dans la maison ; on la suivit et elle fut arrêtée, puis conduite en prison et mise au secret.

— Je demeure confondu. Mais, très heureusement, Crésus a été, dans cette circonstance, encore plus bête que méchant.

— Comment ?

— Peyretorte n'a aucune fortune personnelle. Il fait des affaires avec l'argent de Clémence.

— Je sais cela.

— De plus, il y a un acte d'association passé entre cet homme et sa victime. Ah ! si l'on pouvait savoir chez quel notaire cet acte a été passé !

— Je le sais, moi.

— Clémence sera libre demain alors. Quel est ce notaire ?

— Maître Maleret, rue Poissonnière.

— Parfait. Tenez, mon enfant, faites-moi le plaisir d'approcher de mon lit cette petite papeterie qui est sur mon bureau, là-bas.

Céleste se leva et apporta au docteur les objets qu'il désirait. Malbec se mit en devoir d'écrire, quoique ce fût

pour lui un véritable supplice. Tout en griffonnant péniblement il reprit la parole :

— J'espère, ma chère enfant, que je puis compter sur vous.

— Comme sur vous-même.

— J'écris là une lettre à un jeune magistrat de ma connaissance, c'est même peut-être lui qui est chargé de l'instruction de cette affaire. Il ne peut rien me refuser. Vous vous présenterez chez lui et vous lui direz tout ce que vous savez.

— Tout? demanda Céleste.

— Tout ce qui pourra servir à faire rendre la liberté à Mme Puydaniel. Il vous dira alors quel est le juge d'instruction auquel il faudra vous adresser, et je pense même que, comme je le lui demande, il vous conduira auprès de son collègue. Il faudrait que vous eussiez une copie de l'acte passé chez Me Maleret.

— Oui, mais cela retardera, peut-être...

— Au contraire. Vous irez, c'est bien cela, vous irez, demain matin à neuf heures chez le notaire et vous demanderez une expédition de cet acte.

— C'est convenu.

— Quand Mme Clémence sera libre, vous la préparerez à apprendre que son fils est blessé. Puis vous la ferez conduire chez Mlle Tourseulles. Je ne crains pas pour Cramoizan une trop forte émotion.

— C'est dit. Au revoir, docteur.

— Ne vous en allez pas comme cela. Venez ici d'abord et donnez-moi votre main, que je la serre dans les miennes. Vous allez racheter, en accomplissant la mission dont vous vous chargez, vous allez racheter bien des fautes. Vous serez pardonnée...

— Il n'y a qu'un pardon qui ferait ma joie et celui-là...

Adieu, docteur, adieu ! ajouta précipitamment Céleste qui sentait les larmes la gagner.

Vingt-cinq minutes plus tard, Mlle Montgaillard sonnait à la porte de M. Charville, le juge d'instruction pour qui Malbec lui avait donné sa lettre.

Le jeune magistrat l'accueillit parfaitement. Elle était très modestement vêtue comme nous l'avons dit. Seule, sa grande beauté rayonnait autour d'elle et attirait des compliments, qui, d'ailleurs, ne lui furent pas épargnés :

Pour être magistrat, on n'en est pas moins homme.

En peu de mots Céleste mit M. Charville au courant de ce qu'elle était venue lui apprendre. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il fut réellement épouvanté de ce que lui raconta la jeune femme.

— Madame, lui dit-il, je crois que cette affaire est entre les mains de mon ami M. Borie. Elle est tellement grave, et il serait si cruel de laisser cette honorable et malheureuse femme sous le coup d'une si infâme accusation, que je vous offre de vous conduire aussitôt chez mon collègue.

— J'accepte, monsieur.

— Si nous avons la bonne fortune de le rencontrer chez lui, vous lui expliquerez, comme à moi, de quelles lâches manœuvres Mme Puydaniel est la victime.

— Partons donc, monsieur, dit Céleste impatiente ; j'ai une voiture.

— Je vous suis, madame, dit M. Charville qui, tout en descendant l'escalier, s'informa de la santé de Malbec.

On monta en voiture. Les deux compagnons de route restèrent silencieux jusqu'au moment où le juge d'instruction dit à Céleste :

— Nous sommes arrivés, madame.

Ils montèrent au troisième d'une belle maison et demandèrent M. Borie; mais M. Borie n'y était point.

— Quelle fatalité! s'écria Céleste.

— Mon Dieu, madame, remarqua Charville, je comprends que vous soyez désolée de ce contre-temps; mais en y réfléchissant, il n'a aucun inconvénient direct. M. Borie ne pourra prendre aucune mesure pour l'élargissement de votre protégée avant demain, neuf heures du matin. Le notaire, chez qui il pourra passer pour examiner l'acte d'association, n'ouvrira pas son étude avant ce moment-là. Il faut vous résigner à attendre à demain. Je me mets entièrement à votre disposition. Vous pourrez venir me prendre dès le jour, à l'heure qu'il vous plaira, et je vous conduirai ici de nouveau.

— Monsieur, vous êtes vraiment tout à fait aimable, et je ne sais comment reconnaître une si gracieuse complaisance, dit Céleste.

Le lendemain matin, Mlle Montgaillard fut sur pied de très bonne heure. Elle s'habilla comme la veille, aussi simplement que possible, et, chose plus extraordinaire, elle parut prendre souci d'atténuer ses charmes. Elle cacha même une partie de sa merveilleuse chevelure. Il semblait qu'elle voulût éviter les compliments dont Charville avait été si prodigue la veille. Pour elle, désormais, il n'était qu'un homme dont les flatteries pussent lui être sensibles, et de celui-là elle n'attendait plus rien. A huit heures précises, elle entrait chez Charville. Celui-ci était prêt. Quelques minutes après ils causaient tous les deux avec M. Borie. En apprenant les ténébreuses machinations dont Peyretorte n'avait pas craint de rendre complice la justice elle-même, Borie, qui était un magistrat sérieux et intègre, ne put dissimuler l'expression d'une violente indignation.

— Eh ! quoi ! s'écria-t-il, est-il possible que nous ayons été joués à ce point?

— Cela est indubitable.

— L'intérêt que vous portez à cette dame Puydaniel, reprit le juge d'instruction, ne vous a-t-il pas plutôt aveuglé ?

— Mais, monsieur, répliqua Céleste, vous aurez tout à l'heure sous les yeux la preuve de ce que j'avance, si vous voulez bien vous transporter avec moi chez le notaire Maleret.

— Oh ! c'est trop infâme ! Ce Peyretorte mérite, pour un pareil crime, le plus terrible châtiment, et je m'en charge, si les preuves que vous m'annoncez existent réellement.

Il fallut aux deux juges d'instruction très peu de temps pour se convaincre qu'en effet Mme Puydaniel était la bienfaitrice de Peyretorte, et que ce dernier avait commis non-seulement la plus déshonorante des mauvaises actions, mais encore l'acte d'ingratitude le plus misérable.

— Maintenant, dit Borie après s'être assuré du fait chez le notaire, allons vite au Palais.

A peine installé dans son cabinet, le juge d'instruction signa l'élargissement de Clémence, puis il donna l'ordre qu'elle lui fût amenée aussitôt.

Il était à peu près dix heures et demie, lorsque Mme Puydaniel arriva dans le long corridor sur lequel s'ouvrent les cabinets des juges d'instruction. Elle s'avançait vers un garçon de bureau pour lui demander M. Borie, lorsqu'une porte s'ouvrit presqu'en face de l'endroit où elle se tenait, et un homme en sortit à reculons. On l'entendit même dire, à la grande joie des gardiens qui l'avaient déjà vu deux ou trois fois, on l'entendit dire :

— Ça qu'a pas peur, monsieur juge procureur, ça qu'a pas peur.

Nos lecteurs n'ont pas besoin qu'on leur nomme le nouveau venu, qui ferma la porte sur lui, se trouva dans un corridor plus étroit que celui où se trouvait Clémence et se retourna pour sortir.

Mais, en ce moment, il aperçut Mme Puydaniel et resta cloué sur place. Clémence produisait sur lui son effet ordinaire. Néanmoins, il parvint à se remettre et, s'avançant vivement, quoique avec une certaine crainte :

— Madame, madame, dit-il, ça qu'est bon Dieu qu'a envoyé Baraque ici.

Les garçons de bureau, qui ne s'attendaient pas à cette manifestation du nègre, accoururent de divers côtés pour jouir du spectacle qui allait se dérouler sous leurs yeux.

— Vous n'avez donc plus peur de moi? lui demanda Clémence.

— Oh! si, toujours, mais vous mère de captaine, et Baraque mourir, si faut, pour ramener vous auprès de lui.

— Où est-il? où est-il? demanda Mme Puydaniel.

— Moi vais conduire vous; lui, blessé.

— Blessé?

— Oui, dans duel avec canaille Maguiche.

— Il est mourant, peut-être? s'écria Clémence.

— Non. Mais lui commettre beaucoup imprudences pour jolie demoiselle. Venez, venez.

— Attendez-moi, je vais être libre.

Le nègre allait répondre, lorsque la sonnette de M. Borie retentit. Le garçon de bureau s'élança.

— Eh bien! demanda le juge d'instruction, Mme Puydaniel n'est-elle pas arrivée?

— Pardon, monsieur, elle est là.

— Comment, elle est là et vous ne la faites pas entrer?

— C'est que, monsieur, elle a été retenue par un nègre.

— Un nègre qui s'appelle Baraque? demanda Céleste.

— Oui, quelque chose comme cela.

— C'est un matelot de M. de Cramoizan, et en même temps l'homme qui lui est le plus dévoué au monde.

— Faites entrer Mme Puydaniel, dit Borie.

— Je voudrais adresser quelques paroles à ce nègre, dit Céleste.

— Comme il vous plaira, madame. Jean, faites entrer aussi le nègre.

Une minute après, Clémence et Baraque étaient introduits dans le cabinet de M. Borie. Mme Puydaniel était très émue, mais conservait un maintien plein de dignité. Baraque, lui, ne tenait pas en place et agitait follement ses bras en poussant des petits cris de joie.

— Monsieur, dit Clémence en s'avançant vivement vers le juge, on me dit que mon innocence est reconnue et que je suis libre...

— Maman captaine, prisonnière! accusée! s'écria Baraque au comble de la stupéfaction.

— Vous allez être libre, en effet, madame...

— Oh! alors, laissez-moi courir auprès de mon fils, qui m'attend, qui est blessé.

— Oui, oui, dit Baraque, laisser venir maman captaine avec Baraque.

— Ne voulez-vous pas, madame, que je vous dise à qui vous devez les souffrances que vous venez d'endurer?

— Je le sais, répondit Clémence d'une voix sombre.

— Ah! et vous appellerez je pense, l'attention de la justice sur ce monsieur?

— Oh! pour le moment, je ne vous demande qu'une chose, monsieur, laissez-moi courir auprès de mon fils.

— Soit, madame!

— Attendez, monsieur, dit Céleste. Le désir que vous avez de rendre heureuse cette mère, qui le mérite à tant de degrés, pourrait vous faire commettre une imprudence.

— Que fait ici cette femme? demanda Clémence en apercevant Céleste, sur laquelle, jusqu'à ce moment, elle n'avait pas jeté les yeux, et qu'elle venait de reconnaître.

— Cette femme, madame, répondit M. Charville, est celle à qui vous devez votre liberté, celle à qui vous devez de sortir des mains de votre ennemi, et de revoir votre fils.

— Ah! dit Clémence, je ne comprends pas bien, mais je vous crois. Seulement, pourquoi veut-elle m'empêcher d'aller vers mon enfant?

— Je ne veux point vous en empêcher, madame, répondit Céleste, seulement, vous ignorez peut-être que M. de Cramoizan est grièvement blessé. Son état était désespéré il y a quelques jours. Même en supposant qu'il aille mieux, le saisissement et la joie qu'il éprouverait en vous voyant, pourraient lui être fatals.

— Madame a raison.

— Et je crois qu'il serait prudent de lui faire savoir, avant de vous montrer, qu'enfin on vous a retrouvée.

— Encore des retards! Si le docteur Malbec m'avait dit en quel endroit de Paris je pourrais le trouver en cas d'empêchement de sa part, rien de tout ce qui m'est arrivé ne serait survenu. Je veux aller le voir tout de suite.

— Je ne m'y opposerais pas, madame, si je ne craignais que votre présence subite ne le tuât.

— Mais, au moins, dites-moi où il demeure.

— Il est en ce moment rue Bellefonds, 26, chez Mlle Tourseulles.

— Une demoiselle? demanda Clémence d'un ton plus que réservé.

Céleste se tut une minute, un combat se livrait dans son âme, mais bientôt elle reprit :

— Que votre délicatesse et que votre cœur de mère ne s'effarouchent pas, madame, Mlle Tourseulles est la plus respectable des jeunes filles. Il serait trop long de vous expliquer cela ici, mais votre fils est dans une maison honorable.

— Ça qu'est vrai, Baraque en répond, dit le nègre.

— Tenez, voulez-vous, madame, que nous fassions une chose? M. Baraque va partir de suite pour la rue Bellefonds. Il apprendra aux amis de M. de Cramoizan que vous êtes retrouvée. On aura le temps de le préparer à cette joie suprême de voir sa mère, et, une demi-heure après, vous vous rendrez vous-même chez Mlle Tourseulles.

— Je crois, madame, que c'est ce qu'il y a de plus sage dans l'intérêt même de votre fils, dit M. Borie à Clémence, qui hésitait.

— Et qui me dit que je ne serai pas encore exposée pendant le trajet à quelque nouvelle infamie de mon persécuteur?

— En ce cas, madame, je vous ferai accompagner jusqu'à la porte par un garde de Paris en bourgeois.

— J'accepte alors, monsieur, et je me résigne à attendre.

On chargea donc Baraque de se rendre auprès de Cramoizan et de lui apprendre que sa mère serait dans ses bras le jour même. Le bon noir, fier de la mission qu'on lui confiait, sortit du cabinet du juge en gardant encore sa dignité, mais une fois dans le corridor il ne put contenir sa joie et il ébaucha une danse de caractère quel-

conque, en disant d'une voix entrecoupée par les larmes de joie qui s'échappaient de ses yeux :

— Captaine trouver maman! captaine content beaucoup! captaine heureux! Baraque aussi, et li la li...

Il chantait, Dieu me pardonne, en tournant sur lui-même sans craindre de scandaliser les populations, et Dieu sait le succès qu'il eut auprès du personnel préposé au service des juges d'instruction. Cependant il finit par s'éloigner, toujours riant, toujours chantant.

M. Borie, aussitôt que Baraque fut parti, pria Mme Puydaniel de s'asseoir et lui dit :

— Avant tout, madame, veuillez me permettre de vous exprimer tous mes regrets et de vous dire combien je suis désolé de ce qui vous est arrivé. Mais de telles infamies ne peuvent jouir de l'impunité. Je pense que vous déposerez une plainte contre M. Peyretorte et nous le poursuivrons sans pitié.

— Oh! des deux mains, monsieur. J'ai trop souffert cette fois, pour ne pas vouloir punir ce malfaiteur.

On fit signer à Clémence les pièces nécessaires, et M. Borie lança un mandat d'amener contre le banquier.

— Pour donner le temps au nègre de M. de Cramoizan d'aller jusqu'à la rue Bellefonds et de préparer votre fils à vous voir, voulez-vous, madame, me dire brièvement quels sont les crimes dont M. Peyretorte s'est rendu coupable. Est-il réellement votre parent?

— Il est vrai que M. Peyretorte est mon beau-frère. Il avait épousé il y a longtemps ma sœur aînée, qui est morte de désespoir et de chagrin. C'est lui, je n'en doute pas une minute, qui m'a enlevé jadis mon enfant, mon fils unique, et qui eut la lâcheté de l'exposer.

— Auriez-vous des preuves de ce crime?

— Non; mais j'ai des indices qui me confirment dans

cette opinion. Je suis convaincue que c'est lui, parce que, dès la disparition de l'enfant, il commença à circonvenir mon mari, qui fut assez faible pour se laisser dominer. Spéculant sur l'espoir que nous avions de retrouver notre André, il nous berna pendant de longues années, se disant continuellement sur les traces de l'enfant disparu. Nous avions en lui une certaine confiance. Il était jeune, très ardent. Il savait être aimable quand il voulait. Bref, il était le dernier que nous pussions soupçonner.

Déjà, à la mort de ma sœur, il s'était arrangé de façon à ce qu'on ne lui demandât pas compte de la fortune qu'elle laissait. Mais nous apprîmes bientôt que cette fortune était dissipée. Lorsque nous lui en parlâmes, il avoua franchement la chose et dit qu'il ne nous en avait pas parlé pour ne pas nous faire de la peine. Il nous raconta qu'il avait été la victime de banquiers qui avaient fait faillite. Il sut nous envelopper cela dans tant de probabilités, que nous le crûmes; et, comme nous étions riches, non-seulement nous le crûmes, mais encore nous le plaignîmes et nous lui offrîmes notre bourse, dans laquelle il ne tarda pas à puiser.

Au bout de quelque temps, cependant, il parut avoir honte de l'inactivité dans laquelle il vivait, et nous témoigna le désir de s'expatrier. Il voulait aller s'établir en Amérique et y faire fortune. Mon mari, qui l'aimait comme un frère, lui donna une forte somme, et il partit.

Au bout de deux ans il nous écrivit pour nous inviter à faire le voyage de Bahia, où il s'était installé. J'étais toujours d'une tristesse mortelle; mon mari pensa que ce long voyage me distrairait et nous partîmes. Mais dès notre arrivée, nous nous aperçûmes que Peyretorte était dans d'assez piètres affaires et qu'il ne nous avait attirés là que pour nous demander encore de

nouveaux secours. Déjà quelques soupçons étaient nés dans mon esprit, et mon mari lui-même ne paraissait plus disposé à se laisser exploiter, lorsque la fièvre jaune éclata à Bahia. Mon mari, des premiers atteints, fut en quelques heures à toute extrémité.

Ce fut alors que se révéla toute la scélératesse d'Étienne. Mon mari très bien soigné sous mes yeux paraissait hors de danger, lorsque je fus atteinte moi-même et obligée de m'aliter. Le médecin ordonna des remèdes énergiques qui me rendirent un peu de force et me permirent de voir ce qui se passait.

Étienne avait conduit un nègre dans notre chambre, et lui avait donné pour mission de nous soigner. Trois heures après, mon pauvre mari était mourant. Je le vis qui râlait.

Sans penser au danger que je courais, je m'élançai hors de mon lit. Mais j'étais chancelante et je faillis tomber au premier pas que je fis.

Néanmoins, je parvins à m'affermir et je me dirigeai vers le nègre qui, en me voyant approcher, parut saisi d'une terreur extrême. Il était évident que mon mari allait mourir et qu'il venait d'être, inconsciemment, assassiné par cet homme.

Je ne parlerai ni de la cruelle souffrance à laquelle je fus en proie, ni de la fureur qui s'empara de moi, reprit Mme Puydaniel. Mon mari respirait encore. Il était temps de le sauver peut-être. Je fis un effort étonnant. Aujourd'hui encore, je me demande comment j'eus la force de rester debout et de marcher. Je m'élançai hors de la chambre et je courus dans la rue, qui était précisément pleine de monde. Je criai : Au secours! Je m'adressai aux passants. Mais ceux-ci, en voyant sur mon visage les traces de la terrible maladie, s'écartaient de moi et fuyaient

dans tous les sens. Alors je me sentis abandonnée de Dieu. Mon mari allait mourir. Un froid glacial m'envahit tout entière, et je poussai un dernier appel : Allez chercher le docteur Maës ! m'écriai-je, le docteur Maës ! on assassine ses malades !

Pendant quelques secondes encore, je me tins debout. Le nègre sortit de la maison et passa à ma portée. Je m'avançai vers lui en trébuchant. Ma face livide, mes yeux éteints, ma haute taille, mes jambes nues et mon costume de nuit me donnaient un aspect lugubre ; je m'avançai donc et je lui criai : Assassin ! assassin ! Il s'enfuit épouvanté et moi je perdis connaissance. Mais je sentis que quelqu'un me soutenait et m'empêchait de tomber.

Quand je revins à moi, j'étais dans une chambre que je ne connaissais pas ; un homme à mon chevet me donnait des soins. Je demandai aussitôt des nouvelles de mon mari. On me répondit, pour me calmer, qu'on le sauverait, et je fus reprise par la fièvre. Quelques jours après j'étais hors de danger, grâce à l'habile homme qui m'avait recueillie et qui était médecin. Il me fit raconter tout et commença des démarches pour retrouver le nègre ; mais tout fut inutile, le noir avait disparu.

Peyretorte eut l'audace de me venir chercher et de me faire reparaître dans sa maison. Là, on m'apprit que M. Puydaniel était mort. Je fus pendant huit jours en proie à des crises nerveuses, à la suite desquelles j'éprouvai de grandes faiblesses de cerveau et je me trouvai à la merci de cet homme, qui voulut me ramener en France, en disant que l'air natal me rendrait la santé. Nous vînmes à Paris. Peu à peu, en effet, je me calmai et je retrouvai mes sens. Etienne m'avait fait soigner, mais aussi il s'était emparé de mon esprit, et moitié par persuasion, moitié par terreur, il parvint à me faire conclure un acte

d'association avec lui et à s'emparer ainsi de toute ma fortune. A partir de ce moment, Etienne ne daigna plus dissimuler. Il fit de moi sa servante, me traita aussi cruellement qu'il put, et ne m'épargna ni sarcasmes ni allusions au passé. Ce fut alors, mais alors seulement, que je devinai quel rôle il avait joué. Tout me revint en mémoire ; mon enfant disparu, la mort de mon pauvre mari et mille détails qui étaient restés pour moi lettres closes. Le nègre, je le compris, n'avait été qu'un instrument, et tous les crimes dont j'étais la victime c'était Peyretorte qui les avait commis.

— Pourquoi n'avez-vous pas alors cherché à vous arracher aux étreintes de cet homme? demanda M. Borie.

— Pourquoi? parce que j'étais sous l'empire d'une profonde terreur. Etienne me dominait et m'opprimait; je n'avais ni le courage ni la force de me soustraire à l'empire très réel qu'il exerçait sur moi.

— Cependant, vous le haïssiez.

— Oui, mais je le craignais bien davantage. Etait-ce une suite de ma faiblesse d'esprit? Je l'ignore; un mot, un geste, un coup d'œil de cet homme me rendaient obéissante, soumise, terrifiée.

— Le reste, nous le savons, madame nous a tout raconté, dit M. Charville en montrant Céleste.

— Eh! bien, messieurs, puisque vous connaissez la liste des crimes de Peyretorte... mais avant je veux vous dire encore quelque chose. Le nègre qui a tué mon mari, le nègre de Bahia, en un mot, est ici.

— Vraiment?

— Oui, c'est celui que vous avez vu tout à l'heure.

— Baraque! s'écria Céleste au comble de l'étonnement.

— Oui, Baraque, dit Mme Puydaniel.

Cette révélation fut suivie d'un assez long silence. On sentait même que les personnes présentes étaient fort embarrassées. Ce que Céleste avait dit du nègre aux deux jeunes magistrats le représentait comme un modèle de dévouement et comme le serviteur le plus fidèle du capitaine.

Coquelicot avait même dit comment Baraque avait sauvé M. Randal la veille de Noël, et tout le monde paraissait étonné qu'une accusation aussi grave fût formulée contre ce brave noir.

— Comment se fait-il alors, madame, que M. Peyretorte n'ait pas reconnu Baraque, car, si je ne me trompe, il l'a rencontré?

— Ce nègre était fort jeune lorsque mon mari mourut à Bahia, et, si je n'avais eu dans l'esprit le souvenir vivant de son regard épouvanté, je ne l'eusse pas reconnu moi-même.

— Mais, lui, comment n'a-t-il pas reconnu M. Peyretorte?

— M. Peyretorte a vieilli de trente ans depuis dix années. Il portait, à Bahia, toute sa barbe, une belle barbe noire, et avait un certain embonpoint. Ici, il n'a plus que des favoris blancs et sa maigreur est extrême.

— Vous avez réponse à tout, madame; nous verrons ce que nous dira Baraque quand il sera interrogé.

— Et suis-je libre? Puis-je maintenant courir dans les bras de mon fils, loin duquel vous m'avez retenu trop longtemps?

— Allez, madame, allez.

XXIV

RÉDEMPTION

Chez Mlle Tourseulles, tout le monde était fort joyeux ce matin-là, sauf Cramoizan qui réclamait encore quelque chose. Mais Aline, à qui il avait tout raconté par le menu, Aline, qui connaissait ses secrets et ses espérances, s'ingéniait comme on le pense bien à adoucir les tourments du capitaine et lui prédisait que d'un moment à l'autre il verrait apparaître sa mère. Le motif de la grande joie qui régnait autour de Cramoizan, c'est que le brave marin était décidément guéri. Les complications qu'on avait redoutées à la suite de son escapade ne s'étaient pas produites, et la convalescence galopante, comme disait le docteur, avait repris son cours. Ce matin-là même le chirurgien-major avait autorisé son client à se lever pendant quelques heures.

— Et, comme vous n'aurez presque plus besoin de moi, mon cher ami, avait-il ajouté, je vous demanderai la permission de rallier mon domicile, où l'on doit m'attendre avec un peu d'impatience.

— Soit, docteur, mais revenez nous voir souvent. Nous voilà liés maintenant l'un à l'autre, moi par la reconnaissance, vous par le succès de ma guérison.

— Pardon, docteur, dit Delbos en intervenant, vous n'allez pas, je pense, nous quitter comme cela.

— Et comment diable voulez-vous que je vous quitte?

— Mais seulement après avoir déjeuné avec nous.

— C'est vrai, major, dit Lintillac, le repas des adieux.

— Je veux bien, mes amis.

Aline, qui brodait aux côtés de Cramoizan, se leva; elle s'occupa de faire préparer le déjeuner, et ces messieurs se mirent à table. On avait permis à Cramoizan un blanc de volaille et un doigt de vin. Profitant de cette occasion pour redevenir enfant, Jacques avait voulu qu'on dressât une petite tablette sur ses genoux, parce qu'il ne pouvait encore quitter son fauteuil. On étendit donc une serviette bien blanche sur une planchette assez large, on plaça sur un guéridon, à la portée du malade, quelques objets de première nécessité, et quand tout fut prêt Cramoizan seleva de son fauteuil, en disant d'une voix gaîment cérémonieuse :

— Mademoiselle Aline Tourseulles veut-elle me faire l'honneur de partager mon modeste repas?

— Ah! mais non, s'écrièrent en même temps Delbos et Lintillac.

— Et pourquoi? demanda Cramoizan.

— Parce que mademoiselle, dit en souriant le docteur, doit présider la table des grandes personnes.

Malgré cette raison, Aline, qui avait rougi de plaisir à la proposition de Jacques, s'avança vers lui, ébaucha une gracieuse révérence et dit :

— J'accepte l'invitation de M. le capitaine Cramoizan.

Elle était rayonnante et, en redevenant la gaie jeune fille de ses premières années d'adolescence, elle avait repris sa séduisante et douce physionomie.

On se mit donc à table, Delbos, le major et Lintillac à la grande table, Aline et Jacques en face l'un de l'autre, la planchette sur leurs genoux, riant à chaque instant des maladresses qu'ils commettaient et heureux à ne pouvoir dire combien.

— Chère Aline! disait Cramoizan, que vous êtes bonne, que vous êtes excellente, et comment se peut-il que vous ayez douté de moi, comment ai-je cru que vous-même...

— Ne parlons pas de cela, Jacques, c'est un vilain passé. Goûtons le présent et espérons en l'avenir, quoiqu'il m'effraie.

— L'avenir vous effraie, Aline?

— Oui. Nous sommes trop heureux. Je redoute un retour offensif de la mauvaise fortune.

— Voulez-vous bien chasser ces sinistres pensées, ma chère Aline.

— Non, j'ai peur.

— Quand je suis là?

— Mais c'est pour vous que j'ai peur.

— Enfant! Ne suis-je pas bien gardé jusqu'au jour où je me garderai moi-même? Ne craignez donc rien, Aline; ne craignez pas, ou plutôt, reprit-il en devenant sérieux, craignons tous les deux, non pas pour nous, mais pour celle que j'attends, que j'espère!

— Vous dites bien, mon ami, celle que vous devez espérer, car je le sens aussi, vous la reverrez, vous la presserez dans vos bras.

— Et nous aurons une mère, une mère qui nous aimera, celle-là!

— Chut! taisez-vous, Jacques; ne faites jamais aucune allusion à celle que j'aime encore et que je respecte, malgré ses torts et à cause de son malheur...

Cramoizan tendit la main à sa fiancée et ils restèrent un moment silencieux sous le regard de Lintillac, qui semblait se dire :

— Cela doit être, sacrebleu! bien bon de s'aimer comme ça!

On venait d'apporter le café, lorsque la porte de la salle

à manger s'ouvrit brusquement et Barraque apparut.

— Captaine!... dit-il.

Il fut obligé de s'arrêter. La respiration lui manquait. Il y avait dans sa figure une telle joie, que, malgré sa peau noire, il en semblait pâle.

— Qu'as-tu donc, Baraque? demanda Cramoizan.

Le nègre, essoufflé, ne pouvait encore parler; mais il gesticulait, il roulait des yeux fort comiques, et enfin il put dire une seconde fois :

— Captaine...

— La mère de Jacques est retrouvée, s'écria Aline en se levant toute pâle.

Baraque fit les signes les plus drôles de dénégation.

— Ça qu'est pas vrai! articula-t-il enfin; ça qu'y faut pas dire.

Cramoizan, inquiet, fixait son nègre et cherchait à deviner.

— Peux-tu parler, maintenant? lui demanda-t-il.

— Oui, captaine.

— Eh bien, je t'écoute.

— Voilà, captaine. Baraque bien content, bien joyeux.

— Et pourquoi?

Baraque resta interdit; à chaque interrogation directe, il se trouvait acculé et n'avait qu'une seule réponse à faire : celle qu'il croyait dangereuse pour son capitaine. Enfin, il fut illuminé, ou du moins il crut l'être, par une idée triomphante :

—Pourquoi? pourquoi? Parce que Baraque bien content.

— Ah çà! te moques-tu de moi?

— Oh! captaine!

— Eh bien, dis-nous alors pourquoi tu es si gai.

— C'est que moi peur que captaine avoir trop émotion quand saura Baraque retrouver maman.

— Ma mère, tu sais où est ma mère? dit Cramoizan en se levant brusquement.

— Du calme, mon ami, du calme, dit le major en venant soutenir son malade.

— Où l'as-tu vue? où est-elle? Mais va donc la chercher.

— Attendez, captaine.

— Oh! je gage qu'elle est là derrière la porte, et qu'elle attend que je sois assez sûr de moi pour la recevoir. Ma mère! ma mère! s'écria-t-il, viens dans mes bras.

— Oh! captaine, vous plus calme, sans ça pas possible montrer maman, dit le nègre du ton sentencieux d'un personnage qui tient dans ses mains la destinée des autres.

Cramoizan se rassit.

— Ma mère n'est pas là, derrière la porte? demanda-t-il.

— Non, captaine.

Le nègre comprenait bien qu'il ne fallait pas dire où il l'avait rencontrée et dans quelle situation. Il jugeait qu'elle dirait tout à son fils, si elle voulait, mais que cela ne le regardait pas.

— Alors, où est-elle, animal? où l'as-tu rencontrée?

— Grande dame Bahia sur mes talons. Moi envoyé devant pour préparer captaine.

— Envoyé par qui?

— Par jeunes messieurs.

— Qui sont ces messieurs?

— Baraque point connaître, répondit le nègre d'un air très sincère.

— Elle va venir, Jacques, elle va venir; ne vous impatientez pas, dit Aline.

— Mais, au moins, lui as-tu dit où elle me trouverait?

— Pardi, captaine ; mais maman à captaine, pas venir comme ça tout de suite, peut-être.

— Et pourquoi donc ça ?

— Parce que Baraque devait mettre demi-heure préparer captaine. Et Baraque courir tout le temps pour venir ici, Baraque gagner avance encore, et la maman sera pas ici avant trois quarts d'heure.

— Allons au devant d'elle alors, dit Cramoizan.

— Je m'y oppose, interrompit le docteur, je m'y oppose de toutes mes forces. D'abord, vous ne savez pas où elle est.

— C'est vrai.

— Et quand vous le sauriez, le temps d'aller chercher une voiture, de vous y faire monter, et mille autres détails nous mèneraient trop loin.

— Ça qu'est certain, dit le nègre qui tremblait à l'idée d'être obligé d'avouer où il avait rencontré Mme Puydaniel.

— Mon ami, dit Aline au capitaine, ne voulez-vous pas recevoir Mme votre mère dans le petit salon ? Nous vous aiderons à vous y rendre, et vous seriez bien plus à l'aise que dans cette salle à manger par trop exiguë.

Cramoizan accéda à ce désir, qui révélait la maîtresse de maison chez qui l'amour-propre commande de dissimuler les imperfections de son intérieur. Jacques, un peu surexcité par cette idée qu'il allait voir sa mère, se tenait ferme sur ses jambes et, à ses joues pâlies, de bonnes couleurs venaient de monter. Il marcha d'un pas vigoureux jusqu'au petit salon. Aline, plus émue que lui peut-être, l'accompagnait. Elle était un peu anxieuse. Quel accueil allait lui faire cette femme qui était la mère de son bien-aimé ? Plairait-elle à Clémence ou s'établirait-il tout de suite entre elles une de ces barrières invisibles

qui séparent une bru et une belle-mère? La jeune fille savait que Mme Puydaniel avait souffert, et elle craignait que les souffrances dont elle avait été abreuvée n'en eussent fait une misanthrope ou tout au moins une femme peu abordable. Elle en était là de ses réflexions, lorsque tout à coup la sonnette retentit.

Cramoizan, qui était assis sur le petit canapé, se leva brusquement. Les autres personnes devinrent attentives; le cœur d'Aline se serra et Baraque s'écria, en allant ouvrir :

— Ça qu'est maman captaine.

Clémence, car c'était elle en effet qui venait de sonner, Clémence était accompagnée par Céleste et par un garde de Paris. Comme le lui avait promis M. Borie, cet homme était monté avec elle jusqu'au troisième, car il avait ordre de ne la quitter que lorsqu'elle serait vraiment dans les bras de son fils. Au moment où elle tira le cordon de la sonnette, elle s'était sentie envahie par une émotion terrible. Elle fut forcée de s'appuyer au chambranle de la porte et, lorsque Baraque vint lui ouvrir, elle était si pâle, qu'on l'aurait prise pour une morte.

— Maman captaine, dit le nègre, qu'est ici moucié Cramoizan. Entrer, vous, entrer.

Elle fit un effort et s'avança vers Baraque, qui se mit à la précéder et à la conduire à son capitaine.

Comment dire l'immense bonheur qui remplit l'âme de Clémence lorsque, arrivant dans le petit salon, elle aperçut Cramoizan.

— C'est bien lui! murmura-t-elle.

Jacques avait fait un pas en avant. Ils avaient tous les deux les yeux pleins de douces larmes. Leurs mains, qu'ils tendaient l'un vers l'autre, se rapprochèrent, puis, la poitrine oppressée, ils se regardèrent en silence pendant quel-

ques secondes et ils s'embrassèrent avec une sorte de furie sublime sans avoir prononcé une parole. Cette ivresse était trop grande pour être exprimée en un langage humain.

L'émotion avait gagné les assistants.

Delbos et Lintillac regardaient cette scène avec des yeux brillants où on lisait des regrets, car eux non plus n'avaient jamais connu leur mère, et ils sentaient de quelle félicité suprême Cramoizan devait être inondé.

Il n'y avait pas jusqu'au garde de Paris qu'un pareil spectacle n'eût remué profondément. Il portait de temps à autre son index sur sa moustache, où roulait une larme.

Aline seule était agitée par des sentiments de terreur et de colère. C'est qu'elle avait vu avant tout ce monde, elle avait vu Céleste s'avancer derrière Clémence, et elle ne pouvait comprendre tant d'audace. Tous ses soupçons, toute sa jalousie lui revenaient, lui montaient au cerveau.

Quant à Baraque, il n'était pas assez civilisé pour garder ses impressions. Sa joie débordait, et il la traduisait par de petits cris inarticulés, par des mouvements désordonnés de sa tête et par un trépignement qui indiquait que, n'eût été le respect dû à son capitaine et à la société, il se serait livré à quelque fandago des plus imprévus pour célébrer un si joyeux événement.

Et, chose extraordinaire, le bon nègre n'avait plus peur du tout de Clémence. Il se savait innocent du crime dont elle l'accusait et il comptait sur un avocat bien puissant pour gagner sa cause, sur Cramoizan.

L'étreinte de la mère et du fils dura longtemps, longtemps. Pour eux, l'univers n'existait plus. Ils restèrent embrassés se murmurant des paroles de joie l'un à l'autre jusqu'à ce que le docteur, qui commençait à redouter

que son malade ne fût trop heureux, vînt les rappeler à la vie réelle.

— Madame, dit-il, je craindrais qu'une trop longue émotion ne fût fatale à votre fils.

— Mon fils! répéta Clémence avec ravissement.

— Veuillez être assez forte pour vous contenir, assez courageuse pour le manger de caresses un peu moins aujourd'hui, sauf à vous rattraper à mesure que la convalescence vous le rendra plus fort.

— C'est vrai, vous êtes blessé, mon enfant. J'avais tout oublié dans ma joie; pardonnez-moi mon égoïsme. Viens t'asseoir, mon enfant, viens... Là, ne remue pas, ne bouge pas; laisse-moi seulement te contempler; laisse-moi parler, moi toute seule; ne te fatigue pas, laisse-moi me dire; c'est mon fils, ce grand garçon, ce brave marin, cet homme enfin!

C'est mon fils, s'écria Mme Puydaniel. O Dieu! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, ô Dieu, je vous remercie; ce n'est pas trop des souffrances que vous m'avez infligées pour le moment d'ineffable bonheur que vous me donnez. Je suis heureuse, heureuse, tout à fait heureuse!

— Ma mère, croyez-vous que je sois moins heureux que vous? Tout à l'heure, j'ai eu peur de mourir de joie, dit Cramoizan.

A ces mots, Aline s'avança inquiète vers Jacques et lui demanda :

— Vous ne souffrez pas?

— Souffrir! chère Aline, ne prononcez pas ce mot, il est banni d'ici.

— Peut-être, murmura la pauvre enfant, mais si bas, que le capitaine n'entendit pas.

— Ma chère, chère mère, reprit-il en saisissant la main de la jeune fille qui s'était tout à coup placée à son côté,

ma mère, vous ne vous étiez peut-être pas dit qu'aujourd'hui vous retrouveriez deux enfants au lieu d'un.

Clémence sourit en voyant la modeste jeune personne que son fils lui présentait. Ce sourire fut le signal des fanfares qui éclatèrent dans le cœur d'Aline. La mère de Jacques l'accueillait et allait l'aimer.

— C'est ta femme, mon enfant?

— C'est ma fiancée, ma mère, Mlle Aline Tourseulles. Il faudra beaucoup l'aimer, car elle a souffert, elle aussi, presque autant que vous.

Mme Puydaniel qui s'était assise auprès de son fils se leva alors, marcha vers Aline et la prenant dans ses bras.

— Vous êtes mon enfant, vous aussi, lui dit-elle, vous serez ma fille bien-aimée, puisqu'il vous a choisie; recevez ce premier baiser d'une mère, et qu'il soit pour vous une bénédiction.

Aline, qui suffoquait de joie, se jeta sur le sein de Clémence, où elle cacha sa figure tout humide de pleurs. Et puis on se rassit, et Clémence, un peu plus enhardie, prenait les deux mains de Jacques, qu'elle regardait avec amour.

— Est-il beau, mon enfant! disait-elle.

— Ah! madame, dit naïvement Aline, il est bien plus beau que ça, allez.

Cette remarque charmante attira le sourire sur les lèvres de tout le monde, et valut à la jeune fille cent nouveaux baisers de Clémence.

Au milieu de tant de bonheur, il y avait pourtant quelqu'un qui souffrait cruellement : c'était Céleste. Son amour était dompté, mais il n'était pas mort. La Madeleine était résignée au sacrifice, mais il y avait encore dans son cœur des révoltes et la jalousie reprenait ses droits. Pâle, un peu nerveuse, mais immobile, elle consi-

dérait cette scène avec une expression désolée qu'il est impossible de traduire.

A chaque nouveau bonheur qui échéait à celle qu'elle appelait peut-être encore sa rivale, elle se sentait prise d'un tremblement qui la secouait des pieds à la tête.

— Pourquoi n'ai-je pas fui un pareil spectacle? se disait-elle. C'est vraiment trop de souffrance en un seul jour.

Et, sans délibérer davantage, elle se retourna pour gagner la porte. Mais alors Mme Puydaniel lui adressant la parole :

— Ne vous retirez pas, madame, lui dit-elle, avant que j'aie dit à mon fils qu'il vous doit sa mère.

A ces mots, tous les regards se portèrent sur Céleste. Cramoizan, qui ne l'avait pas encore aperçue, fut saisie d'un frémissement de colère à son aspect.

— Cette femme ici! s'écria-t-il en se levant brusquement. Puis il fit un pas vers Céleste, comme s'il eût voulu la briser.

— Arrêtez, mon fils; vous allez commettre une mauvaise action. Je vous répète que c'est aux actives démarches de madame que je dois ma liberté d'abord, et ensuite la joie de vous avoir pressé dans mes bras.

— Je vous crois, ma mère, répondit Cramoizan d'une voix vibrante; mais c'est que cette femme et ceux qu'elle sert avaient sans doute un intérêt à ce que cela fût ainsi. Laissez-moi ajouter que là-dessous il doit y avoir un piége.

— Non, monsieur de Cramoizan, dit simplement Céleste, il n'y a pas de piége.

— Taisez-vous, malheureuse! ordonna Jacques. Voyez-vous cette femme, ma mère, elle a armé contre moi le bras d'un assassin; par les plus infâmes mensonges, elle a porté dans le cœur de celle que vous allez appeler vo-

tre fille la désolation, le désespoir. Partout où il y avait une mauvaise action à commettre, on pouvait être sûr de trouver sa main. Je ne parlerai pas de la mort de son père. De toute ma vie je n'ai rencontré sur mon chemin une créature aussi perverse, plus odieuse, plus abominable.

Sous cette philippique, Céleste courba silencieusement la tête. Un moment de silence succéda à ces paroles terribles.

— Qui vous a permis de vous montrer ici? reprit Cramoizan. De quel droit venez-vous salir de votre présence la chaste demeure de ma fiancée? Vous oubliez donc qui vous êtes et ce que vous êtes?

Clémence était terrifiée autant par ce que disait son fils que par l'accent qu'il mettait à ses paroles. Cependant elle était bien sûre d'avoir été arrachée des mains de Peyretorte et des griffes de la justice par celle que Cramoizan maltraitait ainsi.

— Je crois, mon fils, qu'il y a dans les actions de cette personne, dit-elle, un mobile qui vous échappe.

— Oh! n'essayez pas de me justifier, madame, interrompit Coquelicot, M. de Cramoizan a raison; je ne devrais pas être ici; il a raison, je suis une misérable, une lâche. Oui, j'ai commis toutes les scélératesses qu'il me reproche. J'ai eu un tort de plus, à mes yeux du moins, c'est d'espérer qu'il daignerait me pardonner. Et c'est pour cela que j'ai voulu lui ramener sa mère, car cela est vrai aussi, c'est à moi, et à moi seule que vous avez dû d'embrasser votre mère.

Elle fit un pas vers Aline.

— Mademoiselle, lui dit-elle, c'est surtout envers vous que j'ai été coupable, et je vous en demande pardon. Afin qu'il ne reste dans votre âme de jeune fille ni un

doute ni un trouble, j'ai voulu vous dire que c'est moi qui ai écrit la fausse lettre.

Aline, en entendant cela, tendit la main à Jacques, comme si elle eût été soulagée d'un grand poids, comme si dans son cœur il lui fût restée une inquiétude.

— Enfin, mademoiselle, continua Céleste, c'était de mon propre mouvement que je m'étais rendue au chevet de M. de Cramoizan après son duel, et si vous m'y avez trouvée, votre... fiancé ne pouvait se douter que je fusse là.

— Pourquoi cette singulière confession? demanda le capitaine.

— Parce que si j'ai fait beaucoup de mal, je veux vous faire aussi un peu de bien.

— Allons donc, dit Cramoizan, pure hypocrisie.

— Je n'ai pas le droit de relever une injure venant de vous, monsieur. Mais je n'ai pas menti quand j'ai dit que je vous aimais.

— Ne dites pas cela, madame, s'écria Jacques, vous profanez le mot le plus saint de la langue humaine.

— Certes, ajouta Céleste, je n'ai pas été la maîtresse des révoltes de mon cœur depuis le moment où je me suis aperçue que ma passion était irrémédiable; mais peu à peu le calme et le courage m'ont été inspirés. J'ai compris que le meilleur moyen de vous prouver que cette fois je ne mentais pas, c'était de vous ramener votre mère, de vous rendre le cœur de votre fiancée tout entier. Ah! vous ne saurez jamais à quel point il faut vous aimer pour accomplir ce que je fais aujourd'hui!

On se regardait. Les spectateurs de cette scène commençaient à comprendre et, malgré eux, ils admiraient la malheureuse fille. Cramoizan et Aline seuls conservaient leur attitude plus que réservée.

— Continuez, madame, dit Clémence, qui se sentait pleine d'indulgence pour celle à qui elle devait tant.

— Ah! j'ai fait un cruel retour sur moi-même le jour où vous avez fui la maison du garde pour venir à Paris. Dès ce moment, celle qu'on appelait Coquelicot était morte, je vous assure, et je me suis dit, que puisqu'il m'était interdit d'aimer, il ne pouvait m'être défendu d'être utile. Je me suis rendue aussitôt à Paris. J'ai vu Peyretorte, Ah! quel cruel, quel impitoyable ennemi vous avez là, madame, s'écria Céleste en s'adressant à Clémence. Pendant deux heures cet homme m'a proposé infamies sur infamies. Pour apprendre de lui quel danger vous menaçait encore, je suis redevenue la courtisane d'autrefois. J'ai été insolente et cynique, j'ai fait chorus avec ce criminel, nous avons ri des choses les plus saintes; j'avais la mort dans l'âme et je feignais une gaieté folle. Mais ce dernier effort a été chèrement récompensé. J'ai appris en quelques minutes cent infamies dont je ne me doutais pas, que je ne soupçonnais même pas. Peyretorte m'a révélé que madame était la mère de M. de Cramoizan. Il m'a révélé que c'était grâce à sa dénonciation qu'elle avait été arrêtée.

— Arrêtée! s'écria Cramoizan.

— Eh! oui, mon pauvre enfant, je sors de prison, dit Clémence.

— Quel abîme!

— Si vous saviez ce que voulait de moi le Peyretorte, vous frémiriez bien autrement. Bref, je tenais les secrets de cet homme, et je vous jure qu'en sortant de chez lui j'ai adressé à Dieu une prière ardente. Ah! comme je l'ai remercié de m'avoir choisie pour vous rendre votre mère. Il me semblait que j'allais racheter en quelques heures tout le mal que j'avais fait.

— Si cette femme ne ment pas, dit Cramoizan qui s'attendrissait, il faudra...

— Oh! je ne vous demande rien, monsieur, reprit Céleste un peu brutalement. Laissez-moi finir, je n'en ai pas pour longtemps.

— Parlez, madame.

— En quittant Peyretorte, je me rendis chez le docteur Malbec.

— Pauvre docteur! on n'y pensait plus pourtant, murmura Jacques.

— Lui aussi, continua Céleste, lui aussi il s'était fait l'allié de Peyretorte dès le premier jour. Dès le premier jour il avait deviné que je n'étais pas un adversaire dangereux, et ne s'était pas occupé de moi. Il est à peine convalescent et je l'ai trouvé bien changé quand je l'ai vu, hier soir, à la lueur de deux bougies.

Il ne m'a pas fallu bien longtemps pour lui démontrer que je connaissais son jeu, et je lui ai demandé conseil pour délivrer madame le plus tôt possible. Il m'a donné une lettre pour un magistrat avec qui nous avons fait le reste.

— C'est très bien, madame, ce que vous avez fait, dit le chirurgien-major, qui ne professait aucune haine pour Céleste et dont le client, après tout, était hors de danger.

— C'est donc, avant tout, au docteur Malbec, en réalité, que vous devez la liberté de votre mère, monsieur de Cramoizan; vous ne me devez aucune reconnaissance et je n'en réclame aucune.

— Mais, madame... commença Mlle Tourseulles, qui sentait que Céleste venait de grandir de cent coudées en quelques minutes

— Ce que j'ai fait, interrompit celle-ci, à qui nous pouvons restituer son nom de Mlle Montgaillard, ce

que j'ai fait c'était pour moi. Cela vous donne la mesure de mon amour pour M. de Cramoizan. Je l'aime assez pour me sacrifier à lui. Ma passion est assez puissante pour que je sois heureuse d'avoir contribué, même pour une faible part, à son bonheur. Maintenant il ne me reste plus rien à faire ici. Adieu, messieurs; jouissez de votre félicité, mademoiselle, sans même vous souvenir de la misérable femme que je suis. Avec l'aide de Dieu, vous n'entendrez plus parler de moi...

Céleste se retourna pour se diriger vers la porte. Un silence profond régna dans le salon dès qu'elle eut fini de parler.

Cramoizan, hâtons-nous de le dire, était fort embarrassé. D'un côté, il se sentait attiré vers Céleste, dont la noble conduite méritait au moins un témoignage de gratitude; de l'autre, il était retenu par cette pensée que toute parole bienveillante adressée par lui à cette femme, qui se disait si grandement éprise, pouvait jeter un soupçon ou un trouble dans le cœur d'Aline.

— Mon fils, dit M[me] Puydaniel, laisserez-vous partir cette pauvre femme sans un mot de pardon?

— Oh! oui, s'écria Céleste qui, cette fois, éclata en sanglots, c'est un pardon que j'aurais voulu. Ni remerciements, ni reconnaissance, rien que mon pardon, voilà ce que j'espérais.

Et la malheureuse fille tomba à genoux en disant:

— Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait, c'est la seule récompense que vous puissiez accorder à une femme qui n'est plus digne d'un regard. Pardonnez-moi et je m'en irai joyeuse. Ce pardon, je l'emporterai avec moi comme un trésor.

Cramoizan s'était levé. Il alla vers Céleste et lui tendit la main.

— Votre cœur, mademoiselle, lui dit-il, n'est pas sorti mauvais des mains de Dieu. Comme vous le disiez tout à l'heure, il vous a fallu, je le crois, un grand courage pour faire ce dont nous avons été les témoins, ce qui nous a donné tant de bonheur. Je vous remercie et je vous pardonne.

Céleste se jeta sur la main que lui tendait Jacques et l'inonda de ses larmes.

— Relevez-vous, mademoiselle, reprit Cramoizan. Et vous, Aline, ne pardonnerez-vous pas aussi?

La jeune fille était vaincue aussi. Elle se dirigea vers Céleste et lui prenant les deux mains :

— Ah ! lui dit-elle, il s'en faut de bien peu que je ne vous aime.

— C'est trop, c'est trop, dit Céleste, qui fondait en larmes.

XXVI

ÉPILOGUE

Une demi-heure après le départ de Céleste, on sonna de nouveau chez Mlle Tourseulles, Baraque qui était allé ouvrir, ne fut pas peu surpris de voir devant lui un fauteuil porté par deux commissionnaires, et, dans ce fauteuil, un homme, qui n'était autre que le docteur Malbec. Nous n'avons pas besoin de dire si on le fit entrer aussitôt et si on lui fit fête. On l'entoura, on le choya,

on lui fit fête. Cramoizan et lui se demandèrent réciproquement de leurs nouvelles.

— Il y a vingt-quatre heures que je connais l'histoire du duel avec ce Maguiche, dont je vous avais bien dit de vous méfier.

— Qui vous a appris...

— Mais c'est Mlle Céleste Montgaillard.

— Ah!

— C'est elle aussi qui vient de me dire que ses démarches avaient été couronnées de succès, et que vous aviez eu la joie de voir enfin votre mère.

— Elle vaut mieux que nous ne l'avions cru.

— Et quand j'ai su que le bonheur habitait enfin cette maison, je me suis dit qu'il serait d'une hygiène excellente d'en venir prendre ma part. J'ai fait monter deux commissionnaires, qui m'ont descendu dans une voiture, accompagné jusqu'ici et remonté chez vous. Je ne suis pas encore extrêmement gaillard, mais la vue de votre félicité va faire des prodiges. Je serai guéri avant trois jours, je gage, et je reprendrai aussitôt mes visites auprès de mes clients et de mes clientes.

— Vous êtes bien pressé, docteur.

— Ce n'est pas moi qui suis pressé, ce sont mes clientes, une surtout qu'il faut soigner sans retard. Mais ce n'est pas le moment de parler de cela.

— Non, cher docteur, dit Clémence, ce dont il faut parler, c'est du dévouement avec lequel vous vous êtes sacrifié à mon fils ainsi qu'à moi-même.

— Et à moi, dit Aline, qui frémissait en se rappelant la terrible scène dans laquelle le docteur avait failli périr.

— Comment pourrons-nous vous prouver notre reconnaissance?

— Ta ta ta! voilà les grands mots qui se mettent de la
rtie! Je n'aime pas ça, je vous en préviens. Si on parle
reconnaissance, j'appelle mes commissionnaires et je
en retourne dans mon trou, tout seul comme un vi-
n hibou que je suis.

— Eh bien, soit, dit Cramoizan, ne parlons pas de re-
nnaissance, mais contentons-nous d'attendre le mo-
ent favorable pour vous la prouver.

— Attendons, dit gaiement Malbec.

La conversation continua sur ce ton. On se raconta les
ille et mille détails des événements qui venaient de se
énouer, et le temps passa si vite qu'on vit arriver la
uit avec étonnement. On se quitta pour se retrouver le
ndemain, et tout ce monde vécut dans la plus douce et
plus heureuse intimité jusqu'au moment où Cramoizan
ıt complétement guéri. Le docteur, lui, dut attendre
lus longtemps à cause de sa jambe, qui s'affermissait
lus lentement.

Peyretorte, au moment d'être arrêté, eut le bon esprit
e se casser la tête d'un coup de pistolet.

Un mois après, et lorsqu'on fut certain que Malbec
narchait comme un homme, le mariage d'Aline et de
Cramoizan eut lieu à Saint-Vincent-de-Paule. Ce fut,
comme on pense, une cérémonie des plus simples à
laquelle assistèrent seulement Clémence, bien entendu,
puis Malbec, le chirurgien de marine, Delbos et Lintillac
comme témoins, et enfin Baraque qui faisait l'assistance.

Le lendemain de ces justes noces, Malbec vint visiter
les jeunes époux et leur demanda un moment d'entretien.

— Ah! mon Dieu, docteur, dit le capitaine, quel air
solennel? Est-ce que vous allez nous annoncer quelque
catastrophe?

— Je viens vous mettre en garde contre elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle n'est pas imminente, mais elle est possible, et ne tient qu'à vous de la conjurer.

— Parlez, parlez vite, docteur, dit Aline inquiète po son mari, pour son bonheur.

— Si vous n'étiez pas la femme courageuse que je co nais, madame, reprit Malbec, j'aurais pris votre mari part et je lui aurais confié ce qui m'inquiète; mais j vous sais forte et je vous dirai : Vous êtes heureuse mai tenant, tous vos maux sont finis, vous devéz désirer d vivre ?

— Oh ! oui, docteur.

— Vivre ! répéta Cramoizan.

— Oui, vivre, mon ami. Par le seul fait d'être devenu Mme de Cramoizan, votre femme n'a pas été guérie de l maladie de poitrine dont j'ai observé les symptômes de- puis le jour où je l'ai vue.

— Une maladie de poitrine ! répéta Cramoizan.

— Vous aussi, n'est-ce pas, mon ami, vous voulez l guérir ?

— Le pensez-vous, docteur ?

— Eh bien, mon cher capitaine, quittez Paris aujour- d'hui ou demain, rentrez à Bordeaux, et reprenez le commandement du... Comment s'appelle votre navire?

— Du *Malabar,* docteur.

— Bien... A bord de ce *Malabar,* faites installer une chambre commode pour deux époux. Que madame parte avec vous, qu'elle reste en mer de quinze à dix-huit mois, et je vous réponds qu'elle reviendra guérie et aussi forte que vous et moi.

— Ce sera fait, docteur ; mais, ma mère?

— Eh bien, mon ami, votre mère ira habiter Bordeaux, et en attendant votre retour, j'irai lui tenir compagnie.

- Pendant que nous y serons, ma chère Aline, nous
ns le tour du monde, dit Cramoizan, car ce sera mon
nier voyage. Nous resterons à terre, après cela, occu-
à être heureux.

- C'est bien dit, ajouta Malbec.

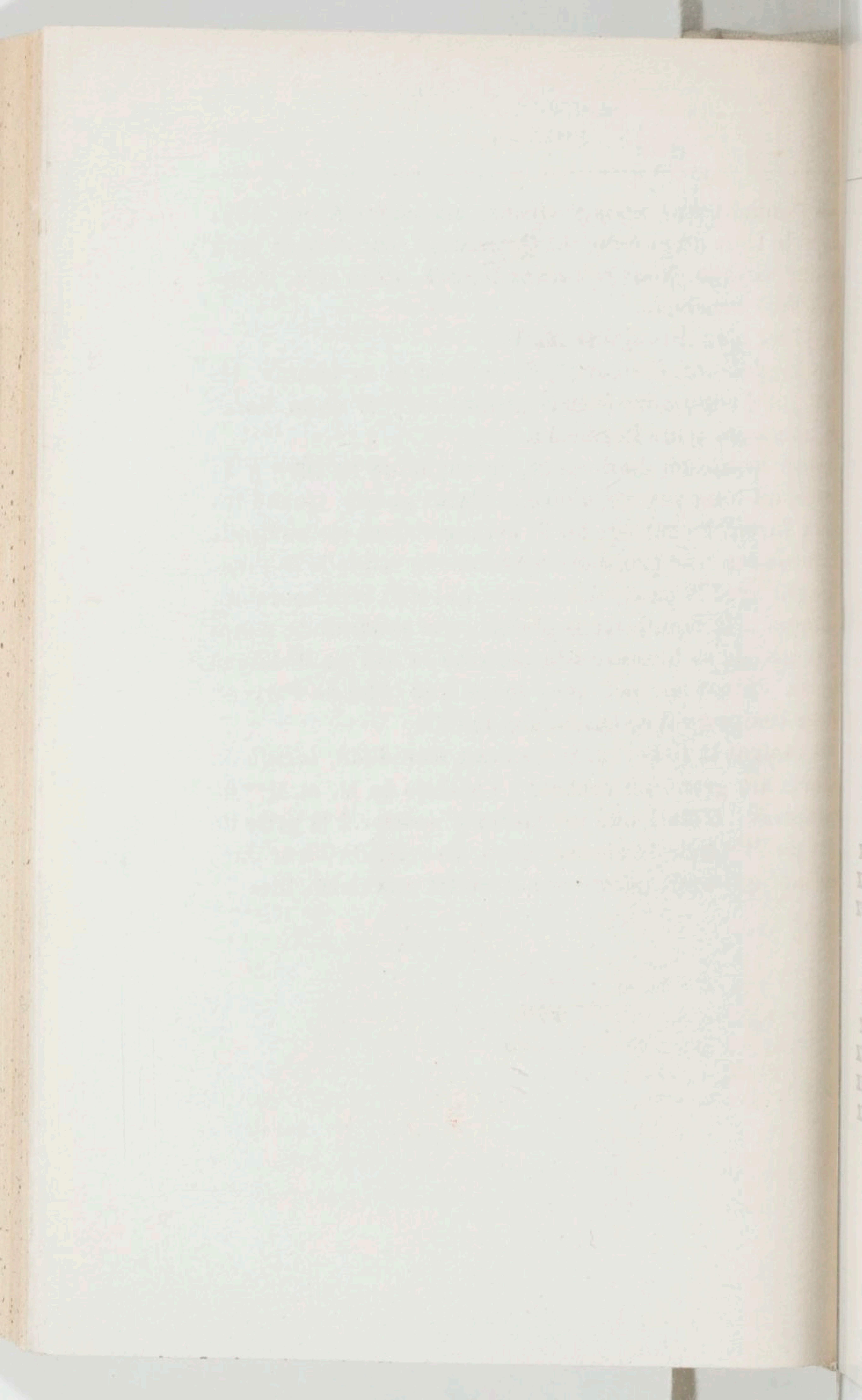
e lendemain, Clémence, Cramoizan et sa femme, les
x jolis capitaines Delbos et Lintillac, et enfin Bara-
partaient pour Bordeaux.

elon le conseil du docteur, le capitaine fit faire à sa
me un long voyage, d'où elle revint guérie. Quand les
ux furent de retour, on fit arranger dans les environs
Bordeaux une propriété agréable sur laquelle ils s'ins-
èrent avec la pauvre Clémence, qui était bien heureuse,
même... le bon docteur Malbec, qui souffrait de temps
temps de sa blessure à la poitrine et qui ne dédaigna
un climat un peu plus chaud que celui de Paris en
me temps qu'il se faisait une famille.

ls étaient là tous réunis un beau soir d'été, lorsqu'on
orta un grand pli cacheté à l'adresse de M. et Mme de
moizan. C'était une invitation à assister à la prise de
e de Mlle Céleste Montgaillard, en religion sœur Jac-
line, qui avait achevé son noviciat aux Carmélites.

FIN.





TABLE

I.	— Dévouement	1
II.	— Au Club parisien	24
III.	— L'héritage	47
IV.	— Premier duel	54
V.	— Complot	65
VI.	— La morte et l'assassin	98
VII.	— La mère et le fils	109
VIII.	— La précaution inutile	127
IX.	— Au Café anglais	141
X.	— Les clients de Léon	164
XI.	— La crise	181
XII.	— Calomnie et explication	211
XIII.	— Darès	245
XIV.	— Clémence et Cramoizan	277
XV.	— L'intrigue	319
XVI.	— Révélations	529
XVII.	— L'obstacle	3 4
XVIII.	— Le duel	375
XIX.	— Dépit	395
XX.	— La mission de Delbos	400
XXI.	— Marche ou crève	411
XXII.	— Dernière entrevue de deux complices	434
XXIII.	— L'histoire de Bahia	447
XXIV.	— Rédemption	465
XXV.	— Épilogue	481

Paris. — Typ. Balitout, Questroy et Ce, 7, rue Baillif.

